1re ANNÉE N° 1
5 Janvier 1934

ABONNEMENTS
Un An (20 Numéros) : Frs 75.

Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin





DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL**

Secrétaire Général : PIERRE DUCROCQ — Secrétaire de Rédaction : D[r] J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Marcel ASTRUC, Georges BARBARIN, Maurice BEDEL, Tristan BERNARD, Maryse CHOISY, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Hugues DELORME, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Jean DRAULT, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, J. des GACHONS, Jeanne LANDRE, Hervé LAUWICK, Georges-Armand MASSON, Pierre MAC ORLAN, Odette PANNETIER, Maurice PRAX, André RANSAN, Max REGNIER, André THÉRIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc... etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BECAN, BENIC, BERNAD, BIB, BILS, G. BOURDIER, Marcel CAPY, CARRIZEY, Roger CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, ELSEN, Abel FAIVRE; FALKE, André FOY, GENTY, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HEMARD, KERN, Robert LE NOIR, Maurice LEROY, PAVIS, PEDRO, Marcel PRANGEY, Georges REDON, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, Jacques TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZYG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MEDICAL

MISE EN PAGES DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

S. A. R. L. au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (X[e])

TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 — R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50 % sur les tarifs postaux. La série B tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



LES JEUX ET LES RIS DE Ridendo

(Illustrations de J. Touchet.)

par Robert DIEUDONNÉ



Si je demandais à la plupart d'entre vous ce qu'ils ont reçu pour leurs étrennes, ils me répondraient :

— Des factures !

Car les hommes sont ainsi faits : dès qu'ils ont besoin d'argent, ils réclament celui qu'on leur doit, avec cette idée que leurs débiteurs en ont de trop.

Je ne parle pas des médecins. Quand un médecin a guéri un malade, le malade l'oublie. C'est un manque de tact de la part du praticien que de se



rappeler au bon souvenir de celui qu'il a soigné. Beaucoup d'indispositions laissent une mémoire déficiente; c'est une cruauté en rappelant la dette de rappeler le mal.

Un directeur de théâtre, qui ne payait pas ses dettes, montrait à qui voulait les voir les calculs qu'il avait péniblement évacués et il ajoutait :

— Quand on a souffert comme j'ai souffert on ne doit plus rien à personne.

D'autres calculs aussi déconseillent de liquider l'arriéré.

C'est un raisonnement dont la simplicité est assez tentante.

— Si je donne mon argent à mon créancier, je ne l'aurai plus, et ce sera lui qui l'aura. Il faut donc que l'un de nous soit privé de cette somme. Autant que ce soit lui que moi « C. Q. F. D. »

Ceux à qui nous devons de l'argent ont le plus grand tort de croire que c'est un service qu'ils nous rendent en n'envoyant leurs factures qu'après un assez long temps. Le crédit, c'est le commencement de l'oubli et c'est une mauvaise surprise pour celui qui reçoit une note de constater que le fournisseur pense encore à la somme qu'il n'a pas touchée.

Beaucoup de ceux, entre autres, à qui l'on a prêté de l'argent imaginent à tort que les camarades obligeants ne se souviennent pas qu'ils vous ont rendu service. C'est tout juste s'ils ne considèrent pas comme une indélicatesse le fait de leur réclamer ce qu'ils ont oublié de payer.

■ ■ ■

En tout cas, je vous dirai qu'entre toutes les dates de l'année, celle du 31 décembre me paraît la plus mal venue, pour présenter sa note à la veille d'un jour, où de bon gré, ou de mauvais gré, l'on est obligé d'effeuiller des liasses au profit d'un certain nombre de personnes qui ne recevraient ni cadeaux, ni gratifications si le sentiment avait quoi que ce fût à faire là-dedans.

Les étrennes sont un véritable impôt, chaque année, plus pesant, dont vous ne pouvez pas vous affranchir. Nulle tricherie n'est possible et vous perdriez toute considération si vous osiez déclarer que vous ne donnez plus d'étrennes. Vos domestiques vous quitteraient, le concierge ne tirerait plus le cordon, votre femme et vos enfants vous considéreraient comme un être hors nature et je ne sais pas si j'exagère en affirmant que vous passeriez pour fou.



Il est beaucoup plus facile de vous débarrasser d'un tailleur qui vient crier misère que d'une bonne amie à qui vous seriez tenté de dire : « Cette année, ma chérie, je ne te donnerai rien, car le percepteur a tout pris! »

Les femmes se moquent éperdument du per-

cepteur et même de tout ce qui contrarie leurs espoirs. De vous à moi, il est infiniment préférable de vous brouiller avec votre percepteur qu'avec votre bonne amie.

A moins que ce ne soit qu'un prétexte que vous cherchiez. Auquel cas je ne peux que vous féliciter d'avoir pris à l'aube même de l'année nouvelle, une résolution aussi énergique.

■ ■ ■

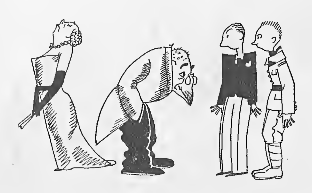
En un mot comme en cent, l'année commence généralement assez mal. Résumons-nous : d'abord les factures, puis les étrennes et janvier s'aggrave des dîners de famille.

On peut aimer beaucoup sa famille en gros; l'aimer en détail même et chacun de ses membres en particulier, et avoir en horreur ces cérémonies annuelles qui groupent autour d'une table, bien souvent six ou sept fois dans le même mois, les oncles, les tantes, le ban et l'arrière-ban des cousins et des cousines, entre qui l'affection s'est depuis longtemps relâchée, qui ne se voient qu'en ces occasions solennelles et qui profitent de cette heureuse circonstance pour s'envoyer au nez des bobards pointus, si je puis ainsi m'exprimer.

Le parent pauvre pardonne à l'humanité tout entière, il n'y a qu'à sa famille qu'il ne pardonne pas comme s'il ne devait sa malchance qu'à elle.

On est presque toujours le parent pauvre de quelqu'un, mais il y a le parent pauvre qui est né pauvre et qui souvent n'est pas si pauvre que cela. On dirait qu'il a choisi cet état comme s'il était fait pour lui, au point qu'il semble craindre une réussite qui pourrait lui faire perdre sa situation.

Le parent pauvre bougonne dans tous les dîners de famille. Il touche du bout des doigts les rubans rouges les plus neufs : « On voit que tu as des relations! » Il dit au jeune bachelier qu'il n'a pas



vu depuis un an : « Tu es sans doute de ceux qui ont eu la veille la version latine et le sujet du discours français. »

Il prédit au jeune soldat que la guerre éclatera le printemps prochain. Il annonce à une vieille parente que la grippe de l'année ne pardonne pas aux personnes d'un certain âge, et au cousin Léon qui a gagné un lot à la loterie, il murmure gentiment : « Heureux au jeu, ah! ah! Je me méfierais! »

On voudrait lui rendre un service, lui tendre la main, le sortir de son pétrin. Ce n'est pas pos-



sible. Il décourage les meilleures volontés, il refuse la plus loyale assistance. Il veut rester ce qu'il est, orgueilleusement pour ne pas devoir de gratitude à personne. Car être le parent pauvre, c'est je crois, beaucoup plus une question de caractère qu'une question de situation.

Et, d'ailleurs, il faut être juste. Il semble appeler la déveine. S'il y a un ver dans la salade ou un cheveu dans la soupe, c'est pour lui, et il est persuadé qu'on l'a fait exprès. Si quelqu'un se casse une dent sur la fève du gâteau des rois, c'est lui. S'il pleut au moment du départ de ce dîner de famille, il déclare : « C'est bien ma veine! » Comme s'il ne pleuvait que pour lui.

En quittant ses parents, il crie : « A l'année prochaine! » comme une menace, car il hait toute la famille, mais il veut être là; avec la certitude que sa seule présence peut aigrir la réunion plus benoîte.

Le parent pauvre s'accouple, si l'on peut dire et reproduit. On reconnaît la femme du parent pauvre à son air malheureux. On pourrait la plaindre si elle avait la moindre excuse de l'avoir choisi. Les enfants du parent pauvre reprendront plus tard la carrière de leur père; je veux dire la carrière du parent pauvre, car il les y prépare. Comment voudriez-vous que soient vivants et gais de pauvres gosses qui grandissent dans cette atmosphère de tristesse et d'envie? Eux aussi en veulent à toute la famille, à leurs aînés, à ceux de leur âge, et ce n'est pas leur faute s'ils sont déjà sournois, s'ils sont déjà un peu méchants.

Ce n'est pas à sa misère, entendez-moi bien, que je m'en prends, car il est des pauvres qui sont exquis. Pour ceux-là, les plus heureux se multiplient pour leur rendre des services, car ils ne sont ni jaloux ni bas. Mais le parent pauvre, le vrai, semble avoir choisi au bout de la table sa place de

TOUBIBS vus par BIB



PROFESSEUR GUSTAVE ROUSSY
Doyen de la Faculté de Médecine

parent pauvre et c'est sans doute à la manière de Diogène qu'il se drape dans son veston le plus usé et son linge le plus élimé.

■ ■ ■

Et dix jours après les étrennes, la maison où, les joyeux enfants le premier matin de l'année se réjouissaient des cadeaux qu'ils venaient de recevoir, la maison dis-je, est jonchée de joujoux cassés. La petite fille a débarbouillé sa poupée qui n'est plus qu'une boule de chiffons, le cheval mécanique n'a plus un crin de sa crinière, la patinette a une roue cassée, le tambour est crevé. Merci mon Dieu !

Ainsi les petiots sont vite faits à l'idée que les plus belles choses ne sont pas éternelles, que les plus grandes joies ne sont pas durables. Mais j'aime encore mieux voir les enfants casser tout ce qu'on leur donne que d'entendre les parents leur dire



devant le beau jouet dont ils ont envie : « On va le mettre dans l'armoire; on te permettra de t'en servir quand tu seras plus grand. »

C'est à croire que bien des parents oublient qu'ils ont été petits!

Robert DIEUDONNÉ.

Dessin Inédit de Varé

QUI SOUVENT SE PÈSE...

— Ah ! ça, vous n'allez pas vous déshabiller ici ?
— Permettez, je tiens à connaître mon poids net...


Ridendo



CONSULTATION.

— C'est curieux... pour une femme qui dit du mal de tout le monde, vous n'avez pas la langue trop mauvaise. (Dessin inédit de J.-J. Roussau).



— Pourtant, le Docteur a dit que c'était un fibrome.

(Dessin inédit de Roger Cartier).



— Vite... Vite... Le petit vient d'avaler 2 sous.
— Et tu crois que je vais donner 50 francs au médecin pour rattraper 2 sous !!!

(Dessin inédit de Leroy).



— C'est un grand blessé?
— Non! C'est un sujet qui, depuis 35 ans, sert pour les expériences sur la greffe animale!

(Dessin inédit de Van Rompaey).

HIPPOCRATE CHEZ THESPIS

UN ACCOUCHEMENT A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

par ANDRÉ RANSAN



— On a trouvé un fœtus dans les deuxièmes loges !

La phrase, lancée par une voix cornélienne, se répercute à l'infini sous les voûtes augustes de la Comédie-Française.

— On a trouvé un fœtus dans les deuxièmes loges !

N'allez pas surtout vous imaginer que cette réplique audacieuse se trouve dans une pièce d'Emile Augier ou d'Alexandre Dumas, voire dans nos plus hardis modernes, Zénaïde Fleuriot ou Saint-Georges de Bouhélier. Non. Les auteurs les plus « gais » du répertoire ne sont jamais descendus jusque-là. Molière, le libre Molière, ne s'est permis dans *Monsieur de Pourceaugnac* que cette grivoiserie de canapé :

« Je voudrais bien coucher avec vous, Madame. »

Racine, le tendre Racine, n'a osé que ce demi-vers dans *Les Plaideurs* :

« Ils ont pissé partout. »

Mais de là à faire déclamer dans la Maison de classicisme : « On a trouvé un fœtus dans les deuxièmes loges ! » avouez qu'il y a une fameuse marge. Encore que la chose soit en elle-même assez classique, il n'est pas très convenable de la crier sur les toits — ces toits fussent-ils du Palais-Royal ! Aussi, vous l'avez deviné, ne s'agit-il pas, en la matière (et quelle matière !) d'une fiction théâtrale, mais bien de la réalité, de l'affreuse et stupéfiante réalité : on a bel et bien trouvé un fœtus, voici quelque temps, au deuxième étage du Théâtre-Français !

La scène de la découverte fut, paraît-il, assez molièresque, avec une pointe d'ail rabelaisienne. Un témoin oculaire, digne de foi, m'en a rapporté maints détails savoureux.

— C'est dans la loge 35 ! lança l'excellent Emile, chef des Huissiers, qui avait mobilisé toutes ses troupes pour la circonstance. Et il ajouta, drapé dignement dans le péplum de ses fonctions :

— Que personne ne sorte !

On courait. On s'affolait. La loge 35 fut encerclée. C'est ici, ô fatalité, que le drame s'était passé ! Toute la Comédie-Française se trouvait sur pied. Le secrétaire général, le joyeux Valmy-Baysse de s'écrier devant « l'incident » :

— Quel sans-gêne !

— On n'a pas idée de s'oublier à ce point ! renchérit un souffleur.

Une dame respectable, sociétaire honoraire, passant par là, laissa tomber ce regret délicieux :

— Quel dommage ! C'eût été peut-être un grand comédien !

Le sympathique contrôleur général accouru ne put que contrôler le fait accompli.

— C'est bien un fœtus, dit-il.

Un tragédien illustre clama d'une voix solennelle !

— Ah ! Si Sophocle avait vu ça !

— Il en aurait fait 5 actes en vers ! dit l'humoriste de la troupe.

Quant à M. l'Administrateur, déjà courbé sous le faix de mille soucis, il avait les bras aux cintres :

— Il ne manquait plus que ça ! Je n'avais pas assez de mes comédiens et de mes auteurs, il me fallait encore une fausse couche dans la Maison !

Un sage recommanda :

— Surtout qu'on ne dévoile pas le nom de la pièce. Vous saisissez? La pièce qui fait avorter les femmes ! Ce serait l'afflux inquiétant de toutes ces dames qui « n'en veulent pas » !

Et il conclut par cet appel émouvant :

— Messieurs, il ne faut pas qu'on prenne la Comédie-Française pour une faiseuse d'anges !

Cependant, le commissaire de police était arrivé. Il inspecta minutieusement la loge fatidique, releva les empreintes (si l'on peut dire !), frisa plusieurs fois sa moustache, interrogea tout le personnel.

— Comment cela s'est-il passé? demanda-t-il avec le sérieux d'un père noble.

— Si nous le savions ! s'exclama Emile. On a trouvé la « chose » après la représentation. Vous pensez bien que « l'auteur » n'a pas laissé sa carte de visite !

— La pièce est bien jouée, dit le commissaire, avec un à-propos qui fut fort goûté.

Et le brave Emile, introducteur officiel de la Maison, de remarquer :

— Moi qui m'occupe toujours des entrées, vous parlez d'une sortie !

La minutieuse enquête à laquelle on procéda n'aboutit qu'à un cul-de-sac, — bien entendu. En vertu de l'adage : « Il faut rendre à César ce qui est à César », la probité publique cria :

— A qui le fœtus? *Vox clamantis...*

« La propriétaire ne s'est pas fait connaître », aurait pu conclure le rapport administratif.

Ce qui fit observer à Mme Rachel, chefesse des habilleuses :

— Il y a vraiment des gens désintéressés !

Quelques jours plus tard, l'émotion apaisée, Emile me confia :

— Je n'en ai rien dit pour ne pas aggraver l'incident, mais on avait eu la désinvolture de placer le « paquet » sur mon bureau, dans la corbeille aux manuscrits. Je veux bien que le manuscrit, pièce encore dans les limbes, ait quelque parenté avec le fœtus, mais que l'allusion reste au moins en image !

La « vénérable » des ouvreuses, Mme Fétu (la bien nommée) me dit :

— En trente ans de service, Monsieur, je n'avais jamais vu ça. Qu'on nous laisse un pardessus ou un manteau de vison au vestiaire, passe encore ; mais des « cadeaux » de ce genre, c'est excessif.

Enfin, comme il ne pouvait être question d'envoyer l'objet au magasin des accessoires, la célèbre Maison, où se perpétuent les traditions d'élégance et de savoir-vivre, déclara pour ce paquet-là ce qu'Alceste décrète lui-même pour le sonnet d'Oronte :

« Franchement, il est bon à mettre au cabinet ! »

On a suivi le conseil.

André RANSAN.



CHIRURGIE ET AUTOMOBILE

— Quand vous rencontrez une côte que faites-vous ?...

— Euh !... je la monte en troisième.

(Dessin inédit de Van Rompaey).

CONFIDENCES



— Docteur, que dit le thermomètre ?

— Vous ne voudriez pas qu'il me raconte son voyage.

(Dessin inédit de Chancel)

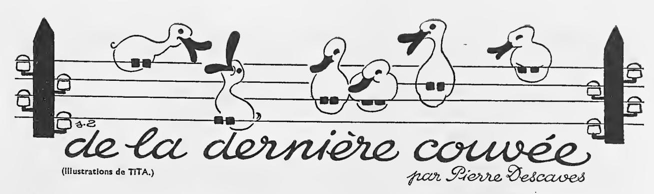
PRUDENCE



Dessin (Inédit de A. Vallée).

— Courage, M'sieu l'Docteur ! On va vous porter chez un d'vos confrères.

— Pas de blague, les enfants ! Je tiens à ma peau ! Menez-moi chez le maréchal-ferrant, il est rebouteux.



(Illustrations de TITA.)

par Pierre Descaves

AU CENTIMÈTRE

Cette grande dame argentine fait tous les ans le voyage de Buenos-Aires à Berne pour consulter un spécialiste, un spécialiste des rides.

Le praticien suisse aurait, paraît-il, inventé une méthode souveraine pour faire disparaître des ans



« l'irréparable outrage ». A chaque voyage, la grande dame laisse dans la capitale suisse un peu... de peau.

Et quelques plumes. Car le traitement est onéreux.

Il paraît, assurait l'écrivain Michel G... M..., que c'est 3.000 francs le centimètre. Et on se plaint, nous, que le beefsteak coûte cher la livre !

LOIN DU TRONE

Cet ex-souverain qui a dû venir chercher en France une salutaire retraite a la manie de prendre purge, comme disaient nos pères.

Il n'est pas de sommités qu'il n'ait consultées sur le point de savoir quel est le plus puissant « moyen » d'évacuation.

Récemment, après tant d'autres, il alla consulter le savant docteur B... M... Celui-ci confiait ensuite à un confrère :

— En somme, Sa Majesté a quitté le trône... pour la chaise percée.

DES CADAVRES

Ces deux savants professeurs, tous deux membres de l'Académie de Médecine passent pour se détester cordialement.

Il n'est pas de sucre que B... ne casse sur le dos de L...

Or, ce dernier de notoriété publique, a une haleine, un peu... un peu forte. Ce qui faisait dire à B...

— Oui, oui... il y a comme on le répète, des cadavres entre L... et moi ; mais lui, L..., ce n'est pas possible... il doit les bouffer !

QUESTION DE RAPPORT

Cet ancien diplomate qui représenta la France notamment en Extrême-Orient était jusqu'ici resté célibataire endurci.

Or, récemment, son cœur de septuagénaire s'enflamma pour une jeunesse. Allait-il convoler?

Il se rendit chez le Professeur P..., son ami de toujours :

— Y a-t-il un inconvénient à ce que je me marie.

— L'âge de la future?

— Vingt et un ans.

— Alors c'est une question de mathématiques.

— ???

— Mais oui, c'est à toi de savoir combien de fois tu peux faire entrer 70 dans 21 !

M. de B... ne s'est pas marié.

COUP DE PINCEAU

Comme le disait Alphonse Allais : « Le temps c'est de l'argent... sur les cheveux ! »

Aussi bien ceux qui veulent rester toujours jeunes recourent-ils à quelques artifices : la teinture fait encore florès... c'est le cas pour ce grand chirurgien



qui opère du côté d'Auteuil et dont la clientèle est surtout sud-américaine.

A plus de soixante ans, cheveux, sourcils et moustaches sont restés d'un noir de jais.

Ce qui faisait dire à cette bonne rosse de Henri F..., l'auteur dramatique connu :

— Je ne sais pas si de G... a une valeur dans sa profession, mais quel joli talent de peintre, n'est-ce pas?

LE MOULIN A VENTS

Cette imposante comédienne, jadis célèbre, désormais un peu mûre est devenue la femme d'un puissant industriel. Les mauvaises langues — ou plutôt en l'occurence les mauvais nez — assurent que l'ancienne



interprète d'Edmond Rostand répand des bruits malodorants. On l'appelle d'ailleurs : le Moulin à vents.

La pauvre ne cesse de consulter, ajoute-t-on, les gloires de la Faculté pour qu'on la débarrasse de sa fâcheuse maladie.

Elle est présentement entre les mains du Professeur P...

Le pauvre, assurait un de ses confrères, il ne sait pas ce qui l'attend : il va jouer les Don Quichotte !

A L'ŒIL

Ce médecin connu a imaginé de repérer les maladies de ses clients en examinant leurs yeux, comme d'autres se spécialisent en consultant les urines de leurs patients.

Mais ce n'est pas pour cela que le Docteur V... s'exécute... à l'œil.

Ses « ardoises » sont toujours salées.

Le bon acteur Al... s'en fût le voir l'autre jour.

— Docteur, je suis prêt à vous consulter, lui dit-il avec malice, les yeux fermés.

Le docteur comprit la leçon... et fit des prix.

UNE CURE

Cette charmante chanteuse de l'Opéra-Comique, qui a fait il y a quelque temps des débuts remarqués à l'écran, a un tempérament... excessif.

Elle s'en rend bien compte elle-même et suit une cure de douches froides sur les ordres de son médecin.



Malheureusement, après la douche, il y a le masseur.

Ce qui fait que la jolie Simone perd, si l'on peut dire, le bénéfice de sa cure.

Aussi ses amies qui savent ces détails l'ont surnommée : « Pas sous la douche ! », sur l'air de l'opérette bien connue.

LE VIEUX CHÊNE

Au Sénat, un Père conscrit chenu mais qui fut longtemps gaillard, est abordé par le Docteur M..., nouveau sous-secrétaire d'Etat.

— Toujours solide comme un chêne, sénateur? Alors le digne représentant de la V...

— Eh oui, cher ami, vous connaissez le mot d'Harpgniès : le chêne est toujours solide, c'est le gland qui ne va pas ! C'est comme le Ministère, il n'arrive pas à trouver une ... majorité !

Alors, du tac au tac, le Docteur M... :

— Je croyais bien que c'étaient plutôt les... *mineurités* qui vous intéressaient !

L'ALLONGEMENT

L'actif Docteur de P... s'occupe de chirurgie esthétique. Nul, mieux que lui ne vous remet un menton de travers à angle droit et une oreille qui décolle à la norme acceptable.

Mais son triomphe, c'est le nez. En a-t-il redressés, affinés, corrigés des appendices mal venus.

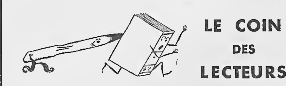


La belle Mme R... lui demanda récemment d'« allonger » le sien. Ce qu'il fit avec succès.

Vint le moment du règlement.

La belle Mme R... trouva la note un peu salée ; elle s'en ouvrit au praticien :

— Tout de même, fit celui-ci, pour un « allongement », vous ne voudriez pas maintenant... une réduction?



LE COIN DES LECTEURS

A la N. R. F. vient de paraître " Scènes de la vie animale " du Professeur Léon BINET. Ce livre, fruit d'une documentation considérable et d'une observation attentive de faits relevés dans le monde animal, s'adresse aux curieux des choses de la nature. Il est écrit dans un style clair et direct qui en rend la lecture très agréable. Nous le recommandons particulièrement à nos lecteurs.

(Dessin inédit de Elsen)

— Mademoiselle votre fille, madame, fait de la grande anémie, il lui faudrait un mari.

— Pensez-vous, docteur, qu'un seul lui suffirait ?





Premières armes

par George Delamare

Illustrations de Hautot

L'obèse et jovial médecin de campagne qui, en ce printemps de l'année 1830, avait eu l'insigne honneur d'être appelé auprès de Mme la Vicomtesse du Vallon-Choisy, l'excellent docteur Piédouche, ayant scrupuleusement palpé l'abdomen rond et rose de sa noble malade, tapota ce joli petit ventre comme on caresse la joue d'un enfant sage, et dit :

— Ce n'est rien du tout, madame, ou presque rien. Tout simplement un peu d'inertie intestinale.



Pour y remédier, le plus simple est encore de procéder à la façon d'Hercule nettoyant les écuries d'Augias, avec cette différence — rassurez-vous ! — que nous y ferons passer, non pas un fleuve tout entier, mais le contenu de cet instrument spécial illustré par Molière. Je vais, si vous le permettez, vous formuler séance tenante un bon clystère à la graine de lin.

— Hélas ! docteur, gémit la vicomtesse, comment pourrai-je administrer ce médicament hydraulique, dans cette demeure de campagne où je suis dépourvue de tout?

— Qu'à cela ne tienne. Nous avons, au bourg voisin, un apothicaire habile et consciencieux, lequel se fera une joie véritable de se transporter auprès de vous, muni de tout ce qu'il faut pour vous rendre la sérénité.

— Je crains bien que cela ne soit fort pénible !

— Hé ! Hé ! Pas pour lui, madame, pas pour lui ! répondit le docteur en prenant congé, après avoir rédigé son ordonnance.

Il disait vrai. La vicomtesse du Vallon-Choisy n'avait pas encore dépassé cette éblouissante quarantaine qui est le plein été des jolies femmes. Il était donc évident que la mission de l'approcher, fût-ce dans une intention toute médicale, ne pouvait qu'enthousiasmer le Purgon de l'endroit.

Aussi le digne docteur Piédouche, en s'en retournant chez lui au trot de son bidet, ne manqua-t-il pas de faire halte un instant devant l'officine du sieur Anthime Le Mitan, apothicaire. Celui-ci avait acquis, dans la délicate pratique de la seringue, une telle virtuosité, un doigté si parfait, que nombre de clients sollicitaient son ministère sans besoin réel et rien que pour le plaisir.

— Compère Le Mitan ! héla le docteur sans descendre de son cheval, tu es convié à te rendre sur-le-champ auprès de Mme la Vicomtesse du Vallon-Choisy, à qui j'ai ordonné un clystère émollient. Voici la formule. Dépêche-toi !

L'apothicaire promptement accouru, leva les bras au ciel.

— Impossible ! s'écria-t-il, j'ai tout juste le temps de sauter dans la diligence qui va passer. Ma fille, établie lingère à Paris, se marie demain !

— Tant pis, c'est regrettable... Enfin, mon cher, agis pour le mieux ! conclut le médecin en rendant les rênes à sa monture.

Demeuré seul, Anthime Le Mitan ne laissa pas d'être perplexe. A coup sûr, il ne pouvait songer à différer son voyage. D'autre part, pouvait-il abandonner la perspective de soigner une dame



de qualité, alors que sa clientèle ne comptait que des petits bourgeois et des paysans? Donner un lavement à la noblesse, c'était pour lui un titre considérable, quelque chose comme un diplôme octroyé à sa science.

— Du diantre si je tolère qu'un frater d'alentour bénéficie de l'aubaine ! se dit Le Mitan. A défaut de moi-même, je dépêcherai mon aide à cette

auguste cliente. Certes, il manque d'expérience, mais sa volonté lui en tiendra lieu.

Sur ce, il prépara le dulcifiant clystère, puis, s'adressant à son apprenti, blême adolescent à figure de mouton, il lui tint ce langage :

— Ovide, mon jeune ami, la châtelaine de la contrée, Mme la Vicomtesse du Vallon-Choisy, me requiert d'aller lui administrer le bienfaisant remède que je viens de confectionner. Je te prie, Ovide, de me remplacer auprès d'elle et d'agir de façon à la satisfaire. Prends la seringue et ton couvre-chef et va-t'en au château sans tarder !

— Mon Dieu, patron, bêla Ovide, vous n'y pensez pas ! Je n'ai jamais administré de clystère !

— Eh bien, ce seront là tes premières armes ! Tu vas recevoir le baptême du feu ! Si, comme j'y compte, tu t'en tires avec honneur, tu seras sacré soldat dans la légion d'Hippocrate.

— Mais je ne sais seulement pas de quelle manière on procède !

— Bah ! tu n'es pas si sot, j'imagine. N'as-tu pas vu comment s'y prend le souffleur de clarinette qui te fait danser le dimanche? Imite-le, mon garçon, introduis le bec de l'instrument au bon endroit et le reste ira tout seul.

Le pauvre garçon ne put faire autrement que d'optempérer. Il chargea sous son bras l'immense cylindre soigneusement chargé, puis s'achemina vers le château. En apercevant la seringue, la camériste s'écria :

— Bon ! vous êtes le bienvenu, Monsieur, et Madame sera bien contente ; veuillez attendre une minute, s'il vous plaît

Tandis qu'Ovide, grelottant d'épouvante, essayait vainement de se rappeler les leçons de son maître sur le maniement de l'arme qu'il tenait en ses tremblantes mains, la soubrette courut prévenir la malade. Celle-ci, apprenant que l'apothicaire était un tout jeune homme, ressentit un certain trouble de sa pudeur. Mais, soucieuse de guérir vite, elle ne s'arrêta pas à ce scrupule et se contenta de se poster, en disposant les couvertures de son lit, de telle sorte que l'opérateur ne pût voir son visage, mais uniquement l'autel proposé à la libation.

Ainsi présente et cachée, elle dit à la camériste :

— Faites entrer !

Ovide entra. Il entra sur ses jambes flageolantes et, d'un regard affolé, considéra le spectacle que lui exhibait la chaste vicomtesse. Et, comme il restait au milieu de la chambre, sans rien faire de ce qu'on espérait de lui, Mme du Vallon-Choisy, impatientée, lui cria du fond de ses couvertures :

— Ah ! ça, dépêchez-vous donc ! Qu'est-ce que vous attendez?

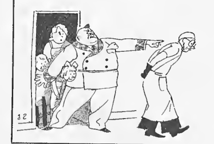
Ovide avança d'un pas, l'œil attaché sur le but qu'il lui fallait atteindre, coûte que coûte... Mais, ce but, quel était-il? Où il s'attendait à ne rencontrer qu'un interstice, voilà maintenant qu'il en trouvait deux. Voyait-il double? Etait-il victime d'un mirage?... D'une voix défaillante, il osa prononcer :

— Madame, daignez me pardonner... A qui dois-je m'adresser... A l'œillet ou à la boutonnière?

A cette question baroque, la vicomtesse, dont la tête était toujours enfouie dans les draps, ne put se défendre d'un accès d'hilarité convulsive... Tellement convulsive qu'elle laissa échapper, en même temps que son rire, un autre bruit éclatant comme une fanfare. Mais, bien loin de s'avouer confuse de cet accident, elle eut le sang-froid d'en tirer immédiatement avantage, en ordonnant avec majesté au malheureux Ovide de plus en plus ahuri :

— Servez celui qui a parlé le premier !

George Delamare.



NOUS RAPPELONS A NOS LECTEURS QUE " RIDENDO " EST UNE REVUE EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL.

L'ENTRÉE DU SALON D'ATTENTE, COMME CELLE DU SALON FAMILIAL, LUI EST INTERDITE.



LES DISTRACTIONS DU MÉLOMANE

Ch. Genty

— Rien de grave... Vous allez suivre un régime et vous ferez après chaque repas une demi-heure de marche.

— Bien, docteur ; j'étudierai Sambre-et-Meuse.

(Dessin inédit de Ch. Genty).

Le coin des fines g......

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

TREIZE A TABLE

Les mots de Barbey d'Aurevilly, par leur verve et leur mordant, valaient ceux de Forain, de Scholl ou de Capus. Quelques-uns ont été prononcés à table et appartiennent par là à la petite histoire gastronomique.

Un jour, le Connétable des Lettres déjeunait à la Maison Dorée, boulevard des Italiens.

Il y avait un monde fou. Toutes les tables étaient occupées. A l'une d'elles, cependant, Barbey aperçoit un convive seul. C'était le Vicomte de Pontmartin, l'auteur des *Samedis littéraires*, son ennemi intime, installé devant une douzaine d'huîtres qu'on venait d'apporter.

— Monsieur, dit Barbey, qui avait très faim, vous m'obligeriez en me permettant de m'asseoir en face de vous. Il n'y a plus de place...

— Excusez-moi, répondit sèchement M. de Pontmartin, mais je déjeune toujours seul.

— Je voulais simplement conjurer le mauvais sort, dit Barbey d'une voix retentissante, car je vois que vous êtes treize à table, pour un homme qui prétend déjeuner toujours seul.

Accompagnons cette anecdote ostréicole d'une recette d'huîtres empruntée au *Dictionnaire de Cuisine* de Burnlt (1836).



HUITRES SUR LE GRIL

Prenez deux douzaines d'huîtres, séparez-les des coquilles et mettez-les dans une casserole. Faites-les blanchir dans leur eau. Mettez un morceau de beurre avec des échalotes hachées et une pincée de gros poivre. Sautez-les sans les laisser bouillir, mettez-les dans leurs propres coquilles, avec un jus de citron et panez-les avec de la chapelure. Passez-les sur le gril. Sitôt qu'elles bouilliront dans leurs coquilles, retirez-les et servez-les.



AUX COLONIES

— Docteur, toi y en a bien l'examiner... depuis quelques jours, il est bien pâle.

(Dessin inédit de J.-J. Roussau).


La
médication
citratée
sous une forme
active
agréable
g. Bourdier

Chez les autres



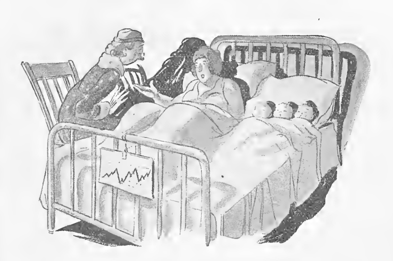
— J'estime, Maître, qu'on devrait tenir campte des opinians palitiques larsque l'an fait des transfusions de sang.

Nebelspelter (Suisse).



L'ARRIVÉE A L'HOPITAL

Le patient qui se méprend. — Alors, madame, vous me direz quand ce sera... le mament. – (Razzle-Londres).



A LA MATERNITÉ OU LES SUITES D'UN ATTENTAT

— Le bandit surgit si brusquement, que je n'eus pas le temps de me garer. Et cela se passa ainsi : Pan ! Pan ! Pan !

Hooeg (Louisville).

Agiter avant de s'en servir

Le médecin ressemble au Bon Dieu en ceci que les mortels le vénèrent quand ils sont en péril, quitte à l'oublier dès le retour de la sécurité.



On pourrait dire, en parodiant La Rochefoucault : Dans les premières consultations, les femmes recherchent la médecine ; dans les suivantes, elles aiment le médecin.



Un coup classique, c'est celui de la consultation amicale : — A propos, docteur, puisque je vous rencontre : figurez-vous que mon estomac... Quand donc le médecin dira-t-il au boucher : A propos, puisque je passe devant chez vous, faites-moi donc cadeau d'un bifteck !



(Dessin inédit de R. Cartier.)

— Tes pleurs ne me touchent nullement. ils ne contiennent qu'une très faible partie de phosphate de chaux et de chlorure de sodium, le reste n'est que de l'eau.



(Dessin inédit de J.-J. Roussau.)

— Dô... Dô... L'enfant dô...
LE BÉBÉ : Enfin !... Il dort... Il ne me donnera plus le mal de mer.

Combien le monde serait vertueux si le client, à la fin de l'année, avait, autant que son docteur, le respect du mot : devoir !



Un jour, à la campagne, un docteur noua connaissance avec le vétérinaire de l'endroit. Celui-ci, dans le feu de la conversation, appela le premier : Cher confrère. *Le médecin ne se formalisa nullement, mais, en souriant, dit à l'autre : Plus bas, malheureux... Si mes clients vous entendaient !...*



Une cliente, maniaque, malade imaginaire, interrogeait son docteur à tout propos et à toute heure. Un soir, assez tard, elle lui téléphone : « Ah ! docteur, j'ai la grippe... vite, un conseil : Que faites-vous quand vous êtes enrhumé ? » Agacé, le docteur de répondre : « Je tousse et j'éternue, madame ! »



Les anciens ont fait d'Appollon le dieu des arts et de la médecine. C'est pourquoi le grand médecin, comme le grand artiste, doit être visité par l'inspiration.

Plaisante et sagace ordonnance d'un médecin de jadis : « De l'exercice, de la gaîté, point d'excès... Et moquez-vous de moi ! »



La raillerie populaire est à sens unique. Elle se moque du médecin, mais elle ignore les ridicules du malade.



Dans le salon d'attente, il est de bon ton, entre malades, de parler maladies. Ainsi, le rhumatisme s'intéresse à l'artério-sclérose et la dypsepsie devise avec la constipation.



La santé est un trésor étrange. C'est sa disparition qui révèle sa valeur.



(Dessin inédit de Carrizey)

— Je vois ce que c'est; avec votre teint jaune, vos yeux vitreux : c'est le foie, mon ami.

— Non, c'est le gaz, je viens pour relever le compteur.



(Dessin inédit de Robert le Noir)

— Alors, ta femme est en vacances ?
— Oui, ordre du Docteur !
— Qui c'est votre Docteur ?
— Moi ! ...

La théorie des affinités n'est pas un vain mot. Presque tous les médecins, comme les mathématiciens, sont grands amateurs de musique.



Le docteur Trousseau, ayant rencontré dans une soirée un médecin homéopathe alors très à la mode, prit plaisir à causer avec lui. Le maître de la maison s'en étonna : — Eh ! quoi, fit-il, l'allopathie et l'homéopathie fraternisent ! Qui peut ainsi les rapprocher ?

— La sympathie ! répondit Trousseau.



Un vieux médecin misanthrope disait avec amertume, en énumérant ses débiteurs défaillants : Il n'y a que les héritiers qui payent bien !



Certaine dame fort riche, mais de fortune récente, eut l'audace d'appeler un médecin pour qu'il soignât un petit singe qu'elle adorait.

Le médecin ne montra aucun dépit. Il observa l'animal, puis, avisant un gros garçonnet auprès de la dame, il s'empara de son poignet, compta les pulsations et prit congé en déclarant : — Madame, simple indigestion. Après un peu de diète, vos deux enfants seront rétablis !



— Ce sont les gens bien portants qui meurent comme çà tout d'un coup, les malades vivent très vieux parce qu'ils se soignent.

(Dessin inédit de Cartier).



ÉCONOMIE

— 40° de fièvre... Jules on va laisser éteindre le feu.

(Dessin inédit de Leroy.)



— Déshabillez-vous.

— Ah ! Docteur, il n'y a pas moyen de vous résister, mais surtout ne le dites pas à mon mari, il est d'un jaloux !...

(Dessin inédit de Pavis.)



— Eh bien, Docteur, que pensez-vous de mon pauvre mari ?
— Rassurez-vous, madame, un asthme est un brevet de longue vie.
— Mais vous le guérirez n'est-ce pas.

(Dessin inédit de Black).



CONSULTATION GRATUITE

— Ah ! c'est vous l'Docteur !... Eh ben dites-moi donc ce qu'il faut faire quand ça vous siffle dans le poumon et que ça vous fait mal dans le dos ?
— Ce qu'il faut faire ?... Eh bien, il faut faire venir le Docteur...

(Dessin inédit de J.-J. Roussau.)



UNE FEMME COMPLÈTEMENT PIQUÉE

— Que de piqûres, chère amie, seriez- vous morphinomane ?
— Non, les intra-veineuses, c'est le docteur, et puis les sous-cutanées, ce sont les punaises.

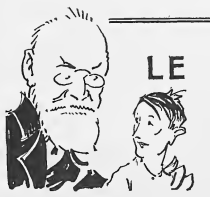
(Dessin inédit de Varé).



LA SONNETTE DE NUIT

— C'est pour une ordonnance urgente ?
— Non, c'est pour me peser.

(Dessin inédit de Kern).



LE PROFESSEUR

par Léon FRAPIÉ



Les personnes qui fréquentaient le salon de Mme Linglais se flattaient d'être des intellectuelles qui s'intéressaient aux questions artistiques et aux événements de la vie littéraire.

La conversation, ce jour-là, prit pour objet la défense du bon langage.

On cita d'excellents articles publiés contre la sophistication de notre pur idiome par les expressions d'argot et par les vocables étrangers.

Ces dames, d'autre part, déclaraient à l'envi que l'on devait se faire un devoir de toujours respecter la forme grammaticale et l'origine étymologique des mots.

La sévérité des affirmations s'accentua graduellement, si bien que l'on en arriva presque à flétrir les gens instruits qui se laissaient aller à parler incorrectement. Ils n'avaient pas d'excuse, ils étaient de mauvais citoyens, ils commettaient des attentats à l'intérêt public.

Mme Linglais s'aperçut tout à coup que, du côté des messieurs, le célèbre professeur Coulebois, médecin en chef d'un hôpital, n'exprimait pas son opinion et qu'il contemplait l'aréopage féminin avec une admiration énigmatique.

— On dirait, mon cher maître, que vous ne partagez pas l'avis de la majorité.

Coulebois se mit à rire :

— Je ne pense pas, madame, qu'il faille, en toute occasion, et avant tout, avoir souci de l'affublement impeccable des phrases. Par exemple, quand vous appelez votre mari : « ma cocotte en sucre », je suppose que, dans les gentillesses qui suivent, vous vous moquez pas mal de bousculer la grammaire.

Puis le visage du savant se fit peu à peu gravement songeur :

— Permettez-moi de me placer au point de vue du médecin. Le premier de tous les remèdes humains à administrer à un malade (en état de connaissance), c'est la parole.

« Un être qui souffre, le premier soulagement à lui apporter est de faire qu'il vous sente proche, qu'il cherche refuge en vous par instinct, par souvenir d'origine, de nature. L'expression du visage et l'inflexion de la voix ne suffisent pas, il faut donner au patient des mots de chez lui, des tournures de phrases familières. Alors, au diable la grammaire, la syntaxe et l'étymologie. Croyez-moi, il y a parfois charité, il y a parfois mérite à user d'un langage trivial. Malheureusement, dans les hôpitaux, les chefs de service, faute de temps, sont dans l'impossibilité d'étudier leur discours — les malades sont trop nombreux.

« J'ai comme stagiaire une jeune doctoresse, issue d'une famille parisienne ruinée par la guerre, qui a préféré la carrière médicale à la carrière judiciaire où elle aurait bénéficié de hautes protections, où elle aurait pu briller grâce à un don de belle éloquence, affirmé dans diverses épreuves scolaires.

« C'est vous dire que sa profession l'intéresse au plus haut point, et qu'elle est remplie de dévouement.

« Parfois, elle s'arrange pour accompagner pendant un bout de chemin une femme qui s'en retourne après avoir fait visite à quelque pauvre malade.

« Elle l'accompagne pour apprendre le langage qui pourra faire du bien à un douloureux dépaysé que nos phrases correctes ne rassurent pas.

« Elle qui sait son français, son grec et son latin... elle trouve parfois indispensable d'apprendre le pitoyable jargon qui brave même la simplicité primaire.

« La semaine dernière, nous avions à soigner un malheureux gamin de taudis, en danger de mort, et nous lui faisions peur, si doucement que nous émissions les quelques questions qu'il était utile de lui adresser. Heureusement, ma doctoresse a pu écouter le parler habituel de la mère qui est venue passer quelques instants près du lit.

« Quand moi-même j'ai eu à venir voir où en était le traitement, j'ai eu l'impression de ne plus reconnaître ni l'enfant, ni surtout ma doctoresse qui avait complètement changé d'accent :

« — Dis-moi où c'est-y qu' t'as du mal, min tiot quinquin?

« Le tiot quinquin, ranimé par une douceur pénétrante, aspirait avec avidité le goût vivant des mots. De tout son instinct, il se tendait vers les sources de sa nature. Une réaction salutaire se produisait, que les médicaments n'auraient peut-être pas obtenue.

« Mais où Mlle Gaidon-Lafourcade est encore plus forte en l'art de bien dire, elle qui est née dans une propriété de famille située rue Saint-Dominique, c'est quand elle a l'air d'avoir vécu toute sa vie dans les bas-fonds de Paris, où le langage est obligé de prendre la mauvaise tenue des rues sordides et de leurs habitants.

« Une malheureuse petite chiffonnière de douze ans souffrait à hurler de l'estomac ; elle avait dû s'empoisonner en ramassant dans les ordures quelque aliment gâté.

« Habituée à recevoir des coups (les marques en

faisaient foi), elle niait, par crainte d'un châtiment, la « gourmandise » dont sa misère famélique l'avait rendue coupable.

« Elle se taisait aussi par amour-propre, parce que les gens de l'hôpital qui l'approchaient étaient d'un monde favorisé qui lui inspirait un éloignement rancunier.

« Ma doctoresse, informée, s'avança, grasseyante et penchée de travers, donnant l'impression de traîner de la voix et des épaules toute la fatigue d'une existence vouée aux grossières besognes :

« — Voyons, ma crotte, dis-moi un peu c' que t'as boulotté? J' m'en doute bien : t'as dégoté du fricot qu'on avait balancé à la poubelle... Comme on l'avait entortillé d'un papelard, t'as cru qu' tu pouvais te l'envoyer, et ça t'a amoché l' buffet. J' te comprends : t'avais la dent, parbleu!...

« La Crotte » s'est mise à nous renseigner, en mirant sa binette douloureuse dans la grimace apitoyée de la copine.

« Je vous le répète, mesdames, ma jeune stagiaire n'oublie pas Démosthène, Cicéron et Bossuet, elle s'inspire de leur génie pour trouver le langage de circonstance qui peut le plus salutairement émouvoir les âmes en danger. »

Le célèbre professeur prit un temps, puis, avantageux, se carrant avec sérénité devant ses précieuses auditrices, il conclut :

— Et figurez-vous que cette fois-là, spontanément, mon savoir s'est embelli d'un élément linguistique utile au traitement à continuer :

Avant d'y tasser une purge au calomel, faut la faire débecqueter, ai-je ordonné, tout haut, de façon à me placer moi-même dans l'atmosphère de famille de l'enfant malade. »

Léon FRAPIÉ.



— Ne vous gênez pas, docteur; vous pouvez lui défendre tout ce que vous voulez, il est très obéissant. (Dessin Inédit de Rojan).

GRAINS DE FABLES

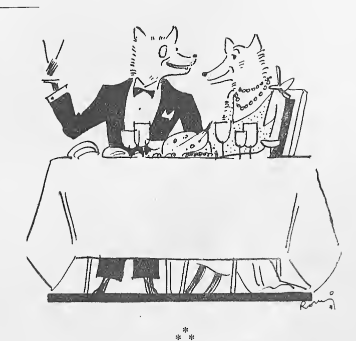
Le Renard et les Raisins

La Fontaine bien souvent
(Qui lui chercherait querelle?)
En histoire naturelle
Se montre fort peu savant.
Ainsi de manière incorrecte
Il traite le serpent d'insecte
Et, de même, les gens instruits
Affirment : Les renards ne mangent pas de fruits !...
N'importe puisqu'il nous présente
Avec tout l'agrément ingénu de ses vers
L'un d'entre eux, vieux routier à la mine plaisante
Affectant de trouver trop verts
(Le matois connaît l'art de feindre)
Des raisins qu'il ne peut atteindre...

***

Or un autre (dit-on) fut surpris grapillant
Et pillant
Les grains savoureux d'une vigne
Par un copain qui s'étonne et s'indigne :
— Des raisins !... C'est bien là le repas d'un renard !
Observa-t-il goguenard.
As-tu donc perdu la boule?
Ou n'est-il plus de poulailler
Fournissant le coq et sa poule?
— Mon compère, tu peux railler.
Quand on abusa de la viande,
Nul remède ne vaut une grappe friande...





***

Jadis de la chair des poulets
Goulûment je me régalais :
Avec des grives et des lièvres
Ma fringale apaisait ses fièvres ;
Vieilles perdrix, jeunes faisans
Me semblaient régals bienfaisants...
Jusqu'au jour fatal où j'hérite
D'une gastro-entérite.
Alors quel douloureux mic-mac
Font les mets dans un estomac !
Heureusement mon flair m'indiqua qu'une cure
De raisins aux gourmands procure
L'aimable réconfort d'un prompt soulagement.
En mordant à ces fruits j'agis donc sagement.
Et notre intelligence obscure
Ose nommer les animaux
Frères Inférieurs !... Pour apaiser leurs maux
Vers les produits du sol un sûr instinct les mène ;
Leur faisant laisser de côté
Ceux qui nuisent à leur santé
Cependant que la bête humaine
Doit consulter depuis les temps les plus anciens
Pour les moins graves diarrhées
Les connaissances éclairées
Des Docteurs et des Pharmaciens.

Hugues Delorme.

MOT DE LA FIN

CONTE INÉDIT DE J. DES GACHONS

Balzac dit que, de son temps, les anecdotes étaient le passe-port de toute morale et l'antinarcotique de tous les livres. De nos jours, il en va de même : la morale n'a jamais eu tant besoin de viatique et les livres, voire les plus graves, sont truffés d'anecdotes pour ravigoter l'appétit toujours chancelant des lecteurs.

On pourrait dire aussi des anecdotes qu'elles sont les meilleures bandelettes pour conserver la mémoire de ces gens du passé qui ne nous ont pas laissé d'œuvres mais seulement une renommée provisoire, qui, sans elles, tomberaient en poudre.

Dumoulin était un grand médecin qui vivait au siècle de Louis XV. Il exerça dans Paris, mais on ne connaît ni la date, ni le lieu de sa naissance. On ne sait pas davantage quand il mourut et cependant sa mort ne passa pas inaperçue comme vous verrez dans un instant. Car c'est justement à cause du mot qu'il prononça avant de rendre l'âme que son nom nous a été conservé.

A cause de ce mot de la fin et d'un autre que voici :

A cette époque, aussi heureuse qu'honnie, les médecins recevaient leurs honoraires en beaux écus sonnants et trébuchants. A ce propos, savez-vous ce que c'est qu'une monnaie trébuchante? Eh! bien, voici : c'est une monnaie, qui, à sa naissance pèse un peu plus que son poids, si bien qu'après avoir roulé de poche en poche, de main en main, elle porte longtemps toute sa valeur avec elle... Jetons d'aujourd'hui tels étaient vos ancêtres.

Donc Dumoulin venait d'être payé et bien payé par quelque généreux client. Il avait, d'écus, ses goussets pleins et sa culotte garnie. Tout en montant son escalier, un bel escalier de pierre qui prenait ses aises pour tourner et arriver à son but, Dumoulin faisait ses comptes. Pour ne rien laisser tomber, il s'arrêtait souvent, hochait la tête et souriait en additionnant.

Sur un palier, un jeune garçon qui l'avait entendu monter et qui assistait au manège, s'écria :

— Attendez, Monsieur Dumoulin, je vais quérir une chaise.

— Maraud, s'écria le calculateur, apprends qu'on est toujours à son aise lorsque l'on compte son argent.

Un jour vint où il n'est plus besoin ni de chaise, ni d'écus. Il était bel et bien dans son lit, où il allait terminer sa carrière. Ses amis, les plus renommés praticiens d'alors, l'entouraient. Il avait été, jadis, le maître de plusieurs et tous attendaient de lui ce suprême enseignement que celui qui s'en va ne saurait refuser lorsqu'il a bu la fatale ciguë. Dumoulin considérait cette cour anxieuse de confrères dont il était entouré. Aucun, certes, n'était sans valeur. Ils possédaient la science qu'on leur avait enseignée, mais il savait aussi les défauts de chacun. Il les leur pardonnait, n'avait-il pas eu les siens? Que de fautes il avait commises, dont quelques-unes, à la vérité, lui avaient joué le bon tour de tourner au profit du malade et d'autres au profit de ses héritiers!...

— Messieurs, dit-il, enfin, d'une bonne voix, je ne suis pas inquiet, je laisse après moi deux grands médecins.

Or, ils étaient six à son chevet. Qui étaient les deux que le maître de l'art allait nommer? Chacun, à part soi, se décernait la palme. Dumoulin se taisait. Haletants, tous attendaient le verdict en silence. A la fin, ils s'enhardirent, et comme le chœur antique, mêlant leurs voix, ils le supplièrent de nommer ces deux grands médecins.

— C'est, dit-il, « la diète et l'eau de misère ».

Un chroniqueur plus généreux, en ajoute un troisième que Dumoulin aurait cité : « l'exercice modéré ». Il est encore, après l'Ecole de Salerne, désigné de surcroît : « l'esprit gai et tranquille » mais, n'était-il pas seulement sous-entendu dans le ton même des dernières paroles de Dumoulin et exprimé dans le sourire qui erra sur ses lèvres à la déception de son auditoire?

Jacques des GACHONS.

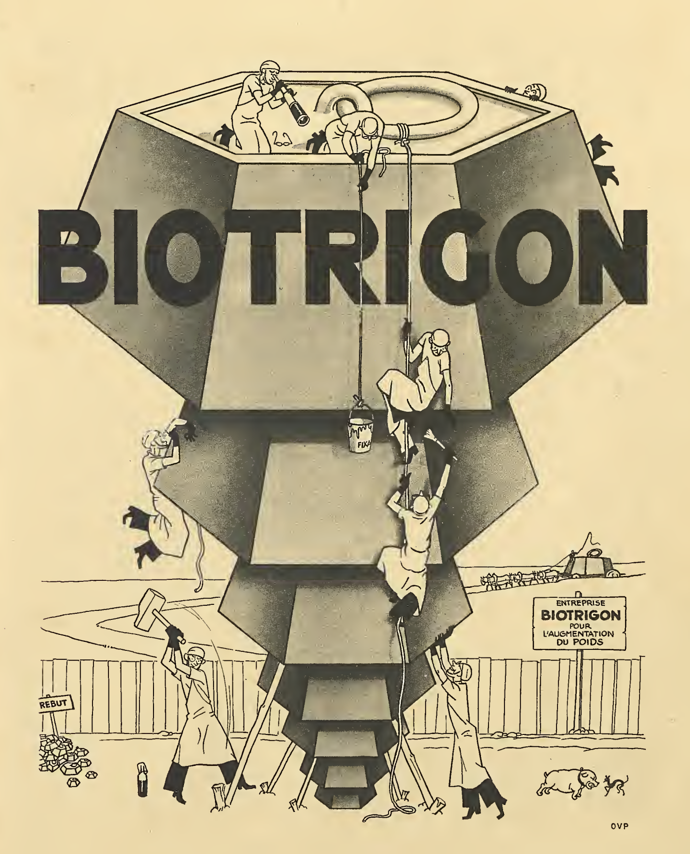


— Avez-vous remarqué comme il a l'haleine forte ?
— Si je l'ai remarqué ?... on lui marcherait sur la bouche pour se porter bonheur.

(Dessin inédit de Roger Cartier.)

Le Gérant : P. DUCROCQ

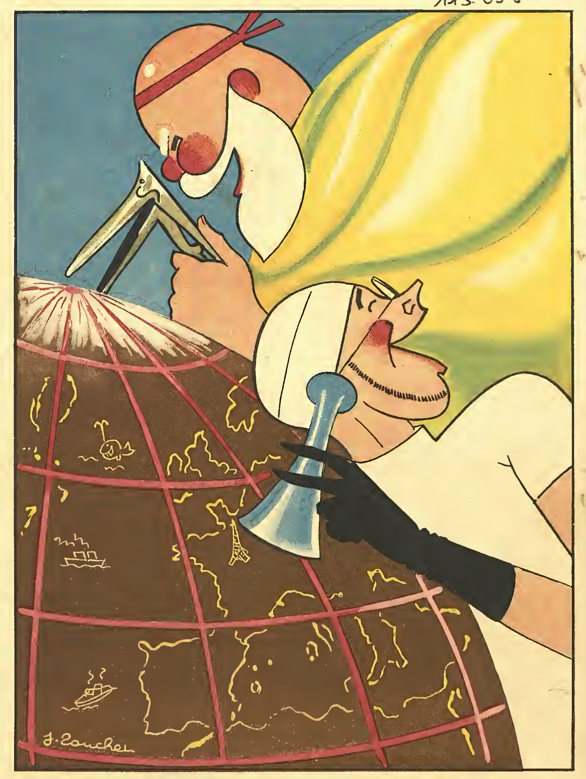
Imp. E. DESFOSSÉS - Paris


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT
OVP

1re ANNÉE N° 2
20 Janvier 1934

ABONNEMENTS
Un An (20 Numéros) : Frs 75.

Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin





PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL**

Secrétaire Général : **PIERRE DUCROCQ** — Secrétaire de Rédaction : **Dr J. MEYNIARD**

Avec la collaboration de :

Marcel ASTRUC, Georges BARBARIN, Maurice BEDEL, Tristan BERNARD, Maryse CHOISY, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Hugues DELORME, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Jean DRAULT, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, J. des GACHONS, Jeanne LANDRE, Hervé LAUWICK, Georges-Armand MASSON, Pierre MAC ORLAN, Odette PANNETIER, Maurice PRAX, André RANSAN, Max REGNIER, André THÉRIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc... etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BECAN, BENIC, BERNAD, BIB, BILS, G. BOURDIER, Marcel CAPY, CARRIZEY, Roger CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, ELSEN, Abel FAIVRE, FALKE, André FOY, GENTY, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HEMARD, KERN, Robert LE NOIR, Maurice LEROY, PAVIS, PEDRO, Marcel PRANGEY, Georges REDON, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, Jacques TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZYG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MEDICAL

M I S E E N P A G E S D E R E N É F L E U R Y

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique
S. A. R. L. au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)
TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 — R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50 % sur les tarifs postaux. La série B tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



LES JEUX ET LES RIS DE Ridendo

(Illustrations de J. Touchet.)

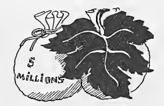
par Robert DIEUDONNÉ



Parmi les gros gagnants de la loterie, nous avons eu un coiffeur, un bougnat, un meunier, un gendarme, un fort de la Halle, un représentant de commerce et même un pharmacien, et nous en concluons que le hasard fait bien les choses.

Ce qui est une illusion consolante.

Mais il faut bien penser que si un banquier gagnait le gros lot, il ne le crierait pas sur les toits.



On a vite fait de dire que les gagnants qui n'éprouvent pas le désir d'être photographiés et interviewés par les envoyés spéciaux ne sont que d'affreux égoïstes.

Je vais vous raconter l'histoire d'un ami qui, l'autre soir en sortant du cinématographe, a poussé un petit cri de joie en constatant qu'il avait gagné deux cents francs.

Nous étions cinq ou six avec lui, et nous sommes instantanément tombés d'accord : « Ça s'arrose ! »

Nous sommes donc allés souper à la Coupole ; l'heureux gagnant a payé une addition de trois cents francs. Il aurait mieux fait de ne rien gagner du tout.

Je ne dis pas qu'avec cinq millions, on ne puisse pas plus avantageusement s'en tirer, mais tout est proportionnel et si l'on demande légèrement cinq cents francs à celui qui vient de gagner dix mille francs, un rapide calcul vous fera connaître ce que l'on est en droit d'exiger du sale veinard qui vient de gagner le gros lot.

Le mieux est donc de se taire.

Ce qui ne vous empêchera pas de faire le bien, comme on dit, avec un rien d'hypocrisie, quand on ne tient pas à faire savoir ce que l'on donne et à qui l'on donne, ce qui ne vous empêchera pas non plus, d'offrir quelques cadeaux à vos amis qui seront d'autant plus touchés qu'ils continueront d'ignorer votre passage aux caisses du Pavillon de Flore.



Je viens de recevoir la carte annuelle qui m'avise que le banquet des anciens élèves du lycée où j'ai sucé le lait aigre d'une alma parens que j'ai quittée sans regret, aura lieu ces temps-ci. Je n'irai pas, car rien n'est plus triste que de retrouver des gens que l'on n'a pas vu depuis longtemps et qui vous paraissent tous singulièrement décatis.

On se dit : « Si je suis dans le même état, ça doit être joli ! »

Ceux qui n'ont pas réussi ne viennent pas parce qu'ils n'ont pas d'argent de trop : c'est un banquet de gens cossus qui ont conquis des titres, des emplois et des croix et qui viennent montrer à leurs petits copains leur satisfaction replète. Ils n'épatent personne, d'ailleurs, parce que ceux qui sont là ont fait également un brillant parcours.

Mais ce qui est très curieux, c'est que généralement on ne retrouve pas un bon ami de son âge à qui l'on pourrait dire : « Tu te rappelles ? »

Du reste ce ne serait pas très gai non plus.

Une année, je ne sais pas trop pourquoi, je me suis laissé tenter, j'avais quinze ans de moins et je me suis senti perdu parmi de vieux messieurs dont l'un des plus jeunes devait être le « camarade »



Joffre. Et pendant le banquet, je n'ai entendu cent fois que ce petit dialogue affreux :

— Tu te souviens d'Untel ;

— Oui, qu'est-ce qu'il est devenu ?

— Il est mort...

Je sais bien que le même destin nous est réservé, mais vous êtes bien de mon avis que lorsqu'on va dîner en ville, il est préférable de parler d'autre chose.





Les dîners de famille ont été donnés sous le signe de la mauvaise humeur. Ils ont été donnés sous le signe de la mauvaise humeur non pas à cause de la crise, mais à cause du désaccord entre les jeunes générations et les moins jeunes, au sujet de l'heure du dîner.

Mon grand-père dînait à six heures, mon père à sept heures, je dîne à huit heures et mon fils à neuf heures ; mon petit-fils dînera à dix heures et demie.

Certes, les affaires, les occupations, les habitudes et même les manies déplacent peu à peu l'heure des repas, mais si les uns sont retardés par des raisons valables, d'autres n'ont aucune excuse à présenter. Être en retard est déjà un snobisme.

Une dame est arrivée à dix heures et demie dans un dîner cérémonieux, en s'excusant à peine. On s'était mis à table à neuf heures et demie avec le secret espoir qu'elle avait eu un petit accident et qu'elle ne viendrait pas. Tous les convives ont été obligés d'avaler une ratatouille trop cuite et la



maîtresse de la maison tentait vainement d'animer une conversation qui ne portait pas, parce que tous les invités affamés s'étaient jetés sur la nourriture avec voracité.

Nous avions médit de cette retardataire qui compromettait l'ordre et la marche de la cérémonie, nous chuchotions :

— Sûrement, elle s'est endormie après l'amour dans les bras d'un amant !

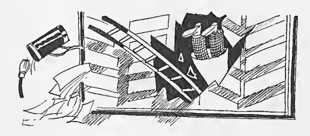
Mais quand elle arriva, nous vîmes bien qu'elle n'avait même pas cette excuse-là.

■ ■ ■



Bergson a écrit un livre sur le rire et il a cherché toutes les situations qui pouvaient déclancher un réflexe depuis les assiettes cassées de Baggessen, jusqu'aux situations de vaudeville qui ne supportent pas une seconde de réflexion mais qui font éclater toute une salle.

Je n'ai jamais tant ri, pendant la guerre — excusez-moi — que de voir un bonhomme qui avait passé toute sa journée à coller des chevrons de papier sur ses vitres pour éviter les méfaits de la Bertha et qui, le soir, son œuvre accomplie, a passé avec son échelle au travers de sa devanture. Ceci n'est pas un exemple de charité chrétienne, mais je n'ai pas pu résister à cette catastrophe à l'occasion



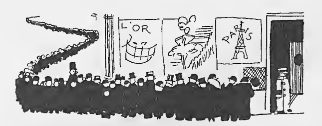
de laquelle se révélait toute la méchanceté du destin.

Mais je m'attarde à des souvenirs personnels, alors que je voulais signaler toute l'importance que pouvait avoir justement un titre sur la curiosité publique.

Un vieil éditeur, un vieil auteur vous diront que certains mots dans un titre ont une force et une importance indéniable. Les mots Or, amour ou même Paris touchent une clientèle. Le mot or tente tous les pauvres, le mot amour attire tous ceux qui attachent une importance exagérée au sentiment. Quant au mot Paris, il crée un attrait pour tous les étrangers et tous les provinciaux. A croire que le romancier qui écrirait un feuilleton intitulé : Paris, son or et son amour, séduirait toute une foule avide de pénétrer de grands secrets.

N'importe quel directeur à qui vous apportez une pièce vous dira :

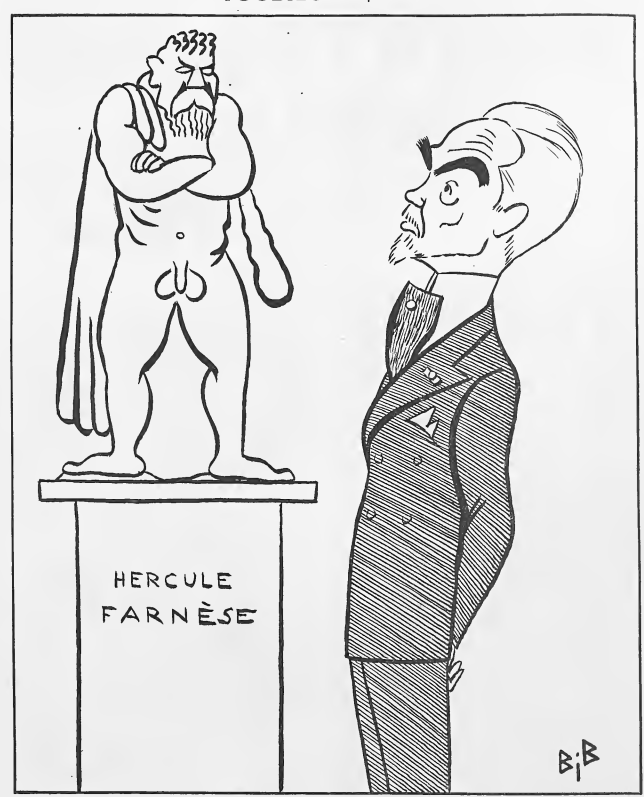
— « C'est un bon titre. » Ou bien : « C'est un mauvais titre. » Sans que vous sachiez et même sans qu'il sache pourquoi. C'est une impression qu'il a, cet homme, et bien souvent il n'a pas tout à fait tort. Je ne crois pas cependant que tous les



lecteurs, tous les spectateurs adoptent un titre sans savoir ce qu'il cache : mais je vois bien que certaines étiquettes profitent d'une cote d'amour.

Quand Dufrenne exploitait la province avec des pièces au titre racoleur, il ne se faisait aucune illusion sur la valeur de l'ouvrage, mais il pensait

TOUBIBS vus par BIB



PROFESSEUR LEGUEU
— Eh, eh, voilà une belle orchite double !

que ces seuls mots sur l'affiche, en capitales énormes : Fleur de trottoir, suffisait à attirer les petits bourgeois des villes qui ne jouissaient, si l'on peut dire, d'aucune fleur et d'aucun trottoir.

Ah quel bijou n'aurait-il pas fait écrire par quelqu'auteur à sa solde, s'il avait été le témoin au lieu d'être la victime : « Le marin du faubourg Montmartre », « Oscar et son pompon », et même « Cette coquine de gabier ».

Et des spectateurs et des spectatrices n'auraient pas compris combien la dépravation comportait de tristesse et ils auraient ri à pleines gorges, comme s'il y avait une farce comique dans une manifestation d'un instinct sexuel déséquilibré.

Je vous dis ça, parce que nous sommes entre nous, mais ce qui m'embête dans Platon, c'est Socrate, ou vice versa, si j'ose m'exprimer ainsi.

■ ■ ■

Un type qui a touché comme qui dirait un gros lot, c'est le prospecteur qui se flatte d'avoir retrouvé la mine de Salomon. La mine de Salomon, dit l'Histoire, contenait tant d'or, qu'à la cour du roi, le fabuleux métal en arrivait à perdre toute valeur.

Si le prospecteur était banquier, il mettrait l'affaire en actions et lancerait une émission. Mais c'est lui aussi un nouveau riche discret qui ne veut pas révéler l'emplacement de son filon, ce qui est une niaiserie. L'or ne viendra pas tout seul dans sa poche et ne faudrait-il pas qu'il l'aille chercher ? Les personnes cupides le feront suivre par un détective, et le gisement connu, il périra sur ses pépites frappé par un idiot qui, dès ce moment, courra les mêmes risques que lui.

Mais je suppose que depuis le temps et même au train qu'il menait pour épater la Reine de Saba, le trésor de Salomon est épuisé. N'empêche que c'est un beau titre de film ou d'opérette.

■ ■ ■

Revenons aux chers petits enfants, aux cœurs purs.

Ça durera ce que ça durera.

Une maman à qui je demandais ce qui pourrait faire plaisir pour ses étrennes à son petit garçon qui a onze ans — c'est la mère que j'aime bien ! — m'a répondu :

— C'est un esprit scientifique. Il veut se préparer à l'École Polytechnique. Donnez-lui donc, puisque vous voulez le gâter, une de ces boîtes de jeux mécaniques grâce auxquels on peut faire des constructions en fer. Cela l'amusera beaucoup.

J'ai acheté — c'est la mère que j'aime bien, je vous le répète — ce qui se fait de mieux dans ce genre-là.

Les parents m'ont invité à dîner pour me témoigner leur gratitude et j'ai vu le pauvre gosse de onze ans, penché sur ses charpentes et cherchant à résoudre de difficiles problèmes de construction.

— Il veut refaire les usines Citroën ! m'a dit

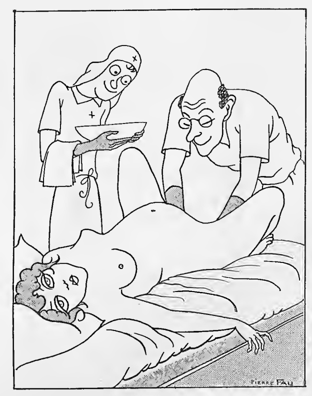


le père. Je les lui ai fait visiter jeudi dernier pour le récompenser.

Il m'a semblé que la tête du pauvre gosse appliqué, sans gaîté, sans jeunesse, que la tête du pauvre gosse, dis-je, enflait à vue d'œil.

Et j'ai eu un tel remords que, tant pis, ça me coûtera ce que ça me coûtera, à Pâques, je lui achèterai un vélo.

Robert DIEUDONNÉ.



— Il n'y a plus de P...érinée...

(Dessin inédit de Pierre Fau.)

Ridendo



— Connaissez-vous la sténographie ?
— Comme si j'étais né dans le pays, Monsieur.

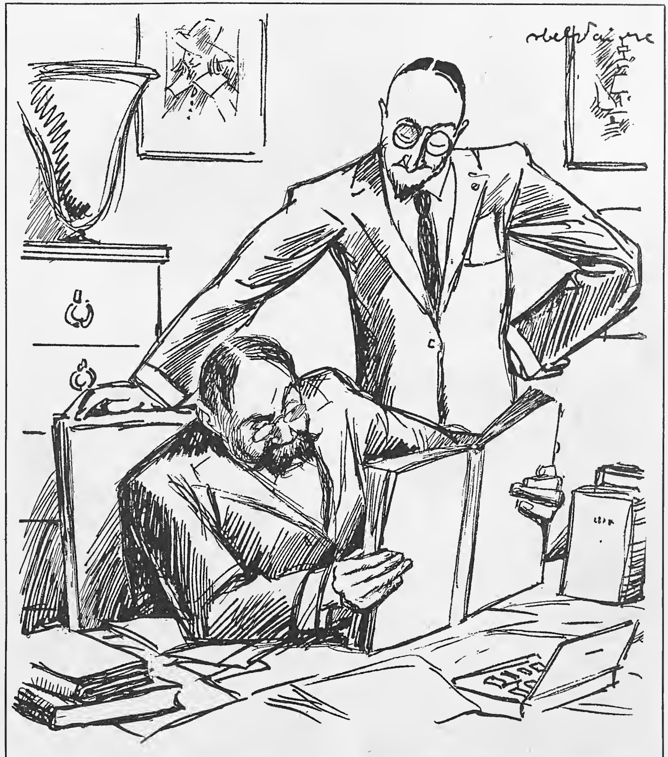
l'Ordonnance

Dans une grande pharmacie
Un soldat vers la fin du jour
Trouvant nombreuse compagnie,
S'asseoit en attendant son tour.
Son tour arrive, on lui demande
Ce qu'il lui faut. Du laudanum,
Du laudanum? surprise grande
— Mais ce n'est pas comme du rhum !
Nous avons défense formelle
D'en donner au premier venu.
— Pardi ! vous me la donnez belle !
Dit notre soldat tout ému,
J'avais devant moi cinq personnes ;
Deux maîtres d'hôtel et trois bonnes !
Je ne suis pas le premier venu.
— Oui, mais là n'est pas l'importance
Fit le patron solennel,
Ce qu'il faut, c'est une ordonnance,
En avez-vous ? — C'est naturel
Dit le soldat : du colonel
C'est moi que je suis l'ordonnance.

René de VAUVILLIERS.

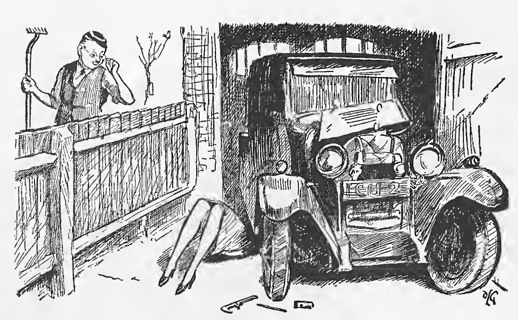
(Illustration de Varé.)

UNE QUESTION



LE DOCTEUR. — Quand une cliente, Monsieur le Contrôleur, gênée et jolie, dispense ses faveurs en échange de soins médicaux... Quel est le prélèvement de l'État ?

(Dessin inédit de Abel Faivre.)

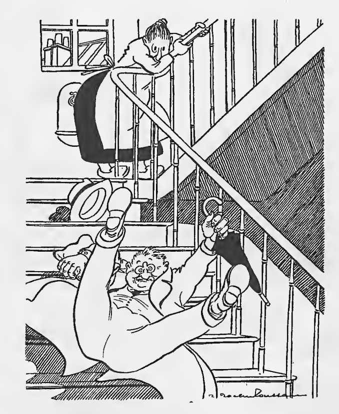


— Bonjour, mademoiselle Odette. Vous avez bonne mine, ce matin !



— Rien de grave, je vois ce que c'est... c'est une dent gâtée.

(Dessin inédit de Bénic.)



— Ça c'est de la veine !... j'avais encore oublié de remuer le flacon avant de prendre ma potion !...

(Dessin inédit de J.-J. Roussau.)





Le docteur Tamieux se promenait à grands pas dans son cabinet de consultation, les deux mains cachées sous les basques de sa redingote.

Si le docteur se promenait ainsi, ce n'était point pour réfléchir, mais pour combattre le froid qui venait de sa cheminée.

Le valet de chambre entra et annonça :

— Madame Bégat.

— Faites entrer.

Mme Bégat fit irruption dans le cabinet du docteur.

De nombreuses fanfreluches et fantaisies jouaient sur sa poitrine plate. Un manque absolu d'appas lui donnait, dans les salons, une réputation de minceur et d'élégance.

— Bonjour, mon cher docteur.

— Bonjour, chère madame. Comment va Monsieur Bégat ?

— Très bien.

— Parfait. Que me vaut l'honneur de votre visite? Est-ce l'ami ou le docteur que vous venez voir?

— C'est le docteur.

— Bien, pensa le docteur Tamieux ; comme cela je pourrai lui demander le prix de ma consultation.

Il s'assit, toussa, puis :

— Qu'y a-t-il, chère madame ; en quoi ma science peut-elle vous aider?

— En ceci, docteur, et c'est au docteur seul que je parle. Je suis mince et élégante, je le sais ; mais, entre nous, mon manque absolu de poitrine me désole ; je n'ai même point de quoi remplir la main d'un malhonnête homme. Donnez-moi, docteur, je vous en supplie, un remède qui me fasse avoir une poitrine plus abondante, des seins plus volumineux, un adjuvant capable de transformer mes pauvres mandarines en voluptueuses oranges. Est-ce possible?

— Nous allons voir. Puisque c'est au docteur que vous parlez, chère madame, veuillez avoir l'obligeance d'enlever votre corsage.

Après avoir retiré les flots de batiste, de linon, de soie, Mme Bégat exhiba au docteur une pauvre poitrine de gamine de treize ans.

Pendant une demi-heure, le docteur l'examina, la contempla, la palpa, puis :

— Rhabillez-vous, chère madame.

Mme Bégat réintégra la batiste, le linon, la soie.

— Eh bien, docteur?

— Chère madame, pendant un assez long moment, je viens d'examiner, de contempler, de toucher. Si vous vous étiez adressée à l'ami, ce long examen eût été inutile. Depuis un assez long temps, aux bains de mer, au bal, j'avais remarqué votre poitrine, votre manque de poitrine plutôt ; depuis longtemps, hélas ! vos amies font des gorges chaudes sur votre manque de gorge.

— Oh ! docteur !

— Mais l'ami n'existant plus, le docteur a été obligé de se rendre compte. Hélas, oui ! chère madame, ce n'est que trop vrai, vous auriez grand besoin de développer votre poitrine, de gonfler votre corsage de blanches rondeurs.

— Alors, docteur?

— Ne vous désolez pas, chère madame, c'est possible. Cela se fera.

— Merci, docteur.

— Vous allez acheter une demi-douzaine de flacons de pilules du Nicham. Et vous aurez une poitrine opulente.

— Bien, docteur. A propos, inutile de vous dire que mon mari n'est point au courant de ma démarche, que je tiens à ce qu'il l'ignore ; je serais navrée d'être en butte à ses sarcasmes.

— Et le secret professionnel, madame?

— Bien, docteur.

— A ce propos, quand vous aurez acheté les flacons du Nicham, enlevez les étiquettes où est

dessinée une superbe poitrine, car votre mari s'apercevrait facilement du but de votre cure.

— Oui, docteur; s'il trouve un flacon, je lui dirai que ce sont des pilules laxatives que vous m'avez ordonnées.

— Parfait.

— Combien vais-je lui prendre? pensait le docteur.

Mais Mme Bégat coupa court à ses hésitations :

— Merci et à bientôt, « cher ami ».

***

Le docteur Tamieux roulait dans ses doigts la carte de M. Bégat.

— Que me veut-il? Se doute-t-il de la cure de sa femme? Enfin, faites entrer, dit-il au valet de chambre.

M. Bégat entra, emmitouflé dans une superbe pelisse sur laquelle s'épanouissait une opulente barbe brune.

— Bonjour, monsieur Bégat. Venez-vous voir l'ami ou le docteur?

— Je ne viens voir ni l'ami, ni le docteur ! je viens voir tous les deux à la fois.

— Bien, pensa le docteur, je vais lui prendre moitié prix. Qu'y a-t-il à votre service?

— Je ne sais comment vous expliquer...

— Un docteur, c'est un confesseur ; mettez-vous à votre aise.

— Voilà... Ah ! tenez, ce sera plus simple, je vais me mettre à l'aise, comme vous dites, je vais me déshabiller.

M. Bégat retira sa pelisse, retira sa jaquette, son gilet et sa chemise, et, tout rose de pudeur dans sa barbe brune, exhiba au docteur, sur sa poitrine virile et velue, bien ronds et bien fermes, les plus jolis seins du monde.

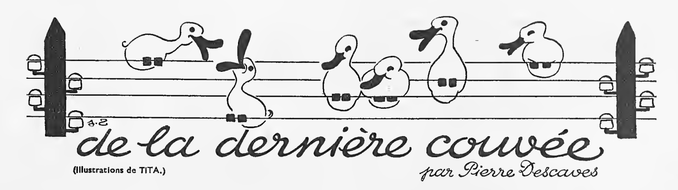
Le docteur pâlit.

Le malheureux Bégat, les prenant pour des laxatifs, comme sa femme le lui avait dit, avait absorbé des pilules « Le Nicham », celles qui « donnent une belle poitrine ».

Georges DOLLEY.



INCONSCIENCE (Dessin inédit de Bernad.



(Illustrations de TITA.)

par Pierre Descaves

QUESTION DE CACHETS

Le docteur Henri de ... est un homme de théâtre accompli. Il a été joué sur beaucoup de scènes parisiennes et il vient de donner encore, en collaboration, une comédie « historique » qui remporte le plus vif succès.

En bon administrateur, il procède lui-même à



l'engagement des artistes et discute avec eux, fermement, le taux de leur collaboration.

L'autre jour, il était en train de déjeuner quand on l'appela au téléphone... C'était une de ses interprètes :

— Docteur, c'est pour le cachet !...

— Excusez-moi, chère Madame, fit avec propos le dramaturge, le cachet se prend à jeun et je suis à table.

Et, derechef, il raccrocha.

PETITS SURNOMS

Le jeu des petits surnoms est cet hiver à la mode dans les salons parisiens. Voici quelques échantillons de ces petits « propos rosses ».

M. Georges Pioch ...	Le Suif errant.
M. José Germain ...	Rigoulotto.
Mlle Mistinguett.....	La « huitième mère vieille du monde ».
Mme Gérard d'Houville.	La Maréchale d'Encre.
M. Jacques Deval....	St-Georges Le Bourrelier.
M. Pierre Mac Orlan.	Orphéon aux Enfers.
Mgr Baudrillart......	La Jouvence de l'abbé Souris
M. Lucien Descaves .	L'Ecole des vifs.
M. Léon Jouhaux ...	Ci-gît T...
M. Maurice Martin .	Martin-gale.

(*A suivre.*)

QUESTIONS DE BOURSE



M. Simon C..., le grand animateur d'affaires florissantes, est tout imbu de son métier. Il ne parle que finances et passe à ce titre, pour un parfait raseur.

Il était l'autre soir à dîner chez la baronne de Su... Au cours de la soirée, il avise le docteur F..., le savant syphiligraphe, et voit en lui une proie toute trouvée :

— Vous vous intéressez, docteur, aux affaires de Bourse ?

—Non ! Non ! Plus exactement, chez moi, cela se met au pluriel.

UNE PETITE FEMME EN CHAIR

Grâce à un puissant protecteur, cette obscure petite chanteuse a fait une brillante carrière, en donnant beaucoup d'elle-même et les méchantes langues ajoutent, en se donnant beaucoup.

Elle est d'ailleurs fort jolie et fort bien faite... elle aime à parler souvent de ses avantages physiques et ne craint pas de les montrer.

A cette surprise-party, chez le peintre K... elle enleva



de haute lutte le premier prix d'un concours improvisé ...de la plus jolie poitrine.

— Est-elle bien en chair? demandait son protecteur béat au docteur de Ch...

— Oui, oui, fit celui-ci à mi-voix, bien en chair... de poule...

LA MONTRE DE CRISTAL

La soirée donnée par le Yacht-Moteur-Club aux Ambassadeurs fut une des plus belles de la saison : femmes superbes, merveilleux bijoux et l'entrain du meilleur aloi.

A une table, entouré de vedettes, le romancier Georges S... falsait admirer sa dernière acquisition : une montre tout en cristal de roche, qui appartint au sultan Abdul-Hamid.

— C'était, racontait-il, un être terrible que ce sultan... Il ne... fréquentait qu'une seule fois son élue d'un soir, après quoi il la faisait mettre à mort.

Alors, la délicleuse M... G... qui n'a pas inventé la lune :

— Et Il avait besoin d'une montre pour ça?

UN BEAU MARIAGE

Cet ancien diplomate, prématurément mis à la retraite, est resté très « vert-galant ».

Il n'est bruit que de son prochain mariage avec une jeune Turque de toute beauté qui n'aurait que 18 printemps alors que le barbon en compte près de « septante », comme disaient nos grand'mères.

— Comment trouvez-vous ce mariage, demandait-on à M. Michel Georges M...

— Très normal, M. G... P... n'est-il pas un spécialiste de l'Asle... mineure?

LONGÉVITÉ

Un des plus fidèles habitués de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine est le docteur G... qui a fêté récemment son cent-troisième anniversaire. Il y fait de longues stations, car il prépare un ouvrage de science.

Cet érudit ne tarit d'ailleurs pas d'anecdotes. Il cite souvent celle de Fontenelle qui vécut près de cent ans et à qui on prête ce propos :

— Voulez-vous vivre longtemps? Ayez un bon estomac et un mauvais cœur !

Mais le docteur G..., à l'encontre de Fontenelle, a un excellent cœur !

MERCI POUR LA LANGOUSTE

Cette jeune et pétulante actrice, dont on répète les mots malveillants et qui fut, il y a deux étés, l'héroïne involontaire d'un drame mondain, a dû dernièrement entrer dans une clinique.



Elle s'était piquée à son joli doigt rose avec une langouste.

Un de nos humoristes, à la nouvelle, s'exclama :

— Pauvre langouste !



— Si vous voulez maigrir, Madame, faites de l'exercice. Voyez les arbres, ils ne bougent pas, aussi grossissent-ils tous les ans et deviennent énormes.

(Dessin inédit de Roger Cartier.)



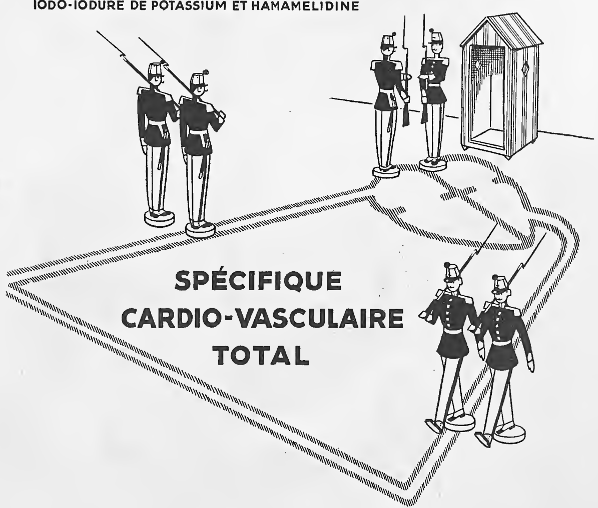
L'ÈRE DES ÉCONOMIES

— 2.500 francs, c'est trop cher ! Je vais attendre le prochain voyage d'occasion pour Lourdes.

(Dessin inédit de Robert Black.

IODAMELIS

IODO-IODURE DE POTASSIUM ET HAMAMELIDINE



Chez les ARTÉRIO-SCLÉREUX
URICEMIQUES-HYPERVISQUEUX

Chez les HYPERTENDUS VEINEUX
CYANOTIQUES - VARIQUEUX

20 à 40 gouttes aux 2 principaux repas

LABORATOIRES **J.LOGEAIS** – BOULOGNE S/SEINE (PRÈS PARIS)

O.V.P.

AUSCULTATION



(Dessin inédit de Bénic).

Le Mari. — Et dire que sans Laënnec on aurait appelé ça peloter.

SAUF VOTRE RESPECT...

par André THÉRIVE



Un honorable fabricant d'insecticides fait paraître tous les matins dans les gazettes une réclame si habile que, ma foi, je m'y suis laissé prendre un jour. Le texte en commençait ainsi : *Platon est mort dévoré par les poux*... Il se terminait naturellement par l'éloge d'un flacon grâce auquel cet infortuné philosophe eût nargué le trépas, et même la vermine, si le produit merveilleux eût existé au ve siècle avant Jésus-Christ.

Hélas ! Le clan des humanistes s'est ému aussitôt. Il a senti comme un affront personnel ce rappel d'une légende calomnieuse pour un auteur si respecté au baccalauréat. Il a protesté dans les courriers littéraires contre cette publicité blasphématoire et, il y a quelques semaines, cn a été jusqu'à interviewer un ancien Ministre de l'Instruction publique qui sait le grec comme père et mère. M. Mario Roustan (pourquoi ne le pas nommer ?) a bien voulu certifier que Platon n'avait sans doute pas de poux : il mourut vraisemblablement de façon esthétique et sereine, bénissant ses disciples et corrigeant ses épreuves : la plus belle fin pour un homme de lettres.

J'aurais tendance à protester à mon tour contre tant d'indignations. Elles montrent que nos modernes ont un esprit perverti par l'hygiène et le confort. Faut-il que nous soyons barbares pour associer l'idée de sagesse ou de science à l'idée de propreté ? Vous n'avez donc jamais vu ces Arabes impassibles, perdus dans leur méditation et enfouis sous leur burnous, blottis à même la poussière dans une étroite bande d'ombre ? De temps en temps, ils se grattent avec douceur ; ils plongent leurs mains sous l'étoffe, ils retirent de leur sein une bestiole qu'ils n'ont garde d'écraser ; ils la mettent délicatement sur le sol à quelques centimètres d'eux. Elle reviendra si elle veut. Elle suit son destin. Saint François d'Assise appelait le loup son frère et la colombe sa sœur. Aucune raison pour qu'il ait excepté de son amour d'autres êtres vivants qui, à considérer de Sirius, ne sont pas plus infimes que nous.

Vous me direz que la science a pu modifier nos opinions. Les parasites dont je parle servent de véhicules au typhus exanthématique, comme l'a prouvé le Dr Nicolle. Si j'en juge par les plus vieilles chansons de carabins, ils transmettent bien autre chose, ces agents de liaison, entre les classes sociales et les générations. Mais s'ils étaient aussi nocifs qu'on le dit, nous serions tous morts comme Platon d'ailleurs ; et il ne resterait même pas un hygiéniste pour lire le livre du dernier entomologiste.

J'en appelle à tous les anciens guerriers. La familiarité avec ceux qu'on appelait « totos » par une charmante intention hypocoristique, était en raison directe de l'héroïsme, depuis l'année 1915 jusqu'à l'an 1919. En ce temps-là, la vermine fut honorée dans les journaux patriotiques. Elle parut militarisée au même titre que les bourricots de transport, les chiens de liaison et les pigeons voyageurs. Les chevaux de guerre ont eu plusieurs monuments, les pigeons, au moins un ; les poux n'en auront pas, car ils ne sont point sculpturaux, ni même photogéniques.

Mais leur gloire repose sur des raisons plus durables. L'immense majorité des hommes sur le globe terrestre a toujours entretenu ces plus-petits-que-soi dont, en dépit du proverbe, nul n'a jamais senti le besoin. Si l'on parlait d'eux rarement, c'est que la chose semblait toute naturelle, pourtant, c'est d'aujourd'hui que date

le scrupule qu'on éprouve à aborder des sujets si piquants, tellement piquants que le lecteur se sent peut-être des démangeaisons à me suivre. Le propos ne fut jamais de bonne compagnie, mais la science et la philosophie ont tant d'exigences !

C'est un écrivain monarchiste qui nous a révélé que Louis XIV était dévoré de punaises. Ce sont les hagiographes qui nous ont montré saint Benoît Labre grouillant de puces. Les époques qui, de loin, paraissent plus décoratives, ressemblaient de près à d'horribles ghettos, et j'entends les écoles, les cours, les boudoirs. Je n'aurai garde de remonter au Moyen Age, car, à l'égard des temps modernes, je voudrais bien des statistiques sur les bancs de squares de notre république bourgeoise et sur les chambres d'hôtel au pays du plan quinquennal. Elles nous rendraient le respect de nos ancêtres, le sens historique qui est, à lui seul, une grande vertu.

Je me souviens d'avoir vu au Maroc une école où un jeune instituteur, pionnier de la civilisation, faisait conjuguer au tableau noir un verbe facile à ses élèves indigènes : *je me gratte la tête... tu te grattes la tête... que nous nous fussions gratté la tête... ils se seront gratté la tête...* etc. Cette pédagogie m'a paru fort morale, parce qu'elle était conforme aux mœurs et qu'elle n'enseignait le mépris de rien au monde (sans parler de la vénération pour l'imparfait du subjonctif). En somme, nous autres, nous sommes très probablement la vermine de la terre, qui essaye de temps en temps de nous secouer. L'univers vivant est un vaste parasitisme à plusieurs degrés. De quels droits renierons-nous cette hiérarchie ? Nous sommes assurément au sommet, mais à moins qu'il n'existe pas d'anges, nous devrions reconnaître que chaque espèce vit aux dépens de l'espèce supérieure. Tel est le plan de la création. Et un conte gaillard qui a cours en Italie nous le montre fort bien :

On m'excusera de conter cet apologue. Il y avait une fois, au fond des Pouilles (du moins probablement) un saint homme d'ermite qui, sentant sa mort prochaine descendit de la montagne pour se confesser au curé du village.

Ce prêtre le tenait pour un saint, et l'admirait tant qu'il aurait voulu l'absoudre d'avance. D'ailleurs, il l'entendait venir avec un bruit de clochettes : et quelle ne fut pas sa pieuse surprise quand il vit que l'ermite s'était attaché des clochettes aux pieds : c'était pour mettre en fuite les bestioles du bon Dieu qu'il craignait d'écraser sur sa route. Même les cirons, même les fourmis, les plus noirs cloportes, les plus odieux aoûtats. Trait sublime de prudence et de sainteté.

La confession a lieu. L'ermite conte sa vie. Hélas ! Il a bien souvent commis le pêché de chair, mais sans malice, innocemment, et sans presque y prendre garde. Ses cousines, ses bonnes, la blanchisseuse, l'épicière, la tourière du couvent, la femme du facteur, la belle-sœur du gendarme, toutes y ont passé et y passent encore.

Et comme, en toute componction, la liste des victimes s'allonge interminable, le curé s'écrie soudain :

— Mais, saint Ermite, pourquoi est-ce aux pieds que vous les mettez, vos grelots ?

André THERIVE.



— Alors, mon ami, qu'avez-vous ?

— J'ai perdu l'appétit, Docteur.

— Diable, je plains celui qui l'a trouvé... par ces temps de vie chère.

(Dessin inédit de Cartier)



L'AUTOMOBILISTE

— Tiens, c'est la Préfecture qui t'envoie ton permis de conduire...

(Dessin de J.-J. Roussau).

UNE FEMME D'AFFAIRE



— Je regrette vivement, Madame, de n'avoir pu cette fois sauver votre mari...
— Je comprends, docteur ; c'est dur de perdre un vieux client !

(Dessin inédit de Elsen.)

Le coin des fines g......

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes



UN SCANDALE A LA MAISON DORÉE

Sous le Second Empire et dans les premières années de la Troisième République, la *Maison Dorée*, boulevard des Italiens, accueillait le « Tout-Paris ». On y retrouvait Meilhac, Rochefort, Scholl, Villemessant, Monselet, Labiche, Maizeray, et les grands ducs, et le futur Edouard VII...

Ce restaurant fameux fut le théâtre de maintes aventures plaisantes. Choisissons une des plus pittoresques.

Un des habitués, Xavier Aubryet, avait contracté la déplorable habitude de traiter le personnel avec la plus méprisante désinvolture. Il se montrait d'une exigence excessive et vexatoire.

Un jour, un garçon, n'y tenant plus, lui envoya une superbe gifle, en s'écriant :

— Tiens ! abruti, il y a assez longtemps que tu m'insultes ! Voilà pour toi ! Je vais quitter la boîte, mais je me suis vengé ! Ça soulage ! Et je t'annonce que, depuis six mois, je crache dans tous tes plats...

L'histoire amusa tout Paris, et Labiche l'utilisa dans un de ses vaudevilles, le *Petit Voyage*. On y voit une dame adjurer son mari de se montrer de la plus exquise courtoisie envers les maîtres d'hôtel pour qu'ils ne se vengent pas à la façon du garçon de la *Maison Dorée*.

Accompagnons cette histoire d'une amusante recette d'Ernest Verdier, directeur de la Maison Dorée, excellent maître queux et parfait culinographe :

HARICOTS BLANCS GRATINES A LA CRÈME

« Cuisez à l'eau avec un oignon piqué de clous de girofle, un litre de beaux haricots blancs de Soissons frais, ou secs ; dans ce dernier cas, ils auront dû tremper vingt-quatre heures dans l'eau fraîche. Il faut les cuire très doucement afin qu'ils restent bien entiers.

« Mettez dans une casserole une cuillerée de bonne béchamelle et un demi-litre de crème, une cuillerée de fromage de Gruyère; assaisonnez de sel et de poivre, mettez à bouillir. Il faut que cette sauce soit crémeuse, mais pas épaisse.

« Egouttez les haricots de leur cuisson. Mettez-les sur un plat creux allant au four. Nappez-les de votre sauce crème. Saupoudrez d'un peu de fromage et passez le plat au four pour gratiner. »



— Quel est le nom de l'homme célèbre qui a prononcé ces paroles : « Et pourtant, j'avais quelque chose là ! ».
— .....
— Voyons, ne vous troublez pas, le nom commence par A.
— Abélard !...

(Dessin inédit de Roger Cartier).

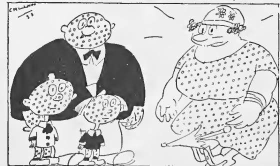
Chez les autres



— Mais, Docteur, je croyais que vous aviez dit que vous alliez lui prendre le pouls.

(Hoegg, Louisville.)





CONTAGION

(Gutierrez-Madrid.)



— Non, pas de cols durs, le médecin m'a interdit l'amidon.

(Passing Show, Londres.)

La Chirurgie esthétique

Mettez-vous bien dans l'esprit que le chirurgien-esthétique peut tout. Il aplanit les bosses, bouche les creux, regonfle les seins et dégonfle les porte-monnaie.

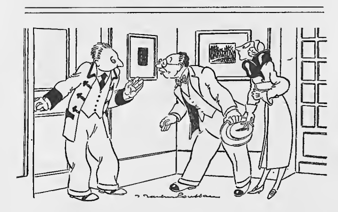
Il incise, excise, revise, amenuise, égalise, tasse et masse, sape et retape, déride et évide, taraude et ravaude, travaille et taille, déballe et ravale, dépouille et fouille, aplanit et reconstruit.



La peau des joues étant détendue, il suffit de tirer dessus et de reporter l'excédent sous le chapeau, comme une vulgaire échéance. Quand les chairs élaguées sont trop abondantes, l'assistant les coupe et les met à part pour le chat de la maison.



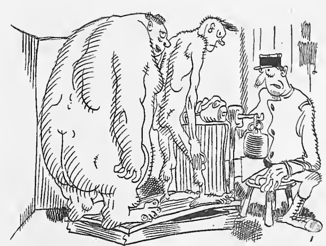
Il arrive que certaines femmes ont la peau de l'envers moins abîmée que celle de l'endroit, soit parce qu'elle a été mieux protégée contre les injures du temps, soit pour toute autre raison physiologique. Dans ce cas, l'art du praticien consiste à intervertir l'ordre des secteurs et à mettre la peau des fesses à la place de la peau des joues. Les effusions familiales y puisent un petit goût d'inceste particulièrement réussi.



LE FUTUR PAPA

— Eh bien ?... C'est-il une fille... ou un garçon ?...
— On sait pas encore... il y a ballottage.

(Dessin inédit de J.-J. Roussau).



CONSEIL DE REVISION

Le major. — Bigre ! il y a longtemps que vous pesez ce poids-là ?
— Euh !... non, c'est la première fois.

(Dessin inédit de Van Rompaey).

Le sein en poire est plus difficile à rehisser sur son piédestal que le sein en pomme. Les dames dont la poitrine tombait sur l'abdomen auront d'abord froid à la partie découverte. Elles feront bien de se mettre un petit édredon sur le ventre durant les premiers jours qui suivront l'intervention.



Les mollets bas peuvent être resculptés plus haut. Une pointure quarante-deux est aisément transformée en trente-neuf honnête. Il suffit de pratiquer l'ablation des doigts de pieds qui ne servent autant dire à rien.



Rien de plus simple que de transformer le nez bourbonien en nez de midinette ou le nez retroussé en nez de corbeau. Le chirurgien esthétique vend l'objet désossé ou non au choix sur photographie.

Les nez sont garantis trois ans sur facture. On ne garantit pas les seins.



La patte d'oie a ceci d'ennuyeux qu'elle se transforme en patte de dindon, puis en patte d'éléphant, ce qui représente l'avant-dernier stade, le dernier étant celui du millepattes géant.

L'opération élimine généralement toutes ces rides, mais la tension épidermique est si grande que telle qui s'est endormie avec des yeux en amande se réveille avec des yeux en virgule et telle qui avait un regard parisien arbore un regard mongol.

Il y a toujours avantage à définir exactement avec le chirurgien la superficie à remblayer ou le cube de matériaux à extraire. Il faut, en effet, se méfier de la déformation professionnelle, qui pousse le spécialiste à trop ajouter ou trop enlever. Une gorge creuse n'a aucun intérêt à se retrouver avec des « nichons » de baleine, ni une nourrice à se retrouver avec une poitrine de scorpion.



La bouche lasse qui s'affaisse douloureusement peut être transformée en bouche victorieuse. Il suffit d'instituer plus haut deux patères opératoires et d'y accrocher les coins. Le milieu dégringole toujours un peu et cela rappelle le sourire de la Joconde.



Rien de plus simple, non plus, que de transformer une oreille dite « plat-à-barbe » en minuscule coquillage, de recoller au crâne des « esgourdes » découragées et de greffer un morceau de tapis-brosse sur les crânes en pomme d'escalier.

D'une manière générale, il est permis à chacune de changer complètement de peau.

Les cabinets de chirurgien contiennent ordinairement un album d'échantillons de peaux de fleurs, de soie, de nouveau-né, ou blanches, ou roses, ou bises, ou dorées, ou mates, ou translucides, qui remplaceront avantageusement les peaux rape-à-sucre, lime-à-bois, écumoire, plissé-soleil et accordéon.



La durée de la transformation est variable et dépend non seulement de l'âge de l'opérée, mais encore de la virtuosité du chirurgien et de la qualité de l'ersatz.

La femme atteinte de « rombiétite aiguë », doit se faire tirer tous les ans. La femme à « rombiétite chronique » doit se faire tirer toutes les semaines. A ce moment-là, d'ailleurs, on contracte des abonnements.



Une opération courante est celle qui fait disparaître les hanches excessives. Il est des femmes qui ne retrouvent la ligne véritable qu'après avoir abandonné sur le « billard » une dizaine de kilos. Cette graisse n'est pas perdue pour tout le monde. Elle est soigneusement fondue dans les laboratoires et sert de base à quelques-uns de nos fards les plus réussis.

Georges BARBARIN.



— Docteur, je vous dois la vie et je m'en souviendrai toujours.

— Vous exagérez, madame, vous me devez seulement 160 francs de visites et j'espère que vous ne l'oublierez pas. (Dessin inédit de Robert Black).

PETITE CORRESPONDANCE



A cette rubrique seront insérées gracieusement les demandes, questions et réponses que nous enverront nos lecteurs : elles porteront d'ailleurs un numéro d'ordre. Nous demandons que la rédaction en soit précise et surtout concise et nous nous réservons d'en modifier la teneur le cas échéant.

N° 1. **Livres à vendre.** — Rabelais, ill. par Gustave Doré. Premier tirage. Deux vol. in-folio reliés. Ecrire : Dr André Granier, St-Pons-de-Thomieres, Hérault. Liste de livres anciens et modernes à vendre, sur demande.

N° 2. — A vendre, plus offrant, belles cartes postales illustrées provenant tous pays, datant 1906 et portant timbres intéressants dont certains rares. Visibles PARIS. Adresse Bureau du Journal.

N° 3. — Désirerai acheter d'occasion le numéro spécial de "l'ASSIETTE au BEURRE" sur les médecins illustré par Abel Faivre.
S'adresser à "Ridendo" qui transmettra.



— Elle est perdue ; le médecin dit qu'elle ne passera pas la nuit...
— Pauvre vieille ! elle qui les passait si gaiement dans le temps !

(Dessin inédit de Rojan.)



— Et vous savez, Docteur... pas d'agrafe, ça ne se fait plus... une fermeture éclair !!!

(Dessin inédit de Leroy).



CHIRURGIE ESTHÉTIQUE

— Vous faites des rajeunissements à partir de 50 francs ; pour moi, Docteur, combien me prendriez-vous ?

— Euh ! 50.000 francs, Madame.

(Dessin inédit de Van Rompaey).



Le médecin. — Votre radius est intact, mais votre cubitus est endommagé.

— Mon cubitus...? Taisez-vous, espèce de malhonnête.

(Dessin inédit de Roger Cartier).



MÉLANCOLIE

— En vingt-cinq ans de pharmacie, je ne suis jamais parvenu à purger une hypothèque !

(Dessin inédit de Pedro).

Les bagatelles de l'aorte

par Romain Coolus

(Illustrations de Hervé Baille).

Le Docteur Friand du Sablé est un spécialiste du cœur. Il a suivi les leçons de l'éminent Professeur Vaquez ; il a travaillé à l'hôpital Broussais sous la direction du charmant Docteur Laubry, dont la remarquable compétence aime à se cacher modestement derrière l'écran de lunettes malicieuses. Ces maîtres du « cœur » ont appris au Docteur Friand du Sablé tout ce que la science médicale actuelle connaît au sujet de ce viscère, qui a fait couler tant d'encre — la plupart du temps sympathique — dans les littératures de tous les pays. Ses malades peuvent donc dormir tranquilles sur leurs deux oreillettes ; quand il les palpe, ils sont en bonnes mains.

***

Cigare au bec, notre ami Friand du Sablé rentre chez lui pour sa consultation. Hygiéniste intransigeant, il vient de faire, comme tous les jours, sa petite promenade d'une demi-heure, à la suite d'un copieux déjeuner. Avant de se mettre au travail, il estime nécessaire de renouveler sa provision d'oxygène et de faciliter sa digestion. Grand buveur, gros mangeur, fumeur incorrigible, il n'hésite pas à s'offrir les menues joies de l'existence ; mais, pour qu'elles ne lui coûtent pas trop cher, il se rançonne lui-même en s'imposant, à heures fixes, de la marche, de la natation et autres exercices physiques. Alerte et bien en forme, quand il rentre dans son cabinet, il ne comprend pas très bien qu'il puisse y avoir des malades ; mais il constate avec plaisir que cette agréable espèce se renouvelle assidûment et il ne s'en plaint pas, car il en vit grassement.

***

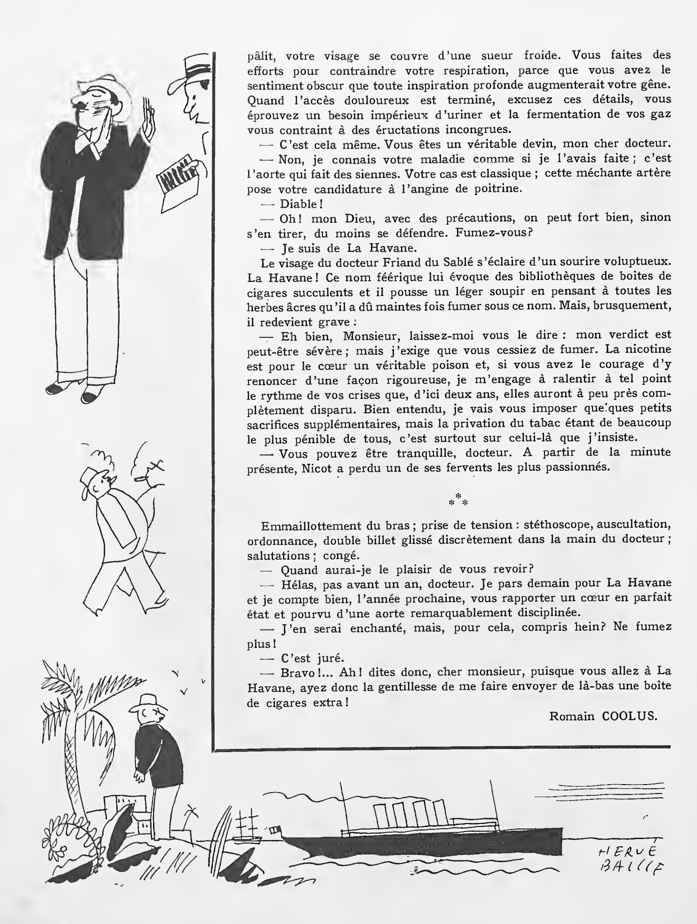
Or voici que son valet de chambre vient d'introduire dans son cabinet un client qu'il ne connaît pas. C'est un homme de teint basané, de taille supérieure à la moyenne, aux yeux de braise et aux cheveux noir-bleu, où serpentent, de-ci de-là, timidement, quelques fils d'une blancheur encore discrète. Il se présente :

— Comte Fernandez de Ramon Hermosa.

— Enchanté, Monsieur, de faire votre connaissance, répond en s'inclinant Friand du Sablé. Puis-je savoir?...

— Voici. Depuis quelque temps, j'éprouve fréquemment, dans la région du cœur, des douleurs vives, que je ne saurais mieux comparer qu'à des coups de poignard ; de là, elles gagnent parfois la nuque, descendent jusqu'au thorax, poinçonnent sans aménité mon bras gauche, me labourent la main et sont particulièrement sensibles dans les deux derniers doigts.

— Je sais, continue le docteur ; ces douleurs s'accompagnent d'une terrible sensation d'angoisse. Cependant que la peau de votre main



pâlit, votre visage se couvre d'une sueur froide. Vous faites des efforts pour contraindre votre respiration, parce que vous avez le sentiment obscur que toute inspiration profonde augmenterait votre gêne. Quand l'accès douloureux est terminé, excusez ces détails, vous éprouvez un besoin impérieux d'uriner et la fermentation de vos gaz vous contraint à des éructations incongrues.

— C'est cela même. Vous êtes un véritable devin, mon cher docteur.

— Non, je connais votre maladie comme si je l'avais faite ; c'est l'aorte qui fait des siennes. Votre cas est classique ; cette méchante artère pose votre candidature à l'angine de poitrine.

— Diable !

— Oh ! mon Dieu, avec des précautions, on peut fort bien, sinon s'en tirer, du moins se défendre. Fumez-vous?

— Je suis de La Havane.

Le visage du docteur Friand du Sablé s'éclaire d'un sourire voluptueux. La Havane ! Ce nom féérique lui évoque des bibliothèques de boîtes de cigares succulents et il pousse un léger soupir en pensant à toutes les herbes âcres qu'il a dû maintes fois fumer sous ce nom. Mais, brusquement, il redevient grave :

— Eh bien, Monsieur, laissez-moi vous le dire : mon verdict est peut-être sévère ; mais j'exige que vous cessiez de fumer. La nicotine est pour le cœur un véritable poison et, si vous avez le courage d'y renoncer d'une façon rigoureuse, je m'engage à ralentir à tel point le rythme de vos crises que, d'ici deux ans, elles auront à peu près complètement disparu. Bien entendu, je vais vous imposer quelques petits sacrifices supplémentaires, mais la privation du tabac étant de beaucoup le plus pénible de tous, c'est surtout sur celui-là que j'insiste.

— Vous pouvez être tranquille, docteur. A partir de la minute présente, Nicot a perdu un de ses fervents les plus passionnés.

***

Emmaillottement du bras ; prise de tension : stéthoscope, auscultation, ordonnance, double billet glissé discrètement dans la main du docteur ; salutations ; congé.

— Quand aurai-je le plaisir de vous revoir?

— Hélas, pas avant un an, docteur. Je pars demain pour La Havane et je compte bien, l'année prochaine, vous rapporter un cœur en parfait état et pourvu d'une aorte remarquablement disciplinée.

— J'en serai enchanté, mais, pour cela, compris hein? Ne fumez plus !

— C'est juré.

— Bravo !... Ah ! dites donc, cher monsieur, puisque vous allez à La Havane, ayez donc la gentillesse de me faire envoyer de là-bas une boîte de cigares extra !

Romain COOLUS.

GRAND DÉPART



— Dites-donc ! elle est vite partie
— Oui... l'auto faisait du 140 à l'heure. (Dessin inédit de Robert Black.)

L'Amour et le Médecin

Le Médecin, le Dieu d'Amour
Sont de service nuit et jour :
Voilà la ressemblance !
L'un est fameux dans ses vieux ans,
L'autre règne dans son printemps :
Voilà la différence !

Ils sont aveugles tous les deux,
Malgré cela fort curieux :
Voilà la ressemblance !
L'un est grave et de noir vêtu,
L'autre est sémillant et nu...
Voilà la différence !

On a recours à tous les deux,
Bien que tous deux soient dangereux :
Voilà la ressemblance !
L'un nous blesse en nous guérissant !
L'autre caresse en nous blessant :
Voilà la différence !

Tous deux regardent dans les yeux
Si ça va mal, si ça va mieux :
Voilà la ressemblance !
C'est le pouls que tâte un docteur,
Mais l'Amour vous touche le cœur...
Voilà la différence !

Tous deux s'en vont courant, trottant,
Ils sont tant soit peu charlatans...
Voilà la ressemblance !
L'un s'en va quand nous allons bien,
L'autre quand nous ne valons rien :
Voilà la différence !

Le Gérant : P. DUCROCQ

Imp. E. DESFOSSÉS - Paris



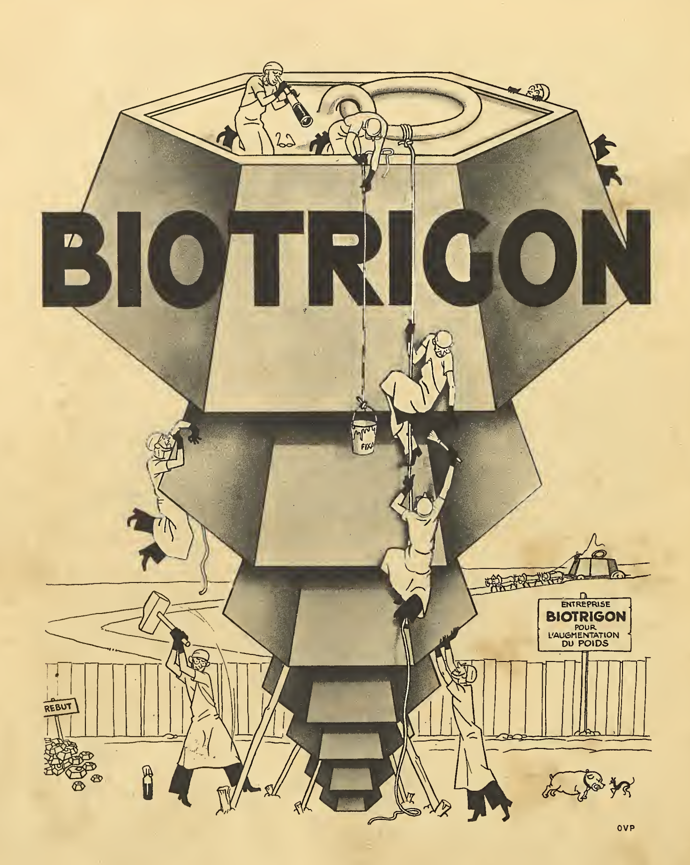
BI-CITROL
MARINIER

GRANULÉ SOLUBLE DE CITRATES
MONOSODIQUE ET TRISODIQUE

EUPEPTIQUE
CHOLAGOGUE
ANTIVISQUEUX
DÉCONGESTIF

Littérature et Échantillons
LABORATOIRES **MARINIER**
52, Rue de Flandre, PARIS (XIX[e])

O. V. P.


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT
OVP

1re ANNÉE N° 3
5 Février 1934

ABONNEMENTS
Un An (20 Numéros) : Frs 75.

Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin





PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL**

Secrétaire Général : **PIERRE DUCROCQ** Secrétaire de Rédaction : **Dr J. MEYNIARD**

Avec la collaboration de :

Marcel ASTRUC, Georges BARBARIN, Maurice BEDEL, Tristan BERNARD, Maryse CHOISY, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Hugues DELORME, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Jean DRAULT, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, J. des GACHONS, Jeanne LANDRE, Hervé LAUWICK, Georges-Armand MASSON, Pierre MAC ORLAN, Odette PANNETIER, Maurice PRAX, André RANSAN, Max REGNIER, André THÉRIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc... etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BECAN, BENIC, BERNAD, BIB, BILS, G. BOURDIER, Marcel CAPY, CARRIZEY, Roger CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, ELSEN, Abel FAIVRE, FALKE, André FOY, GENTY, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HEMARD, KERN, Robert LE NOIR, Maurice LEROY, PAVIS, PEDRO, Marcel PRANGEY, Georges REDON, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, Jacques TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZYG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MEDICAL

MISE EN PAGES DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique
S. A. R. L. au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)
TRUDAINE 06-84 · 41-05

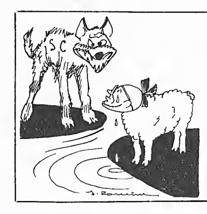
C. Chèq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50 % sur les tarifs postaux. La série B tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



LES JEUX ET LES RIS DE Ridendo

(Illustrations de J. Touchet.)

par Robert DIEUDONNÉ



Ainsi nous allons tenir notre livre-journal, puisque nos professions sont aussi libérales que leur nom l'indique et que notre liberté ne dépend même plus de notre libéralité. Le législateur se méfie plus de nous que de l'agriculteur et que du rentier qui ira toucher ses coupons à Genève ou à Luxembourg. Mais le législateur a épargné aussi la petite poule qui lui est tellement utile et sympathique.

Elle n'a jusqu'à présent à tenir aucune comptabilité. Si elle vit à l'hôtel, elle sera à l'abri de toutes



les investigations et elle enverra M. Bonnet par dessus les moulins.

Vous ne voudriez pas que cette jeune poule marquât sur son livre : M. Emile, 500 francs. Car, M. Emile est marié et dans le métier de poule, il y a aussi un secret professionnel que le législateur ne tient pas du tout à voir violer.

D'ailleurs le métier de poule de luxe ou de demi-luxe ne manquerait pas de devenir impossible si l'aimable compagne en réclamant son petit cadeau, était obligée d'ajouter :

— Tu me donneras aussi ton nom et ton adresse, c'est pour le fisc.

En dehors de l'épouse qui pourrait apprendre les frasques — car tout finit par se savoir — l'ami d'un soir dont le contrôleur pourrait retrouver trop souvent le nom sur les livres de comptabilité ne manquerait pas d'être taxé selon ce signe extérieur de cette prodigalité amoureuse. Une maîtresse coûte plus cher qu'une domestique et même qu'une automobile et tous les industriels ne peuvent pas faire passer une maîtresse au budget de leur publicité.

Un livre-journal pour les compagnes illégitimes c'eut été pour ainsi dire la fin des haricots. Nous aurions tous voulu être aimés pour nous-mêmes ; cette tricherie fiscale aurait apaisé nos scrupules et c'est dans la colonne des dépenses que nous aurions figuré : M. Émile, 20 francs pour son taxi.

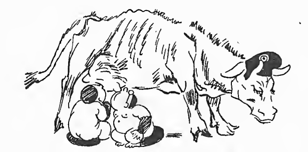
Nous ne sommes pas ici pour sauler suivant la forte expression d'Alfred de Musset, mais nous pourrions répéter comme les poilus pendant la guerre :

— On aura tout vu, dans cette saleté de paix-là !

■ ■ ■

On vient de s'apercevoir que l'on versait aux fonctionnaires, annuellement, en dehors de leurs traitements, deux milliards et demi d'indemnités. Certes, certaines d'entre elles sont légitimes, mais d'autres, dans une toute autre administration que celle de l'État, n'existeraient pas un instant.

L'indemnité de rendement est une des plus curieuses. Elle consiste à verser aux employés,



principalement à ceux des administrations centrales une prime, parce qu'ils font régulièrement la besogne qu'ils sont payés pour accomplir. Ailleurs,

on les ficherait à la porte sans aucun scrupule s'ils ne la faisaient pas, mais l'État est un patron incomparable qui dit à ceux qui sont à son service : « C'est très gentil de votre part de faire votre travail. Voici un petit pourboire ! »

Cette indemnité de rendement, il est bon de le savoir, est payée pendant les vacances et les jours de congé.

Il y a aussi les heures supplémentaires. C'est un



truc. On fait autre chose pendant les heures de travail ordinaire, et l'on emporte du travail en retard, le soir, chez soi.

Un de mes bons amis est l'amant d'une dactylographe d'un ministère ; il passe ses après-midi jusqu'à cinq heures avec elle. Mais, à cinq heures, elle se précipite dans son bureau pour se mettre au service d'un directeur qui la fait travailler jusqu'à huit heures du soir. Heures supplémentaires ! Mais s'il n'a pas besoin d'elle de deux à cinq heures, sont-ce les contribuables qui sont obligés de payer ce déséquilibre ?

Mais je parle trop sérieusement : j'ai envie de rire quand, en payant mes impôts, je songe que j'entretiens la maîtresse de mon copain.

Je ris, dis-je, parce que j'ai un caractère excellent.

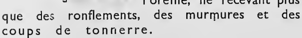
■ ■ ■

On signale à Paris des cas de folie furieuse que multiplie l'emploi du téléphone automatique.

Et c'est facile à expliquer.

Naguère, quand une erreur se produisait on avait au bout du fil une demoiselle à qui l'on pouvait dire ce que l'on pensait. Ce qui ne donnait pas toujours un résultat utile, mais ce qui procurait toutefois un soulagement immédiat. Aujourd'hui, grâce à l'automatique, il suffit d'un dérangement dans la ligne pour que vous vous trouviez, le récepteur à l'oreille, ne recevant plus que des ronflements, des murmures et des coups de tonnerre.





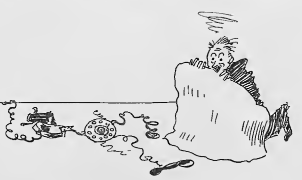
L'homme est ainsi fait qu'il préfère se quereller que de trépigner devant un appareil indifférent. Le drame évolue selon une courbe dont l'élévation ne dépend que des nerfs.

D'abord, on crie : Allo ! Allo ! avec le sot espoir que des voix connues et chères répondront ; puis, on monte d'un ton, on vocifère des injures et l'on blasphème, jusqu'au moment où les veines gonflées on fait tourner le cadran, en espérant un miracle, on tape sur le support mobile, avec le récepteur, on secoue l'appareil et l'on finit par le démolir, irrémédiablement.

L'autre jour, introduit chez un ami, j'entendais les clameurs d'une affreuse dispute dans la pièce voisine et comme je m'inquiétais, la bonne qui m'avait ouvert la porte, me dit en souriant :

— Ce n'est rien, c'est Monsieur qui téléphone.

J'ai trouvé « Monsieur » les cheveux épars, l'écume aux dents, devant un appareil brisé et



parlant d'aller au central téléphonique prolonger sa dévastation.

Avant l'automatique, après avoir traité assez sévèrement la demoiselle, il se serait tourné vers moi avec satisfaction pour me dire :

— Tu as vu ce que je lui ai passé ?

Mais tous les psychologues vous diront que le fait de se heurter à des forces adverses mystérieuses et surtout silencieuses conduit tout droit à la folie.

On cherchera peut-être des causes profondes à cette nouvelle espèce de frénésie, on découvrira peut-être un nouveau microbe. Comme si depuis longtemps il n'était pas établi que les principaux cas de délire convulsif étaient dus à l'usage du téléphone.

On pourra me raconter qu'il rend bien des services. Parbleu ! Mais il a créé bien des manies, et des plus fâcheuses. N'avez-vous jamais vu une femme qui pose son appareil sur la table à l'heure du déjeuner et qui, pendant tout le repas, entretient de longues conversations avec des amies qu'elle a quittées la veille après le théâtre et qu'elle va

TOUBIBS vus par BIB



PROFESSEUR LÉON BERNARD

revoir deux heures plus tard ? N'avez-vous jamais rencontré une femme généralement jeune et jolie — et c'est toute son excuse — qui, où qu'elle arrive se précipite sur le téléphone : « Vous permettez ? » pour demander à Nounou des nouvelles de ses enfants. Qu'elle aime ses enfants, ce n'est pas un reproche que je lui fais, mais si elle les aime tant que cela, elle n'a qu'à s'occuper d'eux et à ne pas confier le soin de leur éducation à une gouvernante ou — ce qui fait plus riche — à une nurse.

Mais je n'ai parlé que des femmes ; certains hommes ne peuvent pas voir un appareil sans réclamer une communication. J'ai un bon copain qui, avant l'automatique, m'a brouillé avec toutes les demoiselles de mon tableau ; s'il n'obtenait pas une satisfaction immédiate, il les traitait de tous les noms, au point que j'ai reçu la visite d'un inspecteur qui un jour, m'a demandé des excuses au nom



du personnel, si je ne voulais pas que l'on coupât ma ligne.

Il est évident qu'avant l'usage courant du téléphone, nous étions moins nerveux. Dans certains cas de névrose, il serait peut-être bon d'interdire le téléphone aux malades pendant un certain temps, comme on interdit le tabac et l'alcool.

■ ■ ■

Le docteur André Pascal qui est attaché au service du baron de Rothschild vient d'écrire sur "Pranzini" un livre dont il a tiré une pièce. Je ne sais pas s'il cherche à réhabiliter l'assassin et Pranzini lui-même qui a perdu sa grosse tête sous le couperet d'Anatole doit considérer, s'il est au courant, cet effort comme un peu tardif. Accusé d'avoir assassiné deux femmes et une petite fille, dont il distribua les bijoux aux pensionnaires d'un bobinard de Marseille, il raconta une histoire assez peu claire et refusa de compromettre une femme du monde avec qui — qu'il disait — il avait passé la nuit du crime.

Les informateurs de l'époque laissèrent entendre que le Levantin était doué d'une puissance génésique extraordinaire et il n'en fallut pas plus pour que beaucoup de dames désirassent mesurer cette puissance dans la plus stricte intimité.



On peut se scandaliser d'apprendre que Violette Nozière reçoive dans sa cellule des propositions, vaines en somme, de messieurs que travaille le démon de Midi, mais si, par miracle Pranzini avait été acquitté, on aurait assisté au singulier tournoi de multiples curieuses qui auraient voulu, après essai, l'attacher à leur service.

J'ai connu, au temps de ma folle jeunesse, un type légèrement coloré à qui nous avions fait la même réputation, sans savoir s'il la méritait et ce fut longtemps après que nous apprîmes par des confessions qu'il était loin d'être à la hauteur de cette réputation.

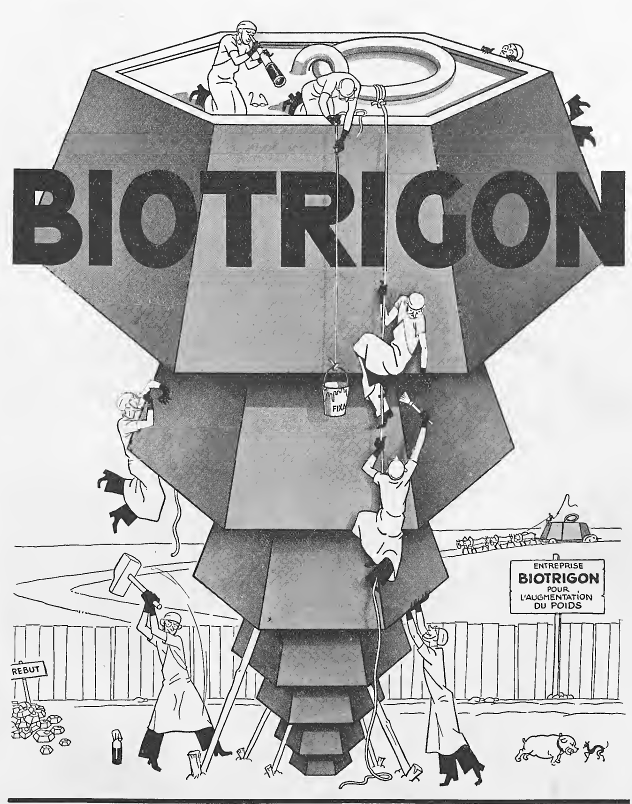
Mais vous pensez bien que la plupart des expérimentatrices étaient trop discrètes pour crier sur les toits qu'elles avaient été flouées et qu'elles n'en avait pas eu, si ce n'est pour leur argent, du moins pour leur espoir.

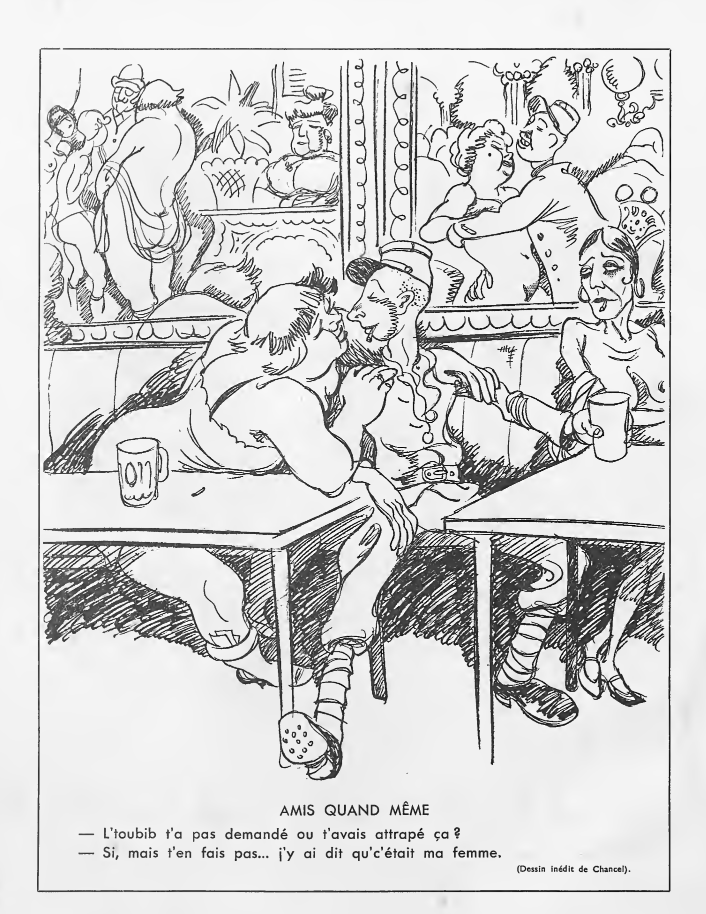
Et le plus curieux pour en revenir à Pranzini c'est qu'après avoir lu le livre qui les renseigne,



les lectrices vont voir la pièce et que toute leur curiosité sympathique se porte sur le comédien qui joue le rôle. Je ne sais s'il satisfait cette curiosité, mais le rôle à la ville, est peut-être plus difficile à tenir qu'à la scène.

Robert DIEUDONNÉ.


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT
OVP



AMIS QUAND MÊME

— L'toubib t'a pas demandé ou t'avais attrapé ça ?
— Si, mais t'en fais pas... j'y ai dit qu'c'était ma femme.

(Dessin inédit de Chancel).

le Cercle vicieux



— « *Docteur, mon fils est bien malade.* »
— « *Qu'a-t-il?* » — « *Il a... vous savez bien.* »
— « *Allons, ne soyez pas maussade;*
Un peu de copahu, cela ne sera rien.
D'ailleurs, voilà mon ordonnance. »
— « *Très bien. Mais, écoutez encor :*
Le drôle a poussé l'impudence
Jusqu'à profaner le... trésor
De notre gentille Suzanne,
Cette bonne que nous aimons tant. »
— « *Bigre! Il faudra double tisane.* »
— « *Oui. Mais là n'est pas l'important :*
Le malheur c'est qu'au même instant
Où mon fils travaillait la belle
J'avais des rapports avec elle;
Et... vous m'en voyez tout autant! »
— « *Diable! L'affaire se complique.*
Vous voilà pincés tous les trois.
Ceci, mon cher, vous explique
Comment les bergers et les rois
Faute d'avoir des gants aux doigts,
Les voient maigrir de maladies,
N'allez donc plus à l'étourdie.
Imitez-moi, soyez prudent.
Quand il me faut de la tendresse,
Je sais bien à qui je m'adresse.
Enfin, c'est fait. Force chiendent
Vous tirera bientôt d'affaire.
Mais il est surtout nécessaire
D'éviter votre femme. » — « *Hélas! il est trop tard :*
Dimanche, me sentant gaillard,
J'ai passé la nuit avec elle.
Au lit, voyez-vous, moi j'excelle.
Puis je ne me doutais de rien.
Bref! Elle aussi ne va pas bien...
Qu'avez-vous Docteur? » — « *Mais, j'y pense,*
Dit en bondissant celui-ci
Malade, elle, oh! quelle imprudence!
Sacristi! Je vais l'être aussi!!! »

René de VAUVILLIERS.

— C'est curieux, ils cnt tous des maladies de foie.
— .....Elle fait ses relaticns à Vichy.

(Dessin inédit de Hautot.)

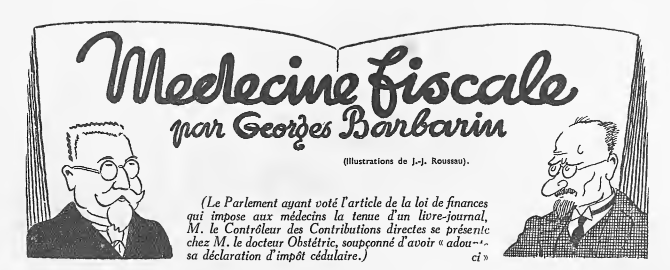


INQUIÉTUDE

— Ne me cachez rien, Docteur... Dois-je téléphoner pour décommander ma robe rose ? (Dessin inédit de Bernad.)



— Non, pas de suppositoires en forme d'obus... Je suis pacifiste, moi ! (Dessin inédit de Questiau.)



(Illustrations de J.-J. Roussau).

(Le Parlement ayant voté l'article de la loi de finances qui impose aux médecins la tenue d'un livre-journal, M. le Contrôleur des Contributions directes se présente chez M. le docteur Obstétric, soupçonné d'avoir « adouci » sa déclaration d'impôt cédulaire.)

Dr Obstétric. — Entrez, Monsieur le Contrôleur. Nous serons très bien dans mon cabinet... Vous pouvez m'ausculter, me percuter, me disséquer, me passer aux rayons X... Dieu merci! J'ai la conscience tranquille.

Le Controleur. — C'est ce que nous allons voir. Veuillez me passer votre bloc d'ordonnances et votre livre-journal.

Dr Obstétric. — Je suis le serviteur des lois. Toutefois, je me permettrai de vous faire observer que celle de 1934 est en contradiction avec celle de 1892 et que je suis pénalement responsable de la violation du secret professionnel.

Le Controleur. — J'ai le pouvoir de vous en relever, au nom du Fisc, si ce n'est au nom du Père. D'ailleurs, je suis une sorte de confesseur laïque, moi aussi.

Dr Obstétric. — Je ne verrais aucun inconvénient à vous voir fouiller dans les meubles, déclouer les tapis, retourner les matelas, démonter les radiateurs, autopsier les domestiques.



Le Controleur. — Loin de moi, la pensée de recourir à ces procédés barbares!... Je ne veux qu'ouvrir le livre-journal.

Dr Obstétric, *tendant le livre.* — Soit! Le voici... Mais une dernière fois, j'appelle votre attention sur ce qu'il contient : l'honneur et la pudeur des familles. Tous les secrets physiologiques du voisinage vont être à votre merci.

Le Controleur, *ouvrant le livre.* — Ne vous en faites pas, Docteur! Je suis cuirassé. Un contrôleur n'est pas un homme mais une entité fiscale et anonyme.

Dr Obstétric. — Très bien. Je n'insiste pas... Vous pouvez me lire?...

Le Controleur, *marmonnant.* — Heu... heu... fracture de l'olécrâne... Pseudarthrose... escharre du décubitus...

Dr Obstétric. — Vous êtes un peu dépaysé?

Le Controleur. — Du tout! Du tout!... Ça me connaît... Tenez, une ptose de l'utérus... Moi, je m'occupe de la matrice... Curetage du vagin ou revision du cadastre, c'est la même opération sur deux plans.

Dr Obstétric. — En effet.

Le Controleur, *feuilletant.* — 4 janvier... Me Sportule, avoué, Parésie du long péronier latéral... Ça, c'est rigolo tout de même... J'aurais plutôt cru à autre chose. *(Sursautant.)* Oh! Oh! Mademoiselle Ginette...

Dr Obstétric. — Passons! Passons!...

Le Controleur. — Mais précisément ça ne passe pas...

Dr Obstétric. — Vous feriez mieux de ne pas vous obstiner.

Le Controleur. — Comment ! Lorsque ma maîtresse fait de la blennhorragie aiguë...

Dr Obstétric, *doucement.* — Pardon! Monsieur le Contrôleur... chronique. Mon diagnostic est formel.

Le Controleur. — Et depuis combien de temps ça dure-t-il?

Dr Obstétric. — Depuis deux ans.

Le Controleur, *plongé dans un abîme de réflexions.* — Je commence à comprendre bien des choses.

Dr Obstétric. — Votre religion est suffisamment éclairée?

Le Controleur, *farouche.* — Non, Monsieur, elle ne l'est pas.

(Il feuillette avec rage.)

Et ça, 11 janvier... Mme Dupont-Durand... Mais, nom d'un chien! C'est ma femme!... Qu'est-ce qu'il y a d'écrit dessous?

Dr Obstétric, *avec calme*. — Nymphomanie.

Le Controleur. — Je vous somme de parler français.

Dr Obstétric. — Puisque vous m'y contraignez, Monsieur le Contrôleur, sachez donc que le sommeil de Madame votre épouse est hanté d'images érotiques.

Le Controleur. — Mais je suis là, Monsieur!

Dr Obstétric. — Dans cette sorte d'affection, un mâle unique ne suffit plus.

Le Controleur, *un peu déferré*. — Ah! Bien! Très bien. Parfait...

(Il continue à feuilleter avec distraction.)

16 janvier... Encore Dupont-Durand!...

Dr Obstétric. — Cette fois, il s'agit de Mademoiselle votre fille...

Le Controleur. — Ma fille!... Et avec une salpingite. Qu'est-ce que c'est que çà, d'abord?

Dr Obstétric. — Inflammation des ovaires consécutive à avortement.

Le Controleur, *atterré*. — C'est complet... complet...

Dr Obstétric, *affectueux*. — Ne vous frappez pas, Monsieur le Contrôleur. Et croyez-moi, laissez toute cette comptabilité pathologique.

Le Controleur. — Vous avez peut-être raison. J'apprendrais à la page suivante que mon fils s'adonne aux plaisirs solitaires, que ma belle-mère se fait greffer et que ma bonne a la syphilis.

Dr Obstétric. — N'exagérons rien, mon ami.

Le Controleur. — Mais, alors, comment vous imposer? Sur quelles bases? Celles de l'improbité générale? *(Perdant la tête et vociférant.)* Quel étalon choisir dans cette atmosphère de crimes?...

Dr Obstétric, *souriant*. — J'allais vous le proposer : le forfait.

Georges Barbarin.



L'artiste de music-hall (dont on veut réduire le cachet).

— Eh bien! non, monsieur le Directeur, j'ai beau être un contorsionniste, je ne peux pas joindre les deux bouts avec ce que vous me proposez.



— Une ceinture, parfaitement, mais pour quel genre d'affection, obésité, hernie?

— Ça doit être une ceinture de sauvetage, c'est pour madame qui a un rein flottant.

(Dessin inédit de Bénic).

LA FEMME DU FINANCIER EST MALADE



— Votre femme n'a rien de grave. Entre nous ce qu'il lui faudrait c'est... un enfant !
— Oh ! non Docteur... pas d'inflation.

(Dessin inédit de Pavis).



UN COMBLE

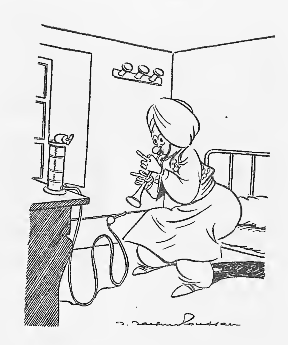
— T'as remarqué depuis qu'elle fréquente des ordonnances, son pinard sent la médecine.

(Dessin inédit de Vallée).



— Docteur, je perds mes forces. Aussitôt que j'ai fait dix pas, je suis obligée de m'asseoir, je n'ai plus de jambes.

— Si nous cherchions bien ? (Dessin inédit de R. Cartier).



Le charmeur de serpents veut prendre un lavement.

(Dessin de J.-J. Roussau).



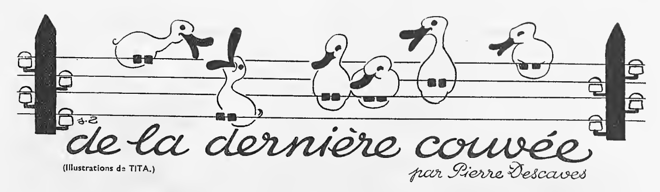
— Allons bon ! Vous n'auriez pas dû nettoyer la plaie, nous ne pourrons jamais la recoudre, la peau s'est rétrécie au lavage !

(Dessin inédit de Van Rompaey).



— Voici une mauvaise égratignure, madame, un chat ?...
— Non, Docteur, ...une amie.

(Dessin inédit de Elsen).



(Illustrations de TITA.)

L'OUBLIÉ

Au dîner de la revue des Deux-M..., le corps médical n'était pas beaucoup représenté ; mais la qualité suppléait la quantité.

A la table de M. Gillet, le gendre de M. René Doumic, se trouvait le Dr M...



Or, à deux reprises, le garçon oublia de le servir.

M. Gillet, galamment, voulut intervenir :

— Je vous en prie, s'interposa le Dr M..., il me prend sans doute... pour le médecin de service !

UN CLOU CHASSE L'AUTRE

On a beaucoup répété et même écrit que le meurtrier d'Oscar D..., le directeur du Palace, avait dû, après son forfait, aller se faire soigner... pour une morsure particulière.

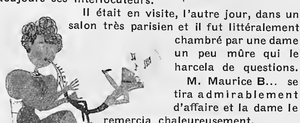
Mais, un clou chasse l'autre. Et l'affaire Stavisky a chassé l'affaire Dufrenne.

— Encore une histoire, disait l'autre soir au Colisée, M. Pierre S..., une histoire qui finit... en queue de poisson !

UN HOMME DE CONVERSATION

Le charmant romancier qui place beaucoup de ses ouvrages sous latitude 60... dans le Nord est un brillant causeur, dont la variété des connaissances étonne toujours ses interlocuteurs.

Il était en visite, l'autre jour, dans un salon très parisien et il fut littéralement chambré par une dame un peu mûre qui le harcela de questions.



M. Maurice B... se tira admirablement d'affaire et la dame le remercia chaleureusement.

— Ne me remerciez pas, Madame, fit le romancier, je suis un instrument et vous en avez bien joué.

UN HOMME UNIVERSEL

Stavisky ne s'intéressait pas qu'aux fructueuses « affaires » de Bayonne et des Optants Hongrois ; il avait des vues sur le cinéma et le théâtre. A ce titre, il dirigea l'« Empire ». Mais il avait même ses petites idées sur la médecine.

A telle enseigne qu'il avait voulu lancer une hypothétique et nouvelle méthode pour guérir le cancer !...

— Oui, oui, je vois, faisait l'autre jour le bon Docteur P..., après l'« Empire », il voulait lancer le cancer... Mayol !

LA COULEUR JAUNE

Ce peintre célèbre a la manie du « jaune ». Il en met partout, sur le fond de ses tableaux et sur la figure des jolies femmes qui lui demandent leur portrait.

L'autre jour, il faisait visiter son atelier au Dr Bo... ;



bientôt il attira l'attention du praticien sur une œuvre, achevée et prête à livrer.

— Quelle jolie femme, n'est-ce pas, docteur? Femme d'esprit, d'ailleurs, dont j'ai essayé de traduire fidèlement l'expression d'élégant scepticisme...

Et le docteur de répondre, mi-figue, mi-raisin :

— C'est donc ça qu'elle a l'air d'avoir une maladie... de foi !

LE PETIT LAIT

Cet éminent praticien, qui est une des gloires sinon la plus haute de la Faculté, n'est pas très, très joli garçon, encore qu'il n'ait pas dételé.

En compensation de la beauté, il a du moins de l'argent, et qui lui vient d'une très importante affaire de lait.

Une de ses admiratrices... intéressées l'écoutait l'autre jour, béatement, discourir dans un salon :

— Regardez donc Madame X..., fit un bon confrère, on dirait qu'elle boit du petit... laid !

LE PARDON

De ce célèbre confesseur du Faubourg Saint-Germain, le peintre Forain disait : « On l'enterrera dans une nappe », pour marquer sa mondanité, à son gré excessive.

Le chanoine M... est lui-même un redoutable homme



d'esprit et ses mots se répètent sous... le manteau.

On lui disait un jour :

— En somme, vous, prêtres, vous êtes un peu comme des médecins...

— Oui, mais eux ne pardonnent pas, fit vivement le chanoine.

L'OPINION DU POÈTE

On sait que ce poète-académicien, M. Paul V... ne tire plus que sur papier de luxe à l'usage des richissimes amateurs des petits poèmes hermétiques et confidentiels.

Aussi bien, l'autre jour, le bon poète qui conduit souvent sa Muse au cabaret, Raoul P..., envoya-t-il à l'académicien ce quatrain :

« Voici ce que, sur ma parole,
Je pense de ton livre obscur :
La poésie en est trop molle
Et le papier en est trop dur ».

UNE MASCOTTE

Il paraît que lors de son passage à Paris, le quinquamillionnaire de Tarascon, M. B... fut amené dans un cercle très parisien, où il affirma une fois de plus sa chance proverbiale.



En quelques coups de cartes, il empocha plus de cinquante « billets ».

Le docteur de T R... qui assistait à la scène vint féliciter le joueur.

— Vous êtes donc une mascotte ?

— Non, non, Monsieur fait erreur... Je suis coiffeur — plus exactement ancien coiffeur.

LE TURFISTE CHARITABLE

Ce spécialiste des voies urinaires est un fervent du turf et on assure qu'il joue gros jeu. On ajoute même que sa veine est proverbiale. Peu d'hommes sont d'ailleurs aussi populaires que lui au pesage, où il « refile » volontiers, dans le creux de l'oreille, le gagnant de la 2e course et le « placé » de la 3e.



— Vous êtes un devin, lui assurait une jolie femme qu'il venait de renseigner. Vous avez le sens des tuyaux...

— C'est le métier qui veut ça ! répondit en souriant le maître.

NOTRE CONCOURS...

Nous ne saurions trop remercier nos Lecteurs d'avoir répondu avec un tel empressement à la question posée par notre Concours, en nous envoyant la relation humoristique du souvenir le plus piquant de leur carrière.

La plupart de ces envois sont fort drôles. On y discerne la présence de la vérité... d'une vérité, osons le dire, terriblement libre, et parlant un langage très embarrassant pour une revue même... humoristique.

Nous sommes fondés à penser que le censeur le plus accommodant nous refuserait « l'Imprimatur ».

Alors ?

Alors, force nous sera d'adopter une autre méthode ainsi que nous l'exposerons dans notre prochain numéro.

RIDENDO.



(Dessin inédit de Leroy).

— Mets-leur " Plaisir d'amour ".
— ... Tu les entends s'embrasser ??
— ... Non... se battre !!

Le coin des fines g......

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

Madame de Sévigné gourmande

On nous raconte que Marie-Thérèse d'Autriche lança le chocolat. En bonne Espagnole, elle adorait ce breuvage importé du Mexique par ses compatriotes. Elle l'imposa à son époux, le Roi Soleil. Toute la cour se mit au chocolat.

Mais Mme de Sévigné, follement éprise du nouvel aliment, à force d'en faire l'éloge sur ses tablettes, aida puissamment à la vente et à la diffusion de ces dernières, sous forme de cacao.

Mme de Sévigné était une fine gourmette, qui confectionnait de ses mains aristocratiques des gaufres exquises, et qui a célébré les belles ripailles du château de Grignan. On mangeait admirablement chez elle et nous connaissons certain menu de réveillon donné en l'Hôtel Carnavalet en 1677, qui en dit long à ce sujet.

Elle accordait au chocolat toutes les vertus, y compris les mérites thérapeutiques. « Vous n'êtes pas bien portante, conseillait-elle à sa fille. Le chocolat vous remettra. »

Par la suite, elle s'aperçut qu'il ne faut abuser de rien, même du chocolat. Mais Mme de Grignan continuait d'être enchantée du chocolat et vantait à sa mère les miraculeux effets. Celle-ci se demandait si cela ne cacherait pas un jour quelque surprise, et si Mme de Grignan n'en demeurerait pas finalement, chocolat...

Quoi qu'il en soit, si Louis XIV n'avait pas épousé une princesse espagnole, si la marquise n'avait pas fait une publicité si intense au chocolat, nous ferions à la fin de chaque année, de sérieuses economies... Petite cause, gros effets.

M. Edouard Nignon, qui fut cuisinier du tsar, de l'empereur d'Autriche, et un des grands traiteurs de ce temps, et qui dans sa retraite écrit des livres charmants sur le bien-manger, a exhumé la recette d'un des plats préférés de Mme de Sévigné. C'est le boudin Sévigné, délicieuse friandise. Jugez-en. Je la copie dans *Eloges de la Cuisine française.*

■ ■ ■

On pourrait s'étonner de voir la sauce béarnaise, qui a été inventée au Pavillon Henri IV, à Saint-Germain-en-Laye, vers le milieu du siècle dernier, associée à une recette qui faisait les délices de la marquise de Sévigné, mais il existait dans l'ancienne cuisine des sauces du type béarnaise, aux jaunes d'œuf et au beurre, comme la sauce à la portugaise décrite par Burnet en 1836 dans son *Dictionnaire de Cuisine*, et qui se fait avec des jaunes d'œuf, du beurre et un jus de citron.

Si jamais ce *Dictionnaire* vous tombe sous la main, jetez-y un coup d'œil. On y apprend des choses savoureuses, par exemple qu'il y a une espèce de poire qui s'appelle la pucelle, dont la peau, assure Burnet, est assez unie et la chair tendre, et une autre qui se mange au mois d'août, dénommée la belle-verge. (Avec un trait d'union, camarade typo s. v. p.) Autant que possible ne pas les présenter en même temps, car la première est de meilleure qualité, bien qu'elle soit « fort pierreuse dans le cœur », prétend Burnet. Nous lui laissons la responsabilité d'une aussi grave affirmation. Pauvre poire pucelle au cœur de pierreuse !



LE BOUDIN SÉVIGNÉ

Privez de ses nerfs la chair d'un beau lapin de garenne. Cuisez-le rose, au beurre. Salez, poivrez, hachez finement la viande au couteau.

D'autre part, faites blondir au beurre un oignon haché très menu. Ajoutez-y le hachis du lapereau et le quart de ce volume de duxelle. Mélangez intimement le tout. Mouillez d'un verre à madère de fin chablis, remuez adroitement et couvrez le récipient pendant quelques minutes.

Versez ensuite quatre cuillerées de sauce salmis préparée avec les os et les débris du lapin. Placez la casserole au four et braisez cette composition. Quand la presque totalité du liquide l'aura pénétrée, elle sera moelleuse et dégagera d'émouvants effluves. Renversez sur une assiette et laissez refroidir complètement.

Lorsque tout est froid, mélangez au hachis 200 grammes de foie gras frais, cuit au porto, refroidi et taillé en dés. Allongez sur une planche une belle crépine de porc; taillez-la en rectangles d'une même surface qu'une belle carte de visite. Sur chacun de ces rectangles, placez deux fines lames de truffes marinées au madère; sur les truffes, mettez une cuillerée de mélange, et façonnez une crépinette en forme de petite côtelette de volaille. Enfermez bien la composition dans la feuille de crépine, passez les crépinettes ainsi obtenues dans du beurre fondu, ensuite dans de la mie de pain fraîche. Posez sur le gril au-dessus d'un feu léger, en évitant avec soin toute fumée. Arrosez d'un beurre fondu. Quand les crépinettes seront bien croustillantes dressez-les en couronne, placez au centre de cette couronne un bouquet de pointes d'asperges vertes liées au beurre. Adressez à part une sauce béarnaise.



DÉCLARATION

Chanson myologique

I

Marquise, devant vos attraits
J'admire l'art de la nature
J'en voudrais faire une peinture
Et fixer à jamais vos traits.
Vous étiez reine en cette fête
Lorsque je vous vis certain soir ;
Votre charme et vos grands yeux noirs
M'ont mis des papillons en tête.

II

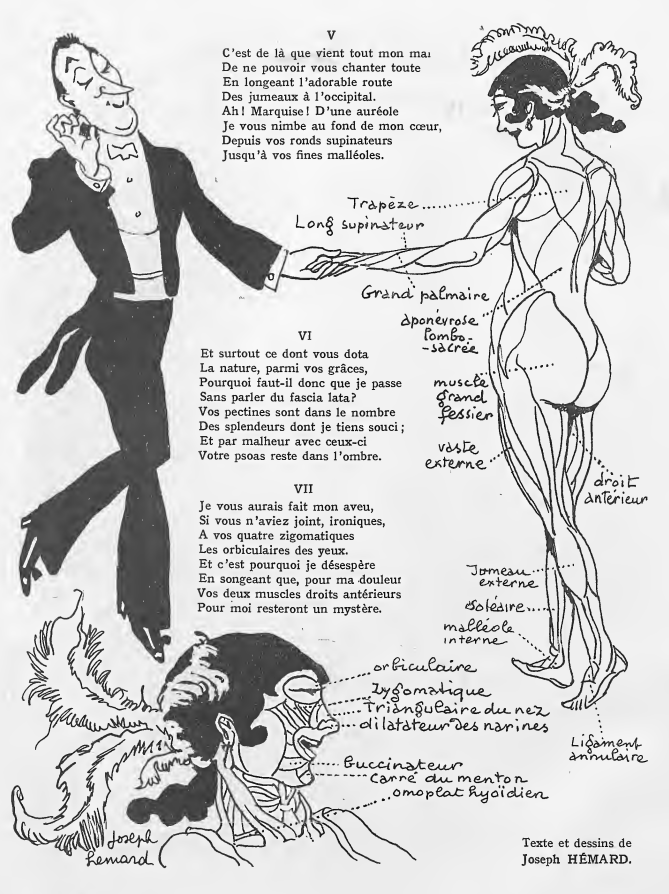
Votre hardi décolleté
Découvrait les courbes splendides
De vos élégants deltoïdes !
Vous étiez, Marquise, en beauté.
Sur sa surface gracieuse
Votre trapèze rose et blanc
Accusait le contour troublant
De votre apophyse épineuse .

III

Et de vos sterno-cleïdo-
Mastoïdiens, la souple ligne
Encadrant votre col de cygne
Dominait le galbe du dos ;
Tandis que sous les clavicules,
Sur le sternum au teint de lait,
Vos deux pectoraux rondelets
Palpitaient dans leur nid de tulle.

IV

Serrant vos lombricaux charnus
Pendant notre valse éphémère,
Du derme de votre palmaire
J'admirais l'ivoire ingénu ;
Alors que votre grand oblique
Sur mon bras gauche abandonné,
En suivant le rythme ordonné
Cambrait son aponévrotique.



V

C'est de là que vient tout mon mal
De ne pouvoir vous chanter toute
En longeant l'adorable route
Des jumeaux à l'occipital.
Ah! Marquise! D'une auréole
Je vous nimbe au fond de mon cœur,
Depuis vos ronds supinateurs
Jusqu'à vos fines malléoles.

VI

Et surtout ce dont vous dota
La nature, parmi vos grâces,
Pourquoi faut-il donc que je passe
Sans parler du fascia lata?
Vos pectines sont dans le nombre
Des splendeurs dont je tiens souci;
Et par malheur avec ceux-ci
Votre psoas reste dans l'ombre.

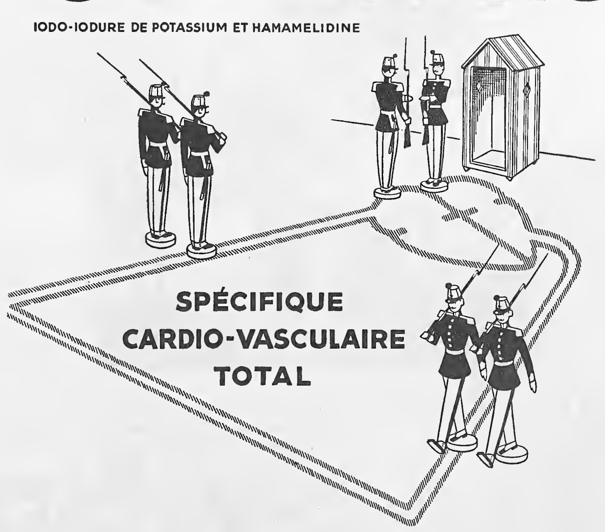
VII

Je vous aurais fait mon aveu,
Si vous n'aviez joint, ironiques,
A vos quatre zigomatiques
Les orbiculaires des yeux.
Et c'est pourquoi je désespère
En songeant que, pour ma douleur
Vos deux muscles droits antérieurs
Pour moi resteront un mystère.

Texte et dessins de
Joseph HÉMARD.

IODAMELIS

IODO-IODURE DE POTASSIUM ET HAMAMELIDINE



Chez les **ARTÉRIO-SCLÉREUX**
URICEMIQUES-HYPERVISQUEUX

Chez les **HYPERTENDUS VEINEUX**
CYANOTIQUES - VARIQUEUX

20 à 40 gouttes aux 2 principaux repas

LABORATOIRES **J. LOGEAIS** – BOULOGNE S/SEINE (PRÈS PARIS)

O.V.P.

Ridendo

Chez les autres



— Voici un flacon de sérum capillaire, chéri.
— Comme c'est gentil à toi...
— Oui, tu le donneras à ta dactylo... Je trouve qu'elle perd beaucoup ses cheveux depuis quelque temps. (The Humorist, Londres).



Un curieux cas de rééducation de la volonté.
(Fligende Blatter-Berlin).



DERNIÈRES RECOMMANDATIONS

La patiente. — Et surtout, Docteur, pas de papouilles ! (Smokchause, New-York).



JEUNES ÉPOUX

— Tout notre mobilier est acheté à crédit, maintenant nous avons commandé au médecin accoucheur, un bébé payable en neuf mensualités. (Der Goetz-Vienne).





Découverte de l'Amérique

par notre envoyé spécial André RANSAN (Illustrations de Bourdier.)

Mais oui ! Je viens de faire, moi aussi, mon petit Christophe Colomb. D'ailleurs, il était temps ! Au train où vont les choses, il n'y aura bientôt plus rien à découvrir. Pas plus les terres vierges, que les vierges tout court. Pas plus les cèpes tapis dans les fourrés du bois, que l'amour et la haine dans le cœur de l'homme. On saura tout. On connaîtra tout. Et c'est dommage.

En attendant, aussi paradoxal, aussi fantaisiste que cela puisse vous paraître, j'ai, bel et bien, en 1933, découvert l'Amérique.

Entendons-nous : l'Amérique nouvelle.

Car, si vous vous souvenez, il y eut jadis, dans les temps reculés, une certaine Amérique, dite « sèche », austère et rébarbative à souhait. Depuis le 5 décembre dernier, l'Amérique a repris son « humidité » — et son sourire. Seulement, voilà. Le baromètre social, à l'instar de celui de Toricelli, n'enregistre pas d'aussi brusques écarts sans quelques troubles atmosphériques, où chavirent bien des cœurs et des esprits. C'est sans doute à l'intention de ces changements de « température », de « climats », que nos ancêtres ont inventé l'adage connu : « Autres temps, autres mœurs. »

Rajeunissant l'expression, nous dirons aujourd'hui : « Autre bouteille, autre Amérique. »

Le 5 décembre 1933 a été, pour les Etats-Unis d'Amérique, un jour mémorable, quasi historique : Mort de la Prohibition.

C'est le 4, au matin, que j'ai posé le pied à New-York. J'ai trouvé le peuple américain le gosier aride, mais digne, dans l'attente de l'heure H, dite humide. Ni affolement, ni nervosité, il s'agissait de ne pas casser les bouteilles avant de les boire. Un peu partout, des cafés, des bars flambant neuf fourbissaient leur « zinc » et leurs percolateurs. Des magasins ouvraient de vastes rayons de tire-bouchons, de robinets, d'ouillettes et de paniers à bouteilles, cependant que des « prévoyants de l'avenir » s'apprêtaient à débiter de précieux quarts Vichy pour les lendemains de grandes libations.

J'ai eu la bonne fortune de rencontrer dans la Cent-septième Avenue le célèbre romancier Sinclair Lewis. Sa joie rayonnante faisait réverbération.

— Enfin ! s'exclama l'auteur de Babitt*, l'ère d'anémie touche à sa fin. Pas trop tôt. Vous souvenez-vous de l'Amérique d'hier ? Une vilaine Amérique, raide comme du cosmétique et du fil à plomb, une Amérique plate, pâle, constipée, rigidement conservée dans les musées du puritanisme et les bocaux de grenadine de*

la prohibition. Ouf ! Délivrance ! Elargissement ! Demain le soleil, cette cuve d'or, éclairera une Amérique rose sur fond bleu. La Liberté ne fera plus brûler dans son flambeau démodé qu'un vieux marc de derrière les fagots et un vent bienfaiteur assèchera tous les puits, toutes les mares que nous avait aménagés, pour notre édification stomacale et morale, cette chère vieille petite chose de M. Wolstead !

Je tournai la rue et tombai sur le docteur Smith, sommité médicale américaine.

— Maître, lui demandai-je, que pensent les médecins de la fin de la prohibition ?

L'illustre cousin d'Esculape fronça les sourcils.

— Tiens, au fait, que peuvent-ils bien en penser ? Voyons. Pendant la prohibition, on buvait en cachette d'affreux petits cocktails au vitriol qui vous rongeaient consciencieusement boyaux et artères. Sur dix buveurs, dix malades qui ne faisaient pas de vieux os. Aujourd'hui, voilà le bon vin et le bon alcool qui nous arrivent et qui conservent, dit-on. Que va-t-il donc se passer ? C'est bien simple. Le travail de désagrégation étant plus lent, les malades iront beaucoup moins vite et se feront soigner plus longtemps.

Et le docteur Smith, humoriste avant tout, de conclure :

— La vérité est dans le vin.

***

Ce 5 décembre 1933 fut vraiment un grand jour. Dès l'aube, on fut à même d'enregistrer de notables améliorations sous le drapeau aux 48 étoiles (le Martell n'en a que 3 !). Il y avait dans l'air ensoleillé une légèreté, une insouciance inaccoutumées.

Dans Wall Street, tous les banquiers se trouvaient à leurs fenêtres, cigares et sourires aux lèvres. Leurs visages paisibles criaient le bonheur de vivre uni au besoin d'aimer :

Le maire de New-York, très en verve, me confia :

— Assez de bluff et d'épates avec nos gratte-ciel de cent étages. Nous n'y attrapons que des courbatures et le vertige. Désormais, nous ne construirons plus que des villas avec jardinets où nous cultiverons tranquillement nos rosiers.

La France étant considérée ici comme le pays de la vigne par excellence, c'est une vague immense de francophilie qui déferle sur toute l'Amérique. Paul Claudel s'en est allé, mais le vin arrive. Il y a toujours des compensations. Le sénateur Borah, qui, maintes fois, nous en a décoché de « vertes et de pas mûres », mais qui a bu, hier, du Château Yquem, est déjà complètement retourné.

Un groupe de savants m'a confié :

— C'est bien la France qui est le berceau de l'aviation, du cinéma et du phonographe. Bien qu'il nous en coûte après un Beaune et un Saint-Emilion, nous ne pouvons pas dire le contraire.

Chez les couturiers newyorkais, le chœur est unanime :

— Nous ne copierons plus la rue de la Paix. C'est juré. Il n'y a vraiment qu'à Paris qu'on habille bien, ma chère... et qu'on sait boire !

J'ai abordé notre Maurice Chevalier à la sortie des Studios Paramount.

— A partir d'aujourd'hui, m'a déclaré cet enfant de Paname, ils vont faire des films intelligents.

Enfin, j'ai eu l'honneur exceptionnel d'être reçu par M. Hearst, gallophobe notoire.

— Monsieur, lui ai-je dit, vous avez écrit et propagé dans toute votre presse la phrase suivante : « Il faut que le peuple américain sache bien qu'il y a certains de nos vins de Californie qui valent les meilleurs vins français et même les dépassent. »

M. Hearst me regarda, stupéfait.

— J'ai écrit cela, moi ?

— En toutes lettres, Monsieur.

Il sourit, d'un beau sourire en or contrôlé et me demanda :

— Qu'en pensez-vous ?

Comme j'avais bu, à jeun et coup sur coup, deux bitters fraise, je déclarai tout net :

— Je pense, Monsieur, qu'il faut être « dingo » ou bougrement saoul pour oser imprimer une ânerie pareille.

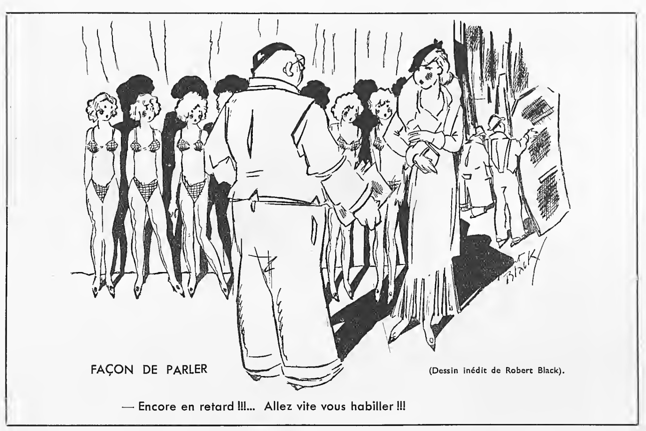
M. Hearst se défendit avec dignité.

— Sur honneur, Monsieur, je n'étais pas saoul, non, je n'étais pas saoul.

Dont acte.

***

Je n'ai pas voulu quitter la fraîche Amérique sans passer par Washington. M. Franklin Roosevelt, en



FAÇON DE PARLER

(Dessin inédit de Robert Black).

— Encore en retard !!!... Allez vite vous habiller !!!



(Chirurgie esthétique au Sénégal ou : chacun son point de vue).

Le Sénégalais. — Missié Toubib, ma femme n'en a seins trop courts ! Y a bon, toi les allonger comme ça ?

(Dessin inédit de Gran Dam).



VOCATION

— Et doué, monsieur ! Pensez quand il est né, c'est lui-même qui a dit : cordon s.v.p... pour qu'on lui coupe.

(Dessin inédit de Van Rompey).

dépit de ses ennuis économiques, m'a fait l'insigne honneur de me recevoir à la Maison Blanche devenue la Maison Rose. Entre son vermouth cassis et un optimisme à 90°, le président de la grande république sœur et amie, m'a déclaré sans ambages :

— Tout va bien ! J'annule les dettes de guerre. Je désarme la moitié de la flotte américaine et les trois quarts de l'armée de l'air. J'envoie promener la doctrine de Monroe et je relie par un pont d'amitié l'Amérique à l'Europe. Je veux encore amener le peuple américain à un peu plus de modestie, à une plus juste compréhension de sa valeur et de ses forces. On ne dira plus, avec cette ineffable candeur, que nous sommes le « premier peuple de la terre », que le dollar est « la seule monnaie qui gouverne le monde » (nous aurions du culot de l'affirmer en ce moment) et nous ne traiterons plus de « vieille Europe » cette civilisation à qui nous devons le meilleur de nous-mêmes. Vous voyez que nous sommes animés des meilleures intentions.

Un intime de l'ami Franklin me souffla :

— Ce ne sont en effet que des intentions. Pour les décisions, attendons que se soient dissipées les vapeurs... de la première surprise.

Il y a encore des sages en Amérique.

André RANSAN.

LES DEUX DOULEURS !...

(Dessin inédit de Socrate.)

Air : *Le Grenier.*

LES PLAISIRS DE L'INTERNAT



Jeune héros d'une ardeur si touchante,
Vers les concours aveuglément conduits,
Ecoutez-moi, c'est pour vous que je chante
De l'Internat les tourments, les ennuis.
Et, si ma voix vous semble trop sévère,
Prenez ma tête et restons bons amis.
Je voudrais bien m'écrier, pour vous plaire :
Qu'on est heureux d'être interne à Paris (bis).

Pour pénétrer dans la troupe sacrée,
Que de travaux. Que de nuits sans sommeil.
Sappey, Valleix prennent votre soirée
Et Nélaton vous assiège au réveil.
Les hôpitaux vous offrent en échange
Et triste table et plus triste logis;
Après dîner, l'estomac vous démange.
Qu'on est heureux d'être interne à Paris (bis).



Dès le matin, quand la belle maîtresse,
Pauvre amoureux voudrait te retenir,
L'heure a sonné, qu'importe la jeunesse.
L'amour a tort, il est temps de partir.
Quitte la couche où sourit ton Armide,
A l'hôpital va visiter tes lits;
Un autre amant prendra ta place vide.
Qu'on est heureux d'être interne à Paris (bis).



Du Créateur quand la juste colère,
De leur péché punissant nos parents,
Mit dans le sein de notre pauvre mère
Le germe affreux de trop nombreux enfants,
Prévoyait-il que tous les jours de garde
Vous maudiriez les amants, les maris?
Chaste Lucine, épargne au moins ma garde.
Qu'on est heureux d'être interne à Paris (bis).

Le directeur, d'une main paternelle,
Vient chaque mois compenser vos labeurs;
Sa caisse s'ouvre et sa voix vous appelle,
De l'Internat savourez les primeurs :
Cent sous par jour, le salaire d'un chantre
Comment avoir des femmes pour ce prix?
Pauvres Catons! Ah! Brossez-vous le ventre
Qu'on est heureux d'être interne à Paris (bis).



Pendant quatre ans, cette heureuse existence
De l'hôpital vous fera les vassaux.
Un si beau sort est bien digne je pense,
De vous créer de dangereux rivaux.
Lancez-vous donc sur ce champ de victoire,
Preux combattants, éreintez vos amis;
Oui, plus d'amis. Mais vous aurez la gloire.
Qu'on est heureux d'être interne à Paris (bis).

Dans ces couplets, où ma muse badine
De l'Internat a montré les revers,
Du provisoire on voit la triste mine :
Pauvre renard, les raisins sont trop verts
Je veux, ce soir, puiser la Confiance
Dans ces bons vins, dans vos joyeux esprits.
Encore un verre, et vive l'Espérance.
On est heureux d'être interne à Paris (bis).



Ridendo

LA MALICE EN ÉPIDAURE

Gui Patin, qui fut un médecin fort médiocre, mais un espitolier très spirituel, était affligé d'une grande laideur. Un jour, partant en voyage, il dit en badinant à sa femme, non moins spirituelle que lui : — Madame, je vous recommande de ne pas me faire cocu pendant mon absence! — Allez, Monsieur, lui dit-elle, partez tranquille. Je n'ai envie de vous faire cocu que lorsque je vous vois!



A l'occasion d'un congrès médical qui se tint à Orléans au commencement du XIXe siècle, la municipalité, pour honorer les savants visiteurs, avait fait élever un arc de triomphe au sommet duquel deux figures allégoriques s'étreignaient tendrement. Sur une banderolle on pouvait lire : La Médecine et la Reconnaissance. L'un des médecins conviés au congrès, un vieux docteur plein de scepticisme et d'humour, considéra longuement l'allégorie, hocha la tête et dit à ses voisins :

— Voyez comme elles s'embrassent... Elles se disent adieu pour ne jamais se revoir!



La princesse palatine rapporte dans ses savoureux mémoires, qu'après la mort d'un des enfants de France, Louis XIV fit venir son médecin Guéneau, tant raillé par Boileau, et lui demanda :

— D'où vient, M. Guéneau, que mes bâtards soient sains et bien vivants, tandis que les enfants de la reine sont si délicats et meurent?

— Sire, répliqua Guéneau avec sa rude franchise, c'est qu'on n'a porté chez la reine que les rinçures du verre!

Parmi les amis de Ninon de Lenclos raconte Fagon dans ses souvenirs, se trouvait le marquis de Vassé, lequel n'avait qu'un défaut, mais très fâcheux : il avait l'haleine forte. Ninon finit par le lui reprocher. Eh! oui, je sais cela, répondit-il, mais je ne m'en tourmente point! — En effet, reprit Ninon, vous laissez ce soin à vos amis!



Le duc de la Ferté se défendait d'être impuissant, quoiqu'on l'en soupçonnât depuis certaine consultation à la suite de laquelle des indiscrétions s'étaient produites. Par bonheur, sa femme devint enceinte et lui donna un fils. Tout fier, il aborda le poète Benserade qui, souvent, avait raillé la faiblesse de ses entreprises amoureuses. — Nonobstant vos mauvaises plaisanteries, lui dit-il, ma femme vient d'accoucher! — Monsieur le duc, riposta Benserade, on n'a jamais mis en doute les qualités de Madame votre femme!



Les dames qui hantaient l'Hôtel de Rambouillet, encore que doctes et précieuses, n'étaient pas autrement jolies. Taron, médecin du temps, leur décocha cette épigramme :

Ces dames ont l'esprit très pur
Et de la douceur à revendre.
Pour elles, on a le cœur tendre,
Mais jamais on n'a rien de dur!

LE MÉDECIN IMAGINAIRE.



NOUS RAPPELONS A NOS LECTEURS QUE " RIDENDO " EST UNE REVUE EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL.

L'ENTRÉE DU SALON D'ATTENTE, COMME CELLE DU SALON FAMILIAL, LUI EST INTERDITE.



Le Gérant : P. DUCROCQ Imp. E. DESFOSSÉS - Paris


La
médication
citratée
sous une forme
active
agréable
g. Bourdier

1re ANNÉE N° 4
20 Février 1934

ABONNEMENTS
Un An (20 Numéros) : Frs 75.

Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin





PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL**

Secrétaire Général : PIERRE DUCROCQ — Secrétaire de Rédaction : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Marcel ASTRUC, Georges BARBARIN, Maurice BEDEL, Tristan BERNARD, Maryse CHOISY, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Hugues DELORME, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Jean DRAULT, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, J. des GACHONS, Jeanne LANDRE, Hervé LAUWICK, Georges-Armand MASSON, Pierre MAC ORLAN, Odette PANNETIER, Maurice PRAX, André RANSAN, Max REGNIER, André THÉRIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc... etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BECAN, BENIC, BERNAD, BIB, BILS, G. BOURDIER, Marcel CAPY, CARRIZEY, Roger CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, ELSEN, Abel FAIVRE, FALKE, André FOY, GENTY, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HEMARD, KERN, Robert LE NOIR, Maurice LEROY, PAVIS, PEDRO, Marcel PRANGEY, Georges REDON, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, Jacques TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZYG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MEDICAL

MISE EN PAGES DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique
S. A. R. L. au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)
TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 — R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50 % sur les tarifs postaux. La série B tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.

Le Concours de Ridendo

A nos Lecteurs



Lorsque nous avons fait appel aux Médecins, nos Lecteurs, pour leur demander, sous la forme d'un concours, de nous adresser le récit du plus plaisant souvenir de leur carrière, nous étions loin d'escompter un aussi complet résultat. Car nous avons reçu de très nombreux envois... Hélas, sans être plus avancés pour cela, étant donné que ces historiettes appartiennent, en majeure partie, à un genre beaucoup trop hardi, beaucoup trop affranchi des habituelles conventions, pour être insérées dans un journal.

Dans ces conditions, le Concours ne peut être mené à bonne fin.

Nous pâtissons donc aujourd'hui de l'embarras des richesses. Nous nous trouvons en présence d'un trésor inutilisable. Toutefois, si la verdeur de la plupart de ces écrits nous défend de les publier, quelques-uns d'entre eux, moins audacieux que les autres, pourront figurer dans nos pages. Nous considérons dès à présent leurs auteurs comme des collaborateurs de **Ridendo** et, à ce titre, nous serons heureux de les rémunérer. D'ailleurs, nous nous disposons à écrire spécialement à chacun d'eux.

Nous le répétons, ***Ridendo*, revue gaie pour le Médecin,** demeure ouvert à tous les talents, sous la réserve que ceux-ci s'exerceront dans les limites fixées par l'usage et les dispositions de la loi sur la Presse, limites qui, à vrai dire, n'ont rien d'étriqué. Humour et fantaisie ont toujours eu des bornes que, pas plus que nos confrères, nous ne saurions franchir, malgré tout notre souci d'indépendance et notre sincère désir d'être agréables à nos aimables correspondants.

Ridendo

P. C. C. Louis VIDAL

Au Marché

L'enfance a des mots adorables,
Mais les parents en ont aussi.
Or, rentrant chez moi, ces jours-ci,
Un hasard des plus favorables
Me permit d'entendre ceci :

— « Papa, disait à mon concierge
Son petit garçon de cinq ans ;
Ça coûte donc cher les enfants,
Que, tout comme la bonne Vierge
Tu n'en as qu'un ? » — « Allons, gamin,
Nous parlerons de ça demain,
Fais-moi le plaisir de te taire. »

— « Oui, mais maman m'a dit pourquoi
Tu n'as pas d'autre enfant que moi. »
— « Voyons ce que t'a dit ta mère ? »
— « Elle m'a dit, d'un air fâché,
C'est un paresseux que ton père ;
Lui ! t'acheter un petit frère ?
Y a beau jour qu'il ne va plus
[jamais au marché !

René de VAUVILLIERS.

(Illustration de Varé).



ESPOIR

— Madame, je ne dois pas vous cacher que l'état de monsieur votre mari est très grave...

— Oh ! Docteur... vous le ferez bien aller jusqu'aux étrennes ?...

(Dessin inédit de Leroy.)



LES BEAUX CAS DE LONGÉVITÉ

— Faites attention : votre maman est dans le fond de la salle.



LES JEUX ET LES RIS DE Ridendo

(Illustrations de J. Touchet.)

par Robert DIEUDONNÉ

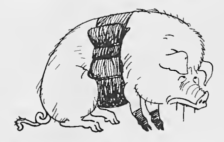


Nous sortons du Carnaval.

Peut-être ne vous en êtes-vous pas aperçu ? Le Carnaval ne répond plus à rien, puisque l'on n'observe plus le Carême, ou si peu !

Mais au temps où on l'observait, cette ribouldingue avant de faire pénitence, n'était pas tellement édifiante.

Pour les plus croyants, c'était quelque chose



comme la cigarette et le verre de rhum de ceux qui vont se faire couper le cou.

Pour les autres, c'était une occasion de plus de pincer des filles et de boire le coup.

Nous étions revenus à de vieilles traditions en adoptant l'usage des confetti qui, comme le mal de Naples, nous venait d'Italie. Mais les gouvernements n'ont d'autre vertu évidente que la pudeur.

Le fait de s'embrasser dans les rues les scandalisa et la morale ne consiste qu'à empêcher la jeunesse de s'amuser en rond.

Quand les escholiers pelotaient les gamines dans les coins sombres, cela scandalisait ce qu'on appelle les pouvoirs publics. Les sénateurs aiment mieux les escrocs que les petits satyres de la Mi-Carême et si l'éveil du printemps les ressuscitent, ils se cachent dans les bobinards discrets ou chez les entremetteuses assermentées, si l'on peut dire, d'où les plus fameux sortent parfois les pieds devant.

Nous jouissons dans le monde d'une réputation imméritée.

Quand on parle de la France, et surtout de Paris, à l'étranger on prend un petit air chafouin ; les mères s'épouvantent et les épouses s'inquiètent.

Bien inutilement! les vices de chez nous ne sont pas sataniques et surtout ne sont pas cruels. Chacun prend son plaisir où il le trouve, mais j'aime mieux le marin avec son pompon, que le petit étudiant hypocrite d'Oxford ou les amateurs de Berlin qui ont le culot de vouloir donner un sens philosophique au masochisme ou à la pédérastie.

Où que l'on aille, on trouve encore bien des cochons, mais ce sont des cochons tristes. O tempora, si ce n'est O Mores !

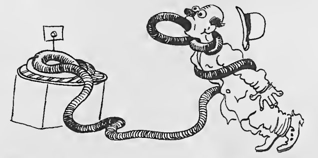
Vive la petite femme du faubourg Montmartre qui a répondu à un étranger compliqué : « Tu ne penses pas que, pour cinquante balles, tu vas m'empêcher de te rire au nez ? »

■ ■ ■

Il y a le boudin qui crève, comme on dit, il y a le café qui fout le camp.

Mais il y a aussi le boudin qui ne crève pas et c'est bigrement plus grave, s'il faut en croire une information récente.

Un vagabond arrêté par les gendarmes aux environs de Versailles, avant d'être fouillé et délesté



de tout ce qu'il pouvait avoir dans ses poches, avala le bout de boudin qu'il venait d'acheter, en pensant que ce serait toujours cela de pris avant les fayots de la prison. Mais quand je dis qu'il l'avala, je

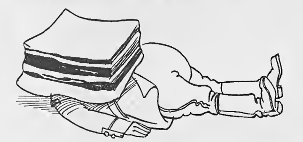
m'exprime mal, car, calé dans l'œsophage, le boudin épais ne passa pas et le pauvre bougre violacé rendit à Dieu son âme de glouton malchanceux.

Je sais bien qu'en lisant ces quelques lignes, le docteur Paul va s'écrier : « Il existe un précédent ! » et il va en profiter pour placer une anecdote tout à l'éloge de la médecine légale.

La voici, ce qui vous permettra de répondre au docteur Paul quand il voudra vous la raconter : « Je la connais ! »

C'était pendant la guerre de 1870, un état-major allemand s'était installé à la table du maire d'une petite ville lorraine quand tout à coup, au cours du repas, un colonel devint rouge, puis violet, s'affala sans pouvoir proférer un mot, et mourut en quelques minutes. On avait déjà arrêté le maire, l'adjoint, le curé, la cuisinière et tous ceux qui avaient pu être mêlés de près ou de loin à ce terrible attentat, quand un médecin, avant que l'on n'ait aligné les présumés coupables devant le peloton d'exécution, demanda la permission de faire l'autopsie du colonel et le miracle est qu'on obtint cette autorisation. Il retira de la gorge de ce militaire qui avait eu plus grands yeux que grand ventre, un beau morceau de lard dont l'indubitable patriotisme avait obturé le tube de cet ennemi goulu.

Grâce à quoi le maire et l'adjoint furent renvoyés



à leur mairie, le curé à son église, la cuisinière à ses fourneaux, puis le repas reprit gaîment et l'on parla d'autre chose.

Ce qui prouve bien, ajoute le docteur Paul, que quoique l'on dise de la médecine légale, elle a quelquefois du bon.





De temps en temps, on éprouve le besoin de crier sur les toits que la chanson française n'est pas morte.

Aussitôt on fonde une association, on fait payer des souscriptions, on organise un banquet et quelquefois un concert, et, en sortant de cette réunion, on achète un phonographe ou un poste de T. S. F. si l'on n'en possède pas déjà un.

Car on ne chante plus ; c'est un fait, et si vous me racontez qu'à la fin du repas, vous vous levez pour en pousser une, je ne suis pas obligé de vous croire sur parole.

On ne chante plus, non seulement parce que l'on n'est pas très gai, mais surtout parce que l'on est paresseux. L'on n'éprouve pas le besoin d'opérer soi-même, quand on n'a plus qu'à mettre une



aiguille sur un disque ou régler son poste, pour se donner une indigestion de mélodies.

Sans doute y a-t-il encore des maniaques qui chantent, mais ceux-là on les enferme dans la chambre capitonnée d'un auditorium et l'on ne les laisse plus sévir à l'air libre.

On ne chante plus, dans la plus petite sous-préfecture aux soirées du notaire ou du receveur des finances ; la femme du procureur ne distille plus d'une voix pâmée les chansons de Reynaldo Hahn et Tartarin même ne fait plus sa partie dans le duo avec Mme Costecalde ou Mme Bravida.

Vous pouvez traverser, l'été, n'importe quelle plage, les fenêtres ouvertes, le vieux piano devant lequel jadis une mère impitoyable avait installé une gamine sanglotante et même vous n'apprendrez plus par les éclats de voix d'un soprano aigu que le Ciel a visité la terre.

Ce sont des disques qui chantent aujourd'hui les louanges du Seigneur et peut-être bien souvent n'y perd-il pas.

Seul continue à chanter le peintre dont la romance ralentit encore la cadence de son pinceau indolent. Les étudiants ne chantent plus les chansons qui



faisaient trembler les mères ; ils ne veulent pas faire rougir leurs compagnes dans les laboratoires, les amphithéâtres et même dans les salles de garde ; quand aujourd'hui un petit ménage voit ses liens resserrés par une maladie contagieuse, le petit ménage ne s'en vante pas. Les gars de la marine

TOUBIBS vus par BIB

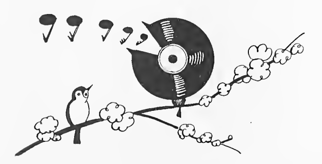


PROFESSEUR HENRI VAQUEZ

s'efforcent de passer inaperçus et les soldats motorisés ne couvrent plus les balles de leurs cylindres de l'éclat de leurs chansons grivoises.

Quant aux biffins, muselés par leurs masques à gaz, même s'ils ont envie de chanter, ils font comme les Chinois, ils n'en disent rien.

Sans doute la chanson n'était-elle souvent que le



témoignage beaucoup plus d'une prétention que d'une gaîté, mais on en profitait pour peu que l'on n'allât pas chercher midi à quatorze heures.

Mais je viens d'apprendre par un ingénieur du son — c'est ainsi que s'appellent les techniciens de l'enregistrement mécanique — qu'on avait pu fixer sur un disque toutes les roucoulades d'un rossignol.

Je sais bien ce qui me pend au nez! par les beaux soirs d'été, mon voisin de campagne va mettre un pick-up dans sa tonnelle et nous aurons du rossignol comme Roméo, pour accompagner nos rêveries sentimentales.

On peut toujours quêter pour élever une statue à Edison, je ferai répondre par le disque du général Cambronne.

■ ■ ■

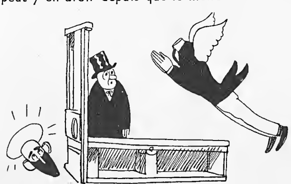


Fernand Fleuret qui est un écrivain exquis, vient de faire paraître un livre pour réhabiliter la mémoire de Gilles de Rais, qui, depuis Charles Perrault, jouit injustement de la réputation d'être un type dans le genre de Barbe-Bleue. Encore une erreur judiciaire.

Pendu et grillé par les juges et les exécuteurs de son temps, Gilles de Rais apprend avec désintéressement, les efforts que l'on fait pour lui assurer une meilleure renommée, et innocenté, il ira tirer la barbe de J.-K. Huysmans, qui, dans Là-bas a entériné la plupart de ces potins.

Si nous étions autorisés à nous pencher sur l'Enfer, pavé de tant de bonnes intentions, nous serions peut-être étonnés de n'y pas trouver tant d'êtres qui jouissaient sur la terre d'une réputation exécrable et d'y découvrir pas mal de citoyens réputés pour leurs vertus ; des philanthropes, entre autres et des bienfaiteurs, des tas de citoyens vont garder le secret de leurs canailleries jusqu'à la vallée de Josaphat!

Des hommes punis injustement ? Dieu sait s'il peut y en avoir depuis que le monde est monde,



mais il y a aussi pas mal de statues que nous pourrions déboulonner, s'il était en notre pouvoir de sonder les cœurs et les reins.

Une jeune femme disait, en parlant d'Eve :

— Évidemment, elle nous a valu pas mal d'embêtements, mais si j'avais été à sa place, je suis bien tranquille, je n'aurais pas résisté non plus à la curiosité de l'amour.

C'est comme ce membre de l'Académie Goncourt, qui entendait reprocher — depuis le temps — à Omar d'avoir brûlé la bibliothèque d'Alexandre, soupira en murmurant :

« Il avait peut-être bien des excuses. »

Robert DIEUDONNÉ.



NOUS RAPPELONS A NOS LECTEURS QUE " RIDENDO " EST UNE REVUE EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL.

L'ENTRÉE DU SALON D'ATTENTE, COMME CELLE DU SALON FAMILIAL, LUI EST INTERDITE.



SIGNE DES TEMPS

Chez le dessinateur Paul C. l'autre soir, un monsieur fort chic se dépensait en amabilités. Quelqu'un demanda, dans un groupe :

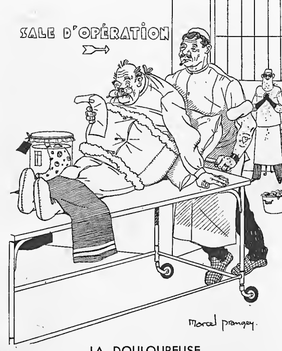
— Qui est-ce donc?

— Comment, vous ne le connaissez pas! s'exclama un familier de la maison, c'est M. D. l'homme le plus obligeant qui soit ; il reçoit à merveille, dans un appartement exquis où l'on est sûr de toujours rencontrer un ministre ou deux...

Alors, le docteur J., l'éminent radiologiste... et pince-sans-rire :

— Hé! là... doucement! Par le temps qui court, tout ça n'est pas très recommandable!

G. D.



LA DOULOUREUSE

— Dix mille francs pour une heure de billard ? La prochaine fois je me ferai opérer au café du Commerce.

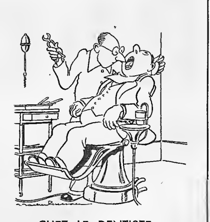
(Dessin inédit de Marcel Prangey.)



L'ÉMOTION

— Ça y est, j'ai le gros lot ! j'ai la chiasse, mon loup ! non.. j'ai la liasse, mon chou !...

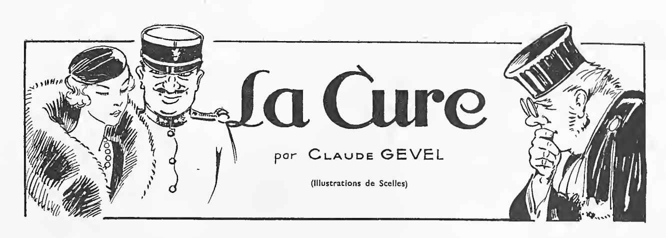
(Dessin inédit de J. Touchet.)



CHEZ LE DENTISTE

— Mâtin !... vous venez de boire un cognac qui sent rudement bon !...

(Dessin inédit de J.-J. Roussau.)



Mme de Basséto avait décidé de s'habiller, ce jour-là, avec simplicité, mais elle n'ignorait pas qu'avec son physique majestueux, sa taille élancée, ses beaux cheveux dorés, elle ne pourrait jamais passer inaperçue... Elle était de ceux qui « font riche » et elle l'était en vérité... Elle prit le plus grand de ses sacs à main, y mit un peigne, deux mouchoirs, une brosse à dents, du parfum et une boîte à poudre, elle se contempla devant la glace, jeta un long regard sur sa chambre à coucher, qui jamais ne lui avait paru plus douillette, soupira, hésita, et bravement enfin, mit son chapeau et sortit. Sa voiture, basse et allongée, blanche et cerise, l'attendait devant la porte : elle donna au chauffeur l'adresse d'un grand magasin de nouveautés...

Au moment où l'auto démarrait, le concierge se précipita et, enlevant sa casquette galonnée, tendit, par la portière, un paquet d'où pointait l'angle d'une carte de visite : Mme de Basséto le jeta sur le coussin à côté d'elle, le reprit, le reposa, et se décidant, enfin l'ouvrit : c'était une boîte de marrons glacés. Ils étaient bien rangés, brillants, d'une belle couleur fauve... De nouveau, Mme de Basséto soupira, ferma le coffret, l'entre-bâilla, et, n'y résistant plus, tira un des bonbons, le mit, en fermant les yeux, dans sa bouche, le savoura, et, avec un hochement de tête qui pouvait signifier : « Et puis après? » en fit autant du deuxième marron... qu'un troisième et un quatrième vinrent rejoindre par le même charmant chemin. C'est alors qu'elle prononça, à demi-voix, ces paroles mystérieuses : « Il n'y a pas à hésiter ! » La voiture s'était arrêtée devant le Bonheur des Dames ; elle descendit et prévint le chauffeur que s'il ne la voyait pas revenir d'ici deux heures, il pouvait retourner au garage, sans plus attendre...

Mme de Basséto se dirigea vers le rayon de parfumerie, sembla examiner avec le plus grand soin les flacons d'eau de Cologne, les savons à barbe et les tubes de dentifrices, puis ayant regardé autour d'elle, prit au hasard dans un lot de peignes un démêloir en fausse écaille et, brusquement, le laissa retomber comme s'il lui eût brûlé les doigts...

— Madame désire quelque chose? lui demanda à cet instant, une blonde vendeuse.

— Non, non... merci, rien du tout... répondit Mme de Basséto, et elle fit volte-face en toute hâte...

Elle gagnait la sortie la plus proche, quand elle se ravisa et, apercevant un comptoir où s'étalait un fouillis de bas en toutes teintes, elle s'approcha, s'empara d'une paire, sans se soucier de sa couleur ni de sa pointure, et la glissa dans son sac de moire où brillait son chiffre en diamants... Alors, sans bouger, elle attendit un mot, un geste, un cri : rien. Elle avait les mains qui tremblaient, les jambes molles... Elle se rappela soudain ce qui lui avait été dit : jamais une cliente n'était appréhendée à l'intérieur d'un grand magasin. Elle sortit, s'imaginant toujours qu'elle allait sentir une main brutale s'appesantir sur son épaule... Rien, toujours. Elle remonta dans sa voiture, où elle se laissa tomber brisée d'émotion... d'une émotion que, d'ailleurs, elle ne trouvait pas désagréable. Et pour s'en remettre sans doute, Mme de Basséto avala cinq marrons glacés, coup sur coup...

Le lendemain, ce fut la même équipée, avec cette différence que les marrons glacés furent remplacés par des griottes au kirsch, autre cadeau d'un de ses nombreux adorateurs et qu'au lieu de bas de soie ce furent des gants qui se glissèrent furtivement dans le sac à main de l'extraordinaire cliente.

Le surlendemain fut le jour des caramels et de boucles d'oreilles en strass.

Le quatrième après-midi fut celui des pralines, et l'audace de Mme de Basséto se développant, de trois coupons de crêpe de Chine.

C'était au reste une étrange voleuse, qui semblait, à chaque fois, prendre moins de précaution et s'en allait en maugréant, comme si elle était irritée de son impunité.

Le cinquième jour — innocentes dragées et renard argenté, dont le museau se montrait effrontément d'un côté du manchon de Mme de Basséto, pendant que la queue sortait de l'autre — eut enfin l'issue prévue : cravaté de blanc, solennel sous sa redingote, un inspecteur, dès la porte franchie, pria avec discrétion Mme de Basséto de le suivre. Elle ne se fit pas prier et avoua tout de go, devant le commissaire, que voler était pour elle un plaisir singulier et qu'elle recélait dans un tiroir de la commode de sa chambre à coucher ses larcins les plus récents.

...Ce fut un bel ahurissement quand le bruit courut parmi les relations de Mme de Basséto qu'elle était incarcérée pour vol. On n'en voulut

rien croire, on téléphona, on se renseigna, et force étant bien de se rendre à l'évidence, on prononça sur un ton apitoyé les mots de kleptomanie et d'irresponsabilité. Un avocat de ses amis accourut pour lui offrir de plaider sa cause. Son médecin, qui était d'entre ses soupirants, proposa de témoigner qu'elle n'était pas tout à fait normale, cérébralement s'entend, ce en quoi il n'eût pas commis le délit de faux témoignage, tant il était stupéfait qu'une si jolie cliente ne lui soit pas tombée dans les bras...

Mais Mme de Basséto refusa les assistances judiciaires et scientifiques. Elle déclara qu'elle ne voulait pas être défendue, et qu'elle tenait à être jugée au plus tôt : ce fut le seul passe-droit qui lui fut accordé. A l'audience de la correctionnelle, elle insista sur le plaisir incomparable que lui procurait l'émotion du vol, et laissa entendre que seul un séjour prolongé en prison la guérirait de ce fâcheux penchant. Les juges estimèrent que sa requête était justifiée et que la sévérité était seule capable de sauver du mal cette invraisemblable inculpée. Mme de Basséto fut condamnée à trois mois de prison sans sursis. Elle remercia la cour d'un très aimable et très mondain sourire.

Pendant ces trois mois, elle s'obstina à ne recevoir aucune visite. Libérée, elle donna aussitôt une fête qui fut courue, comme bien on pense, car nul ne songeait à tenir rigueur à une femme aussi élégante et aussi riche d'être une chercheuse de sensations inédites.

Elle ne parut que lorsque tous ses invités furent réunis. Elle monta sur une petite estrade qu'elle avait fait préparer et, laissant tomber un manteau d'hermine qui l'enveloppait, elle se montra, demi-nue, en une robe de satin qui la dessinait exactement.

Jamais elle n'avait semblé si belle ; sa ligne, un peu empâtée autrefois, avait recouvré sa sveltesse... Mme de Basséto demanda le silence :

— Regardez-moi, mes chers amis... Comment me trouvez-vous?

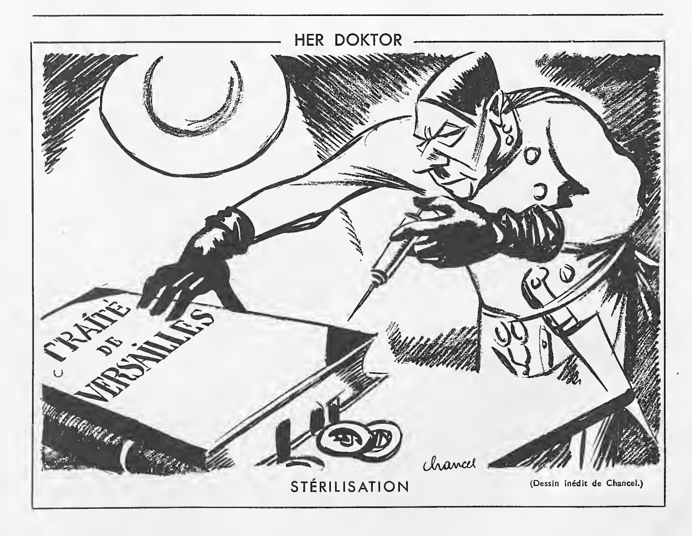
Ce fut un concert d'exclamations admiratives.

Alors, Mme de Basséto reprit :

— Voici maintenant l'explication que vous êtes en droit de réclamer... Je m'empâtais, mes chers amis, et je suis si gourmande, vous le savez, que je n'aurais jamais pu suivre un régime dans une existence normale ; n'ai-je pas bien fait de recourir au seul moyen qui fut à ma disposition pour être condamnée... à une cure forcée d'amaigrissement?

Claude GEVEL.

HER DOKTOR



STÉRILISATION

(Dessin inédit de Chancel.)



— Dis, petite mère, c'est le docteur qui te met le thermomètre à toi ?

(Dessin inédit de Georges Redon.)



— Tiens... vous avez remarqué... le candidat boit de l'eau de Vichy.

— Oui... c'est pour que sa profession de " Foie " passe plus facilement.

(Dessin inédit de J.-J. Roussau.)

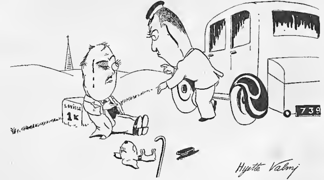
PETITE CORRESPONDANCE



A cette rubrique seront insérées gracieusement les demandes, questions et réponses que nous enverront nos lecteurs : elles porteront d'ailleurs un numéro d'ordre. Nous demandons que la rédaction en soit précise et surtout concise et nous nous réservons d'en modifier la teneur le cas échéant.

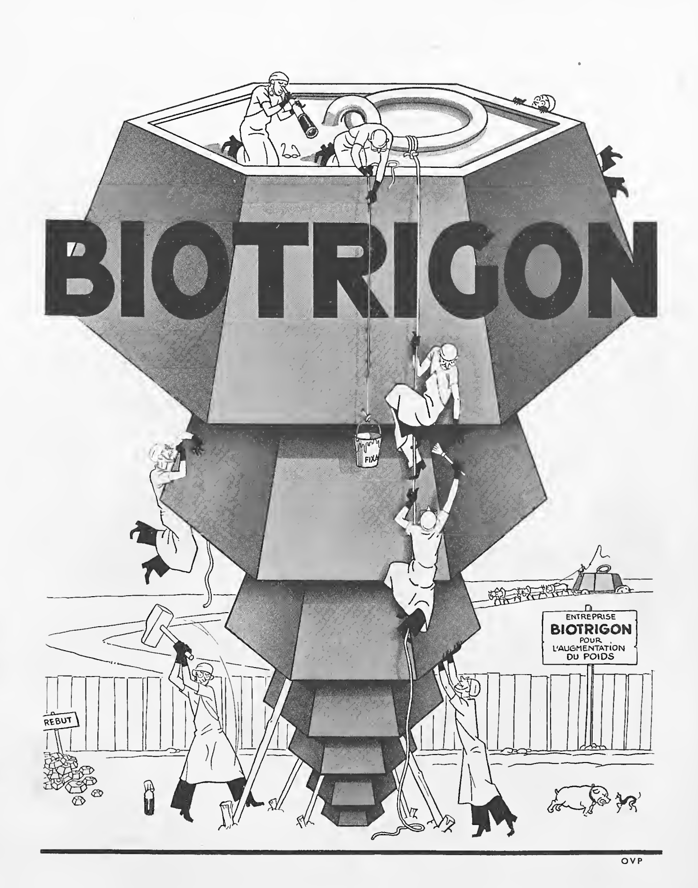
N° 5 — Un confrère pourrait-il me communiquer le texte de " L'Ode à Priape ", de Piron. S'adresser à Ridendo qui transmettra.

N° 6. — Désirerais acheter d'occasion " L'Anthologie Hospitalière et Latinesque ". S'adresser à Ridendo qui transmettra.



— Je cours jusqu'au village voisin et je ramène le docteur.
— Euh !... je ne crois pas qu'il soit chez lui.
— Vous le connaissez ?
— C'est moi-même.

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT
OVP
Ridendo

LE LIVRE FISCAL



Évangile radical
selon Saint Bonnet.





En ce temps là... le Père dit au Fisc... « Surveille moi tous ces docteurs !... »



et le Fisc, sans l'aide du Saint Esprit, inventa le livre-Journal.



avec
la manière
de s'en servir



si bien que les grands pontifes et tous les docteurs durent posséder ledit livre et le montrer à toute réquisition



sous peine de
mort violente
par taxe-fisc-scie.



sur ledit livre-journal, la maladie de chaque client devait figurer en entier avec tous les moindres détails

De sorte que le valet de chambre du Docteur, garçon fort habile, pour lequel les serrures les plus sures n'avaient pas de secret, put en son absence fouiller son tiroir et se rendre compte par la lecture du livre journal de l'état sanitaire de tout le quartier...





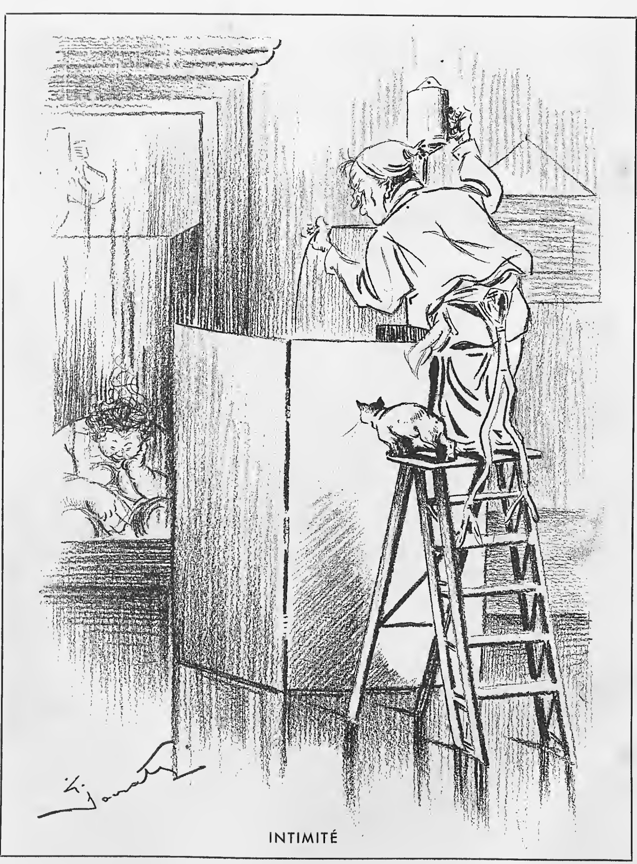
La petite dame du troisième qui faisait tant sa sucrée avait une drôle de maladie qui ne présageait rien de propre... Aussi se chargea-t-il de lui dire son fait à la première occase.



et la concierge reçut aussi son paquet...

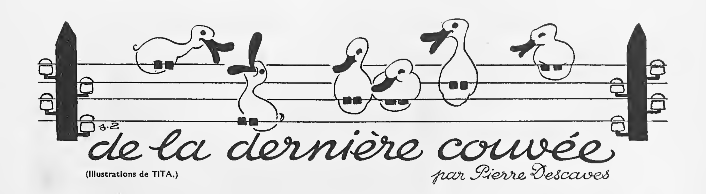
Mais la catastrophe se produisit le jour où le Fisc dépêcha son contrôleur pour inspecter le fameux livre journal... car le malheureux vit bien qu'il était cocu puisqu'un beau ferronnier avait communiqué à son épouse une maladie auprès de laquelle celle du Roy François n'était que de la petite bière... Alors, le contrôleur se plaignit au Fisc qui se plaignit au Père, lequel dit : débrouillez-vous !» Et le livre Journal cause de tout le mal fut sans tambour ni trompette relégué au fond de son tiroir.

(Texte et dessins de J.-J. Roussau.)



INTIMITÉ

(Dessin inédit de Socrate.)



(Illustrations de TITA.)

par Pierre Descaves

LE VERT EST A L'OMBRE

Stavisky, l'animateur, si l'on peut dire, de la formidable escroquerie de Bayonne, était fort généreux. Il consultait fréquemment un célèbre spécialiste des



maladies du cœur... Ce dernier, récemment, lui avait conseillé quelque repos :

— Il faudrait vous mettre au vert !

— Je ne me mets au vert, répondit avec superbe le bel Alexandre, que lorsqu'on me met... à l'ombre !

LE MYSTÈRE DU SPHINX

Une des conséquences imprévues de l'affaire Stavisky a été la fermeture — qu'on assure momentanée — d'un grand établissement « spécial » — cité comme modèle du genre.

Le bel Alexandre, qui aimait les femmes capiteuses,



avait, dit-on, investi des capitaux dans cette entreprise lucrative.

Paraphrasant un vers célèbre, un de nos humoristes disait : « Alex a son secret..., le sphinx a son mystère. »

QUELQUES SURNOMS A LA MODE :

(suite).

Sacha Guitry	L'automne de Printemps.
André Thérive	L'ami du Littré.
François Coty	L'odeur n'a plus d'argent.
Charles Maurras	L'émule du Pape.
Léon Daudet	Camé-Léon.
Paul Boncour	Condorcet.
Henry Bordeaux	Le dernier cru.
Cécile Sorel	Le crépuscule de Deux.

(A suivre.)

LE CŒUR TROP PETIT

Beaucoup de personnalités médicales, dans la salle, à la répétition générale de la dernière pièce de M. Crommelynck : « Une femme qu'a le cœur trop petit. »

Sans doute le titre même de l'ouvrage avait séduit les spécialistes : car, au deuxième rang de l'orchestre, on apercevait le professeur V...



A un entr'acte, un confrère s'enquérait des impressions du professeur :

— Je pense, fit V..., que cette femme a peut-être le cœur trop petit, mais qu'elle a de toute évidence, la langue bien pendue !

SPORT D'HIVER

Ce peintre célèbre donnait récemment un grand dîner dans sa magnifique villa des environs de Paris.

Après le dîner, il proposa à ses invités un tour de jardin, féerique sous son décor de neige. L'assemblée avait bien bu, bien mangé..., mais surtout bien bu.

Ce qui fait que la belle Mona P..., un peu partie, exécuta au milieu d'une pelouse glacée un magnifique grand écart :

— Sacrée Mona, fit le peintre B... M..., elle veut éteindre sa... flamme intérieure !

PARADOXE

La nouvelle Mademoiselle Paris, dont on vante la branche, le charme et la beauté, se destinait avant de connaître la gloire plastique, à l'art dentaire.



Par mimétisme, sans doute, elle possède au demeurant la plus jolie bouche du monde, au sourire éclatant de blancheur.

— Mais alors, demandait M. Pierre W..., exercera-t-elle encore ?

— Sûrement plus ! Depuis sa « promotion », elle est sur... les dents !

UN HOMME « BLACKBOULÉ »

Bien que présentée en première ligne à la dernière élection de l'Académie des Sciences, la candidature du professeur F... a été proprement blackboulée.



On reproche, en effet, dans les milieux à l'actif professeur ce qu'on pourrait appeler sa « superbe ».

C'est ainsi qu'on lui disait un jour :

— Vous êtes, maître, un as de la chirurgie.

— Vous voulez dire que je suis la Chirurgie ! ...

Cette anecdote, vraie ou fausse, a pesé beaucoup le vote des académiciens.

UN CONNAISSEUR

Encore un mot attribué à notre humoriste « national », M. Tristan Bernard. Et assuré authentique.

Il se trouvait récemment à côté d'une ancienne jolie femme, qui n'a pas encore désarmé. Au cours du dîner, le malicieux auteur plongea indiscrètement le regard dans le corsage, fort décolleté, de sa voisine :

— C'est encore beau, n'est-ce pas, fit celle-ci qui avait surpris le coup d'œil.

— Beau comme l'antique ! répondit Tristan.

UN HOMME A SUCCÈS

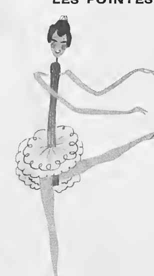
Cet escroc d'envergure dont le nom défraie la chronique ne comptait plus ses succès mondains et demi-mondains.

Il « opérait » surtout, sentimentalement, dans le monde des théâtres.

Une ancienne actrice, morte l'an dernier, laissa entre ses mains plus d'un million :

— Il a été, disait-elle, mon dernier Printemps... Mais il n'était pas... le Bon Marché !

LES POINTES DE L'ASPERGE



Le docteur W... a une solide et justifiée réputation d'esprit.

Cette petite anecdote le prouvera.

Un ami vint lui rendre visite l'autre jour, et, dans l'antichambre, croise une dame très élancée, marchant avec difficulté.

— Dis-moi, interroge-t-il aussitôt introduit dans le bureau du docteur, ce n'est pas N..., la danseuse étoile, que j'ai rencontrée à l'instant...

— Si fait... Figure-toi que c'est une grande asperge... qui me demande à l'aider à refaire des pointes !

LA BEAUTÉ ET LA VIRGINITÉ

On annonce les fiançailles de cette ancienne comédienne avec un riche industriel.

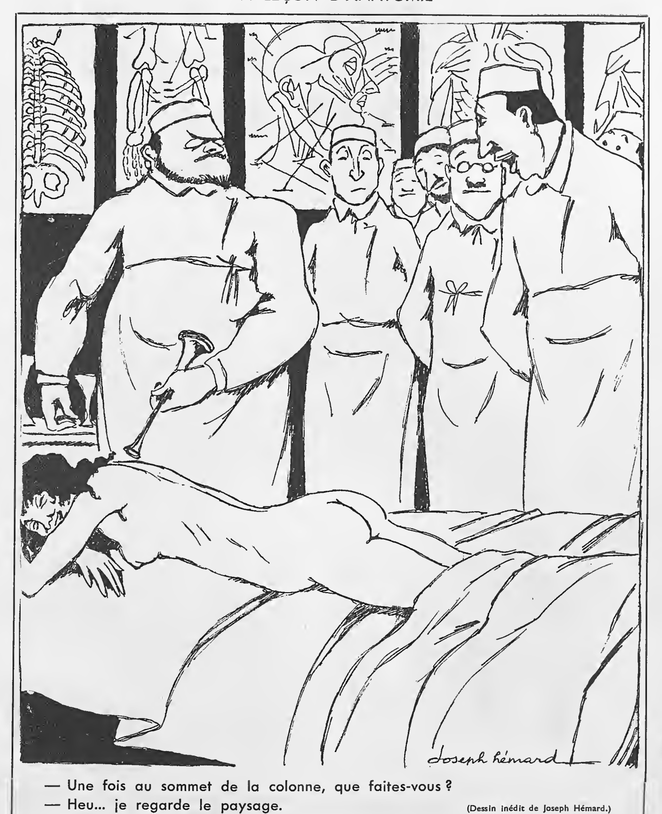
Comme la dame est un peu marquée et que, selon la formule, elle n'a pas mal roulé, elle a cru bon,



avant de passer devant M. le Maire, de demander les secours d'un institut spécialisé :

— Elle avait bien besoin en effet, disait à ce propos M. Marie M..., son ex-camarade du Français, de se faire refaire une beauté... Si, par le même coup, elle avait pu seulement se faire refaire... une virginité !

LA LEÇON D'ANATOMIE



— Une fois au sommet de la colonne, que faites-vous ?

— Heu... je regarde le paysage.

(Dessin inédit de Joseph Hémard.)

Le coin des fines g......

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

LE CUISINIER CAPTIF

Il y a des gens à qui la gourmandise a joué un fameux pied de cochon, comme ce pauvre Louis XVI, intrépide boulimique, qui s'est fait arrêter à Varennes parce qu'il s'était attardé à manger des pieds à la Sainte-Menehould au château d'Etoge, il y en a d'autres à qui elle a sauvé la vie.

Jean-François Regnard est de ceux-là, le rival de Molière, le Regnard ou *Légataire universel* et du *Joueur*, qui adorait la bonne chère et les voyages, poussa jusqu'en Laponie et vécut en Turquie.

Il rencontre à Bologne une jolie dame provençale, s'en éprend furieusement, s'embarque pour la suivre sur un bateau qui est pris par les Barbaresques. Voilà où mène la manie de suivre les femmes mariées !

Vendu comme esclave à un pacha au nom sternutatoire, Achmet-Talem, il le séduit par ses talents de cuisinier et lui confectionne des ris de veau dont ce Turc raffolait, si bien qu'il est autorisé à regagner la France, moyennant honnête rançon, après avoir formé des maîtres-queux capables de le suppléer.

Il rentre avec la Provençale. Il allait l'épouser quand le mari, qu'on croyait mort, reparaît, l'animal ! Au théâtre, une telle situation semblerait invraisemblable. Mais il n'arrive que l'imprévu. Regnard, pour se consoler, se jette à corps perdu dans les délices de Gomus et meurt au champ d'honneur des gourmands — d'indigestion. En guise d'oraison funèbre, voici une recette de ris de veau contemporaine de Regnard.



RIS DE VEAU AUX FINES HERBES

Hachez très fin un peu de fenouil, persil, ciboule, une petite pointe d'ail, deux échalotes. Maniez toutes ces fines herbes avec gros comme la moitié d'un œuf de bon beurre, sel fin, gros poivre. Faites blanchir trois ou quatre ris de veau, piquez-les en plusieurs endroits pour y faire entrer le beurre avec toutes les fines herbes, mettez les ris dans une casserole avec quelques bardes de lard par-dessus, un demi-verre de vin blanc, autant de bon bouillon, faites-les cuire à petit feu, qu'ils ne fassent que mijoter. Quand ils seront cuits, dégraissez la sauce qui doit être courte, servez dessus les ris de veau. Si vous avez une cuillerée de coulis, vous la mettrez dans la sauce : elle n'en sera que mieux.



LA LETTRE D'AMOUR

...ou l'unique porte-plume du bureau de poste.

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)



— Encore une injection d'huile ! Dites-moi, Docteur : c'est-y des fois que vous prendriez ma vessie pour une lanterne.

(Dessin inédit de M. Prangey.)



(Dessin inédit de Socrate.)

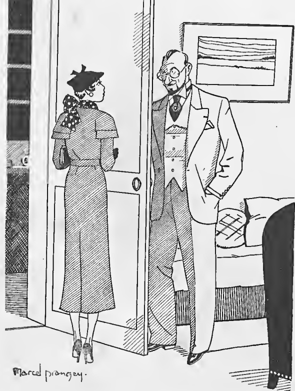




QUESTION DE CONFIANCE

— C'est bien ici le dentiste ?
— C'est moi-même monsieur...
— Oh ! Eh bien, alors, je reviendrai !

(Dessin inédit de Bénic.)



INGRATITUDE

— Et votre client qui était si malade, docteur, comment va-t-il ?
— Il doit être guéri : Il ne me donne plus signe de vie.

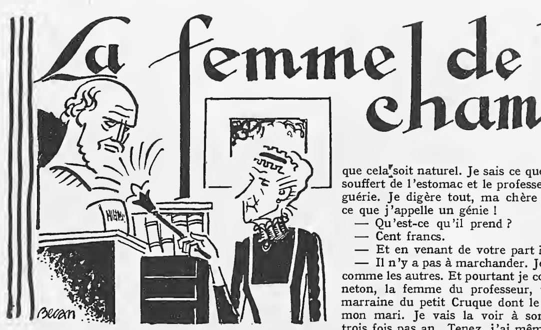
(Dessin inédit de Marcel Prangey.)



— Et je vous paierai quand je serai revenue à 45 kg.

(Dessin inédit de Toutirals.)

La femme de chambre



par Henri DUVERNOIS

(Illustrations de Bécan.)

Mme Frarachaux, rencontrant Mlle Florence Bergère, lui dit ;

— Tiens, comme vous avez mauvaise mine ! C'est sans doute la faute de votre chapeau...

Mlle Bergère, vieille fille aigre, portait une triste robe, des gants chocolat et un chapeau de paille citron sous lequel son visage gaufré, à la bouche plissée, semblait vert.

— Je n'ai pas bonne mine, expliqua-t-elle, parce que je souffre toujours de l'estomac.

— Ça vous élance ?

— Ça me tire et ce que je mange ne me profite pas.

— Vous devriez voir un médecin ?

— J'en ai un : le docteur Grèze. Il habite ma maison...

— C'est un grand médecin qu'il vous faudrait !

— Madame Frarachaux, je paye maintenant ma côtelette quatre francs...

— Et après ? On ne liarde pas, quand il s'agit de la santé. Vous êtes riche, mademoiselle Bergère...

Mlle Bergère frémit. Dire à un avare : « Vous êtes riche ! » c'est le toucher au plus sensible, éveiller sa méfiance, le mettre en garde contre un emprunt toujours à craindre...

— Riche ? s'écria-t-elle. On voit bien que vous n'avez pas compté avec moi ! Qui est-ce qui a répandu ce bruit là ? Riche ! Plût au ciel !... Je vis sans bonne. J'ai une femme de ménage pendant une heure. Je fais ma popote et je lave ma vaisselle. Mes gants remontent à 1914 et, pour mon chapeau, c'était un store que j'ai chiffonné sur une vieille carcasse. Je regarde à un tramway, mon parapluie n'est plus qu'un trou et je porte des bas de laine ! la voilà, ma fortune !

— Je vous parle dans votre intérêt. Vous avez de la bile dans l'œil et vous devenez trop maigre pour que cela soit naturel. Je sais ce que c'est ; j'ai aussi souffert de l'estomac et le professeur Chaineton m'a guérie. Je digère tout, ma chère demoiselle. Voilà ce que j'appelle un génie !

— Qu'est-ce qu'il prend ?

— Cent francs.

— Et en venant de votre part ?

— Il n'y a pas à marchander. Je paye cent francs comme les autres. Et pourtant je connais Mme Chaineton, la femme du professeur, vu qu'elle est la marraine du petit Cruque dont le père est l'ami de mon mari. Je vais la voir à son jour ; deux ou trois fois pas an. Tenez, j'ai même reçu une lettre d'elle hier. Elle me demande si je ne connaîtrais pas une femme de chambre. Elle n'arrive pas à en trouver une convenable. C'est vous dire que nous sommes liées ! Eh bien ! quand je vais consulter le maître, je sors mon billet. Le prix a été établi par l'Académie de Médecine...

— Le docteur Grèze me prend cent sous...

— Et il vous laisse votre mal ! Enfin, chacun se soigne comme il l'entend...

Mlle Bergère resta songeuse. Puis elle prit le bras de Mme Frarachaux.

— Ma chère dame, s'écria-t-elle, il me vient une idée... Vous ne vous moquerez pas de moi ?.. Que



voulez-vous ?.. Quand on est pauvre, il faut être ingénieux... Mme Chaineton cherche une femme de chambre ?

— Oui : trois cents francs par mois...

— J'ai bien envie de m'engager chez elle !..

— Pour être soignée à l'œil par le maître !

— Justement !

— Oh ! vous, mademoiselle Bergère, la fille d'un architecte-vérificateur !

— Les temps sont durs ! Ce n'est pas avec une consultation que je serai guérie. J'ai besoin d'être suivie... Je suis bien forcée d'astiquer chez moi, de faire mon lit, mes petits raccommodages... Je suis

peu mondaine... Je ne fréquente personne. Bien entendu, madame Frarachaux, si vous venez voir, votre amie, vous ferez celle qui ne me reconnaît pas. Et je vous demande un secret absolu. Donnez-moi vite l'adresse et rassurez-vous ! Je ne resterai pas femme de chambre toute ma vie. Sitôt guérie, je reprendrai ma liberté.

Le lendemain, Mlle Bergère se présenta, fut agréée, et entra en service le soir même. Huit jours



après, elle prenait son air le plus candide pour déclarer à Mme Chaineton :

— Je dois prévenir Madame que je suis forcée d'aller à la campagne, chez ma mère, pour me soigner.

— Vous êtes malade ?

— Oui, l'estomac...

— Vous ne savez donc pas que vous servez chez le plus grand spécialiste de l'estomac ! Vous avez de la chance d'être tombée ici ; Monsieur s'occupera de vous comme d'une altesse royale. Alfred ! Alfred ! Asseyez-vous, Florence, Monsieur va vous examiner ici.

Consultation gratuite et mieux que gratuite, puisque cette cliente d'un nouveau genre reçut, en outre, tous les médicaments prescrits et un pourboire de vingt francs.

— Qu'elle reste, surtout, qu'elle reste ! avait déclaré Mme Chaineton à son mari. C'est une perle ! Jamais elle ne sort le soir. Elle « représente » admi-



rablement ; elle fait toutes ses liaisons en parlant et elle m'emprunte des livres moraux. Est-elle malade ?

— Dans trois mois, elle se portera comme un charme ! affirma le docteur.

Cette consultation avait lieu en octobre. Trois mois plus tard, Mlle Bergère calcula qu'il lui faudrait songer au chauffage, que son petit logement était glacial et qu'elle passerait mieux l'hiver dans la chambre confortable du magnifique hôtel occupé par le médecin. Quoiqu'elle fût guérie, elle remit donc sa démission à une date ultérieure. Ses fonctions ne lui étaient pas désagréables. Elle parlait finances avec le valet de chambre et la cuisinière, qui s'occupaient beaucoup de leurs placements. Habillée par la maîtresse, elle bénéficiait, en outre, de chapeaux, de bottines à peine défraîchies. Pourtant, un jour, elle eut une humiliation. Mme Frarachaux, à qui elle ouvrit la porte, ne lui adressa ni un salut, ni un sourire, bien qu'elles fussent seules toutes deux dans l'antichambre. « Une imbécile, pensa Mlle Bergère, dont le mari ne gagne pas dix mille francs par an ! Je lui souhaite d'être réduite à la mendicité et de ramasser son pain dans le ruisseau ! » Néanmoins, elle jugea que le moment était venu de reprendre son rang de dame. Elle s'ennuierait bien un peu dans les commencements... La maison était très gaie, très animée... Maintenant qu'elle digérait à ravir, elle bénéficiait des reliefs succulents. Elle prétexterait un héritage. Ainsi sa sortie serait digne. Et elle ajouterait : « D'ailleurs, je n'étais pas



née pour cet emploi : je suis fille d'un architecte-vérificateur... »

Huit heures ? Les clients sont partis. Mlle Bergère frappe d'un doigt respectueux à la porte du cabinet de travail.

— Entrez ; crie une voix bienveillante. Ah ! c'est vous Florence ?..

Mlle Bergère jette autour d'elle un coup d'œil ému. La lampe verse une pâle clarté sur la table où des instruments mystérieux traînent parmi les paperasses... Elle est venue là bien souvent exposer ses maux, guéris d'avance par le sourire optimiste du maître.

— Qu'y a-t-il, ma bonne Florence ?

Quoi ! quitter tout cela ? Pour qu'elle fâcheuse et coûteuse liberté ? Pour retrouver le docteur Grèze, qui a l'air de douter de lui-même, de sa science et de ses drogues, et les factures à payer, et le terme, et la maigre côtelette ! C'en est fait : Mlle Bergère renonce à sa démission, à son histoire d'héritage, à la considération de Mme Frarachaux et elle murmure :

— C'était pour expliquer à Monsieur que je sens encore comme une brûlure...

Henri Duvernois.

LE FROMAGE (Dessin inédit de Socrate.)



LE TUTEUR EN COLÈRE

Le Médecin. — Je vois bien que vous souffrez... je remarque une forte dilotation de votre pupille. (Dessin inédit de Marcel Prangey.)



CONSEIL DE REVISION

— Et ces tatouoges sur votre poitrine ?

— Euh ! les boisers d'adieu de ma petite amie ! (Dessin inédit de Van Rompaey.)

Chez les autres



— Vous êtes accusé d'avoir tiré sur votre ami à la chasse, qu'avez-vous à dire pour votre défense ?
— L'autopsie a démontré que la victime avait un bec de lièvre. (Nekelspalter Suisse.)



— Mon Dieu ! accordez-moi la force de diminuer le salaire de ma dactylo. (Smokelarne New-York.



A LA CLINIQUE
— Oh ! non, vous vous trompez, mademoiselle, moi j'ai des calculs biliaires. (Hooeg Louisville.)

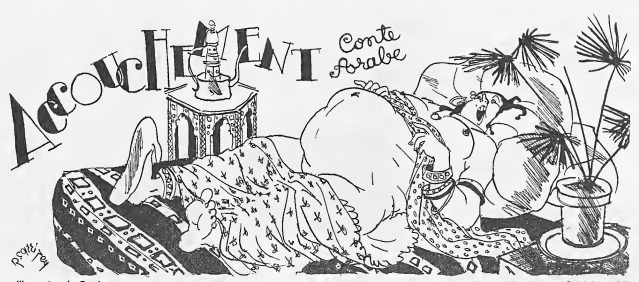


Illustration de Carrizey

ACCOUCHEMENT — Conte Arabe

Par M. L. ARSANDAUX

Parce que c'était samedi, et que, ce jour-là les souks juifs ferment à Tunis, Abraham Jacob Mohamed Haïk dit à son épouse :

— « Que penserais-tu Sarah, d'une promenade à Carthage ? »

De son index alourdi de bagues, Sarah désigna la masse énorme de son ventre :

— « Ce ne serait guère prudent ».

Là, en effet, depuis neuf mois, se prépare la descendance de Haïk. Dans quelques jours, demain, aujourd'hui peut-être, le petit va naître. Rester chez soi, vaudrait mille fois mieux.

Sarah a eu raison de ne pas sortir. Dans l'après-midi elle est obligée de se coucher.

Vite, vite, qu'on aille chercher Deborah.

De grandes mèches grises, des anneaux dorés aux chevilles et aux bras, un collier de verroterie autour du cou décharné, un châle rouge à franges jaunes : c'est Deborah.

Combien de nouveau-nés, lui sont passés par les mains, elle-même ne le sait plus, et non plus, combien par ses soins n'ont jamais vu le jour.

Pour cette fois, elle fait besogne honnête. C'est beaucoup plus simple.

Plus simple? Pas tant que cela. Depuis plus de six heures que Sarah est allongée, les choses n'ont guère avancé. L'enfant se tourne et se retourne dans le ventre maternel. Sarah, elle, ne cesse de gémir :



— « Oh ! là ! Deborah !... Abraham ! »

Ils sont là, au pied du lit. Ils y sont quand, au couchant, le soleil disparaît derrière la porte *Bab-el-Allouch;* ils y sont encore quand, à l'aube, le ciel rosit sur le lac. La journée passe, lamentable. A nouveau, la nuit arrive. Epuisée, Sarah, de temps en temps, pousse un cri aigu.

A bout de ressources, Deborah est effondrée sur un fauteuil; Abraham, lui, invoque son Dieu, qui aida ses aïeux au passage de la mer Rouge. Le passage, cette fois, est périlleux aussi. Lentes, abominablement, les heures nocturnes sonnent à Dar-el-Bey. Une fois encore, les eaux du lac pâlissent au soleil levant.

Et l'enfant toujours, s'agite. Et Sarah, toujours, gémit. Il faut, tout de même, envoyer chercher un médecin. Ou bien?... mais oui, pourquoi pas ? Pourquoi ne pas courir jusque chez le vieil Ali Abdallah ben Barbouchi à la barbe blanche ? Il est aussi savant que les médecins de l'hôpital français et prendra bien moins cher qu'eux.

Et le voici. Le voici à son tour au pied du lit de Sarah. Il est là, tel un Roi Mage, drapé noblement dans son burnous crasseux.

Il est là, silencieux, comme le sont les Arabes. Il réfléchit.

Ses lèvres enfin, s'agitent. Sa face sèche se tourne vers Mohamed :

— « Dis-moi, tu es juif. Donc, c'est simple. Va me chercher une assiette et deux louis d'or ».

Deux louis d'or ! Que demande-t-il là?... Où les trouver?...

Ali Abdallah ben Barbouchi sait bien, voyons, que Mohamed est un pauvre diable, qu'il ne possède pas de louis d'or ! Que personne, d'ailleurs n'a plus d'or !

— « Va, mais va donc », reprend l'Arabe.

Et, devinant une intime pensée :

— « Sois tranquille. Je te les rendrai, tes louis ».

Ah ! du moment qu'Ali Abdallah les rendra, Mohamed, tout de suite, les trouve.

Silencieux, toujours, l'Arabe, de ses longs doigts maigres aux ongles sales, laisse tomber bruyamment un louis dans l'assiette, puis l'autre, reprend le premier, le laisse retomber, puis encore le second, et tour à tour ainsi dix fois, vingt fois, cent fois avec la dextérité d'un magicien, il fait sauter l'un après l'autre, les louis d'or sur l'assiette. C'est une cascade rutilante ininterrompue, une sonnerie métallique, assourdissante, un ruissellement joyeux plein de vibrations lumineuses.

Alors, il arriva cette chose stupéfiante, fantastique... et toute naturelle.

Du fond de sa retraite que, depuis trente-six heures il hésite à quitter, le petit héritier de Mohamed entend cette musique sonore. Le sang de ses aïeux bouillonne en lui. Il ne résiste pas à la tentation...

Dans un hurlement de sa mère, il se précipite, ses doigts crochus en avant, pour venir vite, bien vite, s'emparer des beaux louis d'or.

Telle est, sans forceps, l'histoire de la venue en ce monde du fils de Mahomed, du quartier de Médina, telle qu'elle me fut contée par un vieil arabe de Gabès.

M. L. Arsandaux.



MÉTHODE COUHÉ

— Concentrez-vous, Messieurs, dites-vous : « Il n'y a plus de catastrophes, il n'y a plus de malfaçons, notre situation est parfaite et... ainsi elle le sera ! (Dessin inédit de Bécan)

Le Gérant : P. DUCROCQ

Imp. E. DESFOSSÉS - Paris

1re ANNÉE N° 5
5 Mars 1934

ABONNEMENTS
Un An (20 Numéros) : Frs 75.

Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS







PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL**

Secrétaire Général : PIERRE DUCROCQ — Secrétaire de Rédaction : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Marcel ASTRUC, Georges BARBARIN, Maurice BEDEL, Tristan BERNARD, Maryse CHOISY, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Hugues DELORME, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Jean DRAULT, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, Jacques des GACHONS, Hervé LAUWICK, Georges-Armand MASSON, Pierre MAC ORLAN, Odette PANNETIER, Maurice PRAX, André RANSAN, Max REGNIER, André THERIVE Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc... etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BECAN, BENIC, BERNAD, BIB, BILS, G. BOURDIER, Marcel CAPY, CARRIZEY, Roger CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, ELSEN, Abel FAIVRE, FALKE, André FOY, GENTY, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HEMARD, KERN, Robert LE NOIR, Maurice LEROY, PAVIS, PEDRO, Marcel PRANGEY, Georges REDON, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M. W. SAUVAN, SOCRATE, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MEDICAL

PRÉSENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

S. A. R. L. au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

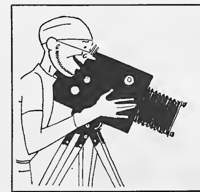
C. Chèq. Post. : Paris 232-21 — R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50 % sur les tarifs postaux. La série B tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



LES JEUX ET LES RIS DE Ridendo

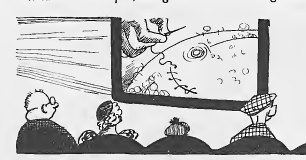
(Illustrations de J. Touchet)

par Robert DIEUDONNÉ



C'est le docteur Doyen qui, le premier, je crois, se fit tourner au cours d'une opération. Il prétendait que le cinéma pouvait devenir une méthode d'enseignement et qu'une image complétait le cours.

Il faut croire que, malgré les cris d'indignation



que souleva son initiative, il n'avait pas tout à fait tort, puisqu'aujourd'hui beaucoup d'opérations sont fixées sur la pellicule et qu'au ralenti elles permettent à des élèves d'admirer les procédés et la sûreté de leurs maîtres.

Mais, il y a quelque temps, un metteur en scène qui voulait, au cours d'un film, présenter une véritable opération qui ne fut pas truquée, s'entendit avec un virtuose du bistouri et amena ses lampes et la voiture du son dans la cour d'une clinique de Paris. Une opération bénigne, une pauvre petite appendicite de rien du tout, devait être enregistrée. Le metteur en scène avait recommandé aux chirurgiens et aux assistants de ne rien changer à leurs habitudes, de dire ce qu'ils avaient à dire, ainsi seulement on donnerait l'impression parfaite de la vérité. On amena le malade endormi, on découvrit le champ opératoire, le maître traça d'une main légère son incision et commença son délicat travail. A ce moment, une voix s'écria : « Halte ! mauvais pour le son. A recommencer ! »

On ne tourna pas plus avant. L'opération achevée, on reporta les lampes et le micro au studio où l'on construisit le décor d'une salle d'opération ; là des acteurs sous la surveillance d'un interne opérèrent un mannequin.

Mais je vois la tête de l'opéré si, un jour, il s'était reconnu sur l'écran.

■ ■ ■



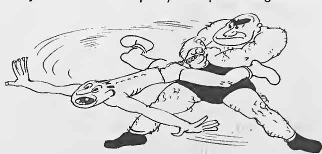
Le gros succès de la saison, c'est le « catch as catch can », si j'ose m'exprimer ainsi. C'est une lutte américaine où les lutteurs, comme le nom de leur lutte l'indique, paraît-il, se prennent par où ils peuvent.

Seuls sont interdits le coup de la fourchette pour faire sauter les yeux, l'étranglement et la torsion des génitoires.

Mais toutes les autres gentillesses sont autorisées et l'on peut voir de gros hommes enchevêtrés se forcer les articulations, se retourner les doigts de pieds et tenter de se désarticuler les vertèbres.

Les hommes sportifs supportent très bien ce spectacle, mais ce sont surtout les femmes qui exultent. On en voit soudain se dresser, les dents serrées et les narines frémissantes, qui ne veulent rien perdre d'un spectacle assez sauvage.

Je me doute bien qu'il y a un peu d'exagération



de la part des hommes qui s'étreignent, mais qui ne se font pas tellement de mal, puisqu'ils se rencontrent tous les quinze jours depuis trois mois et ne sont pas encore en pièces détachées. N'empêche que l'on a entendu, un certain soir, dans un

grand silence, un craquement qui a pu faire croire à une catastrophe, un des hommes s'est relevé en frottant son genou avant de s'en aller en clopinant.

Mais fallait-il s'attendrir pour si peu de choses !

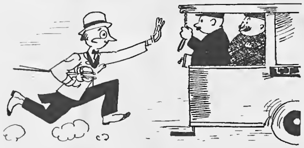
Il paraît, d'ailleurs, que les catcheurs obtiendraient les succès féminins les plus flatteurs si les soucis de leur entraînement ne les détournaient pas des amours amollissantes. Et que doit peser entre les larges pattes de Rigoulot le corps frêle d'une petite femme qu'il doit avoir peur de casser.

S'il existe des dames qui aiment à se faire pétrir, et à qui leur masseur ne suffit pas, je leur conseille d'attacher à leur service un catcheur. Mais encore peut-on craindre qu'à un écartèlement, elles répondent joyeusement par une des prises défendues — et vous devinez bien laquelle.

■ ■ ■

Le mois dernier, deux avocats se sont battus en duel au Parc des Princes, d'autres ont failli se battre et l'on se battra encore. C'est si simple ! Si les duellistes n'avaient pas la chance qu'un accident se produise quelquefois au cours d'une rencontre, personne ne les prendrait plus au sérieux.

Aujourd'hui, quand un monsieur vous embête,



on ne lui envoie plus ses témoins, mais on lui vide le chargeur de son browning dans le corps. Ce qui lui évite des discussions et des pertes de temps.

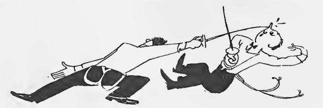
Avant-guerre, j'ai assisté à un grand nombre de duels. Mais jamais pour mon compte, si je puis ainsi dire — et je m'en flatte.

Un de mes amis touchait cent francs d'un oncle, homme d'honneur, chaque fois qu'il allait sur le terrain, c'est-à-dire au moins deux fois par mois. Il avait établi un budget de duel qui ne dépassait pas une trentaine de francs. Il n'était pas question d'un landau ; on prenait le tramway. Mon ami se tenait ce raisonnement extrêmement logique :

— Ou bien j'écope et mon adversaire ne manquera pas de mettre sa voiture à ma disposition, ou je n'écope pas et rien ne m'empêche de revenir de la Grande-Jatte par le tramway de la Madeleine.

Il écopait toujours, mais légèrement, dans la main, dans l'avant-bras ; un jour même, il fut touché au bout du nez. Il fut superbe ; avec un inoubliable accent gascon, il dit à son adversaire : « Tuez-moi, monsieur, mais ne me défigurez pas ! »

Un quart d'heure plus tard, ils prenaient ensemble l'apéritif, car le déjeuner n'était pas à la portée de ces bretteurs impavides qui se nourrissaient



dans des pensions du quartier latin où ils étaient descendus en arrivant à Paris, et où ils étaient bien obligés de rester, car ils y étaient ce qu'on appelle accrochés.

Le patron d'une de ces pensions, que j'ai retrouvé un jour en province, m'a affirmé qu'à la fin des fins, goutte à goutte, il parvenait toujours à être payé : un héritage, une réussite, un mariage même. La preuve, c'est qu'il vivait de ses rentes et qu'il en vivait bien. Mais, il m'avoua aussi qu'il était parti au bon moment, car il paraît que les scrupules d'honnêteté ne sont plus les mêmes que jadis.

■ ■ ■



Dialogue conjugal :

— Ce que je te reproche, ce n'est pas d'avoir touché un chèque.

— ...

— Trafic d'influence, c'est bien joli à dire ! Mais à quoi servirait d'avoir de l'influence si l'on n'en profitait pas !

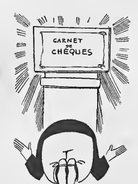
— Au moins, toi, tu comprends !

— D'ailleurs, ceux qui te font des reproches, c'est peut-être tout simplement par jalousie qu'ils te les font.

— N'est-ce pas ?

— Toute leur honnêteté, ça consiste à te laisser tomber.

— Je ne te le fais pas dire !



— Dans six mois, personne n'y pensera plus.

— Même pas mes électeurs...

— Du moment que tu pourras leur rendre des services...

— Merci ! Merci ! dans les moments difficiles que je traverse, c'est un véritable réconfort pour

TOUBIBS vus par BIB



PROFESSEUR 'LEREBOULET

moi, ma chérie, de voir à quel point tu comprends la situation.

— Je la comprends. Mais pour te pardonner, c'est une autre affaire !

— Quoi !

— Parfaitement ! Tu ne sais pas pour quoi je passe aux yeux de mes fournisseurs ? Pour une gourde !

— Oh !

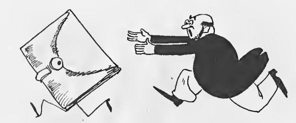
— Je t'en prie ! ne joue pas la comédie. Quand ils ont appris que tu avais touché, ils s'en sont félicités, et ils m'ont envoyé leurs factures. Mais j'ai bien été obligée de leur avouer que je n'avais pas vu un franc de l'argent que tu avais reçu.

— C'est tout juste si ça a payé mon élection.

— Oui ? eh bien, mon petit, tu t'arrangeras avec tes électeurs ! Quant à moi, ça ne t'étonnera pas, j'espère, si je reprends ma liberté,

— Quoi ? toi aussi tu m'abandonnes ?

— Irrévocablement. Ma situation mondaine reposait sur la confiance. Je racontais à mon couturier



que je le paierais quand tu serais ministre. C'est tout juste, hier, s'il ne m'a pas fermé sa porte au nez... Tu ne sais pas ce qu'il m'a dit ?

— S'il t'a insultée, je lui demanderai raison.

— Imbécile ! il m'a dit qu'il aimerait mieux me prendre pour une arrangeuse que pour une imbécile !

— Le misérable !

— Mais non ! il a raison... toi aussi... tu passes pour un imbécile, puisque tu t'es fait prendre...

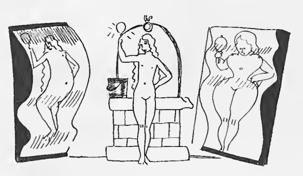
— Et alors ?

— Ce qu'on reproche à un parlementaire, ce n'est pas qu'il soit malhonnête, c'est que ça se sache !

■ ■ ■



Il est bien certain que nous vivons à une époque historique. Toutes les époques sont plus ou moins historiques, mais depuis août 1914, nous faisons de l'histoire à haute dose, et nous n'en sommes pas plus fiers pour ça. Les élèves, à l'heure des examens, aiment les périodes à peu près vides, qui se bornent à deux dates, entre lesquelles il ne se passe rien. Nous pourrions nous lamenter de n'être pas nés au temps de Louis V, dit le Fainéant, que cela ne changerait rien. Mais je ris quand je pense à un professeur d'histoire qui répétait à chaque occasion : « Ah ! comme il aurait



été curieux de vivre au siècle de Louis XIV. Ah ! comme nous saurions mieux les choses, si nous avions vécu sous la Révolution et l'Empire ! »

Ce qui est une erreur ! car à voir comme on écrit l'histoire au moment même où elle se développe, nous avons bien du mal à découvrir l'ombre d'une ombre de vérité.

Et même cela peut rendre sceptique le plus croyant des historiens quand il fouille dans des paperasses pour tâcher de savoir ce qui s'est passé au temps du bon roi Henry.

Car chacun voit les événements à sa façon et pour peu qu'on lise L'Humanité, L'Echo de Paris, Le Matin, L'Action Française et Le Populaire, on a sur les mêmes événements des points de vue bien différents. Voici des chiffres donnés au sujet d'une manifestation qui a eu lieu le mois dernier sur les boulevards.

« Deux cent braillards..., dit l'un.

« Un groupe de trois mille manifestants très calmes..., dit l'autre.

« Cinq mille citoyens indignés..., rapporte un troisième.

« La rue est livrée à dix mille émeutiers, s'indigne un quatrième.



Enfin un cinquième annonce triomphalement, en caractères d'un pouce : « Cent mille Parisiens ont balayé le ministère... »

Evidemment, il y a eu quelque chose, mais on peut craindre que les historiens d'après-demain n'aient beaucoup de mal à se faire une opinion.

Robert DIEUDONNÉ.

MICTASOL

décongestif pelvien

antiseptique urinaire
sédatif génital ■

MICTASOL

d'après
Lorioux

COMPRIMÉS OVULES SUPPOSITOIRES

Échantillons et Littératures
LABORATOIRE DU MICTASOL
COUDERC, PHARMACIEN, 28-30, RUE DU FOUR, PARIS

O.V.P



Bien que mil neuf cent trente-quatre
Débute assez mal, sagement
Cherchons les moyens de combattre
Le veule découragement.
Désormais avec le sourire
Faisons le serment de souscrire
A tout fâcheux événement :
Mieux vaut encor sourire jaune
Qu'exhiber un nez long d'une aune
Et se lamenter vainement...

■

Pour camoufler nos états d'âmes,
Si vous le voulez bien, Messieurs,
Prenons modèle sur les dames,
De qui l'exemple est précieux.
Même en proie à d'ardentes fièvres,
Le sourire fleurit leurs lèvres.
Souffrent-elles mille tourments?
Elles ont le sourire encore ;
Et la bouche qui s'en décore
Rend nos appétits plus gourmands !...

■

Piège troublant !.. Il nous désarme
En cachant mensonge ou douleur.
Mais le sourire plein de charme
Est doublement ensorceleur
Quand sur un visage il se joue
En incrustant dans chaque joue
Ce petit trou ; ce petit creux ;
Ce trait délicat ; enfin cette
Fente que l'on nomme *fosselte,*
Nid de baisers pour amoureux...

Longtemps il fallut plaindre celle
Que la nature n'avait pas
(Dame mûre ou fraîche pucelle)
Doté de ces piquants appâts.
Mais une méthode, surgie
Des progrès de la chirurgie
Permet que, taillant dans la chair,
Un praticien sympathique,
Prêtre fervent de l'Esthétique,
Lui fasse un petit trou pas cher.

■

Or le vieux connaisseur confesse
Cyniquement, allègrement,
Que sans fossettes une fesse
Manque également d'agrément.
Cette parure porte en elle
Sa grâce traditionnelle
Dans la nature comme en art.
Elle eût au siècle dix-huitième
Sa consécration suprême
Avec Boucher et Fragonard...

■

La main de l'homme est en détresse
Quand le joufflu postérieur
De sa femme ou de sa maîtresse
N'offre pas un aspect rieur...
— Bons docteurs, avec vos lancettes
Sculptez de factices fossettes
Sur les reins !.. Utiles cadeaux !..
Ainsi la belle que l'on aime,
Boudeuse, semblera quand même
Sourire en nous tournant le dos !..

Hugues Delorme.

(Illustration de Regis Manset.)

— Voulez-vous vous déshabiller, mademoiselle.
— Je veux bien, mais éteignez la lumière.

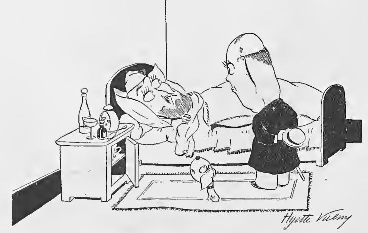
(Dessin inédit de Elsen.)



STATISTIQUE

— Hier soir, j'ai été appelé d'urgence chez M. Dubois.
— Eh bien ?
— Le molode o bien possé lo nuit, mais moi, j'ai crevé trois fois en route !

(Dessin inédit de Varé.)



— Soyez franc, Docteur, combien de jours puis-je 'encore tenir ?
— Euh !... peut-être huit... peut-être dix...
— C'est bien ma veine... moi qui ai pris un billet de la neuvième tronche.

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)



DISTRACTION

Le médecin. — Allo !... Allo !... Allo mademoiselle.

(Dessin inédit de Van Rompaey.)



LE CŒUR A DISTANCE

PAR

Henri de Forge.

Illustrations de Marcel Prangey

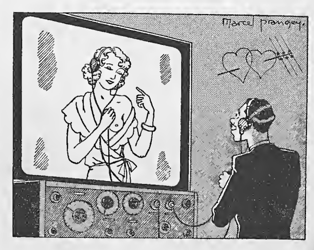
« Ce que dit ton cœur! Les battements de ton cœur! La voix de ton cœur! La chanson du cœur! »

Nous a-t-on resservi ces images romantiques ! En a-t-on fait des titres de romans, de contes, de chansons !

Jusqu'ici il n'y avait guère, en réalité, que ce que pouvait entendre l'oreille du vieux médecin de la famille en poste d'écoute sur le côté gauche de votre poitrine et qui cherchait à noter des petits tocs, tocs, en une véritable lecture au son.

Hélas! pour ausculter le cœur avec succès, il faut une oreille sérieusement exercée, car il est malaisé de différencier le son produit par telle valvule, du son produit par telle autre et bien vagues restent ces « bruits du cœur » provoqués par le tourbillonnement du sang au voisinage d'une valvule affectée d'artério-sclérose.

Le médecin peut s'aider du renforçateur connu de tout le monde sous le nom de stéthoscope, mais c'est là un instrument bien imparfait.



Au cours de certaines « leçons de clinique », dans les hôpitaux, les étudiants se succèdent auprès des malades pour les explorer avec ce stéthoscope, ce qui ne laisse pas d'incommoder les patients.

Mais voici que la science s'en est mêlée, la science prodigieuse, qui est en train de tout rénover, de tout amplifier, de tout moderniser.

De concluantes expériences ont été réalisées à l'hôpital cantonnal de Zurich grâce à l'invention du « Somatophone ». Cet appareil d'un médecin suisse : le docteur Sienmens, se compose, en principe, d'un microphone *ad hoc* faisant office de stéthoscope et dont les vibrations sont transmises après amplification, à un haut-parleur d'une construction spéciale, qui les « sonorise » le plus fidèlement du monde. Le même appareil, mais avec haut-parleur moins sonore, avec audition du casque, peut être utilisé au chevet des malades, qu'il permet d'ausculter avec une finesse interdite au stéthoscope.

Admirez le progrès, vraiment impressionnant, qu'apporte cette invention:

D'abord dans les hôpitaux et les cliniques, les cours des professeurs vont être vraiment très « dernier cri », disons plutôt très « dernier battement ».

Les sons du cœur du malade ausculté seront en effet transmis à distance et reproduits fidèlement par un haut-parleur, dans un auditoire où le professeur pourra les commenter sans aucune réticence et les étudiants les suivre sans inquiéter, ni importuner le malade, puisqu'il resterait étranger à la leçon.

On peut aller plus loin, et, cette fois dans le domaine du sentiment. Un jour viendra grâce à des dispositifs nouveaux qui seront très simples, une femme, entendant au téléphone, un aveu d'amour, branchera ce dispositif d'émission vers l'être aimé qui lui aura parlé : « Ecoute, chéri, comme mon cœur bat en t'écoutant... »

Chéri, à son tour, branchera un autre dispositif de récepteur, avec amplificateur, ce qui lui permettra d'entendre vraiment les ardents battements du cœur motivés par lui.

Et comme à cette époque, la télévision aussi fonctionnera, les échanges de serments d'amour seront délicieusement perceptibles et auditibles, malgré et par-dessus les océans.

Sans compter que d'autres savants travaillent à transmettre les odeurs à distance, ce qu'un dispositif supplémentaire permettra d'ajouter à la communication sympathique.

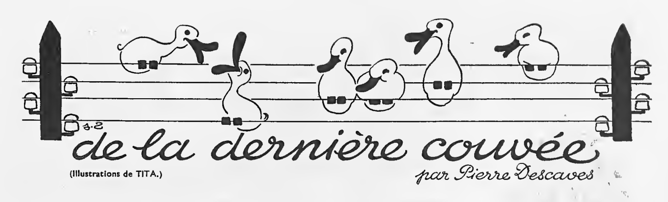
Et alors le rapprochement sera complet.

Henri de FORGE.



PUDEUR

(Dessin inédit de Socrate.)



de la dernière couvée

(Illustrations de TITA.)

par Pierre Descaves

MUSIQUE SACRÉE

Les « thés » du vendredi qu'organise cette grande dame de la société brésilienne sont très suivis, encore qu'un peu austères.



L'autre jour, elle convia l'assistance à écouter... religieusement . . . un concert de musique sacrée.

On demandait à la sortie au docteur Le P... ce qu'il pensait de la réception :

— Mais, fit-il doucement avec un léger accent chantant, j'ai l'impression de quitter un thé... « deum ! »

LA TÊTE DU PUBLIC

C'est une de nos plus gracieuses divettes, qui a eu de gros succès d'opéra comique, mais dont les débuts à l'écran furent accueillis avec des... mouvements divers.

Voici qu'on annonce, en tout cas, ses fiançailles avec un chirurgien-dentiste très fortuné, héros de la guerre, et fort sympathique.



On demandait au « futur » si sa femme abandonnerait planches et écran :

— Non, non, répondit-il, nous continuerons à... « opérer », tous les deux.

Alors le bon R... de dire :

— En somme, Simone avec les oreilles et les yeux, toi avec les dents... c'est se payer... sur la tête du public !

QUAND LE FISC S'EN MÊLE

Les nouvelles inquisitions que le fisc entend porter sur le contrôle des professions libérales ont provoqué les justes alarmes du corps médical.

A ce propos, le parfait chirurgien, Edmond D..., de Lille, disait le mot de la situation :

— J'aime mieux les fractures... que les factures !

UN OFFICIER QUALIFIÉ

Ce grand chef, qui est revenu mutilé de la guerre et dont les Parisiens aiment la populaire figure, n'a pas la réputation d'être très patient.



Avant son récent départ pour l'Afrique, il s'en fut consulter un grand spécialiste des maladies de cœur. L'examen terminé, le docteur allait rédiger ses prescriptions, quand le général G... s'écria :

— Vous avez le temps, docteur, moi... je pars. Je vous enverrai quelqu'un de tout à fait qualifié tout à l'heure pour chercher votre papier... Vous avez compris : c'est mon officier d'ordonnance !

UNE ÉLECTION COMMENTÉE

Le professeur G..., qui vient d'être élu à l'Académie des Sciences, est un homme de mérite, dont la compétence n'est pas discutée, mais dont les tendances ont rencontré de sérieuses résistances.

Sa nomination a été accueillie avec des mouvements divers.

Un de ses adversaires s'exclamait :

— Avec lui, l'Académie vient de choisir... un « brouillon » de culture !

RECONNAISSANCE DE PATERNITÉ

Un de nos confrères s'en fut, l'autre matin, trouver M. Tristan Bernard pour lui parler « affaires ». Puis :

— Ah ! mon cher maître, on m'a conté un mot de vous bien amusant. Un jeune homme voulait vous aider à mettre votre pardessus et vous lui avez confié: « Merci, mon jeune ami, mais... j'ai déjà tellement de peine à le mettre tout seul...»



Je trouve cela très drôle.

Et devant un Tristan Bernard, olympien :

— Au moins, le mot est bien de vous, mon cher maître.

— Mais oui, mais oui... puisqu'il s'agit d'un pardessus... je l'endosse !

LE PIED DANS LE PLAT

Cet éminent membre de l'Académie des Inscriptions, nonobstant son grand âge, joue les enfants terribles. Rien ne saurait arrêter sa verve malicieuse, souvent caustique, et parfois indiscrète.

Dans un dîner, récemment, après une boutade, il vit bien qu'il avait été trop loin et mortifié, il baissa le nez dans son assiette. Puis, pour s'excuser, il se tourna vers la maîtresse de maison :

— Chère amie, excusez-moi... A mon âge, on a déjà un pied dans la tombe...

— Et l'autre dans le plat ! murmura l'un des convives à l'oreille de sa voisine.

DEUX POIDS, DEUX MESURES

Mme Colette est à la fois parfumeuse, romancière et critique théâtral.

A ce dernier titre, elle a rendu compte des représentations où figurent Mme Cécile Sorel et Mlle Mistinguett.

On a remarqué qu'elle couvrit de fleurs la première et... d'épines la seconde.

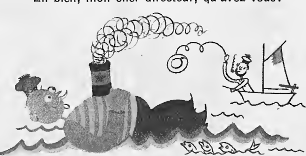
Et les mauvaises langues établissent un rapport de cause à effet dans ce fait que Mme Colette, parfumeuse, a été appelée à maquiller Mme Sorel, comédienne.

Mlle Mistinguett sait donc maintenant — si l'interprétation est exacte — à quoi s'en tenir !

UN BON DIAGNOSTIC

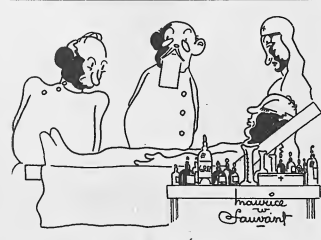
Le pétulant docteur Le M..., qui est aussi sénateur, fut, récemment, appelé en consultation — encore qu'il n'exerce que fort peu — chez ce puissant directeur d'une société de transports maritimes.

— Eh bien, mon cher directeur, qu'avez-vous?



— Je ne sais pas trop, fit le malade ; j'ai comme ça des choses qui m'oppressent.

— Je vois ce que c'est, conclut aussitôt le docteur Le M..., profession oblige ; mon cher, ne cherchez pas, vous avez... des vapeurs !

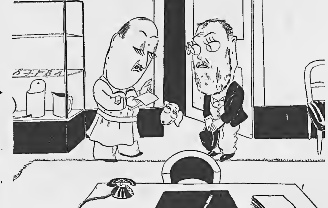


LES BLASÉS

— Cancer de l'estomac et gangrène du foie.

— Aucun intérêt... c'est du déjà vu !!

(Dessin inédit de M. Sauvant.)



— Alors, c'est compris? une cuillerée de cette potion avant chacun des trois repas... ne vous inquiétez pas, l'assurance paiera ça.

— Les trois repas aussi ?

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)

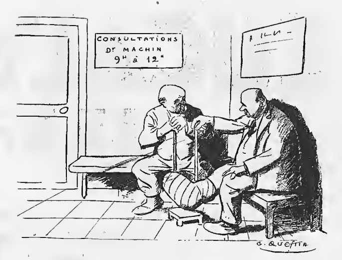


13



— Et quel genre de gomme faites-vous ?
— Une gomme... arabique.

(Dessin inédit de Toutirais.)



— Et vous, qu'est-ce que vous avez ?
— Euh, une autopsie-locomotive.

(Dessin inédit de Questiau.)

Marcel prangey.

L'INTERNE. — J'ai trouvé un point douloureux au niveau du tendon d'Achille.
LE MALADE. — Quel amour ! Elle m'appelle déjà par mon petit nom...

(Dessin inédit de Prangey.)



...Le professeur B..., chef de clinique, exposait, chaque dimanche, dans son cours public, les conclusions de sa science. Ce cours était à la mode. Il y venait même des gens du monde. On apprit un jour qu'une grande-duchesse russe, proche parente du tsar, viendrait assister à celui qui aurait lieu prochainement. Le professeur n'en dit rien : cependant, j'ai lieu de croire qu'il en fut intérieurement flatté. Son intention était de parler de la paralysie générale. Il prit ses précautions pour que son exposé fût appuyé d'exemples significatifs.

— Il me faudrait, dit-il à son principal assistant Rouillard, un beau type de P. G. dans la période d'excitation.

— ...Nous avons Cerise, répondit Rouillard. Il fait en ce moment un délire des grandeurs caractérisé.

On cherche M. Cerise : il se promenait à grands pas détraqués au milieu de la cour des agités. Sa figure resplendissait de béatitude. Il en est souvent ainsi au début de la maladie qui l'avait atteint ; le corps et le cerveau, avant de se dissoudre, connaissent des joies surhumaines, des sensations dont les hommes sains ignoreront toujours l'intensité corrosive.

—Bonjour, mon cher confrère ! dit-il au professeur la main tendue.

Pour l'instant, il se croyait un docteur illustre. Mais il n'avait pas de manie bien déterminée. Il se serait dit tout aussi bien empereur, millionnaire, poète ; se sentant capable, dans l'enthousiasme qui le pénétrait, de tout être et de tout faire.

Le professeur le fit asseoir sur un banc, lui demandant d'ouvrir la bouche et de croiser ses jambes. Puis, le touchant de la main droite, au-dessous du genou, il lui donne une petite tape.

— Quelle admirable activité dans la circulation du sang, dit le professeur à Rouillard, et comme cette figure respire le bonheur ! Sans l'absence des réflexes musculaires et ce léger tremblement du bout de la langue, qui croirait...

Il s'interrompit.

— On ne lui a pas encore donné son bromure, n'est-ce pas? fit-il.

— Non, dit Rouillard.

— Eh bien ! continua-t-il avec une cruauté paisible, qu'on attende pour le lui donner... Qu'on attende la fin de la leçon. Nous pourrons le montrer en pleine excitation. Il ne mourra pas pour avoir pris sa dose une heure plus tard.

A ce moment, le bruit de plusieurs voitures se fit entendre sur le gravier de l'allée centrale. Le professeur put arriver à temps pour présenter ses hommages à la grande-duchesse.

La grandeur environne ceux qui en sont revêtus d'un nuage invisible et magique. Le professeur ni ceux qui l'entouraient ne s'aperçurent que la duchesse n'était plus la femme des portraits qu'on avait d'elle. Ils furent excusables : elle-même l'ignorait. D'ailleurs, les désirs et l'adulation transfigurent. Nul, même parmi les moins respectueux des assistants, ne voulut remarquer que le balancement de ses hanches faisait penser à ces oiseaux qui ne sont à leur aise que sur les eaux ou dans le ciel. Une sorte de respect mystique gagna même les petites étudiantes russes (presque toutes juives et toutes révolutionnaires), plia leurs épaules maigres dans leurs corsages usés.

Derrière elle, prirent place ceux qui l'accompagnaient, les dames d'honneur, toutes plus âgées, un homme très jeune, et dont la pulpe carnée était si fraîche que ses lèvres fleurissaient, roses comme celles d'une femme, et un autre qui n'avait pas d'âge ni, pour ainsi dire, de figure. Il rappelait le diplomate dont a parlé Stendhal : « Pâle, long, mince, et ne disant rien sur rien ; telle était sa façon de penser. » Aussi bien, en vérité, était-il diplomate, et Français. Quel-qu'un qui ne faisait point partie du cortège se glissa doucement à sa suite et s'assit avec discrétion sur le banc inférieur de l'amphithéâtre, à une place où il pouvait dévi-

sager tout le monde. Il portait une redingote trop étroite qui faisait des plis dans le dos ; une cravate verte à pois rouges, des gants noirs, et le professeur comprit, à ce je ne sais quoi qui n'a pas de nom dans aucune langue, que ce monsieur était de la police.

Le professeur débuta d'une façon parfaite. Aucune allusion à la présence flatteuse de l'illustre personne qu'il avait devant lui : il faisait son cours, le cours ordinaire, hebdomadaire, didactique, avec la simplicité d'un spécialiste que rien ne doit émouvoir, des phrases tout unies, presque familières, que relevait le mystère des mots techniques, de même qu'à l'église, la vulgarité voulue du discours, chez certains prédicateurs, fait retentir davantage l'incompréhensible sonorité des citations latines. En même temps, il mettait quelque insidieuse complaisance à insister en termes décents, mais vifs, sur des détails scabreux. Car l'excitation des paralytiques généraux, au début de l'affection, s'étend à tous les sens. Au même instant que leur moi conscient est comme décapité de tous ces sentiments acquis et délicats que nous nommons moralité générale, dévouement, pudeur, ils se sentent formidablement enclins à toutes les passions, principalement celle de l'amour. Le professeur, avec une exactitude sèche, en citait les cas monstrueux ; quand il voyait les yeux de la duchesse se baisser un instant et battre ses cils, peut-être en éprouvait-il une satisfaction intérieure et perverse. Enfin, il annonça qu'il allait faire venir un sujet qui, justement, se trouvait dans la période d'excitation. Et M. Cerise entra.

Il ne regarda personne. Son imagination exaltée lui suffisait à peupler l'univers. Qu'il fût là ou ailleurs, il était heureux pleinement ; plus que pleinement, d'une façon débordée. Qu'on se représente un homme ivre d'un vin léger, titubant à peine, et dont la tête est dans les nues. Il faisait plaisir à voir, il communiquait l'allégresse. Ainsi se tenait-il la face épanouie, aimable, sympathique, amoureux d'avance de tout ce qui allait l'amuser, le doux inconscient devant cette assemblée curieuse.

— C'est l'état d'euphorie, expliqua le professeur. Puis, il demanda, se souvenant que M. Cerise l'avait appelé « son cher confrère » :

— Qu'est-ce que vous pensez de la médecine?

M. Cerise le regarda joyeusement, et dit avec un bon sourire :

— Les médecins, c'est tous des fous !

Il y eut, dans toute l'assistance, un petit frémissement discret, mais égayé. La grande-duchesse elle-même dissimula ses lèvres derrière son éventail, puis laissa reparaître une face pacifiée, attentive. Ces mouvements eurent un résultat : ils attirèrent les regards de M. Cerise. Peut-être la duchesse le désirait-elle, en raison de ce qui venait d'être dit tout à l'heure. M. Cerise, en effet, la fixa longuement. Il était très intéressé, les yeux lui sortaient de la tête. La grande-duchesse sentit passer en elle un de ces frissons où il y a moins de terreur que de délices. Elle attendit.

M. Cerise cria :

— Oh ! là là ! là là là !

Tout le monde attendit qu'il s'expliquât. Car on sentait qu'il allait s'expliquer. Il le fit tout d'un trait. Sa bonne face ronde respirait la conviction :

— Dire qu'il y a des hommes qui couchent avec des femmes comme ça !

Le professeur devint assez rouge et la duchesse très pâle. Puis on entendit une espèce de grincement sauvage : c'étaient les petites Russes dont la haine furieuse, ressuscitée, se changeait en satisfaction féroce. Puis un rire, envahissant, démesuré, redoutable, blessant : c'était toute l'assemblée qui éclatait. Il semblait qu'un voile se fut déchiré, que quelque chose qu'on n'avait pas vu, ni compris, par lâcheté ou par suggestion, apparaissait tout à coup, et que la grande-duchesse fût brusquement devenue une femme comme toutes les autres, dépouillée de son fard et de sa majesté, soumise au jugement des hommes. On riait, on riait toujours, et M. Cerise leva les yeux. Il eut le soupçon, dans sa pauvre cervelle bienveillante et obscurcie, qu'il avait peut-être proféré quelque chose d'énorme et de choquant. C'était un brave homme. Peut-être, avant d'être touché par le fléau, avait-il été galant. Il lui sembla qu'il devait se rattraper.

— Il n'y a pas à dire, fit-il, ça m'est arrivé !

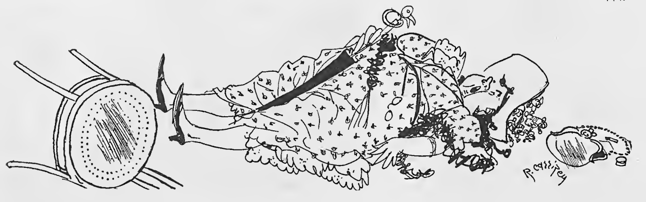
Ce fut du délire. La duchesse suffoquait. Le professeur, confondu, atterré, songeait : « Elle va se trouver mal. Mon Dieu ! mon Dieu ! Puis il faillit se trouver mal lui-même. Seul, au milieu de ces auditeurs déchaînés dont les mains battaient, oisives, l'agent de la Préfecture prenait des notes. Et le professeur se disait : « Tout est fini, maintenant, il portera ça dans les journaux ! »

M. Cerise, au milieu de l'ouragan qu'il avait soulevé, demeurait calme, un peu étonné, toujours cordial et amène. Mais une autre idée lui vint, qui fit naître en son âme une ombre d'humiliation :

« Ne serait-ce pas maintenant de moi qu'on se moque? Ma politesse ne méritait pas cet accueil ! » Il ajouta donc, par manière de correction :

— Mais je dois dire, à mon excuse, que j'étais saoul !

Pierre Mille.





— Faudra pas vous étonner, je suis comme Radio-Paris, je chante la « Marseillaise » après chaque émission.

(Dessin inédit de Touchet.)

Le coin des fines g......

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

CUISINE CHINOISE



Les Chinois et les Français, aime à répéter le Prince des Gastronomes, sont les deux seuls peuples de la terre qui aient inventé une politesse et une cuisine.

La cuisine chinoise est savante et ingénieuse. Ses complexes recherches s'apparentent à l'âme même de la Chine, minutieuse et subtile.

La richesse de ses combinaisons ne peut se comparer qu'à celle de l'alphabet chinois, qui comprend des milliers de signes.

Certaines préparations de la cuisine chinoise sont pour nous absolument déroutantes.

Les œufs vieillis — on mange, en Chine, des œufs de dix, de vingt ans, qui se paient très cher, et dont le goût est celui du homard — les ailerons de requin, les chiens sans poils, élevés spécialement pour la boucherie, et dont la chair rappelle celle de l'agneau, les canards laqués, séchés au soleil, les vers palmistes, qui offrent absolument l'apparence de quenelles, quand ils sont cuits, tout cela ne nous dirait rien.

J'ai rencontré, dans un hôtel du Limousin, un ancien magistrat colonial qui m'a conté que le grand régal des personnes qui assistèrent aux obsèques de la mère de Myn-Goon, roi de Birmanie, détrôné par le gouvernement britannique et réfugié en Indochine, était du riz préparé de la façon suivante : on avait gavé des chiens de riz, on les avait étouffés, puis enterrés, et l'on avait ensuite retiré le riz de leurs entrailles.

Cultivés avec des soins méticuleux, dans des jardins bien irrigués, les légumes chinois sont exquis.

Beaucoup nous sont inconnus.

Les fleurs, le cœur de palmier, les pousses de bambou sont fort utilisés.

On se régale de racine d'iris, de graines de pin pignon, on accommode les crevettes de mille façons.

Le potage aux nids d'hirondelles est fort prisé des vieux mandarins. Aphrodisiaque puissant et réconfortant idéal, il leur fait retrouver leur jeunesse et répare les forces dépensées au service de la Vénus céleste.

Ces nids sont composés de fragments d'algues marines, riches en iode et en phosphore, agglomérés par la salive de l'oiseau.

Voici la recette de ce potage fameux, qui n'acquiert toute sa saveur que lorsque les nids sont relativement frais.

POTAGE AUX NIDS D'HIRONDELLES

(Recette du chef d'un des derniers empereurs de Chine.)

« Faites un très bon consommé avec un poulet et un canard. Dégraisser et passer au tamis. Trempez les nids à l'eau tiède pendant une demi-heure, les débarrasser de toute impureté. Les remettre tremper dans une eau tiède un peu salée, jusqu'à ce qu'on puisse les diviser avec les doigts en fragments menus comme du vermicelle. Chauffez le consommé au bain-marie. Dès que l'ébullition se produit, y jeter les nids, fermer hermétiquement le récipient et laisser bouillir une demi-heure. »

Recettes pour le Français moyen.

Même en Chine, le potage aux nids d'hirondelles coûte fort cher. Mais vous pourrez en obtenir un succédané à prix doux en achetant chez un droguiste de *l'agar-agar*, algue du genre de celles dont se servent les hirondelles de Java, et qui offre les mêmes vertus... apéritives.

Vous coupez trente grammes de lanières d'agar-agar en petits morceaux d'un centimètre. Laissez gonfler dans l'eau froide pendant une demi-heure et faites bouillir dans un litre de bon bouillon pendant cinq à sept minutes.



NOUS RAPPELONS A NOS LECTEURS QUE " **RIDENDO** " EST UNE REVUE EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL.

L'ENTRÉE DU SALON D'ATTENTE, COMME CELLE DU SALON FAMILIAL, LUI EST INTERDITE.

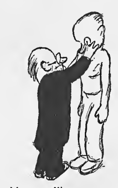


CHIRURGIE

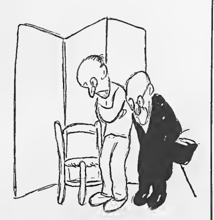
(Dessins inédits de Marcel Capy.)



LE DOCTEUR. — Votre foie n'est pas droit et vos genoux bien trop mous !



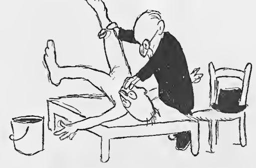
— Vos oreilles, pas pareilles et vos yeux ne sont pas mieux !



— Le cœur bat trop vite, je vous l'enlèverai tout de suite !



— Le poumon est trop gros, je le bifferai illico !



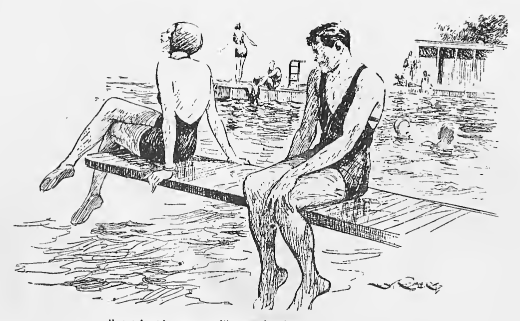
— Je sortirai aussi la rate, ma tâche est bien ingrate !



— Comme les yeux sont vitreux, j'en ferai sauter deux !

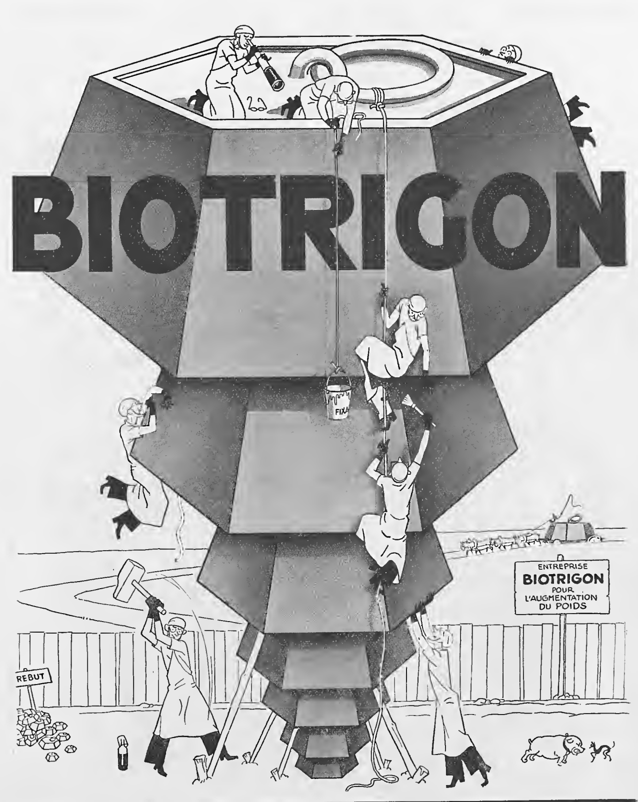


LE MALADE...
— Est-ce que vous coupez aussi... les cheveux ?



— J'at tricoté mon maillot moi-même.
— Ah ! Et vous êtes sûre de ne pas avoir sauté une maille ?

— De grâce, Monsieur le cambrioleur, avant de vous retirer indiquez-moi comment vous faites pour écouler la marchandise.
(Dessin inédit de Hyette Valmy.)

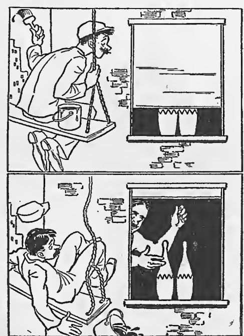

BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT
OVP

Ridendo

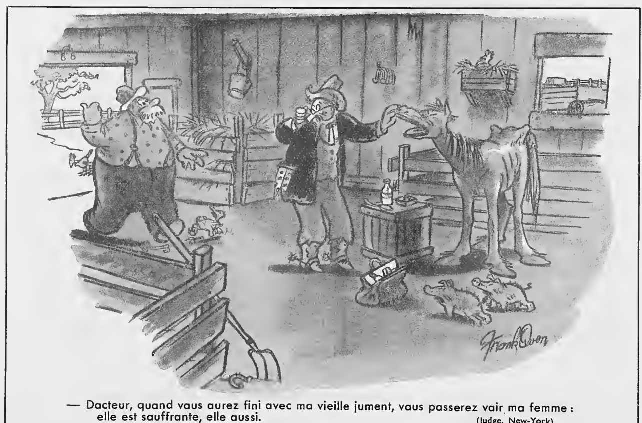
Chez les autres



MAL DE MER
— Regarde, papa, le gras bateau !
— Préviens-mai plutôt quand tu verras passer un taxi.
(Humorist, Londres.)



ILLUSION D'OPTIQUE
(Smokehaune, New-York.)



— Dacteur, quand vaus aurez fini avec ma vieille jument, vaus passerez vair ma femme : elle est sauffrante, elle aussi. (Judge, New-York)



la Loterie Comique

.Fantaisie inédite.

Monsieur Lebarbier,
rue Alphonse-Daudet
Tartarinville.

Cher Monsieur,

Tous mes compliments, heureux homme, qui pouvez encaisser cinq millions pour cent francs! On vous appellera désormais le Barbier de Séville, car vous avez fait un beau marché.

Vous possédez, en outre, ô veinard magnifique, l'inestimable privilège d'avoir les pieds chauds tout en gros lotant...

Permettez que je me présente : G. Desnourrains, marchand de cochons, sauf votre respect, humoriste et un peu poète à mes heures, car rien n'élève la pensée humaine comme la fréquentation de nos frères inférieurs.

Je possède en Limousin une porcherie modèle. Rien n'y manque : eau courante, éclairage électrique, auges cimentées, etc...

Mes truies mères sont incomparables et je les soigne avec amour, délice et orge. J'ai adopté pour devise : Faites aux truies ce que vous voudriez qu'on vous fît... Mes nourrains frétillants et roses sont ravissants quand ils s'ébrouent au soleil levant.

Il faut voir tout ce monde crier de joie lorsqu'on leur apporte la pâtée. Sûrement s'ils pouvaient parler ils entonneraient en chœur la Carmagnole :

Vive le son!
Vive le son!

Après cet éloge de porc épique, arrivons au but de cette lettre : mettez à ma disposition trois cents mille francs. Je double aussitôt mon commerce et nous partageons les bénéfices. Par association d'idées, je crois que chez moi, on en verra!

Jadis, j'ai sollicité d'autres commanditaires. Ils n'ont promis, puis se sont dérobés, me laissant en panne au dernier moment et me jouant ainsi un vrai tour de cochon.

En acceptant ma proposition vous passerez pour intelligent, les autres pour sots. Et puis vous aurez le grand honneur de devenir ainsi un Mécène de lard, pour lequel la graisse est toujours le berceau.

Je compte sur une prompte réponse et, tout en vous priant de les accepter, je me permets de vous envoyer

Six pieds fort bien truffés et six pour le gratin;
Ces douze pieds, Monsieur, font un alexandrin.

Votre tout dévoué,

G. Desnourrains.

Pour copie conforme :
Dr Fernand Vialle.

(Illustrations de A. Vallée.)

AXIOME

— S'il y a des maladies contagieuses, la Santé l'est sûrement aussi !

(Dessin inédit de Bécan.)

RECETTES GASTRONOMIQUES

Illustrations de J.-J. Roussau. par Georges BARBARIN

CONFITURES DE POIRES

Ayez un curé, un instituteur et un capitaine de gendarmerie en retraite. Hypnotisez-les avec les cours de la Bourse et soulagez-les de leurs disponibilités.

Brassez le tout. Triturez. Quand les poires semblent à sec, remettez-les sous la presse. Il sort encore assez de jus pour faire votre beurre, comme on dit.

Sucrez. Cuisez. Mettez votre confiture à l'abri pour les jours de déconfiture.

Et balayez les pelures dans l'égout.

▪ ▪ ▪

REIN FLOTTANT

Avec une licence Citroën, faites l'acquisition de reins sûrs. Les meilleurs sont ceux qui ont été lavés au vin blanc et sans calculs du propriétaire. Faites-les sauter à feu vif sans aller jusqu'au lumbago.

Ciselez et servez dans un baquet plein de vieux Madère.

▪ ▪ ▪

CERVELLE A LA NOIX

Procurez-vous un financier véreux, chez un fournisseur honnête. On en vend, frauduleusement beaucoup trop d'écervelés.

Trépanez-le. Extrayez la cervelle et lavez-la à



plusieurs eaux, car rien n'est sale comme le cerveau d'un homme de finance.

D'autre part, prenez à l'Académie ce qui se fait de mieux en vieille noix. Dépouillez celle-ci de son habit vert. Brisez-la, malgré sa résistance. Coupez en quatre, versez dans une casserole et, grâce à celle-ci, faites sauter la cervelle de l'homme compromis.

PIED DE COCHON



Prenez un malade notoirement insolvable.

Visitez-le, auscultez-le, bardez-le de soins. Attendez une année d'abord, puis une autre. Et envoyez-lui votre note d'honoraires.

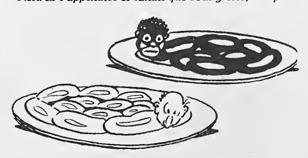
Il ne s'écoulera pas deux semaines avant qu'il ne vous joue un pied de cochon.

▪ ▪ ▪

BOUDIN-MAISON

Sacrifiez un mauvais client, surtout s'il a la tête près du bonnet et le sang qui monte à la tête. Saignez-le dans un saladier bien propre et battez le tout pendant que c'est chaud.

Retirez l'appendice et tandis que vous y êtes, une partie



de l'intestin grêle. Videz, lavez, emplissez et laissez refroidir graduellement.

De deux choses l'une : ou le client faisait de la leucocytose, et dans ce cas vous avez un magnifique boudin blanc. Ou bien le client s'absinthait et faisait de la cirrhose, et dans ce cas vous avez un magnifique boudin noir.

▪ ▪ ▪

PETITS CHINOIS A L'EAU-DE-VIE



Prenez plusieurs fœtus, autant que possible adultérins. Mettez de coté le placenta. Faites mariner quatre à cinq mois de suite. Et bouchez soigneusement dans de l'alcool à 90.

Vingt ans après, vous décantez. La partie solide représente les petits chinois à l'eau-de-vie. Et la partie liquide votre cognac... quotidien.

MACÉDOINE POÉTIQUE



Si vous aimez les vers, procurez-vous un beau tœnia. Faites-le revenir à la sauce muqueuse et dressez sur lit d'ascarides. Saupoudrez le tout d'oxyures et servez en petits pots.

■ ■ ■

TRIPES A LA MODE DE QUAND?

Vous ouvrez le premier venu, mais de préférence un obèse.

Laparotomez, prenez ce qu'il faut de tripes et recousez.

Si le sujet appartient au demi-monde, vous avez réservé de quoi faire de la galantine.

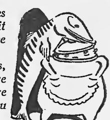


Si le sujet dépend des affaires étrangères, vous avez fabriqué une andouille-ambassadeur. Au bout d'une heure, à peu près, celle-ci tournera en eau de boudin. Et vous la servirez, avec du persil, dans la valise diplomatique.

A ce moment, vous vous apercevez qu'il ne reste plus de tripes, et que vous êtes contraint de remettre la préparation à on ne sait quand.

■ ■ ■

MAQUEREAU MAITRE D'HOTEL



Coupez-lui d'abord les nageoires au bistouri, sans quoi il vous glisserait dans les mains et mettez-le près d'une marmite.

Si la marmite lui rentre dedans, c'est bien un maquereau maître d'hôtel. Mais si c'est lui qui rentre dans la marmite, c'est un maquereau garçon de café.

■ ■ ■



PETS DE NONNE

Rien n'est aussi simple que cet entremets. C'est du vent avec de la pâte autour.

Le plus difficile, ce n'est pas d'avoir les flatulences, c'est de se procurer la nonne.

Georges BARBARIN.



.....Nouveau poste de secours pour croisements dangereux.

(Dessin inédit de Marcel Prangey.)

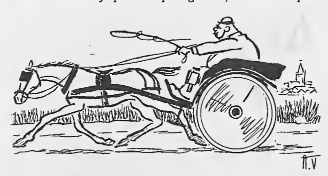


DONNANT DONNANT

par Jacques Des Gachons

(Illustrations de Vallée.)

Mon oncle Anfray avait, pour sa tournée de visites dans la campagne, un vieux tapecu ou tapecul — les deux s'écrivent assure Littré qui doit s'y connaître ayant été médecin dans le même temps et s'étant sans doute servi du même véhicule — un vieux tapecu, dis-je, dont les ressorts étaient assez fatigués. Il faut savoir que mon oncle pesait plus de 100 kilos et qu'il descendait de voiture pour un oui et pour un non. Le marche-pied, chaque fois, gémissait, mais mon oncle n'y prenait pas garde ; il n'était pas



médecin de marche-pied, n'est-ce pas ? Chacun son métier ; c'était l'affaire de Zidore, le garçon d'écurie. Mais Zidore qui savait bouchonner les chevaux ignorait l'art de soigner les marche-pieds.

Si bien qu'un jour, choqué par cette double négligence, le marche-pied céda sous le poids de mon oncle qui croissait d'année en année. Le pauvre homme tomba tout de guingois sur le bord de la route, se foula la cheville et s'en alla rouler, en sacrant je vous prie de le croire, jusque dans le fossé où il y avait très peu d'eau mais une boue bien grasse qui amortit la chute finale.

C'était pour épargner les forces de sa vénérable jument que, le docteur était descendu, un peu vite, avec l'intention de se dégourdir les jambes en montant la petite côte des Grelets du même pas que Riquette.

D'habitude, lorsque son maître descendait, Riquette se contentait de ralentir, cette fois elle s'arrêta tout à fait et tourna sa bonne tête pour voir ce qui se passait d'insolite... Tout de suite, elle comprit et se mit à hennir de toutes ses forces, de tout son cœur. C'est que Riquette était depuis vingt ans aù service de mon oncle qui avait depuis quelque temps un autre cheval et un tilbury plus confortable pour les longues courses, mais Riquette ne voulait pas être mise à la retraite... Elle entendait son maître gémir dans le fossé ; son devoir était d'appeler au secours.

Les Grelets étaient dans le temps, un domaine qui, trop près de la route de tout le monde avait été inondé par deux fois et que personne n'avait voulu rebâtir à nouveau. Il restait du dernier sinistre un petit corps de logis qui n'avait qu'un œil du côté du monde civilisé mais deux fenêtres sur les bois. C'est là qu'avait élu domicile, à une bonne demi-heure du bourg, un homme que mon vieil oncle n'aimait guère.

— Tais-toi, vieille dinde, criait mon oncle à sa jument, si Malau nous entendait ça ferait du propre.

Mais allez donc empêcher de crier à l'aide une brave jument qui voit son maître dans la boue du fossé et empêché de se mettre debout.

Malau avait entr'ouvert le volet de sa lucarne et tout de suite il avait reconnu la jument de son ennemi.

— I' a une Providence j'en étais sûr, marmonna le solitaire et il s'en fut déverrouiller sa porte.

Malau était le rebouteux du canton. De trois lieues à la ronde, on venait le consulter et il guérissait « le monde » pour rien, pour le plaisir, on le remerciait seulement en poulets ou canards, et, quand cela en valait la peine, en cochon.

Depuis quelques jours, il n'était guère en train et le pire était qu'il ne savait pas ce qu'il avait. Ça le tenait aux reins, dans la tête et jusqu'au fond des



entrailles. Dans l'instant où Riquette s'était mise à hennir, il était en train de se dire :

— C'est-i que j'vais crever ?

Il sortit avec un bâton, fit le tour des ruines, s'en vint jusqu'au fossé de la route.

— Bonsoir, Monsieur Anfray !

— Bonsoir, vieille fripouille...

— Vous êtes bien honnête...

— Et toi, tu as une fichu mine.

— Oui, je le sens, et c'est ben brave de venir comme ça pour me soigner... allons, donnez-moi votre main que je vous tire de là !..

— Faudrait un cric !

— J'ai apporté ma canne... elle nous aidera.

Ce ne fut pas une petite besogne, mais si Malau était courtaud il avait de « l'adresse dans les nerfs » comme il disait et bientôt « les deux médecins du pays » comme disaient les mauvaises langues marchaient à petits pas, l'un contre l'autre, sur le chemin qui mène de la route à la maison.

Riquette rassurée, silencieuse, tourna bride et se mit à leur suite.

— C'est égal, M'sieur Anfray, on peut le dire, quand vous tombez, vous tombez à pic. Parce que, voyez-vous, votre foulure, c'est trois fois rien tandis que ce que j'ai, ça vaut la peine de vous faire venir. Pas plus tard que ce matin j'cherchais le moyen de vous prévenir et vous êtes venu comme qui dirait à mon appel...

— Je m'en doutais. Tu m'as jeté un sort...

— Asseyez-vous là. Tendez votre jambe... Des foulures d'un quart d'heure, c'est un jeu d'enfant... attention, je vais tirer; c'est comme chez l'dentiste, ça fait mal avant de guérir...

— Aïe !

— Ça y est... Un peu d'huile calmante... Et vous allez vous occuper de moi... Donnant, donnant.

— Tu n'es pas un âne.

— On sait ce qu'on sait... mais à vous qu'avez des diplômes vous a-t-on appris à guérir les rebouteux ?

Et quand la consultation fut terminée, Malau se sentit tout regaillardi :

— Savez-vous, Monsieur Anfray, à qui qu'on doit une chandelle l'un comme l'autre ?...

— Au diable ?

— A c'te jument qui attend à la porte, bien cachée des gens de la route qui auraient jasé, après avoir brayé pour que je vienne vous tirer de votre mélasse et que vous veniez m'enlever ma fièvre.

***

Depuis ce jour-là, lorsqu'on parlait de Malau devant mon vieil oncle, il se taisait et quelquefois il laissait tomber ces mots :

— C'est entendu, il fait des entorses à la loi, c'est sa spécialité ; aussi il lui arrive de les guérir...

Jacques DES GACHONS.

CHEZ LE DOCTEUR

— C'est curieux... je ne vois rien... et vous dites, madame, que votre mari ne peut pas digérer ?...
— Oui, Docteur, c'est sa feuille de contributions qu'il a reçue et il ne peut pas la digérer...

(Dessin inédit de J.-J. Roussau.)

Le Gérant : P. DUCROCQ

Imp. E. DESFOSSÉS - Paris



BI-CITROL
MARINIER

GRANULÉ SOLUBLE DE CITRATES
MONOSODIQUE ET TRISODIQUE

EUPEPTIQUE
CHOLAGOGUE
ANTIVISQUEUX
DÉCONGESTIF

Littérature et Échantillons
LABORATOIRES **MARINIER**
52, Rue de Flandre, PARIS (XIXe)

O.V.P.

1re ANNÉE N° 6
20 Mars 1934

ABONNEMENTS
Un An (20 Numéros) : Frs 75.

Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS



DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL**

Secrétaire Général : PIERRE DUCROCQ — Secrétaire de Rédaction : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Marcel ASTRUC, Georges BARBARIN, Maurice BEDEL, Tristan BERNARD, Maryse CHOISY, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Hugues DELORME, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Jean DRAULT, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, Jacques des GACHONS, Hervé LAUWICK, Georges-Armand MASSON, Pierre MAC ORLAN, Odette PANNETIER, Maurice PRAX, André RANSAN, Max REGNIER, André THERIVE Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc... etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BECAN, BENIC, BERNAD, BIB, BILS, G. BOURDIER, Marcel CAPY, CARRIZEY, Roger CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, ELSEN, Abel FAIVRE, FALKE, André FOY, GENTY, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HEMARD, KERN, Robert LE NOIR, Maurice LEROY, PAVIS, PEDRO, Marcel PRANGEY, Georges REDON, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M. W. SAUVAN, SOCRATE, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MEDICAL

PRÉSENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

S. A. R. L. au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chéq. Post. : Paris 232-21 — R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

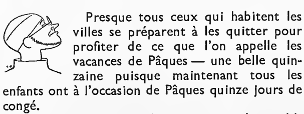
La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50 % sur les tarifs postaux. La série B tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d adresse.



LES JEUX ET LES RIS DE Ridendo

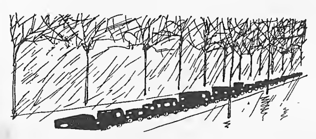
(Illustrations de J. Touchet)

par Robert DIEUDONNÉ



Presque tous ceux qui habitent les villes se préparent à les quitter pour profiter de ce que l'on appelle les vacances de Pâques — une belle quinzaine puisque maintenant tous les enfants ont à l'occasion de Pâques quinze jours de congé.

Certains parents ne s'aperçoivent guère qu'ils



ont des enfants que lorsque ceux-ci sont en vacances. Les enfants sont alors le beau prétexte d'un départ qui ressemble à une évasion.

— Vous comprenez, ces pauvres petits ont tellement besoin de grand air !

Et les parents aussi, naturellement !

Le père de famille ne peut pas toujours s'absenter si longtemps, mais la mère, pour cette fois, ne quittera pas ses petiots.

Beaucoup de femmes ont la campagne en horreur. Elles ne partent que pour dire qu'elles sont parties. Elles envoient des cartes postales pour montrer à leurs amies que toutes les occasions leur sont bonnes de quitter Paris, ne serait-ce que pour en être privées, et pour en goûter plus profondément les joies à leur retour.

Ce désir de grand air est une mode nouvelle.

On se déconsidère quand on ne va pas se rouler dans la neige entre Noël et le Jour de l'An.

Dans le cercle des relations, on échangerait des réflexions à voix basse :

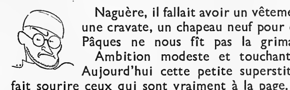
— Ils doivent être bien embêtés, ils ont passé chez eux leurs vacances de Pâques.

Qu'il pleuve, qu'il vente, on part, comme si l'on avait de l'argent de trop — et Dieu sait ce que coûte le moindre déplacement.

Je connais une jeune femme qui vivait largement des prodigalités d'un ami. Elle m'a dit, tristement :

— Ah ! mon petit, c'est la dèche ! Depuis que mon amant fait le week end avec sa femme et ses gosses, c'est mille balles par mois que j'ai en moins !

■ ■ ■

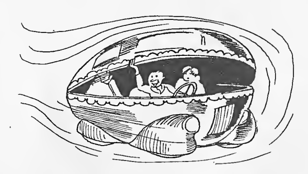


Naguère, il fallait avoir un vêtement, une cravate, un chapeau neuf pour que Pâques ne nous fît pas la grimace.

Ambition modeste et touchante ! Aujourd'hui cette petite superstition fait sourire ceux qui sont vraiment à la page.

Ce qu'il leur faut, c'est une voiture neuve (une voiture du dernier modèle, toute pareille à l'ancienne, mais dont le constructeur a rendu la carrosserie tout ce qu'il y a de plus aérodynamique, en affirmant qu'on gagne dix kilomètres à l'heure, comme si, hélas ! on n'allait pas assez vite comme cela !

Il faut être aérodynamique, sans quoi de quoi aurait-on l'air ?

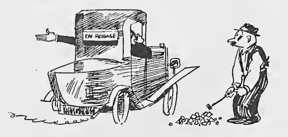


J'admire les constructeurs astucieux qui, quand ils nous vendent une voiture, affirment qu'elle est d'une solidité telle que nous n'en verrons pas la fin — ce qui, à la réflexion, n'est pas tellement

rassurant. Mais l'an prochain, il leur suffira de changer le bouchon de leur capot, pour que tous leurs clients aient l'impression insupportable de ne plus posséder qu'un affreux tacot démodé dont ils n'osent plus vanter les qualités.

Imaginez tout ce qu'il peut y avoir de dédain dans cette simple phrase.

— Tiens, vous avez encore votre vieille voiture ?



Une voiture fait mode, comme le chapeau ou le manteau de votre femme. Elle date, à cause d'un détail insignifiant autant qu'une robe très courte ou un chapeau Second Empire.

Et c'est pourquoi, à Pâques, on verra passer sur les routes, tant de voitures qui prendront l'excuse d'être en rodage pour ne pas s'élancer éperdument à travers le paysage.

En rodage — ce qui veut dire : « Attends un peu que mes articulations soient assouplies et comment que je te gratterai. »

Car les petites voitures pascales, toutes fraîches sorties de l'atelier, parleront encore tout naturellement l'argot des mécanos.

■ ■ ■

Et après tout, c'est peut-être pour vous, médecins, que les dieux ont créé ces loisirs.

Songez à tout ce que cet essor vous ramènera de clients !

La nourriture des hôtels n'est pas toujours parfaite. La sauce-maison qui accompagne tous les plats est la sûre provocatrice de toutes les maladies



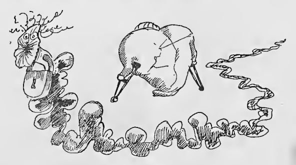
d'estomac. Les voyages suppriment les régimes. Je vous promets des réveils de dyspepsie, des acidités cuisantes et des dilatations que favorisent des repas avalés trop vite.

Voici des constipations qui s'entêtent parce que des départs matinaux ont changé toutes les disciplines de l'intestin.

Le foie rappellera qu'il existe parce qu'il faut bien arroser copieusement les repas d'un petit vin du pays ; de plus, l'hôtelier aura proposé au bon moment la meilleure bouteille de sa cave — dont il n'a plus que quelques échantillons, qu'il dit, pour assurer l'avenir ; car la meilleure bouteille d'une édition si épuisée, c'est comme les cheveux d'Eléonore, quand il n'y en a plus, il y en a encore.

Et sans parler naturellement des alcools et des apéritifs. Que ferait-on en voyage, si l'on n'allait pas au café ?

Je ne vous promets pas de coups de soleil — c'est peut-être prématuré — mais vous aurez des rhumes, des bronchites et des congestions pulmonaires, rapportés de ce Midi où l'on va quelquefois les guérir. Les gens du Nord se fient aux promesses du soleil, qui les tient quelquefois jusqu'au moment où il se couche — jusqu'au moment où le froid tombe sur les petites robes échancrées.



Je vous promets des neurasthénies, provoquées par ces excursions échevelées dans la voiture diabolique, où celui qui la conduit n'a pas une seconde de détente, où celui qui s'en fie au conducteur tremble à chaque virage et à chaque coup de frein.

« Et le cœur, docteur ! des palpitations inexplicables, mauvaises digestions, émoi dont le premier peut être charmant, mais qui renouvelé provoque petit à petit la même meurtrissure dont le vase de verveine fut fêlé.

Il ne faut pas oublier les accidents. Car vous pensez bien que la course des migrateurs ne va pas sans heurt et que les secouristes des carrefours ont déjà fait provision de paquets de pansements— si ce n'est de petites cuillers et de papier buvard.

Ne faites pas de projets, ne promettez pas d'aller dîner en ville. A l'heure du porto, un coup de téléphone vous rappellera que vous n'êtes pas sur la terre pour sucer la queue des écrevisses à la nage et que vous avez une mission à remplir. Au kilomètre K, un roadster a été envoyé dans le trou du fossé par le camion d'un service rapide,

TOUBIBS vus par BIB



PROFESSEUR H. ROUVIÈRE

comme une bille de billard russe. Carambolage qui finira par une amputation ou une trépanation.

Mais si l'on pensait à tout ce qui nous menace quand nous montons dans une auto, ce serait la ruine d'une des plus florissantes industries françaises.

Mais le fait même que l'automobile est à la portée des bourses les plus modestes — si l'on en croit



ceux qui en encouragent le développement à croire qu'ils ignorent le prix de l'essence, en détourne déjà certains snobs.

Nous avons maintenant la croisière. La croisière fait riche. Si l'on disait que la croisière n'est qu'une forme nouvelle du train de plaisir, on fâcherait les nouveaux « croiseurs ». On va, en paquebots complets, visiter la Norvège, ou les Baléares ; on va voir Naples sans en attraper le mal et bien souvent on n'en meurt pas. Le steamer n'est plus qu'un magasin « Uniprix » avec trois comptoirs, qui sont les trois classes.

On fait des relations, ma chère ! On ne descend de bateau que pour monter dans l'autocar. Les côtes d'Espagne en six jours, l'Irlande en une heure et demie, avec un guide qui ne vous laisse rien perdre des beautés naturelles ou artistiques. Sur le paquebot : bridge, poker, bals et cocktails.

Et allez donc fuir les barbeurs, quand vous êtes sur un rafiot, en pleine Méditerranée !

On part avec toutes les illusions que peut donner une belle affiche, un énorme navire, sous un ciel bleu, sur une mer calmée.

— Sur un grand bateau, voyons ! on n'a pas le mal de mer.

Voire ! j'en ai vu, penchées le long des bastingages, de jolies femmes qui ne songeaient plus à être belles et qui disaient : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! »... Elles auraient sacrifié leur vertu, leurs scrupules ou leurs serments à celui qui les aurait débarquées.

Mais le mal de mer est un mal qui vous quitte dès que l'on pose le pied sur le plancher des vaches — sauf le respect — et quand on est guéri, il faut bien mentir un peu.

— Oh ! un voyage délicieux !... La Grèce !... Cette « Cropole » !

Seulement, c'est l'irrévocablement dernier et l'on préfère encore mourir de sa belle mort — c'est-à-dire sur un arbre de la route !

■ ■ ■

Mais après cette évocation tragique, permettez-moi une évocation sentimentale.

Je songe à ces amants qui attendent le départ de la semaine prochaine avec la plus amoureuse impatience. Ils se sont connus cet hiver, ils vivent chacun de leur côté, ils désirent les vacances de Pâques pour partir, se trouver tous les deux, loin du monde — tous les deux, tout seuls !

Comme qui dirait un voyage de noces et une lune de miel.

Les fous ! ne savent-ils pas qu'aucune passion ne résiste à un voyage, à cette intimité où les caractères se montrent comme ils sont ? Ils se voyaient chaque jour et peut-être même chaque soir, mais ils se quittaient — ce qui est un bonheur dont on ne se rend pas compte. Pendant des journées et des journées, ils ne se quitteront plus et dès la première nuit, ils s'apercevront qu'ils se sont tout prouvé, qu'ils se sont tout dit, et qu'ils n'ont plus rien à se dire. Ils se disputeront sans doute le troisième jour ; le quatrième jour, elle regardera passer un jeune homme, il tournera la tête au passage d'une jeune femme. Ils reviendront enfin avec la hâte de revenir.

Il lui dira en la quittant : « A quand ? »

Elle lui répondra : « Je te téléphonerai ! »



Elle ne téléphonera pas ; et il en sera ravi, malgré une petite blessure d'amour-propre.

Elle confessera à une amie :

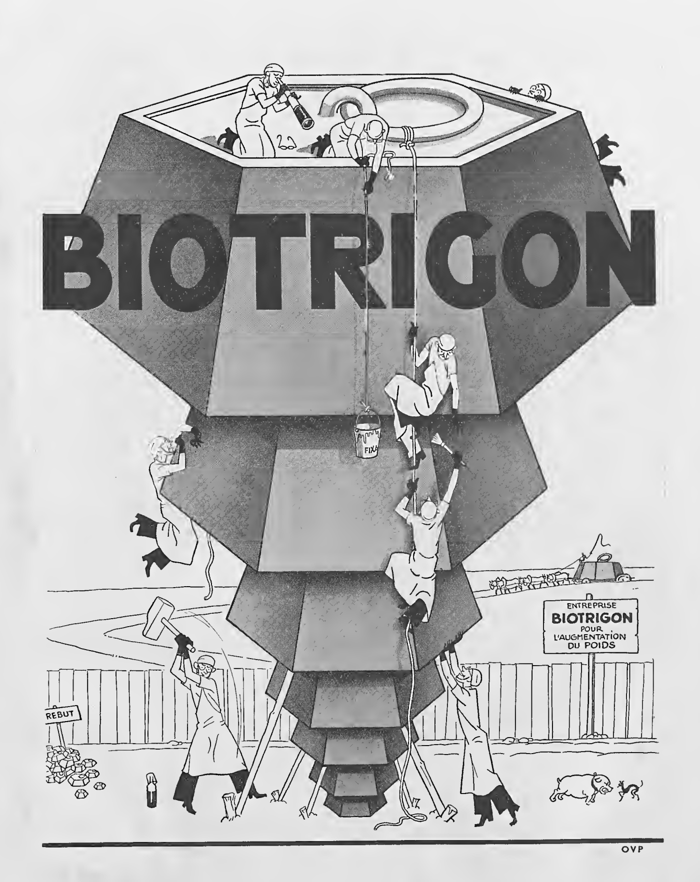
— Je me suis bien trompée, il est impossible !

Et lui, si un camarade lui parle d'elle, lui répondra :

— Ah ! mon vieux, je l'ai échappé belle !

Ils n'ont rien de grave à se reprocher. Ils ont fait ensemble un petit voyage d'amoureux...

Robert DIEUDONNÉ.


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT
OVP



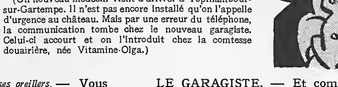
— Ce malade, messieurs, homme scrupuleux, a perdu la raison en s'obstinant à établir une sincère déclaration fiscale. (Dessin inédit de Elsen).



AUTOMÉDECINE

par Georges Barbarin

Illustrations de KERN



(Un nouveau médecin vient d'arriver à Topinambour-sur-Gartempe. Il n'est pas encore installé qu'on l'appelle d'urgence au château. Mais par une erreur du téléphone, la communication tombe chez le nouveau garagiste. Celui-ci accourt et on l'introduit chez la comtesse douairière, née Vitamine-Olga.)

LA COMTESSE, *minaudant sur ses oreillers.* — Vous allez me tirer de là, docteur.

LE GARAGISTE. — Montrez-moi votre zinc, madame.

LA COMTESSE. — C'est une petite misère physiologique...

LE GARAGISTE. — Parfait :... *(Réfléchissant.)* Panne d'essence ou de carburateur ? *(Il tire le drap et hoche la tête.)* Châssis ancien... *(Pensif.)* C'était de la bonne fabrication. Y a encore rien de tel que les grandes marques.

LA COMTESSE, *flattée.* — Oh ! docteur !... Je crois en vous comme en Dieu.

LE GARAGISTE, *modeste.* — Hélas ! Madame...



Je ne suis même pas Citroën. *(Il tâte.)* Vous avez le pont arrière encrassé...

LA COMTESSE. — Madona !

LE GARAGISTE. — Il y a du jeu dans les bielles... *(Après réflexion.)* Le mieux serait évidemment de tout balancer et de prendre un châssis neuf.

LA COMTESSE. — Alors, c'est irréparable.

LE GARAGISTE. — Je n'ai pas dit ça... On peut roder les soupapes.

LA COMTESSE. — N'est-ce pas?

LE GARAGISTE. — Avez-vous une bonne fourchette ?

LA COMTESSE. — Encore assez... Oui, docteur.

LE GARAGISTE. — Et comment se font vos départs ?

LA COMTESSE. — Heu !... pas si foudroyants que dans ma jeunesse.

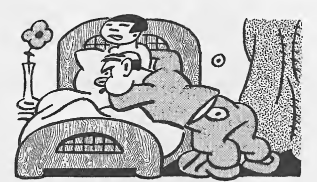
LE GARAGISTE, *clignant de l'œil.* — Hein ! suffisait de toucher la manivelle. Ça partait au quart de tour.

LA COMTESSE, *gagnée malgré elle.* — C'est peut-être le démarreur qui est coincé.

LE GARAGISTE. — Ou la magnéto qui se dérègle.

LA COMTESSE. — Docteur, je vous en supplie. Tentez l'impossible.

LE GARAGISTE. — Entendu, belle dame.



On vous réaimantera. *(S'inclinant.)* A votre disposition pour tous dépannages ultérieurs... *(Grand siècle.)* Je vous présente mes hydrocarbures...

(Il sort et la caméristе l'introduit chez la vicomtesse.)

LA COMTESSE. — Au moins, voilà un médecin moderne ! Quel dommage que je n'aie plus vingt ans !

CHEZ LA VICOMTESSE

LA VICOMTESSE, *désignant son ventre.* — Docteur, ça me tient ici... et là...

LE GARAGISTE. — Primo, relevons les housses. *(Il rejette le drap.)* Mâtin ! *(Connaisseur.)* Carrosserie aéro-

dynamique ! *(Admiratif.)* Lignes fuyantes... Modèle 1934...

(S'asseyant au bord du lit.) Il me semble vous avoir vue au Salon.

LA VICOMTESSE, *d'une voix angélique.* — Docteur, c'est, ma foi, possible.

LE GARAGISTE. — Comme elle dit bien ça !... Vicomtesse, je l'avoue, j'ai un faible pour votre claxon.

LA VICOMTESSE, *découvrant un ventre parfait.* — Jurez-moi sur ce que vous avez de plus sacré que je n'ai pas l'appendicite.

LE GARAGISTE, *tâtant et auscultant tour à tour* — Je le jure, sur ce que j'ai de plus cher, sur la Rolls et l'Hispano.

(Il retâte et réausculte avec un intérêt croissant.)

LA VICOMTESSE, *inquiète.* — Docteur, ce n'est pas sérieux ?

LE GARAGISTE, *égaré.* — Si. J'ai une fièvre de 30 ampères.

LA VICOMTESSE. — Et vous êtes venu quand même ?

LE GARAGISTE, *sans l'entendre.* — Quels phares !... Quels amortisseurs !...

LA VICOMTESSE, *se refourrant sous les draps.* — Alors, rien de grave à votre avis ?

LE GARAGISTE. — Non, à condition que je vous revoie au garage. Les engins de luxe sont fragiles et veulent des soins spéciaux. *(Se levant.)* Je reviendrai dès demain... pour surveiller l'allumage.

LA VICOMTESSE. — Docteur, que de reconnaissance !

LE GARAGISTE. — Y a pas de quoi, madame. C'est cent francs.

Georges BARBARIN.

— Docteur, j'ai quelque chose qui me pique sous la paupière...
— Alors, mon enfant, nous allons nous rincer l'œil... Déshabillez-vous.

(Dessin inédit de Marcel Prangey.)



Dès sa naissance il fut fossile
Et fit sans y être invité
De la diarrhée infantile
Et du croup à satiété

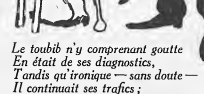
Le toubib dit : « Ce cachectique
Sous trois jours sera calenché ! »
Mais il ne posa pas sa chique,
Et tint le coup, quoique amoché,

Les premiers temps on n'y put croire ;
Puis chacun en prit son parti,
Et ce tuberculeux notoire
Survécut petit à petit.

Alors, égrotant intrépide
Il grandit en ayant pour jeux
Un scorbut qui le fit fétide,
Un rupia qui le fit galeux.

Il collectionna des pustules
Et des ulcères virulents ;
Des impétigo, des fistules ;
Des trucs encore plus répugnants.

Puis il eût de l'épilepsie
Avec un diabète de choix ;
Après quoi — simple fantaisie —
Il fût gâteux pendant six mois.



Le toubib n'y comprenant goutte
En était de ses diagnostics,
Tandis qu'ironique — sans doute —
Il continuait ses trafics ;

Devenant d'abord hépatique
Puis néphrétique et gangréneux.
Coxalgique, albuminurique,
Hémiplégique et scrofuleux.

On lui coupait des tas d'affaires :
Glande, appendice, et cætera ;
Mais il encaissait les cautères,
Et vivotait couci-couca.

Et même en vieillissant, le drôle
Pour montrer ses divers talents,
Chipait la petite rougeole
Avec la grande, en supplément.

Et le toubib gonflé de rage
Grognait : « Ce bougre est affolant !
Le gaillard en prenant de l'âge,
Se fout de moi, c'est évident ! »



Or, vers sa cent troisième année,
L'égrotant vit — simple hasard —
La fleur de ses ans moissonnée
Par un taxi qui rentrait tard.

Et le toubib dit : « C'est ma veine !
Depuis cent ans j'essaye en vain
D'avoir sa peau ! Et, pour ma peine
Le gniaf me glisse de la main !

Travaillez donc la vie entière !
Faites un effort persistant !
Du mystère de la matière
Cherchez le secret rebutant !

De votre art ayez l'habitude !
Un chauffard vient, plus ou moins soûl,
Sans avoir fait la moindre étude
Et réussit du premier coup.

Texte et dessins de Joseph HÉMARD.





— Alors, voyons, cette constipation.

— Oh, docteur, ce matin je n'ai pas fait de quoi bourrer votre pipe. (Dessin inédit de Pierre Fau.)



CONSULTATION

— Vos parents n'étaient-ils pas, eux aussi, frappés d'amnésie ?

— Il y a de grandes chances, docteur : je suis un enfant trouvé. (Dessin inédit de Questiau.)

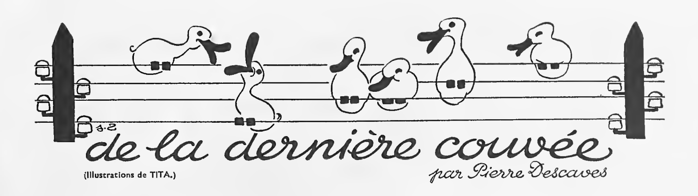


LE DOCTEUR CHASSE

— Méfiez-vous, Docteur... C'est ici chasse gardée et le garde n'est pas commode...

— Rien à craindre... c'est moi qui le soigne et je lui ai ordonné hier de rester couché pendant huit jours.

(Dessin inédit de J. J. Roussau.)



de la dernière couvée

(Illustrations de TITA.)

par Pierre Descaves

LA CAMARDE

On sait que le Président Daladier arrivait au pouvoir précédé de la coquette réputation d'un homme à poigne.

Ses amis avaient répandu la légende d'un chef, énergique et résolu et, sur leurs lèvres empressées,



fleurissait l'image : *Le taureau de la Camargue*, rappelant les origines vauclusiennes du député d'Orange.

Après la tragique fusillade du 6 février, un conseiller municipal de Paris disait à un député de l'Est, zélateur du cabinet Frot-Daladier :

— Votre taureau de la Camargue, il faudra le débaptiser et l'appeler maintenant : Le taureau de la Camarde.

■ ■ ■

UN SIGNALEMENT PRÉCIS



Cet ancien chef de la police se trouvait l'autre soir, en soirée, et naturellement était très entouré. On l'interrogea, à un moment donné, sur les scandales passés, présents et futurs :

— Mais, dites-moi, fit une dame, pour l'affaire Oscar D..., vous y croyez, vous, à cette histoire de marin.

— Si j'y crois ! Et étant donné la position du corps de la victime, je puis même vous donner son grade : ...un aspirant.

LE CONSEIL DES ANCIENS

Le soir de la constitution du cabinet Gaston Doumergue, on soumettait la liste ministérielle au brave professeur G... qui a eu de très nombreuses relations et beaucoup de clients au Parlement.

— Hum, fit-il, après l'avoir parcourue. Pas très jeune, ce personnel. Tenez, j'en vois là-dedans sept qui n'ont plus de prostate... Il est vrai que deux autres sont « Immortels ».

■ ■ ■

QUAND DON JUAN SE RANGE

Ce jeune premier de cinéma, qui d'un poing brutal décoiffait encore l'été dernier des noctambules à Montmartre, a la réputation d'être, comme on dit entre hommes, bien constitué.

Il paraît même que c'en est une véritable curiosité. Ce qui ne manqua pas de favoriser les conquêtes de ce Don Juan.

Mais Don Juan s'est récemment rangé. Il a pris femme. Et, prévoyant, l'autre jour, il annonçait à un camarade qu'il allait signer une assurance sur la vie.

— Quelle débandade ! constatait l'ami en contant cette histoire.



FERMETURE OBLIGATOIRE

Il y a dans le quartier d'Auteuil un tout petit, tout petit cimetière.

Evidemment peu fréquenté.

Mais l'autre matin, les promeneurs furent tout surpris de voir la porte du cimetière fermée. A la porte pendait une pancarte :

— Fermé pour cause de décès !

Rien n'est sacré pour un... mystificateur !

ÉCLAIREZ VOTRE LANTERNE

Il paraît que cet ancien Président du Conseil, un des plus jeunes que nous ayons eus, souffre d'un... écoulement chronique, contre lequel les meilleurs spécialistes, consultés, n'ont encore rien pu faire.

Or, cet homme politique fut récemment sur la sellette et les ennuis qu'il éprouva provoquèrent une recrudescence du mal.

On dut le passer à la sonde électrique... Quand M. Fran.., Bo... connut ce détail, il s'exclama :

— Pas étonnant qu'il essayait de nous faire prendre sa vessie pour une lanterne !

■ ■ ■

LES DANGERS DE L'INCOGNITO

Une de nos Excellences, médecin dans le « civil », se trouvait dernièrement au stade Jean-B..., où il asstistait « incognito » à un grand match de rugby, sport qu'il pratiqua jadis et dont il est resté très friand.



Or, peu avant la mi-temps, on réclama, au haut-parleur, un médecin pour un joueur, qui venait, blessé, de regagner le vestiaire.

— Y vas-tu, demanda à l'Excellence, l'ami qui l'accompagnait?

Débat cornélien dans la conscience du ministre-médecin.

Fort heureusement, le haut-parleur annonça :

— Nous avons un médecin, merci...

Mais M. Qu..., Ministre de l'Agriculture, avait eu chaud.

■ ■ ■

LE PREMIER PAS

Daube-t-on assez sur notre Justice, ses arrêts et ses gens?

On cite, à cet égard, un mot du fameux financier Rochette :

— En a-t-on dit assez de mal des juges français? Eh bien, moi qui les connais bien, je puis vous affirmer que lorsqu'on les voit, pour la première fois, on est inculpé ; la seconde fois, on est devenu un « client » ; la troisième, c'est en « ami » qu'on se présente.

En somme, il n'y a que le premier pas... qui coûte !

ROMAN A DÉCOUPER

Comme beaucoup d'autres branches d'activité, la médecine mène à tout... à condition d'en sortir.

Mais on sait que sans en sortir, d'habiles praticiens mènent de front de nombreuses affaires.

C'est ainsi que le professeur J. L. F... a un aussi joli « brin de plume » qu'un habile bistouri.



On assure qu'il avait terminé un roman destiné à un grand journal. La direction de ce quotidien aurait finalement renoncé à cette publication. Et le motif serait bien... dans la note :

— Le roman est impossible à « découper » en feuilletons.

— C'est bien le premier « découpage » que rate notre ami, estimait le docteur V..., à qui on contait l'histoire.

■ ■ ■

CRITIQUE... LITTÉRAIRE

Aux curieux de sensations fortes, annonçons qu'une maison d'éditions placée sous le vocable du titre d'un roman d'Anatole France, a publié un livre intitulé : « *La lumière du sexe*, rituel d'initiation satanique selon la doctrine du troisième terme de la Trinité. »

On interrogeait sur ce livre le bon poète Léon-Paul F... :

— Je ne peux pas dire que ça n'a ni queue ni tête ! En effet, pas assez de tête... mais, en revanche...

■ ■ ■

UNE EXCLUSIVITÉ

Cette jeune et célèbre « danseuse nue » régale, chaque année, ses amis d'un petit gala, au cours duquel elle esquisse pour eux seuls ses pas les plus hardis.

Il y avait chez elle, l'autre soir, une belle galerie pour la voir ainsi évoluer sans voiles... et de si près.

Le docteur Bo... qui était parmi les invités fut le premier à féliciter l'hôtesse de sa soirée :

— Je puis vous assurer, fit-il, que vous êtes la seule de mes clientes à pouvoir vous permettre ça... votre nu... c'est un peu, comme une exclusivité !

Flatteur pour Mlle Colette A.. Peu gentil pour les autres clientes.



ICI, TOUS ÉGAUX

(Dessin inédit de Socrate).

Le coin des fines g......

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

TRUFFES

On servait des truffes à la serviette, brunes, dodues et parfumées comme les belles esclaves d'un harem éthiopien.

— Docteur, demanda à son voisin de table une personne dont les yeux verts et les lèvres charnues criaient l'irréfutable aveu d'un de ces tempéraments qui réjouissent l'amant et inquiètent le mari, docteur, dites-moi la vérité : les truffes ont-elles réellement les vertus qu'on leur attribue?

Le docteur, qui approchait de la soixantaine, regarda la jeune femme avec un air indulgent et malicieux.

— Je vous répondrai d'abord, chère Madame, par la bouche d'une des lumières de la médecine, le fameux Galien, qui a écrit que la truffe produisait une excitation générale prédisposant à la volupté...

— Hé! Hé! fit la jeune femme en se passant la langue sur les lèvres.

— Je vous répondrai ensuite par la bouche d'un poète :

Je suis pour une belle un ragoût si charmant,
Lorsque son ardeur est extrême,
Qu'elle a plus de profit et de contentement
A me donner à son amant
Qu'à me garder pour elle-même...

Evidemment!

— Enfin, pour terminer, je vous citerai l'avis d'une grande autorité gastronomique, Brillat-Savarin, qui affirme que la truffe rend les femmes plus tendres et les hommes plus aimables.

— Alors, je vais en reprendre...

— Et maintenant, chère madame, je vais vous raconter une histoire... Savez-vous que sans l'existence de la truffe Napoléon n'aurait jamais pu être père?

La jeune femme ouvrit des yeux ronds.

— Parfaitement! Napoléon s'était marié pour avoir un héritier... L'héritier se faisait attendre...

— L'empereur, docteur, ne mettait peut-être pas assez de cœur à l'ouvrage...

— Comme l'a dit Boileau : « Vingt fois sur le métier... »

— Oh! vingt fois, fit-elle en baissant les yeux, on n'en demande pas tant...

— L'empereur entendit parler d'un jeune officier dont les bonnes fortunes étaient célèbres et qui semait des bâtards à tous les coins de lit...

— Au fond, c'était un garçon dangereux...

— Il le fit venir, lui demanda comment il s'y prenait : « C'est très simple, fit l'officier, je suis de Sarlat, pays des truffes... Pour me préparer aux travaux de Vénus, je mange toujours, comme faisait mon père, une dinde copieusement truffée et je bois une bouteille de champagne sec. » Napoléon suivit le conseil. Le résultat en fut l'Aiglon.

— Pour moi, voyez-vous, docteur, je ne suis pas ambitieuse, n'étant qu'une petite bourgeoise : ce n'est pas tant ce dénouement qui m'intéresse, c'est la mise en train...

— Je vais toujours vous donner la recette de la *Dinde truffée à la Périgourdine*, comme je la fais chez moi, d'après un vieil auteur.

DINDE TRUFFÉE A LA PÉRIGOURDINE

Ayez deux ou trois livres de truffes bien brossées.

Quand elles sont bien nettoyées, vous enlevez la pelure que vous hachez très fin.

On retire de la dinde tout ce que l'on peut de graisse. On plume la bête, on l'épluche.

Mettez ensuite dans une casserole un morceau de beurre et les truffes, sel et épices.

Passez-les sur le feu pendant environ 10 minutes. Ajoutez-y les parures de truffes hachées et la graisse pilée.

Si la graisse manquait, on ajouterait des débris de lard pilé.

Vous introduisez le tout dans la dinde que vous avez eu le soin de vider par la poche et vous la briderez de manière à ce que rien ne s'échappe.

Couvrez la dinde et ficelez-la avec une barde de lard. Puis, masquez-la dans une casserole ou braisière avec des débris de veau, un rond de papier par-dessus.

Faites cuire à petit feu et servez avec la sauce, dans laquelle vous mettez des parures de truffes hachées.

LES PHÉNOMÈNES

— Vous ne voulez pas de celui-ci ? Attendez, j'ai votre affaire. J'en ai un qui est né avec un portefeuille dans les bras et des dents en or dans la bouche. En prenant soin de sa santé, vous pourrez en faire un ministre ou un financier. (Dessin inédit de Carrizey).



Chez les autres



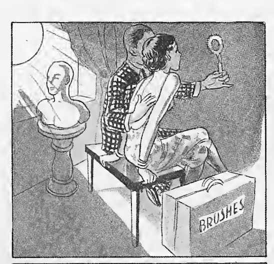
— Vous avez la vue très courte... quel est votre métier ?

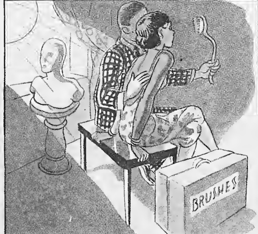
— Astronome. (Passing Show Londres).



LE MÉDECIN DE LA PRISON. — Avec une telle fièvre, il ne faut pas sortir la nuit.

(Sutierrez, Madrid).







HÉLIOTHÉRAPIE

(Hooveg Louisville).



Tout le monde sait que les nudistes parisiens ont ressuscité à Villennes, coin charmant de la banlieue, le défunt Paradis Terrestre. Dans l'île réservée à leurs ébats, rien que des Adams petits et grands et des Eves grandes et petites. Au vestiaire, les vêtures surannées imposées par des préjugés archaïques! Au rancart, les draps et les étoffes dissimulant les trésors dont la Nature nous a dotés! A la gare (de l'Ouest-Etat), les dessus et les dessous exigés par une décence mal comprise et par les Pères la Pudeur du Sénat et de la Magistrature! Les voiles sacrilèges sont tombés. Voici enfin, dans leur naturelle expansion les corps humains libérés de toutes entraves. Ils s'épanouissent en pleine apothéose. Tous les ventres sont beaux ; toutes les formes sont appétissantes ; toutes les jambes sont sculpturales ; tous les seins sont harmonieux — et, en plus, tous les cœurs sont harmoniques ; car ils communient dans le culte unanime de la Beauté. De cette détente organique naît, spontanément, une véritable entente cordiale et l'aine visible remplace avantageusement la haine cachée.

M., Mme et Mlle Palinsol, fervents nudistes, sont des assidus de Villennes. Toutes les fois que son commerce de denrées alimentaires le lui permet, M. Palinsol, accompagné de Virginie, sa femme et d'Etiennette, sa fille, gagne la gare Saint-Lazare, saute dans le premier train en partance et s'empresse vers Villennes, où la bienveillance d'une municipalité à la page, tolère que les dermes s'aèrent sans restrictions et que les chairs s'enivrent sans réticence de tes radiations, ô soleil, toi sans qui les anatomies humaines ne seraient que ce qu'elles sont.

Au cours de ces fréquents voyages, un jeune graveur sur bois, Cyprien Brindor, citoyen de Poissy, a, quoique vêtue, remarqué Etiennette. L'ayant remarquée, il n'a pas hésité à la suivre ; l'ayant suivie, il s'est informé civilement de son état civil et a compulsé son pedigree. Aussi, prenant un jour à deux mains son courage et une paire de gants, se présente-t-il ce matin-là au bureau de M. Palinsol, auquel il se fait annoncer par le port d'une carte de visite.

●

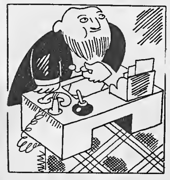
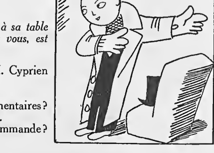


Tableau Vêtu



M. Palinsol, habillé comme vous et moi, est assis à sa table de travail. Cyprien Brindor, habillé comme moi et vous, est invité du geste à s'asseoir sur une chaise.

M. PALINSOL *(lisant la carte de Cyprien)*. — M. Cyprien Brindor?

CYPRIEN. — Oui, Monsieur!

M. PALINSOL. — Vous avez besoin de denrées alimentaires?

CYPRIEN. — Tout le monde en a besoin ; mais...

M. PALINSOL. — Vous venez pour me faire une commande?

CYPRIEN. — Non, Monsieur, une demande.

M. PALINSOL. — C'est moins intéressant.

CYPRIEN. — Monsieur, je n'irai pas par quatre chemins. J'aime Mademoiselle votre fille.

M. PALINSOL. — Etiennette?

CYPRIEN. — Quel joli nom! Je l'aime pour l'avoir rencontrée maintes fois dans le train de Villennes.

M. PALINSOL. — Ah! ah! Je vois, vous êtes nudiste!

CYPRIEN. — Non, Monsieur, je suis graveur sur bois!

M. PALINSOL. — Ça n'empêche pas.

CYPRIEN. — Bien sûr, mais je ne voudrais pas vous induire en erreur. Je ne suis pas nudiste.

M. PALINSOL. — Pas encore! Vous le deviendrez.

CYPRIEN. — Sans doute. Pour le moment j'habite Poissy. Et je dois à cette heureuse circonstance...

M. PALINSOL. — Très bien, tout s'explique.

CYPRIEN. — J'ai vingt-sept ans. Je gagne largement ma vie ; je suis sain de corps et d'esprit et prêt à passer, si vous le désirez, l'examen prénuptial. Enfin, j'aspire à l'honneur...

M. PALINSOL. — De devenir mon gendre?...

CYPRIEN. — Et le père de vos petits-enfants. Je suppose que Mlle Etiennette a une dot ; mais cela est secondaire, et n'en aurait-elle pas?...

M. PALINSOL. — Sentiments purs, très anti-civilisés ; vous avez la vocation ; vous serez nudiste. (Se levant et lui tendant la main). A dimanche, Monsieur Brindor.

CYPRIEN. — Plaît-il?

M. PALINSOL. — Eh bien! oui, à dimanche, dans l'île. Je vous présenterai à ma femme et à ma fille. Vous les verrez toutes les deux telles que le Bon Dieu les a faites ; et il s'y entend, croyez-moi. C'est encore ce qu'on a trouvé de mieux comme artiste.

CYPRIEN *(interloqué)*. — Je ne doute pas de la pureté des formes de ces dames. Mais, tout de même, pour la première fois...

M. PALINSOL. — Il n'y a aucune raison de prendre des gants. A ce propos, enlevez donc les vôtres. Les peaux des animaux sont faites pour les animaux ; elles sont déplacées sur la peau humaine, qui se suffit bien. Elles l'empêchent de respirer.

CYPRIEN. — Vous croyez?

M. PALINSOL. — Si je crois! Mais ça respire une peau, Monsieur Brindor, ça vit et, comme tout ce qui vit, ça veut vivre librement ; vous étouffez la vôtre avec tous ces tissus ; vous l'asphyxiez avec ces linges ; vous la torturez avec ces draps. Dimanche, vous verrez donc Virginie — c'est ma femme — et ma chère Etiennette dans toute leur rayonnante nudité.

CYPRIEN *(estomaqué)*. — Je...

M. PALINSOL. — Croyez-moi! C'est excellent pour la bonne entente future. De cette façon on est tout de suite en pleine intimité. Si tous les fiancés, avant de s'engager, avaient vu leur femme et leur belle-mère sous cet aspect véridique, que de malentendus auraient été supprimés, que de malheurs évités! Là, au moins, pas de tricherie! Pas de camouflage! La vérité toute nue!

CYPRIEN. — Alors vraiment, vous voulez?

M. PALINSOL. — Il faut être logique, que diable! Je suis logique. Si le nudisme est sain, s'il est sincère, s'il est le retour légitime aux admirables mœurs d'autrefois, que l'hypocrisie bourgeoise et une morale primaire ont chassées, pourquoi remettre à plus tard cette confrontation? Car bien entendu, vous aussi, vous vous présenterez à nous dans votre plus simple appareil.

CYPRIEN. — C'est que moi, je serai gêné. Je n'ai pas l'habitude.

M. PALINSOL. — Vous la prendrez. Vous verrez, on s'y fait très vite et on s'y fait très bien. Allons, à dimanche, et priez le ciel qu'il fasse beau ; sinon, ce serait partie remise.

CYPRIEN. — Mon œil anxieux ne va plus quitter le baromètre.

M. PALINSOL *(riant épais)*. — Tâchez qu'il le fasse monter.

M. Palinsol reconduit le jeune homme ahuri jusqu'à l'antichambre. Pour se remettre, Cyprien se dirige vers le Hammam afin de faire macérer dans des aromates sa peau éventuellement nuptiale.

•

Tableau Nudiste





Et le dimanche suivant, à Villennes, dans l'île. Le baromètre s'est laissé attendrir jusqu'à la complicité. Il fait somptueusement beau.

M. Palinsol, sa femme et sa fille, sont nonchalamment étendus sur l'herbette. Ils livrent voluptueusement la totalité de leurs cellules à l'investiture solaire. Brûlés, rôtis, calcinés, ils se retournent de temps à autre, exposant à la fournaise magique telles portions de leur individu qui n'avaient pas encore été promues à la joie d'être rissolées. On dirait qu'une invisible crémaillère les déplace rituellement. Cependant, M. Palinsol guette les nudités environnantes, assez curieux de l'impression que lui fera dès l'abord l'académie du soupirant.

Emu, embêté, un peu honteux, marchant sur la pointe des pieds par un reste inaliénable de pudeur et aussi parce que le contact direct du sol lui taquine les plantes, paraît le jeune Brindor. Il a peur de se tromper de groupe ; tous les gens dénudés se ressemblent. Il faut vraiment les connaître et en avoir repéré le détail pour les différencier. Heureusement, le bras copieusement agrémenté de poils de M. Palinsol s'agite et lui fait signe. Cyprien s'avance, rose de confusion.

M. PALINSOL. — Approchez, mon jeune ami. Je comprends votre embarras de néophyte ; je l'excuse d'ailleurs. Le nudisme est une religion, dont nous, nous sommes déjà depuis longtemps les adeptes. Vous, vous débutez. Votre gaucherie est toute naturelle. Elle passera très vite. *(S'adressant à sa femme et à sa fille.)* Virginie, Etiennette, je vous présente M. Brindor, Cyprien, je crois!

CYPRIEN. — Parfaitement, Cyprien.

M. PALINSOL. — Graveur.

CYPRIEN *(vivement)*. — Sur bois, Madame, Mademoiselle... *(Il salue niaisement. Il ne sait où se fourrer ni que faire de ses mains. Il regrette ses gants; il regrette ses poches; il regrette tout l'attirail de la civilisation, inutile peut-être, imbécile sans doute, mais commode pour les gens décontenancés.)*

VIRGINIE *(saluant)*. — Monsieur, enchantée de faire votre connaissance. *(Elle tend la main à Cyprien, qui la prend en détournant la tête pour ne pas voir tout ce qu'elle lui montre avec la vaste sérénité d'une matrone dont la vertu court des risques atténués.)*

ETIENNETTE *(saluant de la tête)*. — Monsieur... *(Etiennette, très décente, est couchée sur le flanc, elle ne laisse voir de sa personne que des contours. On dirait que ses volumes ont fondu et qu'elle n'en a gardé que les lignes. Cyprien lui sait gré de se révéler à lui si pudiquement géométrique.)*

M. PALINSOL. — Asseyez-vous donc, je veux dire : étendez-vous à côté de nous.

CYPRIEN. — Volontiers. *(Il se dépêche de confondre avec le sol toutes ses perfections et imperfections naturelles. Un silence.)*

VIRGINIE *(mondaine)*. — Quel beau temps!

CYPRIEN. — Presque inespéré.

M. PALINSOL *(dogmatique)*. — On se croirait en Grèce.

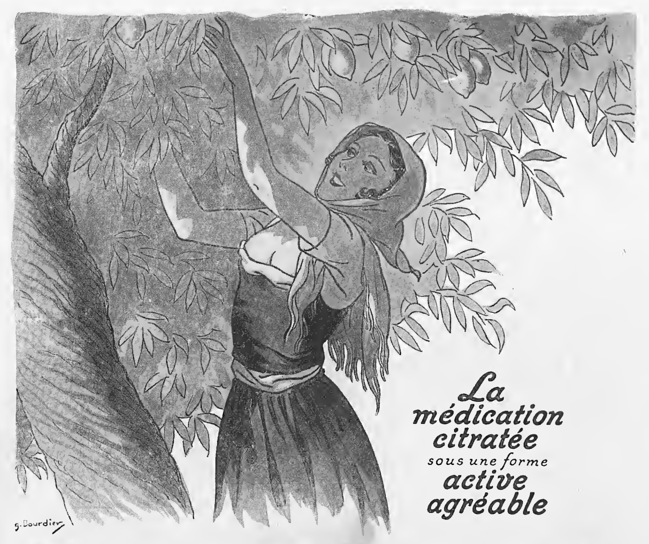
CYPRIEN. — Ah! vraiment! Vous connaissez la Grèce?

M. PALINSOL. — Non, mais je l'imagine. *(Grand geste circulaire.)* C'est ça, la Grèce!

CYPRIEN. — Vous croyez?

M. PALINSOL. — Je suis sûr. *(Un temps.)* On n'est pas bien ainsi?

CYPRIEN *(que diverses plantes picotent)*. — Divinement.



BI-CITROL
MARINIER

GRANULÉ SOLUBLE DE CITRATES
MONOSODIQUE ET TRISODIQUE

EUPEPTIQUE
CHOLAGOGUE
ANTIVISQUEUX
DÉCONGESTIF

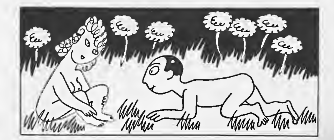
O. V. P.

Littérature et Échantillons
LABORATOIRES **MARINIER**
52, Rue de Flandre, PARIS (XIXe)

Ridendo

(La conversation menace de s'éteindre. Après une hésitation, Cyprien entreprend de la rallumer, et se tourne vers Etiennette.)

CYPRIEN *(timidement)*. — Mademoiselle!
ETIENNETTE *(très en dehors)*. — Monsieur!
CYPRIEN. — Je voudrais...
ETIENNETTE. — Quoi, Monsieur?
CYPRIEN. — Je voudrais vous poser une question.
ETIENNETTE *(même jeu)*. — Je vous en prie.
CYPRIEN. — Excusez-moi si elle est indiscrète.



ETIENNETTE *(souriant)*. — Il est paradoxal de parler d'indiscrétion à une nudiste. Nous vivons en pleine franchise, je dirai mieux : en plein affranchissement. Rien ne nous gêne ; rien ne nous arrête ; nous n'avons rien à cacher ; nous montrons tout.

CYPRIEN. — Alors, je me lance.

ETIENNETTE *(riant)*. — C'est ça, lancez-vous! Comme vous êtes étendu, vous ne tomberez pas de bien haut ; vous ne pourrez pas vous faire très mal.

CYPRIEN. — Vous êtes charmante! Voilà! Oh! que c'est difficile! Enfin, voilà! avez-vous jamais aimé?

ETIENNETTE *(riant)*. — Il faudra en prendre votre parti et vous faire une raison. Le mal est fait ; mais rassurez-vous, il est guéri.

CYPRIEN *(joyeusement)*. — Vrai?

ETIENNETTE *(sérieuse)*. — Quand on n'a pas de vêtement sur soi, on ne ment jamais.

CYPRIEN *(même jeu)*. — Tant mieux! Tout de même puis-je me permettre de vous demander...

ETIENNETTE. — Ce que vous êtes curieux!

CYPRIEN. — C'est bien naturel ; dites, pourquoi n'avez-vous pas épousé le jeune homme que vous aimiez?

ETIENNETTE. — Ah! ça, c'est grave, car je ne l'ai jamais avoué à mes parents.

M. PALINSOL *(intervenant)*. — Allons donc! tu nous as dit que sa situation...

ETIENNETTE. — Prétexte! Alibi! La vraie raison, je vais vous la dire, à vous, Monsieur. Mais rapprochez-vous ; je désire que mes parents continuent à l'ignorer.

M. PALINSOL *(vexé)*. — Charmant!

VIRGINIE *(offusquée)*. — Etiennette!

ETIENNETTE *(très en dehors)*. — C'est comme ça! Suis-je oui ou non une affranchie?

M. PALINSOL *(catégorique)*. — Tu es!

ETIENNETTE. — Alors! *(A Cyprien qui a rampé jusqu'à elle et qui cligne de l'œil parce qu'il est ébloui par la grâce de son corps doré, à voix basse.)* Je n'ai pas épousé l'homme que j'aimais — et que je n'aime plus — parce qu'il m'a fait part de certaines de ses intentions et qu'elles m'ont déplu. Figurez-vous, Monsieur Brindor, il voulait rester nudiste après notre mariage. Ah! mais non, pas de ça! Alors, toutes les femmes auraient pu le voir et se rincer l'œil! Avec un homme à moi, à moi toute seule, de par la loi! Bernique! J'ai protesté, tempêté, pleuré! Il n'a pas voulu en démordre ; il n'a rien voulu savoir. Alors, je l'ai laissé tomber. Tant pis pour lui! Tant mieux pour moi! *(A voix plus basse encore.)* Je suis jalouse, sachez-le, terriblement jalouse.

CYPRIEN *(enthousiaste)*. — Mademoiselle Etiennette, vous êtes un ange! Ce que je vais me commander de costumes dès que nous serons mariés! *(Se dressant radieux dans le soleil.)* Monsieur Palinsol, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mademoiselle votre fille... *(à lui-même, après avoir recensé les diverses beautés d'Etiennette)* la main et le reste.

M. PALINSOL. — Mon Dieu, si elle consent! *(Avec conviction.)* Mais c'est bien entendu, vous êtes définitivement converti au nudisme?

CYPRIEN. — Et comment! A tout jamais! *(Il rit, déjà complice, en poussant le coude d'Etiennette.)*

VIRGINIE *(l'appelant)*. — Monsieur Brindor?

CYPRIEN. — Madame?



VIRGINIE *(à mi-voix)*. — Qu'est-ce qu'Etiennette vous a donc dit tout à l'heure à l'oreille?

CYPRIEN. — Elle m'a dit *(à mi-voix)* il n'y a pas que M. Palinsol pour aimer la Grèce, elle m'a dit qu'elle me trouvait beau comme Apollon.

VIRGINIE *(avec une légère moue, après avoir détaillé en connaisseuse son gendre futur)*. — Elle exagère!

Romain COOLUS.



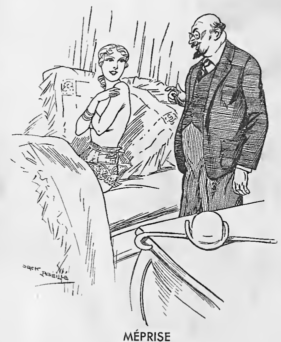
NOUS RAPPELONS A NOS LECTEURS QUE " RIDENDO " EST UNE REVUE EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL.

L'ENTRÉE DU SALON D'ATTENTE, COMME CELLE DU SALON FAMILIAL, LUI EST INTERDITE.



NÉCESSITÉ FAIT LOI

(Dessin inédit de Socrate.)



MÉPRISE

— Marchez beaucoup, surtout le matin.
— C'est que, Docteur, à ce moment-là, je suis toujours seule.

(Dessin inédit de Jack Abeillé.)



— Ma fille, dites au docteur que s'il ne me reçoit pas dans 5 minutes, je suis guéri.

(Dessin inédit de Rosème Delamare.)



CHEZ LE DENTISTE — (Une riche affaire).



— Alors, vous m'affirmez que ce dentier durera toute ma vie.
— Oh ! certainement... et même davantage.

(Dessin inédit de Pavis).

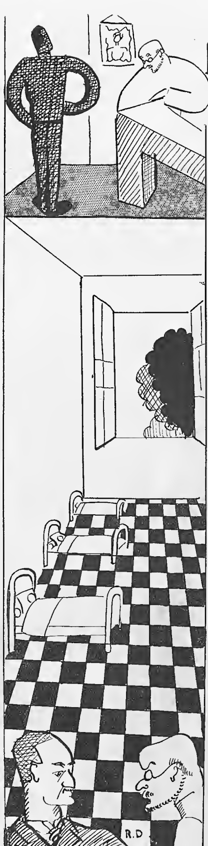


Illustration de Rosème Delamare.

DICTIONNAIRE

LE FRANÇAIS TEL QU'ON LE PARLE

L'illustre chirurgien Croumire ouvrit la porte par laquelle son cabinet communiquait avec le salon d'attente, et salua le client qui lui avait, la veille, demandé rendez-vous par téléphone. Ce client, inconnu du docteur, était un personnage sérieux et sévère d'aspect, rasé, flegmatique, vêtu avec une élégance correcte, il donnait l'impression de l'homme d'affaires rebelle à toute plaisanterie.

Le docteur l'ayant invité à prendre un siège, le pria de lui exposer l'objet de sa visite. A quoi le nouveau venu, avec un fort accent britannique, répondit en ces termes :

— Monsieur Docteur, je voulais que vous fassiez à moi une opération nécessaire tout suite!

— Vraiment? fit le Docteur Croumire, et quelle opération, je vous prie?

— Je voulais, reprit l'Anglais...

Il parut chercher le mot dont il avait besoin, puis, d'une voix impérieuse et en faisant un geste radical :

— Je voulais que vous châtrez moi!

— Plaît-il? sursauta le chirurgien, vous me demandez de...

— Yes! Je voulais... Je voulais absolument que vous... que vous châtrez, tout suite!

Ebahi de cette exigence insolite, le Docteur Croumire tenta de connaître les causes qui avaient pu déterminer ce malheureux à une résolution aussi définitive. Il lui demanda s'il avait quelque maladie grave, s'il souffrait d'une affection secrète... Mais toutes ses instances furent vaines. L'Anglais se borna à répondre qu'il n'était pas malade, qu'il ne venait point pour se faire soigner, mais uniquement et exclusivement pour... (et ici le geste radical appuyait vigoureusement la parole) pour être châtré.

De guerre lasse, le chirurgien consentit à pratiquer une opération qui, en somme, pouvait résulter de quelque mystérieux chagrin d'amour. Il fit donc venir l'Anglais, la semaine suivante, à sa maison de santé, tenta de le raisonner, ne put y parvenir, n'obtint que la phrase obstinée : « Je voulais que vous châtrez moi tout suite! » et le geste sabreur l'accompagnant, et, enfin, avec une habileté sans pareille, il délivra l'insulaire de cette petite chose, qui dans sa vie, cause de si grands biens et de si grands maux.

L'opération s'accomplit à merveille; l'Anglais encore endormi et sanglant (ce n'est pas un calembour) fut porté dans son lit, et, trois jours plus tard, il entrait en convalescence.

Alors le Docteur Croumire voulut avoir le mot de cette énigme, la solution de ce problème; en ami, cette fois, et non plus en médecin, il vint s'asseoir au chevet de son malade et lui demanda paternellement :

— Voyons, cher Monsieur, puisque vous n'étiez pas malade, pourquoi avez-vous fait cela?

— Hô! dit l'Anglais, ce était simplement pour le hygiène et le propreté !

— Quoi? pour l'hygiène et la propreté? exclama le docteur, rien que pour ça, une décision pareille... Mais, malheureux, il aurait suffi que vous vous fassiez circoncire!

— Hô! s'écria l'Anglais en se frappant le front, le voilà donc, ce mot que je cherchais depuis deux semaines!

George DELAMARE.



ELLE. — Tu as été à une conférence ? C'est ridicule ! les conférences ne se terminent pas à une heure du matin.

LUI. — Si, chérie, celle-ci. Le pauvre conférencier était terriblement bègue.

Son vieux...

●

A la fin d'un déjeuner de parlementaires médecins, on évoque les mânes du Docteur Clemenceau Et l'un des assistants raconte certain retour du Tigre au Ministère. Comme le temps lui semblait long, Clemenceau dit à l'officier d'ordonnance :

— Ah ça ! où diable allez-vous ?

Lors, l'officier clignant de l'œil

— Monsieur le Président, nous sommes près de la rue X.. qui est celle de votre petite amie.

— C'est ma foi vrai, s'écrie le Tigre allumé. Dans ce cas je vous dis : bonsoir

Puis se ravisant, le Père la Victoire, qui avait alors 75 ans, profère, mi-chagrin, mi-ironique:

— Impossible, hélas! mon enfant. Aujourd'hui, c'est le jour de son vieux.

Amour... Amour...

●

Un de nos jeunes espoirs dramatiques. que la peur des maladies maintient dans un rigoureux célibat, est devenu follement amoureux d'une de ses camarades au passé sentimental lourd de prouesses.

Sa crainte et sa passion s'affrontent.

Il va consulter son parent, le Docteur C... :

— Parrain, dit-il, existe-t-il un moyen radical de " connaître" l'amour sans risque?

— Non, déclare le Docteur C.

— Alors que faire ? murmure le coquebin éperdu.

Et le vieux praticien, ricanant, de citer Socrate :

— Gnôti seauton. *" Connais-toi toi-même "*



— Comptez : 33... 33...
— Heu !..... 66.

(Dessin inédit de Hautot)



(Illustrations de Varé.)

par Maurice DEKOBRA

On m'a conté cette histoire à Londres, au *Savage Club.* Nous étions trois ou quatre, coincés dans le cuir vert de fauteuils profonds comme des fosses mortuaires, autour d'un guéridon fleuri de pailles et de whiskies.

Le commandant retraité d'un transatlantique de la *Peninsular Oriental Cy* avait la parole. Les yeux pétillants de malice dans la brique pilée de son épiderme tanné, il nous demanda :

— Connaissez-vous la belle aventure du commodore Mortimer Hicks?... Non?... Alors, je vais vous la narrer en quelques mots. Elle illustre à merveille le tempérament britannique et souligne admirablement la psychologie de notre race...

« Le commodore Hicks commandait un cargo et pratiquait le grand cabotage à travers les archipels océaniques. Il connaissait mieux que quiconque cette poussière d'îlots qui constitue la Micronésie et eut piloté son navire les yeux fermés de l'île de Yap aux îles Marquises. Mais nul, sur la vaste mer, ne peut se vanter de dompter les vents et, après vingt ans de navigation, au cours d'une tempête affreuse qui brisa mâts et gouvernail, le cargo du commodore fit naufrage. L'équipage périt. Le navire sombra. Seul, Mortimer Hicks fut sauvé ! Accroché à une épave, ballotté par le ressac, il alla échouer sur la grève de Bobo Island.

« Vous ne connaissez pas Bobo Island? Peut-être ne serez-vous pas mieux renseigné si je vous déclare que l'île Bobo fait partie de l'archipel Marshall, qu'on peut repérer sur les cartes marines, par 178 degrés de longitude et 12 degrés de latitude nord ; qu'elle comporte une ceinture de coraux, un petit bois de palmiers, une superficie totale de 600 hectares et qu'enfin elle est rigoureusement inhabitée.

« Le Robinson de l'île Bobo avait l'âme fortement trempée. D'abord, parce qu'il avait séjourné vingt-huit heures dans l'eau; et puis parce que, comme tout bon sujet britannique, il croyait en Dieu et ne désespérait jamais.

« Pendant deux ans, vous m'entendez bien, pendant deux ans, le commodore Hicks vécut sur l'île Bobo. Il se nourrissait de bananes, d'oiseaux qu'il tuait avec des pierres et d'œufs qu'il récoltait sur la grève. Il buvait l'eau de la pluie et, pour passer le temps, fumait des cigarettes de varech et d'algues sèches. Industrieux comme tous les naufragés, le commodore construisit un petit canot et résolut un jour d'aller explorer l'îlot le plus voisin, dont il apercevait, par beau temps, les arbres sur la ligne de l'horizon.

« Il débarqua un après-midi sur cette terre inconnue et constata qu'elle n'était pas plus grande que l'île Bobo.

« Cependant sa stupéfaction fut grande de constater qu'elle était habitée. A la lisière du bois, il découvrit un campement qui se composait d'une tente, d'un lit de sangle, d'une paire de bas de soie pendus à une branche et d'un flacon d'ambre royal.

« Le commodore était à peine remis de sa surprise quand il entendit des pas légers derrière lui. Il se retourna et se trouva en présence d'une ravissante Anglaise de vingt-cinq ans à peine, qui lui souriait en guise de bienvenue.

« La présentation fut vite faite. Le commodore Hicks conta son aventure et écouta à son tour le récit de la jolie naufragée. Elle aussi avait été victime d'une tempête au cours de laquelle son mari, l'armateur du navire, avait péri avec tout l'équipage.

« — La Providence a bien fait les choses, conclut la veuve blonde et rose. Je m'ennuyais atrocement dans mon îlot. Je la bénis maintenant de m'avoir envoyé un compagnon d'infortune.

« Ils devisèrent plus avant. Le crépuscule — si court sous les tropiques — avait fait place à la nuit, une nuit douce, tiède, embaumée. La naufragée avait allumé une veilleuse sous la tente et rôti à la

flamme du feu de bois quelques tranches d'ananas frais. La conversation ne chômait pas entre ces deux Robinsons qui, chacun depuis deux ans, n'avaient rencontré visage humain. La jolie veuve, surtout, semblait satisfaite d'avoir découvert un homme blanc qui, en somme, avait tout pour lui plaire, puisqu'il était de ses compatriotes et fort beau. Car le commodore Hicks avait la prestance d'un sportman accompli et arborait avec orgueil une carrure athlétique.

« Leur conversation, sous la tendre complicité des étoiles clignotantes, était devenue un peu plus familière. Assis l'un près de l'autre sur un tronc d'arbre moussu, ils se sentaient glisser sur la pente dangereuse des confidences.

« Tout à coup la jeune Anglaise prit gentiment la main de son voisin et, la gorge serrée par le désir imminent, les yeux un peu troublés par une anticipation délectable, elle osa lui parler en ces termes :

« — Ah ! commodore... Je remercie le Destin qui a guidé vers mon îlot votre frêle esquif... Et pour bien vous prouver que je ne regrette pas votre visite, laissez-moi vous confier tout bas que si je peux vous donner quelque chose qui vous fasse plaisir, s'il est en mon pouvoir d'exaucer à présent votre vœu le plus secret, vous n'avez qu'un mot à dire... Je vous écoute...

« La jolie veuve baissa les yeux. Le commodore se pencha vers elle et, d'une voix hésitante, il chuchota :

« — Ah ! Si vous aviez une bouteille de gin ! »

Maurice DEKOBRA.

— Est-ce que vos ovules vous ont fait du bien ?

— Pour dire vrai, Docteur, j'ai eu beaucoup de mal à les digérer...

(Dessin inédit de Questiau.)

Le Gérant : P. DUCROCQ

Imp. E. DESFOSSÉS - Paris

1re ANNÉE N° 12
20 Juin 1934

ABONNEMENTS
Un An (20 Numéros) : Frs 75.

Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL**

Secrétaire Général : **PIERRE DUCROCQ** — Secrétaire de Rédaction : **Dr J. MEYNIARD**

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

S. A. R. L. au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

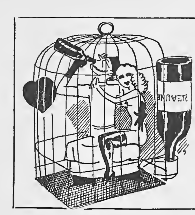
C. Chèq. Post. : Paris 232-21 — R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50 % sur les tarifs postaux. La série B tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



LES JEUX ET LES RIS DE *Ridendo*

(Illustrations de J. Touchet.)

par Robert DIEUDONNÉ



Ce drame pourrait être shakespearien, ce n'est qu'un banal fait divers, qui prouve toute la violence d'un vrai amour.

Ier TABLEAU

LE PRÉTENDANT. — Mademoiselle, écoutez-moi donc. Je vous aime et j'en meurs ! Ne me laissez



pas mourir comme ça. Je ferai tout ce que vous voudrez. Je suis un garçon sérieux, je travaille, je gagne ma vie, je ne bois pas. Ce n'est pas une petite rigolade de peintre que je vous propose, mais un mariage tout ce qu'il y a de plus sérieux, la bague au doigt, le maire, le curé...

LA JEUNE FILLE (hésitante et qui baisse les yeux). — Laissez-moi réfléchir.

LE PRÉTENDANT (insistant). — Je suis doux, je suis tendre, je vous adore... (il l'embrasse assez brutalement). — Grouillez-vous de me donner une réponse favorable !

IIe TABLEAU

LA MÈRE DE LA DEMOISELLE. — Tu ne vas pas te marier avec ce dégoûtant-là ! j'ai pris des renseignements, c'est un cavaleur qui te rendra malheureuse ; il n'arrête de se soûler que lorsqu'il n'a plus le sou ; il est chômeur professionnel... Il est atteint d'une maladie honteuse et contagieuse... enfin, ma chérie, j'espère bien que tu ne l'aimes pas ?

LA JEUNE FILLE. — Oh non maman ! mais j'ai peur de lui faire de la peine.

LA MÈRE. — Est-il préférable que ce soit toi qui souffre pendant toute la vie ? Laisse-moi lui parler. Quand il verra que nous le connaissons comme il est, il comprendra très bien...

IIIe TABLEAU

LA MÈRE (au prétendant). — Vous vous rendez compte, mon garçon, qu'il n'y a rien à faire pour épouser ma fille.

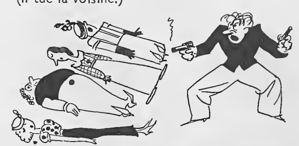
(Le prétendant tue la mère.)

LA JEUNE FILLE (accourant). — Vous avez tué ma mère et vous voulez que je vous épouse ? Jamais ! jamais !

(Il tue la fille.)

UNE VOISINE (qui vient aux nouvelles). — Au secours ! A l'assassin !

(Il tue la voisine.)



UNE AUTRE VOISINE. — Ah ! il a tué Mme Béchu, au sec...

(Il la tue avant qu'elle ait fini de crier. Mais comme

il voit arriver tous les gens du village, il s'écrie) :

Vais-je donc être obligé de les tuer tous ? Autant en finir tout de suite !

(Il se fait sauter la cervelle.)



LE GARDE-CHAMPÊTRE (qui représente la sagesse des nations). — Il aurait peut-être mieux fait de commencer par là !

RIDEAU

■ ■ ■

Comme je faisais récemment une petite virée en Bourgogne, j'étais assis à la table d'un hôtel de Beaune, réputé pour sa cave, lorsque je vis entrer un jeune couple timide, hésitant, de jeunes mariés sans doute, pâles comme clair de lune. Vous auriez diagnostiqué, beaucoup plus sûrement que moi, que cette paire-là avait besoin de se remonter. Ce n'était pas les pourchas d'une lune de miel qui les avait mis dans ce fâcheux état, mais sûrement un mauvais régime, qui avait commencé pour l'un



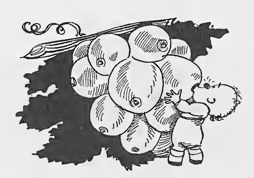
à la sortie du chou, pour l'autre à l'éclosion de la rose, et quand le patron, sérieux comme un pape, vint leur tendre la carte des vins, ils commandèrent de l'eau.

Si le plafond de la salle à manger ne tomba pas à ce moment, c'est qu'il ne doit jamais tomber.

A ce moment même, me vint l'idée d'une cure que je viens vous soumettre aujourd'hui. Puisque l'on envoie ceux qui absorbent pendant toute l'année trop de vin ou d'alcool boire de l'eau pendant vingt et un jours, pour se rincer de la tête aux pieds, pourquoi ne conseillerait-on pas à ceux qui suivent pendant onze mois d'affligeants régimes, une saison d'un mois en Bourgogne, en Champagne, en Touraine, dans le Bordelais ou dans le Beaujolais pour que ces malheureux se refissent la cerise, si je puis ainsi dire.

Je sais bien qu'il y a parmi vous, messieurs, des partisans de l'abstinence qui vont s'indigner de mes suggestions, mais tant pis, car je garde la conviction que si mes jeunes époux au lieu de se taper la cloche avec du jus d'aquarium, vidaient gaillardement leur bouteille à chaque repas, la petite mère vous sortirait, le moment venu, un gars enluminé et costaud, au lieu d'un mignard qui va ressembler à un navet.

Une bonne trempée, le matin, une fillette de blanc à dix heures pour se laver les dents, un bon déjeuner



arrosé d'un Musigny, des rillettes ou du saucisson à quatre heures, pour ne pas attendre d'avoir faim, une bouteille de Meursault pour ne pas attendre d'avoir soif, un dîner qui se pose là, avec ses quatre verres de chambertin, un godet de marc pour faire digérer tout ça, et mes époux passeraient une nuit pleine de fantaisie, avant un sommeil heureux.

Le médecin traitant indiquerait un cru comme il indique une station thermale. Nous entendrions des amis nous dire :

— Je vais faire ma saison à Vouvray.

Et d'autres nous annoncer :

— Ce qu'il me faut, c'est vingt et un jours à Sauternes.

D'ailleurs un essai ne coûte rien ; il suffirait même que l'on connût vos intentions pour que tous les producteurs de bons vins vous envoyassent des échantillons.

Ne serait-ce que cela, ce serait toujours une bonne chose de faite.

TOUBIBS vus par BIB

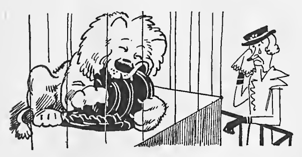


EMILE SERGENT
PROFESSEUR DE PROPÉDEUTIQUE



Entre autres, deux choses m'énervent c'est toute la littérature que l'on met autour des cirques et aussi les larmes que les personnes sensibles versent sur les pauvres bêtes en captivité.

Je crois que le désir de la liberté est une idée que



les hommes ont acquise, par dessus le marché. Les animaux en liberté n'ont que deux préoccupations : la nourriture et l'amour. Or, l'amour ne va pas toujours sans terribles bagarres, quant à la nourriture, il n'est pas toujours facile pour les bêtes de la forêt de se l'assurer. La captivité leur offre la boustifaille sans travail et généralement, la saison venue, l'amour sans complication. Que faut-il de plus pour être heureux ? Il n'y a qu'un homme pour répondre : « Un peu d'or ! »

Un de mes amis qui habite le Sud possède un gentil ménage d'ouistitis. Ils vivent en liberté dans le jardin et reviennent à l'heure du repas manger leur soupe avec le patron et la patronne ; le soir, ils rentrent se coucher sur une espèce de lit fait pour eux. Ils font l'amour quand ils veulent et ils ont même quelquefois des babys singes dont la maman d'ailleurs se désintéresse quand ils ont épuisé tout son lait. Les enfants singes partent pour la singerie d'un Zoo quelconque où ils trouvent de bons traitements et une âme sœur. Quelquefois, sans doute, meurent-ils de tuberculose, mais les hommes aussi.

Mais mon ménage de singes, qui a au moins, sept



ou huit ans, est acclimaté au point qu'en dehors des repas, l'on ne s'occupe pas d'eux. C'est ainsi que l'an dernier, les ouistitis sont revenus à l'heure du déjeuner, avec une dizaine de bananes dans les bras. On a cru d'abord qu'ils avaient découvert un bananier. Mais des réclamations conséquentes apprirent qu'ils étaient allés tout simplement chercher les bananes au marché du bourg voisin.

Ce qu'il faut admirer, ce n'est pas le larcin, mais cette extraordinaire adaptation humaine qui les fit rapporter leur marchandise pour la consommer chez eux.

■ ■ ■



Vous avez appris, voilà un mois, l'affreuse nouvelle que l'on s'était trouvé dans l'impossibilité de trouver une rosière à Argenteuil.

J'ai l'idée que désormais ceux qui, naguère, allaient faire les fous dans les bois, pourchassés par les gendarmes, vont se diriger vers Argenteuil avec l'espoir de conquêtes faciles, ce qui n'est pas prouvé. Beaucoup de villageoises aiment assez leur village pour préférer leurs villageois aux séducteurs d'alentour qui sont généralement bernés.

Il paraît d'ailleurs que la vertu d'Argenteuil ne



correspond pas aux autres vertus. Ce n'était pas une pucelle que l'on cherchait — car, tout de même, on aurait bien fini par en trouver une — mais une demoiselle dont les conditions d'engagement, comme on dit à Chantilly, ou à Maisons-Laffitte, étaient si rigoureuses que l'on n'a pas trouvé de candidates. Il en est des prix de vertu comme de bien d'autres concours, on accumule les difficultés : il faut être sage, soutenir une famille nombreuse, nourrir un père pochard et une mère paralytique, moucher les petits frères, torcher les petites sœurs et suivre les cours du soir pour devenir petite fonctionnaire. Trop de difficultés !

L'an dernier, en Bretagne, j'ai assisté au couronnement d'une rosière qui était un peu enceinte. Le maire m'a expliqué :

— Elle remplissait toutes les autres conditions. Nous n'allions pas nous laisser arrêter par une bagatelle. Un peu plus tôt, un peu plus tard !

Chaque chose n'a que l'importance qu'on lui donne.

Robert DIEUDONNÉ.



FACIES ADÉNOIDIEN

— Que faire, docteur, pour que mon fils oit l'air moins abruti ?

— Mon Dieu, Madame... un petit changement d'air...

(Dessin Inédit de M. Prangey)



LA MANIE DES INTERVIEWS

Le journaliste à lo centenaire. — Et quels sont vos pro,ets d'avenir ?

(Dessin inédit de Hyette Valmy)

VOCATION

— Toujours le même spectacle, ça ne vous lasse pos, docteur ?

— J'ai toujours été un homme d'intérieurs !

(Dessin Inédit de Pedro)

VISITE SANS PAROLES...

Par le Docteur ARTAULT

●

Appelé d'extrême urgence auprès d'un Américain, je suis reçu par un homme d'une quarantaine d'années environ, dont le visage exprime la plus vive angoisse.

Quelques mots d'anglais lui permettent de constater que j'ignore complètement cette langue. Il décide de brusquer les événements, et, me saisissant par un bras, me conduit à son cabinet de toilette, où il me montre, suspendu au mur, un bock en émaillé muni de son tube de caoutchouc.

Je ne comprends pas davantage; alors, toujours dans le même silence, il m'entraîne dans sa chambre, dont il ferme la porte à clef derrière moi. Je suis un peu étonné, mais nullement inquiet. Il se déculotte au plus vite, abaisse son pantalon, s'étend à plat ventre en travers du lit, et, de ses deux mains écartant ses fesses, il me montre un orifice bien connu.

Je ne comprends pas encore; alors, saisissant ma main droite, et mettant mon index en extension, il dirige ce dernier vers le sanctuaire.

Mon doigt pénètre un peu, puis un peu plus, et touche enfin la clef de l'énigme, qui n'est heureusement pas une clef. Je sens bientôt, en effet, un objet allongé, de forme cylindro-conique, dont mon ongle accroche le rebord.

A mon tour, désormais de prendre l'offensive.

Je saisis vivement par le bras mon infortuné client, qui, de l'autre main soutient comme il peut son pantalon, je lui fais ouvrir la porte et le conduis aux water-closets.

Arrivés là, je l'oblige à s'asseoir sur le siège, et lui mime les mouvements qui expriment certain effort.

Un bruit sec, qui semble rendre la vie à mon partenaire, et je le vois se redresser brusquement. Deux mots sortent alors de sa bouche, les seuls de ce dialogue muet : All right !

Tous deux en même temps nous regardons dans la cuvette : une canule à lavements, en ébonite, est là.

Quelques secondes de silence, et nos rires simultanés marquent le point de cette étrange histoire !

Dois-je regretter de n'avoir pas su l'anglais?

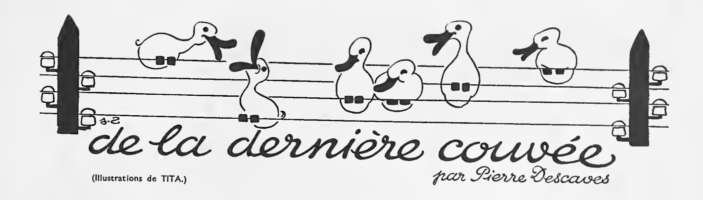
Dr ARTAULT.

Je compâtis vraiment, madame,
A votre excessif embonpoint ;
Mais, à mon regret, je n'ai point
La médecine qu'il réclame.

Voyez donc un apothicaire
Bien plus idoine, assurément,
Que moi qui suis, tout au contraire,
Conseiller d'Arrondissement.

(Dessin inédit de Jean Droit.)





de la dernière couvée

(Illustrations de TITA.)

par Pierre Descaves

ANOMALIE

On a beaucoup parlé, à propos d'une retentissante affaire, de certificats médicaux, sans qu'on ait pu d'ailleurs établir s'il s'agissait de documents établis par complaisance.

Mais il faut reconnaître que certaines conclusions médicales, produites au Palais, sont quelquefois pleines de fantaisie.

C'est ainsi que le docteur Truc... avait été chargé par un avocat, Me Chr... de l'examen mental d'un de ses clients. L'aliéniste produisit, quelques jours plus tard, un rapport ainsi conçu :

— Le prévenu a été longuement examiné ; il possède une anomalie : il a les pieds plats...

— Voilà, fit l'avocat en lisant le rapport, une anomalie bien terre-à-terre !

■ ■ ■

L'ORGANE CRÉE LA FONCTION

Ce riche industriel qui a touché un peu à tout, même à la politique et à la presse, a une nouvelle marotte.

Il vient d'engager un secrétaire — un érudit fort peu nanti et enchanté de l'aubaine — pour lui constituer une collection de livres... érotiques.



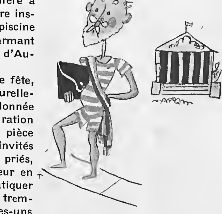
La collection s'augmente, si l'on peut dire, à vue d'œil :

— Mais, disait-on au diligent secrétaire, votre patron a le temps de lire ces ouvrages ou même de regarder les illustrations?

— Oh ! Vous savez, répondit-il, ce sont là des livres qu'on ne lit que d'une main !

UN PHÉNOMÈNE

Cette blonde et charmante artiste, toute en fossettes, est protégée par un riche banquier. Celui-ci lui passe toutes ses fantaisies, lesquelles sont fort coûteuses, parfois. La dernière a consisté à faire installer une piscine dans son charmant petit hôtel d'Auteuil.



Une grande fête, nautique naturellement, fut donnée pour l'inauguration de cette « pièce d'eau ». Les invités furent même priés, si le cœur leur en disait, de pratiquer un bout de trempette. Quelques-uns s'exécutèrent. Un parlementaire, toutefois, se récusa :

— Je ne sais pas nager.

— Et tu es député? s'exclama le banquier. Quelle antinomie !

■ ■ ■

L'ANESTHÉSIQUE SANS RIVAL

Un curieux procès va revenir devant le Tribunal de commerce de la Seine.

Il s'agit de dommages et intérêts que réclame un chirurgien réputé à une compagnie aérienne. Appelé en effet d'urgence, en province pour une opération grave, le praticien, croyant bien faire, résolut d'emprunter la voie des airs de préférence à la voie ferrée. Malheureusement, le « zinc » eut une panne fâcheuse à quelque 300 kilomètres de Paris. Et quand le professeur de M... arriva à destination, toute intervention était inutile : le malade était mort.

Le chirurgien doit présenter lui-même sa cause, car il se croit un joli talent de parole.

Un malveillant insinua :

— Fâcheuse intervention ! Car les juges, infortunés patients, ne seront endormis qu'après coup !

LE POSTÉRIEUR ET LA POSTÉRITÉ

Il y a de fort beaux nus au salon. Et l'un, signé d'un nom illustre, n'est autre que celui d'une jeune fille appartenant à la meilleure société parisienne. Mais ce nu a une histoire.

La jeune fille en question se trouvait l'été dernier sur une plage à la mode. L'as du pinceau la remarqua, se présenta et demanda à exécuter le portrait de la belle naïade, en costume de bain. Ce qui fut accepté.

Mais par la suite et pour le salon, l'artiste supprima, si l'on peut dire, le costume de bains. Inutile d'ajouter que les parents de la jeune fille irrités, firent une démarche auprès du peintre :

— Si encore son visage n'était pas ressemblant.

— Eh bien ! fit l'artiste, je vais lui ajouter des moustaches.

Ce fut alors au tour des parents à battre en retraite, la jeune fille préférant tout de même que tout Paris pût identifier ses charmes.

LE PLUS ANCIEN MÉTIER

C'est presque une conversation philosophique que tenaient l'autre soir trois personnalités célèbres dans ce salon parisien. On évoquait l'ancienneté des professions :

— Priorité pour la mienne, fit le docteur H... B..., lorsque Dieu tira Eve de la côte d'Adam, il lui fallut bien un chirurgien, je gage?

Mais l'architecte Pe... rétorqua :

— Pardon, pardon, il a d'abord fallu bâtir le monde et mon métier est plus ancien que le vôtre.

Alors, doucement, M. G... qui fut sous-secrétaire d'Etat :

— Voyons, avant Adam et Ève, avant le monde même, qu'y eût-il? Eh bien ! le chaos. Cela n'implique-t-il pas la présence d'un député?

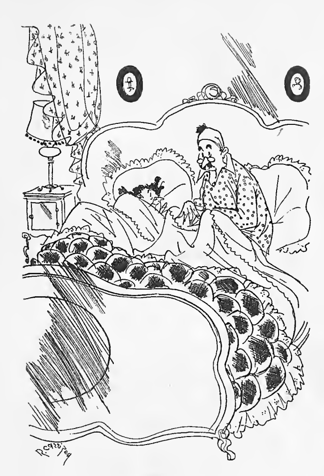
Et M. G... eût gain de cause.

Mais il a demandé qu'on ne fasse pas trop d'échos de sa boutade. Cela pourrait lui nuire au Parlement... et dans sa circonscription !



(Dessin inédit de Socrate.)

— Où souffrez-vous ?
— Si je vous le dis, me ferez-vous une réduction sur la note ?



— Ma chérie, ça ne vous ferait rien de remettre notre anniversaire à demain, j'ai encore pris mes pilules laxatives à la place de mes pilules d'Hercule.

(Dessin inédit de R. Carrizey.



DERNIERS DÉSIRS

— Il est perdu... s'il a une envie, ne le contrariez pas.

— Justement, docteur, tout à l'heure il disait qu'il avait envie de vous casser la gu... !

(Dessin inédit de Varé.)



L'EXPLORATEUR. — Je viens d'au-delà de l'horizon. Je suis envoyé par le grand chef blanc.

LE CHEF SAUVAGE. — Ah! Ah! Eh bien dites-moi est-ce qu'ils ne vont pas améliorer un peu leurs programmes de T. S. F.?



LE PROPRIÉTAIRE
DE L'HOTEL DE 300 CHAMBRES
EST MALADE

O

— Et qu'a dit le Docteur ?

— Il lui a ordonné de garder la chambre.

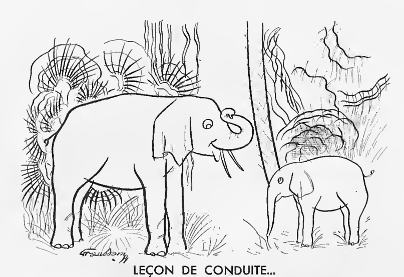
— Ah ! mon Dieu ! et laquelle ?..

(Dessin inédit de J.-J. Roussau.)



— Ote-toi de là, c'est pas des trucs pour les filles !

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)



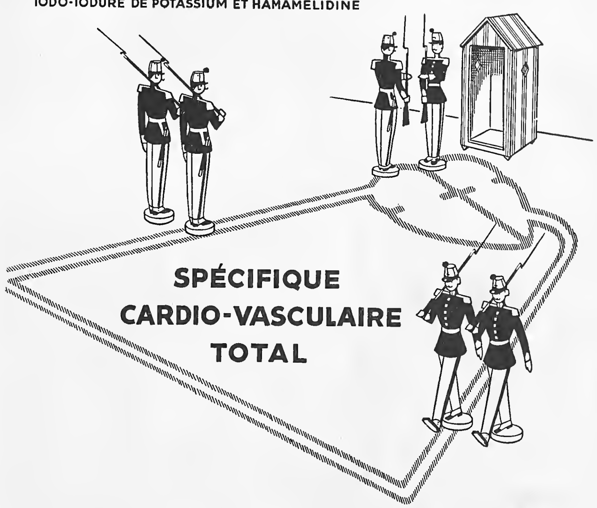
LEÇON DE CONDUITE...

LA MÈRE ÉLÉPHANT. — Et surtout, mon petit, n'oublie pas de donner de la trompe à tous les carrefours...

(Dessin inédit de Grand'Dam.)

IODAMELIS

IODO-IODURE DE POTASSIUM ET HAMAMELIDINE



Chez les ARTÉRIO-SCLÉREUX
URICEMIQUES-HYPERVISQUEUX

Chez les HYPERTENDUS VEINEUX
CYANOTIQUES - VARIQUEUX

20 à 40 gouttes aux 2 principaux repas

LABORATOIRES J. LOGEAIS - BOULOGNE S/SEINE (PRÈS PARIS)

O.V.R

— Alors, Docteur, vous ne comprenez toujours rien à sa maladie ?
— Non ! nous verrons ça à l'autopsie...

(Science Médicale Pratique.)



(Illustrations de Varé.)

Quand il eut, une fois pour toutes, renoncé à être docte, Séraphin Barzilanges se fit recevoir docteur. Nous champanisâmes copieusement cet événement, d'autant plus heureux qu'il était moins attendu. Nous estimions tous Barzilanges voué à l'échec le plus irrémédiable.

Mais tout arrive, même dans les examens, même dans les concours et notre Séraphin put déployer des ailes légales dans le vaste champ médical. Avec une prudence qui fait honneur à son tact professionnel, entre toutes les spécialités il choisit celle où il pouvait le moins gravement nuire à des malades et il acheta dans la région boisée de Compiègne un petit château désuet, qu'il transforma en maison de santé.

Modestement, il commença par s'assurer le concours d'assistants sérieux. Lui se contentait d'être l'hôtelier supérieur et, de fait, il administra avec sagesse cet établissement qui ne tarda pas à prospérer.

De tous les coins de la France, il lui arriva de la clientèle de luxe et il faut reconnaître que son castelet, transformé en asile, devint le rendez-vous de la meilleure société, la plus aristocratiquement timbrée. Le neurasthénique, l'obsédé, l'excité, l'halluciné, le satyre, l'épileptique, le paranoïaque et tous les autres déséquilibrés que notre adorable époque fabrique en quantité industrielle meublaient les alvéoles capitonnés de sa thébaïde et l'emplissaient d'une vie cellulaire, bruyante mais fructueuse.

Il définissait lui-même sa confortable maison, étayée d'une équipe de médecins choisis et d'un personnel infirmier sélectionné : « La ruche des dingos riches ». Et il y trouvait un gras profit, lui, le rebut de la Faculté, cependant que plusieurs de ses camarades, dont la carrière universitaire avait été éblouissante et s'étoilait de médailles d'or, végétaient péniblement entre des malades vides aux as qui les payaient mal et des malades pleins aux as qui ne les payaient pas.

Tout aurait été pour le mieux dans le meilleur des mondes aliénistes si Barzilanges n'avait brusquement commis la gaffe de vouloir posséder des connaissances techniques sur les maladies mentales et de s'intéresser personnellement aux cures méthodiques, mais beaucoup trop savantes pour lui, entreprises par ses collaborateurs. Il était si indiqué pour l'économat ! Pourquoi voulut-il se rasseoir dans le fauteuil de son cabinet ?

***

Un jour, fier des résultats obtenus, il invita un certain nombre de ses anciens

camarades — j'étais du lot — à visiter « sa ruche ».

Il commença par nous offrir un excellent déjeuner; puis, cependant, que nous tétions des cigares authentiquement havanais, il nous promena à travers ses jardins, dont une escouade de jardiniers entretenait l'avenante symétrie. Quelques-uns de ses pensionnaires — ceux dont la fêlure ne s'attaquait jamais aux fleurs — avaient la permission de circuler dans les allées et, quand nous les croisions, ils nous adressaient de bons sourires, auxquels nous ne manquions pas de répondre, d'abord par gentillesse et aussi pour ne fournir à aucun de ces honorables désaxés le plus petit prétexte à s'énerver. « Beaucoup d'entre eux, nous dit Barzilanges, sont parfaitement inoffensifs. Ils ne déraillent que sur un point très précis, très localisé et si la conversation évite de faire vibrer cette corde trop sensible, il est impossible de se rendre compte de la lésion cérébrale dont ils souffrent. Celui-ci, par exemple... » Et il nous désigna un homme d'une cinquantaine d'années qui venait à notre rencontre d'un pas aussi calme que s'il eût fait une promenade de digestion sur un mail provincial :



— Bonjour, Langrune !

— Bonjour, Docteur.

— Comment va, aujourd'hui ?

— Admirablement Docteur.

— Content ?

— Ravi.

— Satisfait de tout ?

— De tout, de tout, de tout, de tout.

— Vos infirmiers ?

— Des frères.

— Vos médecins ?

— Des papas-gâteaux.

— La nourriture ?

— Succulente.

— Votre lit ?

— Voluptueux.

— Je vous présente de bons amis à moi, des confrères.

— Messieurs, enchanté...

Et Langrune, très homme du monde nous salua avec la plus parfaite politesse et s'éloigna posément, nous laissant à tous l'impression un peu angoissante d'un citoyen conscient, parfaitement organisé et jouissant de toutes ses facultés. Intrigués : « Quelle est donc sa folie ? demandai-je à Barzilanges.

— Bien particulière, le pauvre ! Il se croit Dieu. Si vous aviez prononcé le nom du Père Eternel, aussitôt il nous aurait bénis ou menacés de ses foudres ; il nous aurait donné rendez-vous et traduits devant lui pour le jour, dont il aurait fixé la date, du Jugement dernier ; il nous aurait parlé de sa droite qu'il croit terrible, etc., etc... Folie bien caractérisée, mes chers confrères et amis, car enfin tout le monde sait que *Dieu le Père, c'est moi!* Alors, convenez-en, me disputer cette suprématie reconnue de tous, c'est fou !

Nous nous regardâmes sans rire les uns et les autres, non sans avoir au préalable repéré la grille du parc, qui heureusement n'était qu'à quelques mètres et dressait ses barreaux ironiques au bout de l'allée.

Romain COOLUS.



DE CIRCONSTANCE

— Il n'y a pas de doute, mon ami, et même vous avéz dû être bien imprudent.

— En effet, Docteur j'aurais dû me méfier, elle ovait les dents plombées.

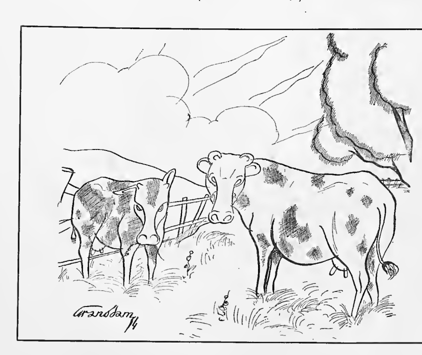
(Dessin inédit de Bénic.)



— Vous êtes olcoolique... c'est une hydropisie, le vin que vous obsorbez se change en eou.

— Mais alors, Docteur, ce n'est pas une hydropisie c'est un miracle.

(Dessin inédit de Questiau.)



DERNIÈRES VOLONTÉS

●

La vache célèbre à l'interviewer :

— Et après ma mort, je désire être frigorifiée...

(Dessin inédit de Grand'Dam.)

Le coin des fines g......

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

EN TOURNANT LA BROCHE

On peut être roi de France et trompé en amour.

Le cocuage guette les plus nobles fronts, et, comme l'a dit notre vieux Malherbe en des stances immortelles :

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

Je vais donc vous parler aujourd'hui d'un roi cocu, mais qui l'a été dans des circonstances nettement gastronomiques.

Ce brave Louis XII, surnommé le Père du Peuple, aimait beaucoup ses sujets, mais encore plus ses sujettes. Le nombre de ses maîtresses est incalculable, même en se servant d'une machine à compter dernier modèle.

Le jeu des alliances politiques lui donna pour épouse, une première fois, une princesse aussi laide que vertueuse, Jeanne de France. On sait qu'ensuite il épousa Anne de Beaujeu, qui porta la culotte, puis Marie d'Angleterre, dont il aurait pu être le grand-père, et qui, en quelques semaines, le conduisit au tombeau.

Tranquillisez-vous : je ne veux pas vous faire un cours d'histoire, mais seulement vous conter une savoureuse anecdote de monarque cornard.

Louis XII trompait la pauvre Jeanne de France, rachitique et bossue, avec une poule de grand luxe, la belle Amasie. Il en était fort jaloux et la surveillait étroitement.

Il allait jusqu'à s'enfermer seul avec sa mie, après avoir éloigné valets et chambrières, pour goûter une plus sûre retraite.

Il s'occupait lui-même de la cuisine, car Louis XII était gastronome, comme tous les braves bougres.

Un jour, il faisait rôtir, avec Amasie, une jeune dinde destinée à leur souper, quand retentit le marteau de la porte.

Les deux amants se trouvaient dans une chambre du premier étage.

— Beau sire, dit Amasie, je vais voir qui est en bas... C'est sans doute quelque tourte qu'on apporte... Mais, de grâce, ne laissez pas brûler cette jeune dinde... Continuez à tourner la broche comme vous m'avez vu faire. Voyez comme elle est belle et comme elle se dore bien...

Le roi attendit deux minutes, puis cinq, puis davantage... A la fin, pris de soupçons, il descendit l'escalier à pas de velours... Que vit-il? La perfide Amasie, tandis qu'elle le croyait occupé à tourner doctement la broche, se faisait mignoter d'un peu près par un galant...

Bref, dans cette maison, on embrochait à tous les étages.

Laissons le roi à son ébahissement. Il eut, dit-on, le bon esprit de s'esbaudir de l'aventure. Et exhumons, d'un livre de cuisine à demi mangé par les rats, cette recette centenaire :



JEUNE DINDE A LA BROCHE

Votre dinde saignée, faites-la mortifier à son point, selon la température de l'air.

Il ne s'agit plus, après cela, que de vider, flamber, trousser et embrocher la bête convenablement bardée et enveloppée d'un papier blanc.

Gardez-vous de la piquer : ce procédé ne convient qu'aux dindonneaux.

Un peu avant son entière cuisson, vous la déshabillez de son enveloppe pour lui faire prendre une belle couleur, et vous la servez sur un plat bien chaud, entourée de cresson de fontaine.

Chez les autres



LE MÉDECIN

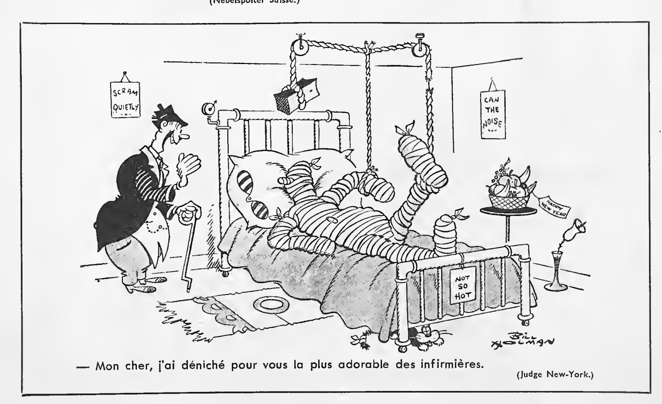
— Voilà la femme que j'aime, à qui je sacrifierais tout.
— Epouse-là !
— Impossible, c'est ma meilleure cliente.

(Nebelspolter Suisse.)



— « Cher Monsieur,
J'éprouve une certaine difficulté dans l'exécution de l'exercice nº 4...

(Razzle Londres.)

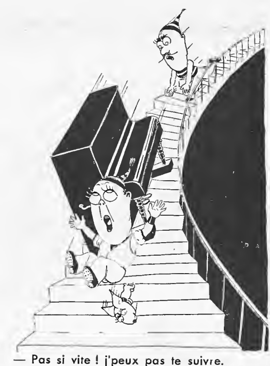


— Mon cher, j'ai déniché pour vous la plus adorable des infirmières.

(Judge New-York.)



— Qu'est-ce qu'y a ?
— ...J'ai plus faim ! (Dessin inédit de Béatrice Mallet.)



— Pas si vite ! j'peux pas te suivre.
(Dessin inédit de Hyette Valmy.)

PHOTOGRAPHIE...

par le Docteur Louis EPAGNEUL



J'étais au chevet d'une brave femme, atteinte d'une fissure à l'anus et j'allais lui faire la traditionnelle intervention : la dilatation anale.

Elle était en position, les cuisses tenues par deux commères, ma sage-femme préparait le chlorure d'éthyle pour l'anesthésie.

Or, voici que la patiente en me regardant avec un grand sérieux, me dit : « C'est tout de même bien un drôle de spectacle que vous avez devant les yeux, Monsieur le Docteur. »

— Oh ! lui dis-je, j'y suis habitué.

— Ah ! Monsieur, ajoute-t-elle, heureusement qu'il n'y a pas de photographe !

— Bah ! lui répondis-je, s'il y avait un photographe, je sais déjà la question qu'il me poserait en regardant tout comme moi. Je suis sûr qu'il me demanderait : « Dites donc, Docteur, pourquoi diable sommes-nous là ? Est-ce pour un agrandissement ou pour faire de la reproduction ? »

Dr Louis EPAGNEUL.

MICTASOL

décongestif pelvien



COMPRIMÉS — OVULES — SUPPOSITOIRES

Échantillons et Littératures
LABORATOIRE DU MICTASOL
COUDERC, PHARMACIEN, 28-30, RUE DU FOUR, PARIS

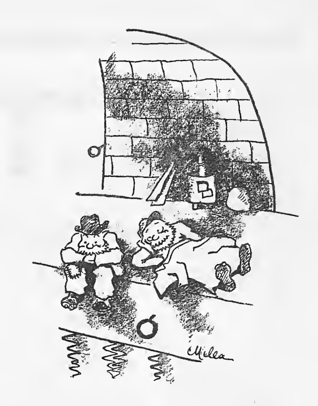
O·V·P



ANATOMIE

— Citez-moi un nerf connu...
— Le Beau Danube bleu, m'sieur !

(Dessin inédit de Sauvant.)



PONT DE LA CONCORDE

— Dis-donc, ils en font un chahut les locataires du dessus !

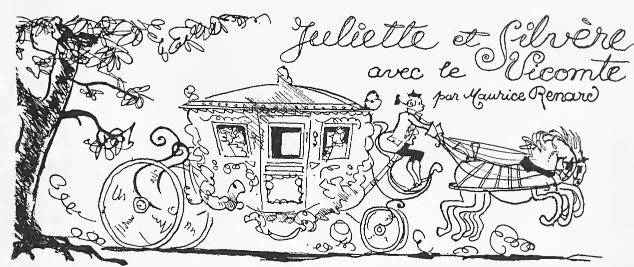
(Dessin inédit de Milex.)



— Vous vous étiez pendu, malheureux... mais où aviez-vous la tête ?

— Dans le nœud coulant...

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)



(Illustrations de Carrizey.)

— Ça, ma fille, dites-moi, comment serez-vous ajustée, demain dimanche, pour aller à Meudon? Quel vêtement avez-vous apprêté?... Répondez, que diable! Hé?... Voilà, corbleu, une plaisante façon de se comporter à l'égard d'un père!... Ma femme, regardez cela, s'il vous plaît. Mademoiselle fait la renfrognée!... Répondras-tu, péronnelle?

M. Lespargneur, le gros marchand drapier de la place Royale, achève son repas de onze heures en compagnie de la dame son épouse et de leur fille unique, l'aimable Juliette. Le soleil de juin règne si ardemment qu'il a fallu clore à demi les volets et la perruque de M. Lespargneur gît sur une chaise avec son habit.

— Quoi! reprend-il en donnant toutes les marques d'un courroux méprisant, ce qui ne l'empêche point de revenir à la frangipane. Quoi! Un gentilhomme est féru de vos appas. M. le vicomte Médéric des Quenelles prétend à devenir mon gendre (quel honneur, ma fille! quel établissement!) Nous faisons partie d'aller demain, tous quatre, à ma maison des champs. Et c'est ainsi que vous envisagez cette journée d'agrément!... Eh bien? Vous voilà, l'une et l'autre, comme des termes! J'enrage, ma parole!

— Mon père — chuchote Juliette, l'air contraint, en baissant ses longs cils — je n'aime point le vicomte.

M. Lespargneur ricane, lève les épaules, et profère, la bouche pleine de frangipane :

— Ouais! Toujours la même antienne! « Mon père, je n'aime point le vicomte »! Qu'en savez-vous, je vous prie? Cela n'a point seize ans et cela veut en remontrer à son père!... Qu'a-t-il donc pour vous déplaire, ce vicomte? Est-il malpropre? Vieux? Bancal? Bossu? Joueur? Ivrogne? Lui manque-t-il un œil? Ou le nez? Dites?... Ah! Ah! Votre silence, pour le coup, en dit long. Vous serez vicomtesse, petite sotte!... Brisons là. Je retourne à mon aune. Allez préparer vos hardes. J'aimerais, en l'occasion de demain, vous voir cette robe blanche avec tous ces petits nœuds bleus...

Mme Lespargneur lui passe son habit. Juliette lui tend sa perruque.

***

Elles sortent, de conserve.

A cette heure de midi, par ce soleil implacable, la place est quasi déserte, et les galeries, quoique ombreuses, ne sont hantées que de rares passants.

Silvère, le jeune et bel apothicaire, rêve à ses amours sur le pas de sa porte. La vue des deux femmes lui fait soudain un visage de liesse. Des clins d'œil complices s'échangent. Il s'efface. Elles entrent. Rien de plus ordinaire. Pour parer à toute surprise, Mme Lespargneur achètera quelque baume ou vinaigre de senteur.

Mais, Juliette et Silvère, voici qu'ils se repaissent passionnément et réciproquement du spectacle de leurs personnes, et que tout proclame qu'ils s'adorent.

— Ah! Silvère! Silvère! s'écrie la jeune fille. Mon père est irréductible, et j'appréhende que cette partie de campagne ne décide pour moi du sort le plus funeste! C'est à vous que j'appartiens, mon cœur! Agissez! Sauvez-nous! Trouvez un subterfuge! Car, moi, je cherche en vain comment fléchir la volonté paternelle!...

— M. Lespargneur, dit Mme Lespargneur, s'est entiché de son vicomte.

— Ce fat! Ce niais! Ce ridicule petit maître! s'indigne Juliette.

— Diantre! fait Silvère, qui hausse le sourcil et se frotte la joue d'un air perplexe. Que ferai-je? L'affaire est malaisée. Si j'en crois vos dires, nous voici

au fond de l'impasse, nous ne saurions reculer davantage, et je n'ai d'autres armes que mon amour... et mes onguents. Prenez courage toutefois, ma mie. Mon imagination ne va point chômer, et d'ici demain, j'espère découvrir quelque bonne ruse à la Molière...

— Que le ciel vous inspire ! ...Je vous aime, Silvère.

Un chaland pénètre dans l'officine.

— Donnez-moi pour un sol de guimauve, dit-il. *Item,* pour trois deniers de rhubarbe. *Item,* une fiole d'huile de pied de bœuf. *Item,* deux onces de votre pommade verte pour les douleurs. Et *item*...

Il faut se séparer.

***

On est parti environ huit heures du matin. Le carrosse cahote sur le pavé des rues. C'est une grande boîte de bois où l'on tiendrait six et plus. Juliette est belle à ravir, en dépit d'elle-même, et M. le vicomte des Quenelles, qui fait l'empressé et le joli cœur, ne tarit pas de propos galants. Il est mis, ma foi, fort proprement et comme il convient pour aller aux champs. Mais quel insupportable bavard ! Juliette ne l'écoute qu'en apparence. Pas de nouvelles de Silvère. La joute semble compromise.

L'est-elle ? Attendez un peu.

La barrière est franchie. La chaleur commence à vous cuire. Malgré l'air qui circule entre les portières garnies de rideaux flottants, l'on est bientôt, dans ce coffre, comme miches au four. M. Lespargneur, de temps en temps, soulève sa perruque pour s'éponger le crâne. Et, de surplus, ceci advient : que chacun paraît incommodé d'un malaise croissant, par le canal de l'odorat.

Juliette tient obstinément le nez dehors. Mme Lespargneur respire sans relâche son mouchoir imbibé de parfum. M. Lespargneur se tourne et retourne, roule des yeux inquiets. Le vicomte devient distrait, embarrassé. Et plus s'accroît la chaleur, plus se précise et se développe la cause de cette furieuse incommodité.

Elle a beau s'en blâmer, Mme Lespargneur, le mouchoir aux narines, glisse des regards furtifs vers les pieds de M. le vicomte, qu'elle met en accusation. Son époux, déconcerté, l'imite à regret ; et Juliette en fait autant, mais sans vergogne et Dieu sait avec quelle moue de raillerie !...

Pour le pauvre M. le vicomte, il ne sait plus que dire, n'ose protester, se trouble, rougit, perd contenance... si bien que tout en lui trahit la confusion et fait l'aveu de sa disgrâce.

***

Au soir, quand il rentre chez lui, M. le vicomte des Quenelles tombe à grands coups de canne sur son valet — qu'il a baptisé Jasmin et qui se nomme en vérité Nicodème.

— Maraud ! Bélître ! Butor ! Faquin ! Voilà mon mariage à l'eau, par ta faute ! Voilà les écus du père Lespargneur qui m'échappent ! Le vieux sacripant me l'a bien laissé voir !

— Aïe ! Aïe ! Monsieur ! Mais qu'ai-je donc t'y fait, morguienne ? Votre habit n'était-il point battu comme il faut ? Vos souliers n'étaient-ils point cirés à merveille ?

— Ah ! Mes souliers ! Nous y voilà ! Me diras-tu, traître, coquin, animal, de quelle cire tu t'es servi pour cirer mes souliers ?

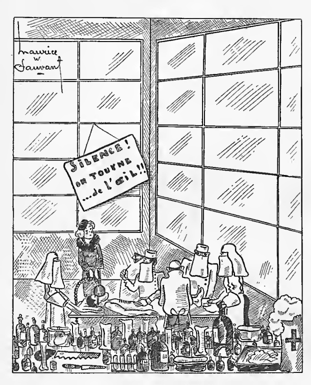
— Cessez de me bâtonner, monsieur ; grâce pour mes os ! et je vous dirai... J'ai cru bien faire, monsieur. C'est un homme... que je ne connais point... qui m'a mené boire un pot... hier... durant que vous étiez à la comédie... et... quand il a su que j'étais au service d'un noble seigneur : « Tiens, qu'il m'a dit, prends cette boîte de cire ; et quand tu voudras que les bottes ou bottines de ton maître brillent comme miroirs, use de ce produit incomparable. C'est pour rien. Tu me plais avec ta mine spirituelle. »

— Peste soit de l'âne bâté ! gémit le vicomte. Un rival m'a joué !

C'est ainsi que Juliette épousa Silvère.

L'histoire les fait marier à Meudon, en l'église où jadis M. le curé Rabelais avait dit la messe.

Maurice RENARD.



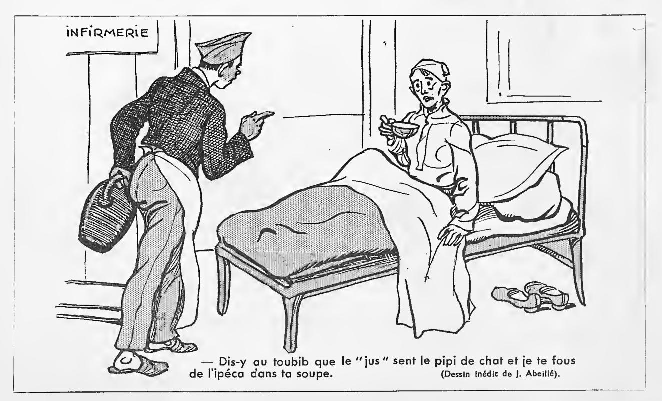
— Mon pauvre mari!.. Ah, docteur, j'aurais tant voulu voir!

— Trop tard, madame vous arrivez pour la fermeture. (Dessin inédit de M. Sauvant.)



LES BELLES DISTRACTIONS

— Et vous savez, c'est épatant ces dictionnaires de médecine. Tous les dimanches on s'amuse à se trouver des malad.es. (Dessin inédit de Questiau.)



— Dis-y au toubib que le "jus" sent le pipi de chat et je te fous de l'ipéca dans ta soupe. (Dessin inédit de J. Abeillé).

PRECAUTION



Odette se demandait anxieusement si elle n'avait rien oublié en se rendant à la mer.



Qui se serait douté que ce serait là son costume ?

Discrétion...



Le Professeur P... qui possède un château aux environs de Paris avait engagé une jeune femme de chambre.

Un joli monsieur des environs courtisa la soubrette et obtint l'autorisation d'aller lui prouver la puissance de ses sentiments entre minuit et cinq heures du matin.

Chaque nuit, le jeune homme enjambait le mur du parc et allait retrouver son amie.

Le Professeur P... s'aperçut enfin de ce manège.

— Jean, dit-il au jardinier, jusqu'à présent, je vous croyais un honnête homme. Vous saviez bien ce qui se passait... comment ne m'avez-vous pas prévenu ?

— Monsieur, fit le jardinier tout penaud, je croyais que c'était pour... Madame.



LA PETITE ÉTOURDIE

— Mais, Docteur... vous m'avez bien dit de me déshabiller jusqu'à la ceinture...

(Dessin inédit de Kern.)



LA KLEPTOMANE

— Et alors, Docteur, elle a de la fièvre ?...
— Je ne peux pas savoir, Monsieur le Commissaire, elle vient de me voler ma montre ! (Dessin inédit de Kern.)

NOUS RAPPELONS A NOS LECTEURS QUE L'ENTRÉE DU SALON D'ATTENTE, COMME CELLE DU SALON FAMILIAL, EST INTERDITE A " RIDENDO "

Confiance...



Le Docteur V... assistait récemment à un banquet confraternel.

Il fut tout particulièrement charmé par sa voisine et pendant tout le repas lui fit une cour assidue.

— Dites donc, vous, lui dit le mari, un accoucheur d'un certain renom..., il me semble que vous faites la cour à ma femme ?

— Un peu... pour tuer le temps.

— Eh bien ! vous ne réussirez pas. Ma femme, voyez-vous, c'est un véritable trésor. Je vais, je viens, je fais ce que je veux..., jamais une plainte. Hier encore, notre ami l'oto-rhino G... me dit : Tenez, j'ai un fauteuil à l'Opéra, je vous en fais cadeau. Une autre femme aurait voulu venir ; la mienne pas du tout. — Je suis très fatiguée, a-t-elle dit, je vais profiter de cela pour me coucher à huit heures.

Après le spectacle, je la trouve qui lisait tranquillement dans son lit.

— ?

— Deux ou trois fois par semaine, G... me donne une place et ma femme ne veut pas bouger.

— Et G..., où passe-t-il ses soirées ?

— G..., ma foi ! Je ne lui ai pas demandé.

Le Gérant : P. DUCROCQ.

Imp. E. Desfossés. — Paris.


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT
OVP

1re ANNÉE N° 16
20 Octobre 1934

ABONNEMENTS
Un An (20 Numéros) : Frs 75.

Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS



DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL**

Secrétaire Général : PIERRE DUCROCQ — Secrétaire de Rédaction : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Marcel ASTRUC, Georges BARBARIN, Maurice BEDEL, Tristan BERNARD, Maryse CHOISY, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Hugues DELORME, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Jean DRAULT, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, Jacques des GACHONS, Hervé LAUWICK, Georges-Armand MASSON, Pierre MAC ORLAN, Odette PANNETIER, Maurice PRAX, André RANSAN, Max REGNIER, André THERIVE Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc... etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BECAN, BENIC, BERNAD, BIB, BILS, G. BOURDIER, Marcel CAPY, CARRIZEY, Roger CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, ELSEN, Abel FAIVRE, FALKE, André FOY, GENTY, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HEMARD, KERN, Robert LE NOIR, Maurice LEROY, PAVIS, PEDRO, Marcel PRANGEY, Georges REDON, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M. W. SAUVAN, SOCRATE, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MEDICAL

PRÉSENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

S. A. R. L. au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 — R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50 % sur les tarifs postaux. La série B tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



LES JEUX ET LES RIS DE Ridendo

(Illustrations de J. Touchet.

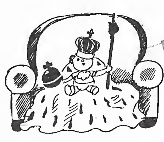
par Robert DIEUDONNÉ



Ce n'est rien, c'est un petit dialogue à lire en anglais. Quelque part, dans le vaste monde, un bar, à deux heures du matin. Deux hommes encore jeunes et encore conscients boivent silencieusement un dernier wishky soda. Puis l'aîné prend la parole :

L'AINÉ. — George... c'est sérieux... vous vous mariez ?

LE CADET. — Oui... Edouard ?



L'AINÉ. — Pourquoâ ?

LE CADET. — Parce que !

L'AINÉ. — Oui ! (un temps). Pourquoi George, vous mariez-vous avant moi ?

LE CADET. — Parce que vous, peut-être vous ne vous marierez jamais.

L'AINÉ. — Oui !... (un temps). Justement ! (un autre temps). Si vous vous mariiez après moi, George, peut-être vous non plus vous ne vous marieriez jamais.

LE CADET. — Oui, mais je veux me marier.

L'AINÉ. — Pourquoâ George ?

LE CADET. — Pour avoir une femme, Edouard.

L'AINÉ. — Vous n'avez pas assez de femmes, sans être marié, George ?

LE CADET. — Si, Edouard !

L'AINÉ. — Alors, George ?

LE CADET. — Je veux des enfants, Edouard !

L'AINÉ. — Vous n'avez pas d'enfants encore, George ?

LE CADET. — Peut-être, mais ils ne sont pas inscrits au stud-book de la famille, Edouard.

L'AINÉ. — Et pourquoi voulez-vous, George, que vos enfants soient inscrits au stud-book de la famille ?

LE CADET. — Pour monter après vous, Edouard, sur le trône d'Angleterre.

L'AINÉ. — Oui... c'est une raison ! Barman ! deux whiskys soda (un temps ils boivent tous les deux). George !

LE CADET. — Edouard ?

L'AINÉ. — Je vous prie, George, d'avoir un enfant tout de suite après que vous serez marié.

LE CADET. — Pourquoâ, Edouard ?

L'AINÉ. — Pour m'éviter la peine de monter sur le trône d'Angleterre, George...

(Et il commanda avec satisfaction deux autres whiskys soda.)

■ ■ ■



Vous avez pu lire, il y a quelque temps la superbe histoire de ce policier qui était capitaine de bandits. C'est une si belle situation qu'on peut être étonné de ne pas la voir exploitée plus souvent. Le tout est une question de discrétion et d'orga-



nisation et ces deux points acquis, la vie est belle.

Il n'y a pas que dans les romans de Carco que l'on peut voir un bourre mettre une môme sur le tapin.

Mais je suis obligé de traduire pour ceux de vous

qui n'entraveraient que pouic au jaspin de Paname. Je veux dire que l'on peut voir fréquemment un agent des mœurs protéger une fille qui se promène sur le trottoir de son quartier. Mais c'est là une toute petite combinaison, qui ne rapporte pas bien gros, tandis que l'exécutant de Lille qui voyait plus



grand ne dédaignait aucun genre, mêlant les timbres du fisc à la traite des blanches, à la coco et aux paris clandestins.

Vous pensez que l'arrestation de cet ingénieux policier va donner à réfléchir à ceux qui pourraient avoir envie de l'imiter ? Vous êtes vraiment de trop honnêtes gens ! C'est-à-dire que j'entends déjà des soupirs de regret.

— Zut ! ce qu'on est bête de n'avoir pas pensé à cela !

Mais aujourd'hui on y pense et on remettra sur pied une affaire mieux conditionnée.

Je suis pessimiste ? Croyez bien que si un banquier n'avait pas levé le pied une première fois, un si grand nombre de banquiers n'aurait pas, depuis, suivi un si bel exemple.

■ ■ ■ ■

Et puisque j'en suis à la police, j'en profite pour vous annoncer une bonne nouvelle. Paris va avoir d'ici quelques mois son corps d'agentes qui seront justement chargées de la police des mœurs. Comme si c'était là un métier de femmes !

On espère que ces dames apporteront dans leur



rapport avec les petites radeuses un tact, une politesse et un esprit de justice dont les agents ne gâtent pas aujourd'hui leur clientèle.

Mais si aujourd'hui ces messieurs trouvent moyen de s'arranger avec les poules — et cela s'appelle « un condé » — demain ce seront les petits barbeaux qui assureront la tranquillité de leurs femmes, en séduisant des agentes dont l'uniforme ne saurait protéger assez le faible cœur.

A moins que l'amour, qui ne dit probablement pas son nom non plus, n'intéresse une dame des mœurs à une Bilitis du ruisseau.

Car nous voici presqu'au temps prévu par le poète de la Colère de Samson. Les sexes s'en vont chacun de son côté, et aucun des pratiquants, aucune des pratiquantes ne se donnent même plus la peine de sauvegarder les apparences.

— On est comme on est, na !

Les hommes, il faut bien le dire, ne se scandalisent pas trop d'apprendre que deux jolies filles se passent d'eux.

Un petit regret de n'être pas l'assistant et le participant de ces jeux, tout au plus. Certes, quand on apprend qu'une vieille dégoutante abîme une petite fille, on s'indigne un peu, sans penser



qu'entre un vieux monsieur et une vieille dame il n'y a plus tellement de différences.

Je ne sais pas si les jeunes femmes ont la même indulgence pour les mignons, mais j'imagine que tout de même elles « réalisent » que le spectacle n'est pas très harmonieux. On me dira que tous les goûts sont dans la nature : j'admets ! mais je m'imagine aussi, à vingt ans, si l'on m'avait dit que je n'avais pas le choix et que les demoiselles m'étaient interdites.

Ce qui est plus grave qu'un vice, c'est une mode.

Or, justement cette inversion se porte, si l'on peut dire, de plus en plus et ce qui est plus regrettable encore, c'est que des jeunes gens s'y contraignent parce qu'ils croient qu'elle est indispensable à leur situation intellectuelle.

J'ai rencontré l'un de ceux-ci cet été, sur une plage, accompagné d'une jeune fille délicieuse.

— Tous mes compliments ! lui dis-je.

— J'ai bien le droit de prendre des vacances ! m'a-t-il répondu gentiment, ce qui me fait croire que cet inverti est définitivement converti, si je puis ainsi dire.

APRÈS L'OPÉRATION

— Excusez-moi, docteur, de venir dans ce costume, mais en me recousant vous avez cousu aussi le matelas !...

(Dessin inédit de Varé.)



Je ne sais pas si vous avez le temps de lire les journaux du haut en bas, mais par métier, je suis obligé de les explorer avec attention ; aussi j'y découvre des nouvelles passionnantes. C'est ainsi que j'ai appris que Mlle Paris qui fait partie d'une sorte d'église schismastique avait été prise à la seule vue de la Miss Europe orthodoxe de M. deWaleffe d'une sorte de transport frénétique et lui avait tout soudain jeté un défi.

Je ne veux pas jouer le rôle de Pâris et départager ces deux rivales, mais notre jeune et impétueuse compatriote se fait d'étranges illusions si elle suppose qu'un championnat de beauté se dispute avec



la même rigueur qu'un championnat de boxe ou qu'une coupe de tennis.

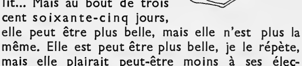
Heureusement, mademoiselle, que les hommes ne partagent pas les mêmes goûts, car la plus jolie fille du monde ne serait qu'un prétexte de plus à nous casser la figure.

J'ai lu que vous demandiez une rencontre au centimètre, c'est-à-dire une mensuration complète, qui, paraît-il, doit vous donner tous les avantages. J'ai bien peur que ce soit là une idée fâcheuse, car quand un monsieur est ému par une jolie femme, je vous assure qu'il n'a pas besoin d'aller chercher un centimètre.

Vous vous en rendrez compte le jour où vous cesserez d'être demoiselle, si ce n'est belle.

J'ai connu une jeune femme qui était exactement bâtie comme la Vénus de Milo, seulement ce devait être les bras qui gâchaient tout, car, si je puis ainsi m'exprimer, elle n'a pas fait de carrière. Elle est ouvreuse dans un petit théâtre et quand elle raconte à ses collègues qu'elle était au temps de sa jeunesse folle, bâtie selon le plus pur canon antique, celles-ci lui répondent avec dédain : « Ça n'empêche qu'aujourd'hui, tu as les fesses aussi ridées que nous ! » Ce qui n'est pas encourageant à y aller voir.

On a prétendu qu'une royauté d'un an pour la plus jolie femme du monde, c'était bien court. J'ai l'impression que c'est bien long. Je ne dis pas qu'en un an à vingt ans, une femme vieillit... Mais au bout de trois cent soixante-cinq jours,



elle peut être plus belle, mais elle n'est plus la même. Elle est peut être plus belle, je le répète, mais elle plairait peut-être moins à ses électeurs.

Et puis, voyez-vous, cette petite demoiselle Paris qui bouscule la Finlandaise et les traditions. Elle est bien gentille à regarder, mais dans l'intimité, elle ne doit pas être très facile à vivre. Je ne la



souhaiterais pas telle qu'elle est à mon petit-fils s'il avait vingt ans.

Mais j'ai tort, car à cet âge-là, on se défend — heureusement.

Robert DIEUDONNÉ.



NOUS RAPPELONS A NOS LECTEURS QUE " **RIDENDO** " EST UNE REVUE EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL.

L'ENTRÉE DU SALON D'ATTENTE, COMME CELLE DU SALON FAMILIAL, LUI EST INTERDITE.

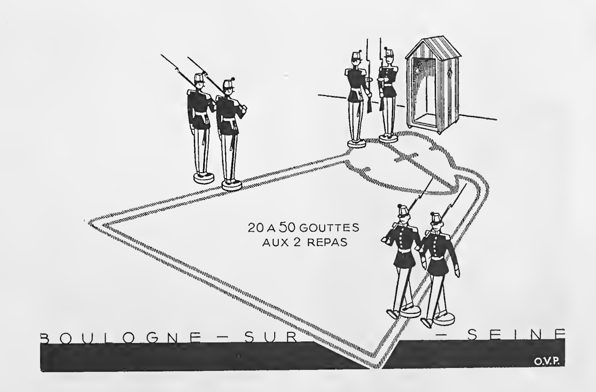


IODAMELIS
LOGEAIS

IODOTANIN COMPLEXE

MODIFICATEUR CIRCULATOIRE TOTAL

MODIFICATEUR DE LA NUTRITION







LA PETITE RAFFINÉE

— J'ai toute confiance en vous, Maître... mais, pour les points de suture, j'aurais peut-être préféré une dentellière de Venise. (Dessin inédit de Kern.)



— Ah ! docteur, le bas des reins me démange ! Le soir, principalement, j'ai, comme qui dirait, le feu au derrière...

— Je vois ce que c'est. Vous êtes automobiliste ?

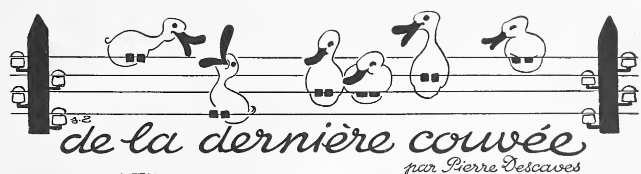
(Dessin inédit de M. Prangey.)



UNE BONNE RAISON

— Vous êtes vraiment sourd et muet ?

— Puisque je vous le dis, monsieur le major... (Dessin inédit de Jo Paz.)



de la dernière couvée

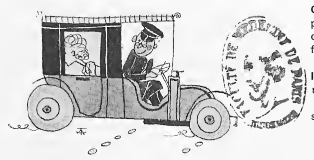
par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA.)

TANT PLUS QUE ÇA MORD TANT PLUS QUE C'EST BON

Il arrive toujours de fort bonnes histoires au joyeux docteur Abr... Du moins, c'est lui qui les raconte, et peut-être les arrange-t-il.

Il contait, l'autre soir, en petit comité, l'aventure



suivante : à sa consultation, s'était présenté un jeune comédien plein de talent. Il était arrivé au malheureux un petit accident des plus fâcheux... : une morsure au... une morsure au... voyons, nous allons nous faire comprendre : une morsure au petit doigt...

— Mais comment cela vous est-il arrivé?

— Un cahot imprévu, en auto!

— En auto? s'exclama le docteur.

— On devrait bien, ajoute le malade, nous installer des passages cloutés.

■ ■ ■

A GIRL IN EVERY PORT

Ce docteur considérable, qui n'exerce pas d'ailleurs, étant nanti d'un grand nom de « Phynanen » et d'une jolie fortune sous le soleil, a fait au cours de l'été, une longue croisière à bord de son yacht.

Dans chaque port le docteur, qui est par ailleurs un mécène dramatique éclairé — c'est-à-dire qui « éclaire » — faisait ce que les marins appellent une « virée » dans les boîtes à femmes, uniquement pour compléter, selon lui, sa collection d'impressions. Et pour prouver que ses intentions sont pures, il déclare à tout venant qu'il a depuis longtemps « dételé ».

— J'ai passé la main! dit-il.

Et l'un de ses amis, dramaturge invité à bord, de lui répondre.

— Oui, oui, mais la réciproque existe!

DIEU, QUE LE SON DU COR...

Quel est le grand homme qui n'a pas son violon d'Ingres? Et l'on sait que beaucoup de nos gloires médicales taquinent les Muses : certaines ont acquis une belle notoriété dans les Lettres et même abandonné le scalpel pour le porte-plume...

Mais il y a mieux : à l'instar de M. Pierre Mac Orlan, un de nos meilleurs chirurgiens a comme passe-temps favori... le cor de chasse!... Et il a profité des vacances pour se livrer aux délices de son instrument favori dans sa belle propriété de Seine-et-Marne.

Victor Boucher, qui lui rendait visite, au moment où le Dr B... exécutait un impressionnant hallali, eut ce mot amusant :

— Je salue en vous, docteur, le plus illustre représentant... du cor médical!

■ ■ ■

AMOUR, QUAND TU NOUS TIENS!

Cette jeune femme de lettres fantasque s'est fait un nom dans l'exotisme. A Paris, on la dit protégée par un de nos plus savants médecins auquel une juste renommée a fait une des plus belles clientèles de la capitale.

Avec le temps, la liaison est devenue officielle et



bourgeoise, et on assure que le praticien ne laissera plus partir son joli oiseau des îles sans l'accompagner — et qu'au besoin — si elle le voulait, il irait installer une clinique à Tombouctou.

— Ce n'est plus de l'amour, c'est de la rage, constatait le romancier Maurice Dek...

Et d'ajouter ironiquement :

— Ce Pasteur est un mauvais berger!

SOINS DE BEAUTÉ

Le Prince Mdi..., qui a épousé la plus riche héritière d'outre-atlantique, ne se refuse rien : il a un médecin attaché en permanence à sa personne.

Tous les matins, le docteur — italien de naissance — doit examiner son unique client des pieds à la tête. L'homme de l'art doit particulièrement veiller à la figure du Prince — cette belle figure qui est un peu son capital et qui lui a permis de si beaux mariages.

Les méchantes langues assurent que le pauvre docteur est obligé chaque matin de compter un à un les cils — les magnifiques cils — de son maître...

Mais la place est bonne. Au cours du change, le médecin touche quelque 250.000 francs par an.

A ce prix, on peut sinon se mettre le doigt dans l'œil... le mettre tout au moins dans celui du client...

■ ■ ■

MIMÉTISME

De tous nos hommes politiques, c'est sans contestation possible, M. Léon Ber... qui a, au plus haut point, la passion des médecins.

Il se tire tout le jour la langue dans les glaces...

Quand il était ministre de l'Instruction publique et qu'il logeait rue de Grenelle, un membre de son cabinet qui avait fait des études médicales lui prenait le pouls, puis la température, l'auscultait et l'Excellence n'était satisfaite que lorsqu'elle avait avalé quelque cachet qui, la plupart du temps, ne contenait rien.

Un de ses familiers dit en parlant de lui, — on sait que M. Léon Bér..., candidat malheureux à l'Académie est un brillant lettré — : il aime à ce point Molière qu'il le joue !

OUVREUSES, ATTENTION !

Le Dr Menne... est un fervent du théâtre. Il ne manque pas une répétition générale et au besoin assiste aux « couturières ».

Mais il est très susceptible sur les services qu'il reçoit.

Dernièrement, il reçut du secrétaire général d'un théâtre une seule place. Il la renvoya, par retour, avec ce mot sur sa carte :

— Je ne vais jamais au théâtre tout seul, j'ai trop peur de m'y ennuyer.

Par retour, il trouva dans une enveloppe une baignoire.

— Voilà, explique-t-il triomphant, ce qui s'appelle savoir nager !

■ ■ ■

MARIAGES D'ARTISTES

Cette artiste, fut durant l'été, l'enfant chérie de la Côte d'Azur dont elle est d'ailleurs native. Elle donna galas, concerts, et finalement, annonça son mariage avec un Allemand.

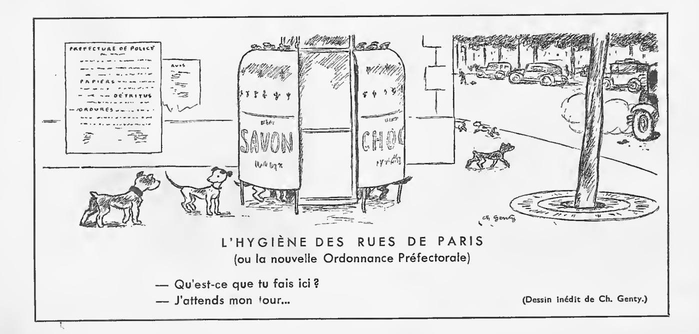
On espère que l'hyménée ne contrariera pas la belle carrière d'artiste de Lily P...

En tout cas son mariage n'a pas réalisé un de ses rêves. En effet, il y a plusieurs années, elle déclarait — c'était à l'époque de ses débuts :

— Je n'épouserai qu'un Prince !

Or le « futur » exerce l'honorable profession de chirurgien-dentiste !

— Elle a mis le prince au... râtelier, constatait avec malice le bon Cur..., prince des gastronomes.



L'HYGIÈNE DES RUES DE PARIS
(ou la nouvelle Ordonnance Préfectorale)

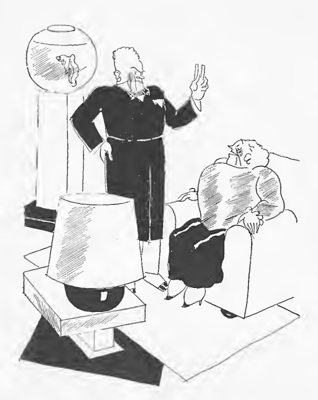
— Qu'est-ce que tu fais ici ?
— J'attends mon tour...

(Dessin inédit de Ch. Genty.)

EN SUIVANT LE PROGRÈS

(Dessin inédit de Socrate.





UNE PREUVE

— Vous croyez docteur qu'avec ce qu'a mon mari on meurt ou on reste idiot ?

— Absolument sûr, madame... je l'ai eu deux fois !

(Dessin inédit de Leroy.)



— Je vois que votre bébé prend bien le sein.

— Comme un petit homme... docteur.

(Dessin inédit de J. Abeillé.)



DISTRACTION

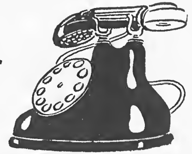
LE DOCTEUR. — Dieu que je suis distrait : voilà que j'allais rédiger l'ordonnance avec le thermomètre. Alors, où diable ai-je pu fourrer mon stylo ?

LE MALADE. — Il est là, docteur, vous avez pris ma température avec.

(Dessin inédit de Mat.)

...Même le fer

Par le Docteur Louis ÉPAGNEUL



Six heures du matin, en plein hiver, sommeil profond. Coup de téléphone, je me précipite en maugréant, et j'entends une voix angoissée me dire : « Docteur, docteur, venez vite, la petite étouffe, elle ne peut plus respirer. »

En hâte je m'habille et me voilà parti pour Saint-Liguain à 6 kilomètres de chez moi.

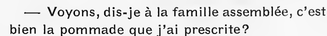
Le fait est qu'en arrivant, je trouve une enfant, bouche bée, assise dans son lit et qui semble surtout fort enchifrenée.

— Qu'y a-t-il?

— Eh bien, docteur, me dit la mère, la petite avait un rhume de cerveau, alors on lui a mis « plein les trous du nez, de pommade », vous savez bien votre pommade à couper les rhumes de cerveau. D'habitude, ça lui réussissait à merveille, mais il faut croire que par ces grands froids, la pommade a tourné ou a figé, toujours est-il que depuis qu'on lui en a bourré le nez, la petite ne peut plus respirer. Elle a beau se moucher, renifler, rien n'y a fait, elle est restée toute la nuit à « bayer la goule ».

Je regarde l'enfant, la pommade est là, bien solide à son poste remplissant complètement les narines.





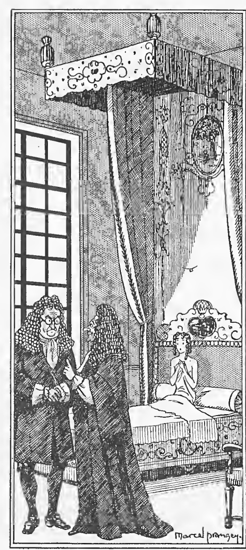
— Voyons, dis-je à la famille assemblée, c'est bien la pommade que j'ai prescrite?

— Ah ! mon bon monsieur, peut pas y avoir d'erreur, me dit la grand'mère, c'est moi-même qui la range toujours au même endroit, sur la planche d'en haut dans la grande armoire.

— Eh bien, lui dis-je, apportez-moi le tube.

Et alors la grand'mère m'apporte la pommade tragique, et je lis sur le tube : *Seccotine*.

Docteur Louis EPAGNEUL.



DIAGNOSTIC

— Pour moi, ce doit être un coup de soleil, la marquise a passé la nuit avec le Grand Roi.

(Dessin inédit de Prangey.)



LE SPECULUM

□

Que la toison soit brune ou blonde ou même rousse
Dans le vallon sacré, au pied du mont Pelé,
Je pénètre onctueux, partout où l'on me pousse
Et ne redoute rien, car je suis nickelé.
Explorant lentement le corail de Cythère
Et bien qu'un sang impur abreuve le sillon,
J'arrive sans terreur au centre de l'affaire
Bravant la voie lactée et l'infect durillon.
Sous ma douce pression la belle se dilate,
Je promène en ce lieu un regard égrillard
Et tendant lentement son velours écarlate
J'ouvre mon large bec et la b... en canard.



UN CRANEUR

— Il a des coliques hépatiques !

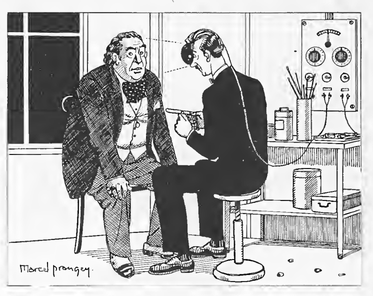
— Cela ne m'étonne pas ! Il faut toujours qu'il cherche à épater !

(Dessin inédit de Picq.)



— J'ai appris que votre femme avait été malade.
— Oui, elle a eu une petite fluxion de poitrine, alors que moi j'ai attrapé un dangereux rhume de cerveau.

(Dessin inédit de Jo Paz.)



LE TÉNOR CHEZ L'OTO-RHINO

— Faites AAAAAA... très fort.
— Moi je veux bien, docteur, mais vous ne craignez pas pour les vitres de votre cabinet ?

(Dessin inédit de Prangey.)



— Monsieur le docteur... on croit qu'il a été encaustiqué par l'oxyde de cambronne.

(Dessin inédit de Luc By.)

SENSIBILITÉ

par Fernand VIALLE



Mme JOLIBOIS. — M. JOLIBOIS

Jolibois rentre chez lui de fort méchante humeur. Dès que sa femme l'aperçoit elle l'interroge, anxieuse.

Mme JOLIBOIS.

Qu'as-tu, mon ami ? Il t'est sûrement arrivé quelque chose de désagréable, je le lis sur ta figure.

JOLIBOIS *(entre ses dents.)*

Espèce de brute ! J'en suis tout bouleversé !

Mme JOLIBOIS.

De qui parles-tu ?

JOLIBOIS.

D'un charretier qui, tout à l'heure, fouaillait jusqu'au sang son percheron. Le pauvre animal tirait cinquante quintaux et ne pouvait démarrer. Et les coups de pleuvoir ! Indigné, j'ai appelé un agent, qui a dressé séance tenante procès-verbal.

Mme JOLIBOIS.

Tu as bien fait, Isidore ! Viens que je t'embrasse pour ce beau geste qui ne me surprend pas, car je connais ta sensibilité. Le dîner est prêt, mon ami, nous pouvons nous mettre à table. Devine la surprise que t'a réservée ta petite femme ?

JOLIBOIS.

???

Mme JOLIBOIS *(dans l'oreille)*.

Un soufflé au chocolat ! Je sais que tu les adores.

Jolibois *(ému)*.

Tu es un ange !

. . . .

. . . .

Après le repas, Jolibois, chaussé de pantoufles, s'installe dans un fauteuil, près du feu.

(A sa femme.) Passe-moi le journal, Guite !

Il déplie la feuille et savoure les faits divers. Tout à coup, il arrive aux nouvelles sportives. Très intéressé.

(Haut). Ah! Ah! le match Northing-Lower. *(Lisant)*. « Hier au soir, au Cirque d'hiver, Northing, le fameux champion des petits poids, a mis Lower, knock-out en moins de trois minutes. » *(S'exclamant)*. Bravo. Northing. « Dès le premier round, il a, d'un magistral direct, brisé la mâchoire inférieure de son rival. » *(Avec joie)*. Splendide! Prodigieux! A la reprise, d'un uppercut magnifique, il a énucléé l'œil gauche du malheureux Lower. » *(Délirant d'enthousiasme)*. C'est tout simplement merveilleux! Quel dommage de n'avoir pu assister à pareille rencontre !

Fernand Vialle.



JUMEAUX

L'HEUREUX PÈRE. — Un garçon ou une fille ?

LA SAGE-FEMME. — C'est une philippine.

(Dessin inédit de Marcel Prangey.)



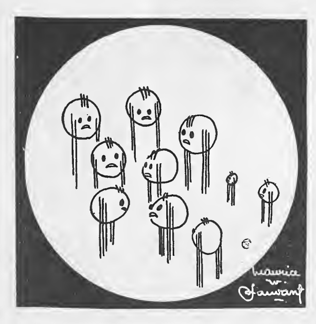
THÉRAPEUTIQUE

— Si une personne de vingt ans peut absorber 23 grammes de craie préparée par jour, un enfant de un an pourra en absorber 20 fois moins, et un enfant de 17 mois. .

(Dessin inédit du Dr D.-L. Audouze.)

MICRO-DIALOGUES

(Dessins inédits de M. W. Sauvant.)



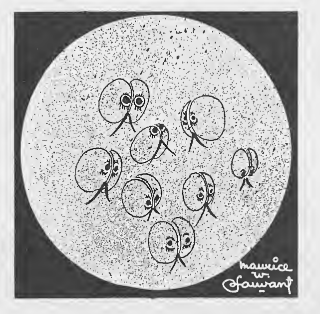
Les prévisions météorologiques sont assez bonnes: on signale juste un peu de fièvre pour ce soir.



— Départ ?
— Oui, je vais hiverner vers le cœur... " Il " a les extrémités trop froides...



— Non, mon cher, je n'irai pas avec vous dans la prostate, c'est trop mal fréquenté cette année !



— Comme les urines sont troubles ce soir... on se voit à peine...
— ...Brouillard... comme à Londres...

Le coin des fines g......

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

LE PÈRE CASTEFIGUE

Le père Castefigue, qui tient un café aux Martigues, est un bonhomme toujours trépidant, parlant sans arrêt avec la mimique la plus expressive.

J'adore ses histoires.

— Mon bon, vous contera-t-il d'un air modeste, la dernière fois que j'ai été à la pêche, il y avait tellement de poissons que je ne pouvais plus ramer...

— Il est heureux que ça ne vous ait pas fait chavirer...

— J'ai trop l'habitude de la mer... Et je n'ai peur de rien !... J'ai tué des tigres aux Indes, des hippopotames en Afrique, des tortues au Sénégal... Et quelles tortues, bonne mère !... Hautes comme des maisons...

— Et en France, cher Monsieur Castefigue, qu'est-ce que vous avez chassé, comme grosse bête?...

— A Tarascon, j'ai tué un lion de l'Atlas...

— Un lion de l'Atlas?

— Il s'était échappé d'une ménagerie et voulait bouffer les gendarmes... J'ai pris tranquillement mon revolver et je lui ai tiré une balle dans l'oreille... Mais ma plus belle pièce, c'est un aigle que j'ai tiré dans les Alpilles !... Ah ! Monsieur, quel aigle !... Je n'ai jamais pu l'emporter ; il n'aurait pas tenu dans un wagon à bestiaux, tellement il avait d'envergure...

— Racontez-moi une de vos aventures d'amour...

— Je vais vous dire l'histoire du tailleur de Nice. J'étais couché au premier avec sa femme quand nous entendons en bas le bruit d'une clef dans la serrure... C'était le mari que nous croyions en voyage. Je m'arrache des bras de cette Messaline, je ramasse mes frusques, je descends à pas de loup dans la boutique et me rhabille... Tout à coup, j'entends qu'on vient... Le cocu faisait une ronde : il avait perçu quelque bruit... Un trait de génie : je me glisse parmi les mannequins à tête de cire disposés dans la montre et me tiens coi... L'autre cherche sous les comptoirs, dans les porte-parapluies... Il ne trouve rien... Il s'endort satisfait. La femme vient alors me retrouver. Nous reprenons la conversation au point où nous l'avions laissée... Puis la bougresse me fait sortir, et je m'en vais, frais et dispos, manger une anchoiade avec du vin de Cassis pour me mettre en train.



L'ANCHOIADE

L'anchoïade est un mets qu'il faut conseiller aux gens qui manquent d'appétit. C'est le meilleur des apéritifs.

En voici la recette d'après le regretté Foucou, le grand chef provençal qui a rendu son âme à Comus l'année dernière.

« Prendre des tranches de pain, les faire griller légèrement et les frotter avec une gousse d'ail. Avoir, d'autre part, des anchois salés suivant l'usage, et délavés: les écraser sur les tranches de pain frottées d'ail ; imbiber ces tranches avec de l'huile d'olive et du vinaigre de vin mélangés, au moyen d'un tampon de pain.

« Cette préparation aura un attrait et un goût tout particuliers lorsqu'il vous sera possible de la préparer à même le moulin à huile, avec l'huile vierge sortant des olives broyées et sous presse, c'est-à-dire sans être décantée. »



BON MOYEN

— Mais docteur, j'ai tout essayé... et je continue à avoir les seins qui me tombent sur le ventre !

— Eh bien, madame, vous pourriez peut-être essayer de marcher sur les mains.

(Dessin inédit de Leroy.)

ÉQUITATION

On sait que le professeur G... occupe ses loisirs à administrer avec soin une ferme-modèle en Normandie. Et comme chaque année, il a profité de la saison de Deauville pour liquider quelques yearlings. Et l'as du bistouri sait mener toujours ces affaires-là, rondement, à la cravache.

Mais ce goût des choses équestres n'a jamais incité le professeur à pratiquer lui-même. Il ne « monte pas ».

— Je me contente, déclare-t-il lorsqu'on s'en étonne, d'être à cheval sur mes principes.

— Il ne risque pas de tomber de bien haut ! s'empresse de dire à qui veut l'entendre un de ses amis intimes.

P. D.



LE DOCTEUR A LA MORUE :

— Et vous lui donnerez à chaque repas un peu d'huile de foie d'esquimau...

(Dessin inédit de Granddam.)



LE DOCTEUR. — C'est assez grave, je ne vous vois pas blanc !

(Dessin inédit de J. Abeillé.)





CHEZ LE DOCTEUR. — Ou la force de l'habitude.
— Déshabillez-vous.
— Ce sera cent sous de plus.

(Dessin inédit de Farinole.)



INTUITION

— Et vous savez ce sera long... ce sera dur!

— Oh docteur! comme vous connaissez bien les femmes.

(Dessin inédit de Bénic.)

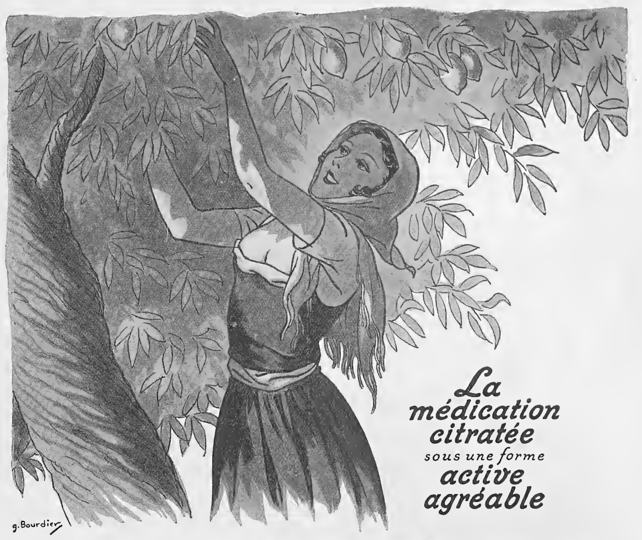


PATIENCE

— Adieu, docteur, je n'en ai plus pour longtemps!

— Prenez votre temps, je ne suis pas pressé, le dernier métro ne part qu'à une heure dix

(Dessin inédit de Picq.)



BI-CITROL
MARINIER

GRANULÉ SOLUBLE DE CITRATES
MONOSODIQUE ET TRISODIQUE

EUPEPTIQUE
CHOLAGOGUE
ANTIVISQUEUX
DÉCONGESTIF

O.V.P.

Littérature et Échantillons
LABORATOIRES **MARINIER**
52, Rue de Flandre, PARIS (XIXe)

Rivendo

CLIENTS D'AUTREFOIS

Dans la Correspondance Secrète, tome XII, on trouve ce récit :

Un gros bourgeois, fort jaloux de sa femme, qui est jeune et jolie, eut la bizarre fantaisie d'aller consulter à Strasbourg, sur ce qu'il appelait son cas, le célèbre comte Cagliostro.

En arrivant chez ce médecin, il lui a dit qu'il était malade de jalousie et qu'ayant ouï vanter sa science universelle, il venait le prier de juger s'il était ou n'était pas cocu.

Le comte Cagliostro, voulant s'amuser de cet original, lui a répondu que rien n'était plus simple, plus aisé à savoir ; qu'il allait lui donner une fiole qui contiendrait une liqueur qu'il devrait boire, lorsqu'il serait de retour auprès de sa femme et au moment de se coucher avec elle. « Si vous êtes cocu, lui dit-il, le lendemain, en vous réveillant, vous serez métamorphosé en chat ». Le mari, revenu chez lui, parle beaucoup à sa femme des sublimes talents du comte. Elle veut savoir le motif du voyage ; il se fait prier ; enfin il cède aux plus vives instances, et lui détaille l'infaillible moyen qu'il a de découvrir si elle est fidèle. On rit de bon cœur de sa crédulité, on lui proteste qu'il n'a rien à craindre ; il avale le fatal breuvage et les voilà tous deux au lit.

Une heure après, cet époux se trouva dans un état qui surprit fort agréablement et lui-même et sa tendre moitié, tant ils étaient peu accoutumés depuis longtemps à pareille aubaine.

Ce fut une vraie nuit de noces. Ils s'endormirent assez tard en bénissant le comte et sa liqueur, et la femme, en bonne ménagère, se leva le matin la première et laissa reposer son mari qui en avait besoin. A dix heures, cependant, voyant qu'il ne se levait pas, elle alla pour le réveiller ; mais quel fut son étonnement : elle vit un gros chat noir ; il était mort.

Elle jette les hauts cris, appelle son mari : personne ne répond. Elle embrasse ce chat, et, dans la première effusion de sa douleur, elle lui parle ainsi : « Faut-il donc que j'aie perdu le meilleur des maris pour deux fois seulement que je lui ai été infidèle ! Ah ! maudit conseiller ! Je ne voulais pas ; vous m'avez séduite... O trop dangereux lieutenant ! Avec votre air de héros, vos récits de combats, vos cajoleries, vos serments et vos pleurs !

« Vous savez combien j'ai résisté... Vous m'avez tourné la tête, vous avez abusé d'un instant de faiblesse pour... Ah ! mon pauvre mari ! mon cher mari ! Tu es mort ! Qui aurait pensé que tu mourrais de cela !... Aurais-je pu croire que cette nuit était la dernière que je passerais avec toi ? Hélas ! Et quels adieux ! Ce souvenir ne fait qu'augmenter mes regrets !...

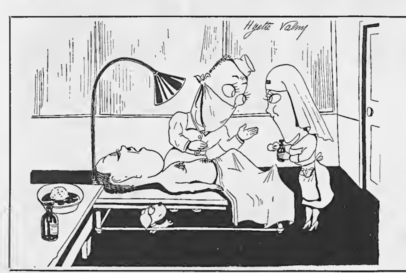
Enfin, comme cette femme, toute hors d'elle, exprimait ainsi son désespoir, le mari sort de dessous le lit : « Ah ! Ah ! Madame ! dit-il, je suis donc votre cher, votre pauvre mari ?... Et le conseiller !... Et le lieutenant !... Il vous en a donc fallu deux ?... »

La femme, se voyant prise pour dupe, a avoué ses torts, a promis de n'y plus retomber. Mais ce ménage ne laisse pas, dit-on, d'être encore un peu brouillé, et cette aventure fait l'histoire du jour.

Il n'est pas nécessaire de vous dire, monsieur, que l'époux avait fait étrangler un chat pour le mettre à sa place ; peut-être même avait-il feint un voyage à Strasbourg pour découvrir ce que, sans doute, il voudrait bien ignorer maintenant, car il ne paraît pas être de ceux qui disent :

Quand on l'ignore, ce n'est rien;
Quand on le sait, c'est peu de chose.

P. c. c. : G. DELAMARE.



REGRETS

— Dire que mon père était tailleur et que je n'ai pas voulu continuer son métier parce que la couture me dégoûtait.

(Dessin inédit de H. Valmy.)



NE NOS INDUCAS IN TENTATIONEM...

— Je ne vous offre pas de petits fours, chère amie. Je pense que vous devez être au régime ?

(Dessin inédit de Prangey.)



HEUREUX PÈRE

— C'est un garçon... et il est stérilisé de naissance !

(Dessin inédit de Salar.)



" LES SANATORIA "

— C'est vraiment peu de chance, depuis le commencement de la cure de soleil, il ne fait que pleuvoir.

(Dessin inédit de J. Abeillé)

JEUNES MÉDECINS



PREMIER PLATRE...

(Dessin inédit du Dr D.-L. Audouze.)



Illustrations de Marcel Prangey.

Ne nous moquons jamais de ces fervents en l'art de guérir, ou simplement de ces curieux qui poussent leurs recherches patientes dans des domaines qui sont inhabituels à notre modernisme blasé, ou qui reprennent — quitte à les doser mieux — de très vieux moyens. Le passé, en effet, fut fertile en médications qui nous semblent, aujourd'hui surtout, pittoresques ou même fantaisistes, alors que beaucoup mériteraient d'être très sérieusement étudiées.

Quelques-uns de ces traitements valent d'être notés pour l'originalité de leur conception. Il en est, par contre, qui sont soutenus par de solides arguments scientifiques, dûment éprouvés, notamment d'histoire naturelle, celle-ci est si curieuse pour les hommes qui n'en saisissent qu'imparfaitement les mystères.

Notre modernisme blasé a peut-être tort d'admettre difficilement que la poudre de cendres de chauve-souris, ou celle de crapaud, ou celle de cornes de cerf, tant employées au Moyen Age, pouvaient être autrement utiles que bien des savantes ordonnances chimiques d'aujourd'hui.

Devons-nous rejeter implacablement le « sirop de chou rouge » macéré dans le miel, qui, au XVe siècle, était réputé souverain contre les maladies de poitrine? Que dire aussi du « sirop de chicorée », compliqué, il est vrai, d'une infusion de pissenlit, de houblon et même de rhubarbe, qui guérissait, sous François Ier, les « difficultés intestinales »?

Doit-on se moquer de cette époque lointaine où les manuels d'apothicaires recommandaient d'appliquer le foie écrasé des animaux comme un antidote souverain contre les infections des plaies, principalement celles qui auraient pu être causées par ces animaux mêmes :



Mme Titayna, piquée, au Mexique, par un gros scorpion extrêmement venimeux, fut guérie, grâce à la mesure immédiatement prise par un indigène, qui, ayant pu se saisir de cette affreuse bête, lui ouvrit le corps, en arracha le foie et les boyaux. Pilés sur place, ils furent appliqués à même sur la plaie.

D'ailleurs, bien des paysans vous diront que le foie de lapin de garenne écrasé et mangé tout cru est encore ce qu'on a trouvé de mieux contre l'empoisonnement par les champignons. La brave petite bête a été préservée de ce danger par le Créateur, qui lui a donné un foie spécial, immunisé contre tous les poisons des bois.

Dans ce domaine inattendu, rappelons tout de suite que les injections de venin d'abeilles ont été formellement reconnues, en 1933, efficaces contre les piqûres de vipère, de même que les injections de venin de vipère peuvent guérir si l'on consent à l'employer, contre les mauvaises piqûres de guêpes.

Il y a, d'ailleurs, mieux encore : les injections de venin de cobra, dosé convenablement, sont étudiées par de nombreux laboratoires, comme un antidote possible très puissant contre le cancer.

En tout cas, il est reconnu que la piqûre de guêpe serait ce qu'il y aurait de plus efficace contre le rhumatisme aigu. Le tout est de s'y prêter sans hésitation... ni murmure.

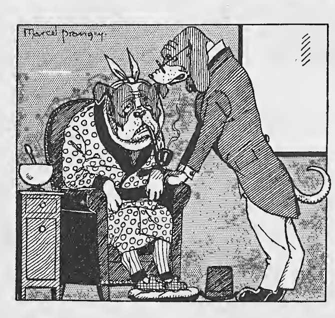
Il y a de plus effarants remèdes. On pourrait les appeler des « remèdes-surprises ».

Un des plus savoureux est celui qui consiste en injections sous-cutanées de tapioca, em-

ployées contre l'anémie. Disons tout de suite que la plante d'où l'on extrait le tapioca, dont les qualités médicales étaient ignorées, reçoit, dans la circonstance, une préparation chimique qui n'a rien à voir avec le rôle qu'il remplit ordinairement dans le potage.

On se souvient de la vogue, il y a quelque trente ans, de l'acide formique. La fourmi avait été reconnue comme centralisant dans son corps, pourtant minuscule, un potentiel impressionnant d'énergie physique, susceptible d'être communiqué à d'autres êtres, même considérablement plus importants.

Une publicité bien sentie avait proclamé cette pittoresque nouveauté, dans les réactifs fortifiants, utilisables par les pauvres débiles que sont les humains. L'acide formique avait été mis dans le commerce, et, bien lancé, avait tout au moins inspiré les chansonniers, heureux d'y trouver un pendant à la poudre de cantharides, celle-là notoirement installée dans les pharmacies, pour réveiller, en cas de besoin, le... sentiment.



Un médecin hollandais, qui mériterait d'être mieux connu, soigne par les fleurs. Il estime, qu'en cherchant bien toutes les maladies humaines pourraient être traitées par des cures de parfums naturels, soigneusement appropriées. Le Créateur, en créant les fleurs, aurait attribué à chacune un rôle médical, dont les hommes — ces insouciants — n'ont su trouver que quelques-uns, pour en faire de banales tisanes, sans se rendre compte suffisamment de la valeur vraie de ces tisanes. Se doute-t-on qu'au Moyen Age, l'infusion considérée comme le meilleur des remèdes contre ce que nous appelons aujourd'hui la grippe, était l'infusion de fleurs de pêcher, mais, si possible, de fleurs fraîches, ce qui limitait la médication.

Dans le Puy-de-Dôme, un médecin fort honorable s'est fait remarquer, en traitant plusieurs maladies infectieuses de la peau par la respiration prolongée de vapeurs odorantes, médication d'ailleurs très fatigante, sur laquelle il a fait plusieurs communications à l'Académie. L'odeur de la térébenthine serait parmi les plus agissantes.

L'Académie des Sciences a à peu près enterré — peut-être eut-elle tort — un très sérieux rapport présenté par deux médecins qui affirmaient guérir les ulcérations syphilitiques par des applications d'essence de lavande. Cette bienfaisante petite herbe fournissait aussi de quoi cautériser les brûlures et les plaies simples, infectées par défaut d'antisepsie.

Si l'odeur est, pour certains docteurs, un moyen de guérir, elle est, pour d'autres, un moyen d'auscultation. On eut tort, il y a quelques années, de se moquer, comme on le fit, d'un médecin qui se singularisait en étant un médecin « flaireur ». Doué d'un odorat extrêmement fin, il ne tâtait pas le pouls de ses malades ; il ne les écoutait pas : il les « reniflait », prétendant, non sans raison, que l'homme est sur ce point, considérablement en retard, à côté de tous les quadrupèdes.

« Chaque état maladif, déclarait-il, dégage une odeur particulière, surtout par les régions où les glandes sudoripares ou sébacées sont abondantes. » Aussi, son examen nasal le plus concluant était-il celui qu'il pouvait faire méticuleusement le long du cuir chevelu, débarrassé, bien entendu, exigeait-il, de toute lotion de coquetterie.

On n'a peut-être pas oublié le clinicien allemand qui prétendait soigner les maladies de peau par l'or savamment traité par lui et dosé.

Thérapeutique déjà coûteuse et qui le serait singulièrement aujourd'hui. Rappelons, à ce propos, que le bouillon de lamelles d'or, fut, il y a un demi-siècle, réputé pour les vertus curatives qu'on lui attribuait.

Nous avons connu, aussi, et dédaigné — ce qui était peut-être une injustice — ce médecin qui traitait les maladies nerveuses par... l'émotion. Il prétendait qu'on peut tirer de l'émotion brusquée d'étonnants effets thérapeutiques. Et son cabinet de consultation était agencé tout exprès. Le coup de revolver était un de ses grands moyens, qu'il recommandait pour réveiller les femmes évanouies dans les crises de nerfs.

Sa théorie — qui n'était pas si absurde qu'on pourrait croire — était que les émotions brusquées faisaient office de décharges d'électricité, susceptibles d'être bienfaisantes à l'organisme délabré.

Un autre — qui lui non plus n'était pas si sot — affirmait guérir toutes sortes de petites misères humaines par... l'éternuement, un éternuement conscient et organisé. Il avait à sa disposition de savants et progressifs moyens de faire éternuer. Cet honnête homme était même l'inventeur d'un petit appareil sternutatoire, de poche, excellent contre la migraine.



LE SPÉCIFIQUE INQUIET

— Je voudrais avoir un bon fortifiant, paraît que tous mes tréponèmes sont frêles.

(Dessin inédit de Questiau.)

Des expériences ont eu lieu aussi, le croirait-on, sur... le cérumen des oreilles, matière jusqu'ici dédaignée et par suite peu connue, qui, par sa proximité du cerveau, pourrait contenir en elle, de mystérieuses propriétés.

Est-ce plus surprenant que l'autovaccin que plusieurs médecins préconisent, dans certains cas, avec l'urine même du malade ?

Une médication considérée comme pittoresque mais d'un usage assez restreint, car elle est passablement délicate, est la cure au lait de femme.

La complication est que les qualités reconnues de ce précieux lait sont surtout efficaces, quand il s'agit du lait maternel consommé sur place et par l'intéressé. On a remarqué que le lait maternel d'une femme venant d'avoir un bébé pouvait être extraordinairement réconfortant pour un autre enfant d'elle précédent de six ans par exemple, et anémié.

Le même lait, consommé par un étranger ou après avoir été mis en conserve, même stérilisé, n'est pas doué de semblables qualités.

Les larmes humaines aussi ont été souvent un sujet d'études chimiques. Les sels qu'elles contiennent ne seraient pas des sels comme les autres et on a insinué qu'il ne serait pas impossible qu'elles renferment même une certaine quantité de radium. Mais il ne s'agirait là que des larmes vraiment pleurées, et non pas obtenues par de factices moyens.

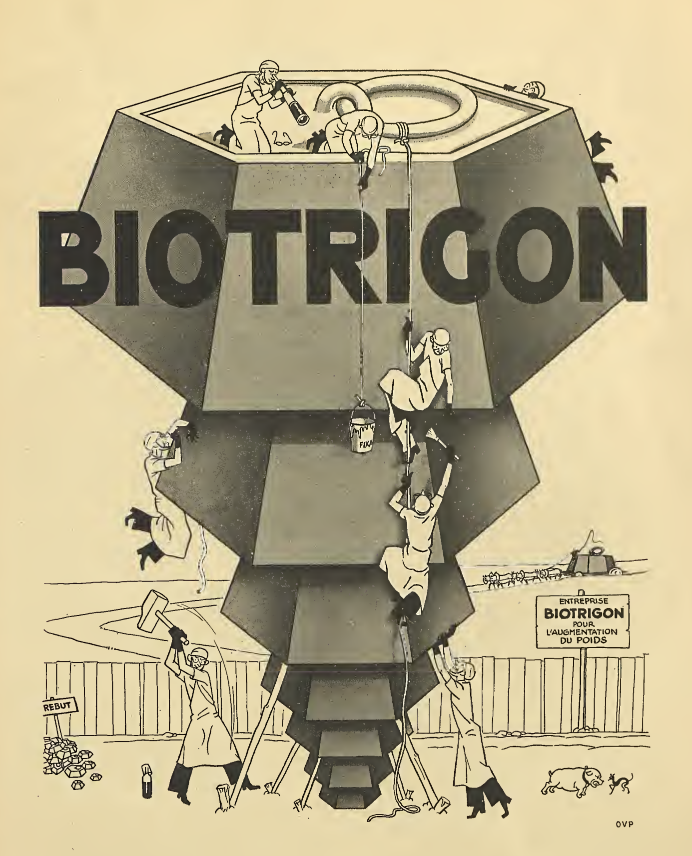
Henry de FORGE.

...Donnez-moi plutôt un cachet d'aspirine, j'ai un mal de tête atroce !

(Dessin Inédit de Schem.)

Le Gérant : Dr. J. MEYNIARD.

Imp. E. Desfossés-Néogravure — Paris.


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT
OVP

1re ANNEE N° 17
5 Novembre 1934

ABONNEMENTS
Un An (20 Numéros) : Frs 75.

Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL**

Secrétaire Général : PIERRE DUCROCQ

Secrétaire de Rédaction : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Marcel ASTRUC, Georges BARBARIN, Maurice BEDEL, Tristan BERNARD, Maryse CHOISY, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Hugues DELORME, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Jean DRAULT, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, Jacques des GACHONS, Hervé LAUWICK, Georges-Armand MASSON, Pierre MAC ORLAN, Odette PANNETIER, Maurice PRAX, André RANSAN, Max REGNIER, André THERIVE Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc... etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BECAN, BENIC, BERNAD, BIB, BILS, G. BOURDIER, Marcel CAPY, CARRIZEY, Roger CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, ELSEN, Abel FAIVRE, FALKE, André FOY, GENTY, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HEMARD, KERN, Robert LE NOIR, Maurice LEROY, PAVIS, PEDRO, Marcel PRANGEY, Georges REDON, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M. W. SAUVAN, SOCRATE, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MEDICAL

PRÉSENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

S. A. R. L. au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50 % sur les tarifs postaux. La série B tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.

LES JEUX ET LES RIS DE Ridendo





(Illustrations de J. Touchet.)

par Robert DIEUDONNÉ



Je pense que vous avez été doucement émus en voyant les photographies des jolis chapeaux qu'ont lancés les élégantes aux dernières réunions de Longchamp.

Ce chapeau pointu évoque ceux de vos prédécesseurs les médecins de Molière ; mais pour les



porter avec plus d'agrément, on trouvera de gentilles gamines sur le coin de la tête desquelles on pourrait mettre n'importe quoi et même ce galurin en forme de suppositoire qui n'est guère avantageux.

Mais vous pensez bien que, si c'est la mode, rien n'empêchera toutes les femmes d'en porter, car on arrive à croire que bien de nos compagnes ne se sont jamais regardées devant une glace. J'en ai vu cette année au bord de la mer, et sans même avoir l'excuse d'une température caniculaire, qui nous montraient généralement tout ce qu'elles avaient, qu'elles auraient dû garder pour elles.

J'ai l'âge de faire des observations aux jeunes femmes et j'ai dit à une petite parente : « Je t'assure que tu as tort de montrer ton dos de chat écorché. Ce n'est pas engageant... »

Elle m'a répondu assez sèchement d'ailleurs, et cela ne m'étonne pas :

— Si je ne faisais pas comme tout le monde, on supposerait que j'ai quelque chose à cacher...

— Ton dos, justement ! Et l'on en dirait moins en ne le voyant pas, que ce que l'on peut dire en le voyant.



Mais j'en reviens à mes chapeaux qui ont contre eux quelque chose d'infiniment plus grave que l'opinion des hommes, ce sont les carrosseries aérodynamiques.

Si la théorie d'adaptation de Darwin est exacte, — et j'en parle d'un peu loin, car je n'ai pas toujours l'« Origine des espèces » sur ma table de chevet — l'an prochain, nous serons, nous aussi, aérodynamiques, avec la gueule en coin et le derrière en œuf.

Et tout ça pour gagner trois ou quatre kilomètres dans l'heure. Acheter cette vitesse supplémentaire au prix de notre confort, c'est une sottise de plus, mais nous ne sommes pas à une près !

La forme aérodynamique n'a qu'une excuse, c'est qu'elle oblige à des exercices de culture physique le malheureux usager qui est obligé de pratiquer la reptation pour y pénétrer.

Je défie une jeune femme de s'y glisser avec son



galurin et si une fois installée elle tient à toute force à le remettre, au premier cahot il s'aplatira sur le plafond et créera un modèle nouveau.

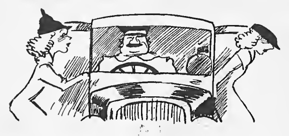
■ ■ ■



La grande consolation, c'est qu'une mode d'automne n'est pas destinée à durer très longtemps. Ma bonne amie la comtesse Riguidi m'a expliqué pourquoi :

— Les modistes, au printemps et à l'automne,

créent un modèle excentrique sur lequel se précipite la confection. Dans un mois toutes les femmes porteront des chapeaux pointus, mais à ce moment-là, les véritables élégantes auront remis un petit



tapin qui passera inaperçu... car c'est là le grand chic...

Mais je vous barbe avec mes histoires de modes !

■ ■ ■

J'ai assisté le mois dernier à plusieurs déjeuners de chasse où l'on parlait librement. N'allez pas supposer que nous profitions de l'occasion pour raconter des histoires graveleuses. Il n'y a plus besoin d'être entre hommes pour dire tout ce que l'on a à dire, je connais une pianiste à qui l'on aurait donné Saint-Saëns sans confession, elle possède un petit répertoire qui ferait les délices d'une chambrée de dragons motorisés. Donc, nous attendons qu'il y ait quelques dames parmi nous pour raconter des histoires de salle de garde, mais malgré la présence de quelques chasseresses, la liberté de nos conversations consiste surtout à échanger des idées contradictoires sans nous lancer des injures ni des assiettes à la tête. Mais j'ai remarqué une chose, c'est qu'il n'y a pas un antisémite qui ne connaisse au moins un bon juif ; le pire libre-penseur qui ne connaisse au moins un curé sympathique et parmi tous ceux qui pré-

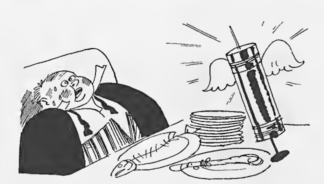


tendent ne pas avoir la moindre foi dans la médecine, chacun connaît cependant un médecin en qui il a une confiance absolue.

D'ailleurs, les temps de scepticisme sont passés et le monsieur qui en est encore à la chandelle pour soigner un rhume de cerveau vous dit, en reniflant :

— C'est fou, mon cher, ce que la médecine a pu faire de progrès. On a beaucoup blagué les médecins du XVIIe siècle et Molière ne s'en est pas privé ; mais au fond on reprochait surtout à ces médecins-là de donner toujours les mêmes remèdes alors qu'ils avaient toujours à soigner les mêmes maladies. J'ai pensé aux saignées, aux purgations en lisant dans un livre un menu que l'on servait à la table de Louis XIV et en lisant aussi le total des nourritures qu'ont pu avaler le mois dernier à Rouen, les goulus, un peu dégoûtants tout de même, qui se sont empiffrés des kilos de boustifaille. Dieu sait que j'aime bien manger, — et je paie ma gourmandise aujourd'hui d'un régime tout à fait affligeant, — mais le spectacle même d'un goinfre arrive à me couper l'appétit.

Que voulez-vous qu'un médecin conseille à un malade qui, après s'être bien bourré et bien soûlé,



vient chercher un remède à son foie ? La diète, la purgation, le lavement, le régime et la saignée, puisqu'à présent on y revient.

Au temps du Grand Roi, ceux qui en avaient les moyens mangeaient tous les jours presque autant que les ogres de Rouen ; les médecins ne pouvaient pas faire autrement que de les soigner avec des remèdes en série. Quant aux autres maladies, s'ils ne les guérissaient pas, c'est très certainement parce que l'on n'avait pas encore trouvé les moyens de les guérir.

■ ■ ■



D'ailleurs, il n'y a pas que la nourriture dont la qualité l'emportait sur la qualité. L'amour aussi ; toutes les vieilles histoires évoquent des totaliseurs et les allusions sont bien rares que l'on fait aux bagatelles de la porte.

On raconte, sans remonter si loin, que Victor Hugo sacrifia aux Neuf Muses pendant sa nuit de noces ; c'est peut-être à cause de ce beau souvenir

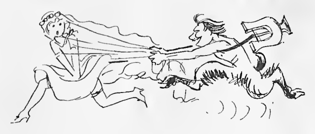
— Je ne vous reconduis pas...
— Non, merci, je connais le chemin...

(Dessin inédit de Robert Black.)



que sa femme est allée un jour demander des consolations à Sainte-Beuve, qui se multipliait peut-être moins, mais avait peut-être plus de conversation et moins d'égoïsme. Voyez-vous d'ici cette pauvre petite mariée avec son homme de génie!

Quand je lis de Victor Hugo un poème qui n'en



finit pas, c'est toujours à sa femme que je pense.

Mais pendant que j'en suis à raconter des histoires de poète, pourquoi ne vous raconterais-je pas celle qui fait le plus gros effet à la fin des dîners de famille.

Il s'agit d'un poète encore jeune et encore fringant, qui s'était retiré pendant presque toute l'année dans une vieille gentilhommière bretonne. Mais il avait une femme qui, malgré les marques déjà indiscrètes de son déclin, continuait à être truculente, surtout quand elle voulait épater les provinciales qu'elle recevait à sa table.

Un jour, donc, des dames de Quimper étaient venues déjeuner ; elles s'étaient extasiées sur les beautés du site, sur la mer, sur la maison, et même sur la qualité du déjeuner.

— Malgré tout, dit une jeune femme qui était assise à côté du poète, l'hiver, on ne doit pas être drôle tous les jours et les heures doivent vous



paraître longues. Que pouvez-vous bien faire?

— On fait l'amour! déclara gaillardement la maîtresse de la maison.

Toutes les dames baissèrent le nez dans leurs assiettes, sauf la jeune voisine du poète qui se tourna vers lui et lui demanda simplement :

— Et cela vous amuse, Monsieur?

Ce n'est pas, comme dit Mlle Jane Marnac, du char et du bidon ; c'est un mot que j'ai entendu de mes oreilles et qui est authentique au point que la maîtresse de la maison ne m'a jamais réinvité. Comme si j'étais responsable des traits lancés par les dames de Quimper !

■ ■ ■



Et avant de vous quitter, je vais annoncer une bonne nouvelle à ceux qui aiment les beaux discours et les manifestations d'éloquence. Le nouveau député du Sénégal, qui remplace le noir M. Diagne, quand il descendit, voilà un mois, du train pour faire la conquête de Paris, trouva sur le quai de la gare trois journalistes, deux photographes, qui étaient venus là probablement parce qu'ils n'avaient pas autre chose à faire. Mais M. Galandou Diouf avait prévu le cas. Aux journalistes qui allaient lui demander tout juste s'il avait fait un bon voyage, le nouveau parlementaire lut un discours de dix minutes tapé à la machine. Il ne reprendra plus mes confrères! Mais si, sur le marchepied du train, ce digne homme se croit obligé de discourir, qu'est-ce que cela va être à Versailles et surtout au moment de la discussion du budget des Colonies.

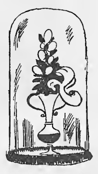
On raconte à ce sujet une histoire charmante dont on fait le héros un jeune parlementaire, à qui toutes les occasions sont bonnes de se faire entendre.

Le soir de son mariage, il avait composé d'avance une harangue pour préparer sa jeune femme aux joies de l'hyménée.

Il commença, après s'être éclairci la voix d'une petite quinte de toux :

— Ma chérie, il faut que je t'explique...

— Tu y tiens ? lui dit-elle, puis elle l'embrassa sur la bouche, pour abréger la leçon et passer tout de suite aux travaux pratiques.



Robert DIEUDONNÉ.



ON DÉCOUVRE UNE NOUVELLE MALLE SANGLANTE...

— Jusqu'ici nous avons pu identifier : l'œil de Moscou, la main de l'Allemagne, le bras de la Maffia... et un pied occulte. (Dessin inédit de Frick.)



— Si vous connaissiez mon mari, Docteur... quelle hardiesse, quel esprit d'entreprise !

— Ça se voit, madame... c'est un homme qui va de l'avant ! (Dessin inédit de Bénic.)

PRINTEMPS MÉDICAL

— Baissez un peu la tête, Docteur, vous allez voir : c'est un clou à la fesse.
— Mais, je ne peux pas baisser la tête, vous voyez bien que j'ai un clou à la nuque. (Dessin inédit de Varé.)



UN BON CLIENT

par André BIRABEAU

C'est une idylle, mais ne voilà pas tout. L'histoire commence à peine alors que M. Saint-Cassette et Mme Jicourt n'ont en vérité plus qu'une petite formalité à accomplir pour être amant et maîtresse. Ils se sont rencontrés, plu, souri, parlé, frôlés. Ils n'ont plus, comme vous voyez, mais si j'ose le dire, qu'à donner à leur idylle une position horizontale.

C'est à quoi ils songent pour l'heure. Le lieu de leur rencontre initiale a été la salle des Fêtes de l'*Association des Jeunes Gens Non-Danseurs de Paris*. Cette Association s'imposait. C'est une société fondée sur le modèle des autres, dont les adhérents ont droit à un certain nombre d'avantages matériels, réductions, gratuités, etc.; où il y a des comités, président, vice-présidents et secrétaires, un bulletin mensuel, un patronage d'honneur; et dont les fondateurs seront décorés. Les membres sont des jeunes gens qui aiment le monde, la société, la conversation, le jeu de cartes, la jolie musique, le flirt, bref tout ce qu'on ne rencontre plus dans les salons, maintenant que des danses incessantes et lugubres y ont pris le pas sur tout.

Là, un certain soir, se trouvèrent Saint-Cassette et Mme Jicourt. Ils sympathisèrent tout de suite, car ils s'aperçurent, pendant que l'orchestre répandait sur des têtes de bridgeurs je ne sais quelle chose américaine, que leurs quatre jambes se trémoussaient machinalement : ils avaient envie de danser... Que diable faisaient-ils alors dans une *Association de Non-Danseurs*? Une chose bien simple : leur métier. Saint-Cassette est avocat-conseil de cette Association et Mme Jicourt en est un des médecins.

Une doctoresse qui danse? Oui, oui, oui, et une fort jolie femme, de plus. Je vous dirais bien à la suite de quelles circonstances, où la vocation médicale entrait pour peu, Mme Jicourt, non mariée à cette époque, a eu l'idée de faire son P. N. C., et comment elle a passé des examens et soutenu sa thèse, mais ce serait un peu long et je vous prie plutôt de me croire sur parole. D'ailleurs, les raisons d'une petite femme moderne, élevée au lycée et n'ayant pas froid aux yeux, sont-elles si difficiles à imaginer? Les raisons de l'indulgence et des facilités qu'elle rencontre ne sont-elles pas plus aisées encore à concevoir? Tenons donc pour acquis, n'est-ce pas, que Mme Jicourt est à la fois jolie, doctoresse et tangueuse — entre autres choses.

Une de ces autres choses est qu'elle n'est pas très farouche. Quand l'avocat-conseil a serré de près quatre ou cinq fois le médecin, le médecin n'est pas loin de faillir.

(J'espère que mon lecteur ne prend pas mon histoire au milieu et qu'il a lu les lignes précédentes, sans quoi, sacrebleu, quelle histoire aurais-je l'air de conter là! Ce médecin est une femme, ce médecin est une femme!) L'avocat-conseil devient pressant :

— Quand venez-vous chez moi?

Le médecin — non, j'aime mieux dire autrement — Mme Jicourt répond :

— Mais, mon ami, c'est très difficile. Je suis mariée.

C'est tout à fait exact : il y a un M. Jicourt. Je l'ai rencontré à deux ou trois reprises; il m'a fait l'effet d'un être insignifiant et bêta, en extase devant la beauté et la science de sa femme, désolé que sa situation modeste ne lui permette pas de lui faire la vie plus belle. Sans doute l'ai-je mal jugé. Mme Jicourt est en train d'en faire à Saint-Cas-

sette un portrait assez différent : il paraît que ce petit homme est jaloux et violent.

— Certes, mon métier de médecin me laisse une grande liberté d'aller à droite et à gauche, mais j'ai surpris à diverses reprises mon mari le nez dans mon carnet de visite; s'il apprenait ma venue dans un quartier où je n'ai pas de malades, il comprendrait tout, et alors...

— Il n'y a qu'un prétexte à trouver. Et ce n'est pas bien difficile.

— Attendez ! Oui, ça y est ! J'ai l'idée ! Et comme c'est simple. Voilà : demain vous venez chez moi, tranquillement, et vous dites à la bonne : « Voulez-vous prier Mme la Doctoresse de passer chez M. Saint-Cassette, 121, rue Lauriston.

— ... Le plus tôt possible. C'est pour un malade pressé. J'adore votre idée ! »

Il est vrai qu'elle est piquante. Les deux complices sont excusables d'en rire. Au nez et à la barbe du mari qui verra l'adresse soigneusement inscrite sur le livre de l'antichambre, et dira en se frottant les mains : « A la bonne heure, ma petite femme. Tu dois être contente. Voilà un nouveau client ! »

— Et j'ai l'impression — dit Saint-Cassette — que ce client-là aura besoin de son médecin tous les jours !

— C'est vrai, dit Mme Jéricourt avec une coquetterie émue.

Et comme le coin où ils sont est désert, le malade commence à prendre médecine. Je veux dire : un baiser. Mais ce n'est là user du remède qu'au compte-gouttes. Dès le lendemain, Saint-Cassette le prend à pleines cuillers. Le reste est chose qui ne regarde que ces deux personnes. Passons, je vous prie. Allons, allons, ne soulevez même pas le rideau : vous savez bien ce que c'est que des gens qui sont heureux de cette manière-là.

Ils le sont tous les jours, à quelque moment de la journée. Une nuit même, ce malade qui donne tant de mal à son médecin-traitant, l'a fait appeler d'urgence, au commencement de la nuit. M. Jicourt avait fini par en prendre intérêt pour cet infortuné.

— Eh bien ? — fit-il cette nuit-là quand il vit rentrer sa femme — l'as-tu sauvé ?

— Je crois que oui, répondit-elle en souriant.

Ah ! Les maris, les maris, nous ne nous lasserons pas d'en rire... Celui-ci est maladroit. Ne s'avise-t-il pas de complimenter sa femme parce que son malade, maintenant, la fait appeler moins souvent ? Deux fois par semaine, puis une fois, puis irrégulièrement. Mme Jicourt est modeste : elle ne tire aucun orgueil de sa cure; au contraire, semble-t-il, elle fronce le sourcil.

— Un homme si malade guéri en deux mois, tout de même c'est rudement beau ! fait l'innocent M. Jicourt.

Innocent ? C'est moi qui le dis. Cacherait-il son jeu ? Mme Jicourt, arrivant chez son amant, ne dépeint pas l'homme sous ces couleurs-là.

— Ah ! mon ami, dit-elle, je suis très inquiète. Ce matin mon mari avait mes carnets de visite à la main. Il a noté les noms de mes clients. En prononçant le tien, que j'ai glissé parmi eux, comme tu sais, il avait un drôle d'air. Il m'a dit : « Je relève le nombre de tes visites. J'irai porter à tes malades le relevé de tes honoraires. » C'est lui, en effet, qui s'occupe à l'ordinaire de ce recouvrement. Il va venir chez toi... Il te prend pour un client, il va venir encaisser... Si tu n'acceptes pas la note, tu comprends, il devinera... Que faire ?

— Mais rien, ma chérie, fait Saint-Cassette, galant homme. Ne t'occupe pas de ça. Laisse-le venir. C'est une affaire sans importance.

— Tu es gentil, mon chéri ! s'écrie Mme Jicourt.

Et elle lui saute au cou. Quand elle le quitte, quelques instants plus tard, sous la voûte même de la maison, elle sort un papier de sa poche, un crayon et fait un petit calcul : 45 visites à 50 francs, 3 visites de nuit à 100 francs, total : 4.525 francs. Parfait.

Et elle entre dans un magasin où l'on peut faire d'agréables dépenses. Car Mme Jicourt est une femme de tête, qui sait unir parfaitement le plaisir de l'amour, le besoin d'argent, et l'avantage d'être doctoresse.

Elle revient chez elle avec 4.000 francs de jolies choses. Mais elle trouve au logis son mari qui lui dit, avec la figure naïve que je n'avais pas eu tort de lui voir :

— J'ai fait la tournée pour encaisser tes honoraires, comme tu me l'as demandé. Mais il y a un malade qui n'a pas voulu payer. C'est M. Saint-Cassette, rue Lauriston. Il m'a expliqué qu'il est avocat-conseil de l'*Association des Non-Danseurs* dont tu es médecin, et que, comme tous les membres de l'Association, il a droit à la gratuité des soins médicaux.




André BIRABEAU.





— Oh! Docteur... ne me photographiez pas en maillot ?
— Voyons, chère Madame ! laissez-moi compléter ma collection : j'ai déjà des clichés de vos reins, de vos ovaires et de votre estomac.

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)



— Allons voyons ! Un peu de courage, déshabillez-vous.
— Je veux bien, mais... déshabillez-vous le premier.

(Dessin inédit d'Armengol.)

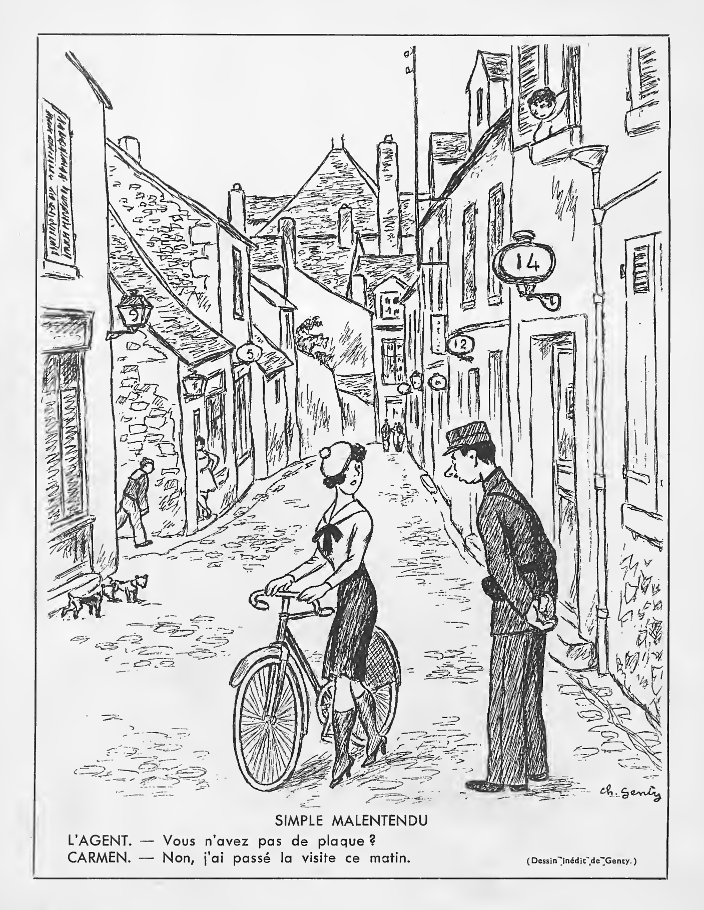
ENGAGEMENTS

L. KERN

LES DÉBUTS DIFFICILES

— C'est gentil de me laisser voir la montre que j'ai engagée... autrement je n'aurais pas pu consulter le pouls de mon malade.

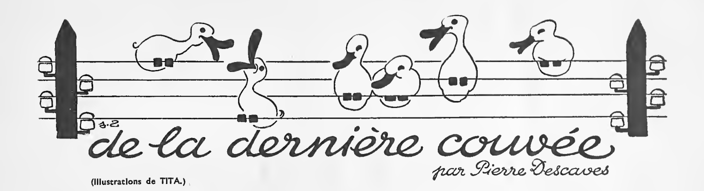
(Dessin inédit de Kern.)



SIMPLE MALENTENDU

L'AGENT. — Vous n'avez pas de plaque ?
CARMEN. — Non, j'ai passé la visite ce matin.

(Dessin inédit de Genty.)



de la dernière couvée

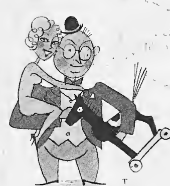
par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA.)

LA PETITE PESTE

S'il faut en croire la commune renommée, ce grand as du bistouri aurait, dans la vie, deux passions : les grands chevaux... et les petites femmes. Il élève les premiers dans sa propriété normande, et entretient les autres — à tour de rôle — dans sa garçonnière de Passy.

Mais où vont encore ses préférences? A cet égard on cite, de lui, ce trait. Il a l'habitude de baptiser du nom de sa dernière conquête féminine la dernière pouliche de son haras. Aussi bien, la dernière « née » reçut-elle, l'autre jour, le prénom d'Edmée.



Or, Edmée est bien connue au Fouquets où on lui faisait compliment de ce dernier succès.

— Oh ! fit-elle, avec des médecins, il faut s'attendre à tout. En somme, j'aime mieux qu'il ait donné mon prénom à un cheval... qu'à une maladie !

■ ■ ■

DU TAC AU TAC

L'autre jour, la romancière, Maryse Chois... qui n'en est jamais à une lubie près, convoque en pleine nuit, pour le lendemain, par téléphone, une des sommités de l'art médical, le docteur H... Bo...

Le médecin se présente à l'heure dite :

— C'est un conseil, docteur, pour me faire épiler.

Le praticien fait la grimace et donne sa consultation.

...Mais deux jours plus tard, il convoque, par un mot, la romancière à son cabinet. Etonnée, vaguement inquiète, celle-ci répond à l'invitation.

— Tenez, chère Madame, j'ai acheté votre dernier roman. Mais je suis débordé...

Et tendant un coupe-papier à la femme de lettres, sidérée :

— Vous seriez gentille si vous pouviez me le couper !

LES PETITS PIEDS DANS LE PLAT

Le Professeur B... ressemble à s'y méprendre à l'Aga Khan, à tel point que le praticien confie à ses intimes qu'il a songé à se laisser pousser la barbe.

— Car, ajoute-t-il, je n'en ai que les ennuis et pas les profits.

Et il conte à l'appui l'histoire suivante :

C'était dans le train qui le conduisait à La Baule. Une dame tout à fait chic lui décoche, au wagon-restaurant, œillades sur œillades... et, à la fin du déjeuner, lui demande un autographe, histoire d'engager la conversation.

Pour couper court à la manœuvre enveloppante, le docteur signe de son nom.

Alors la dame, après avoir lu :

— Allons, Excellence, vous n'allez pas me faire croire que vous êtes cet imbécile de B... !

■ ■ ■

DÉFORMATION PROFESSIONNELLE

On a fait tant de concours, et portant sur tant de parties de notre individu, qu'il fallait bien en arriver là.

Chez cette blonde artiste, Mlle Alice C..., les dames étaient invitées l'autre soir, à participer à un concours de langues, qu'on se rassure, il s'agissait de récompenser la plus jolie langue de la société.



Parmi le jury, siégeait le Dr Henri P..., bien connu dans le monde des théâtres.

Bientôt on proclama la lauréate qui dut retirer une fois la langue devant ses juges. Alors, repris par l'habitude professionnelle, on entendit le Dr Henri P... murmurer :

— Oui... Oui... constipation prolongée... traitement assez long...

Mais la jolie lauréate — Ed... Feuil... — n'entendit pas... Heureusement.

HISTOIRE SALÉE

Ce Professeur à la Faculté de Médecine soigne le plus illustre de nos hommes d'Etat.

Et on sait qu'il a imposé à son illustre patient un régime où n'entre pas une parcelle de sel — ce qui fait dire à l'homme d'Etat qu'il a attendu d'avoir 73 ans pour se « dessaler ».

A ce propos, on demandait au professeur :

— Mais au fait, lui avez-vous recommandé la chasteté?

— Naturellement, répartit le bon « toubib », vous savez bien que pour attraper le petit oiseau il lui faut mettre un peu de sel... sur le bout de la queue ! Or, il n'y a pas de sel dans mon régime !

■ ■ ■

RAJEUNISSEMENT

C'est à la frontière italienne que le célèbre docteur Vor... a installé ses cages de singe et ses laboratoires où il fabrique ses sérums « rajeunissants ».

On pouvait voir l'été dernier à Menton deux des plus récents « glandés » par le célèbre médecin.

L'un de ceux-ci est un diplomate qui eut avant la guerre des succès enviables dans la carrière ; depuis qu'il a été « rajeuni », il rêve de reprendre du service. Mais à défaut du service diplomatique, il a tenté de s'illustrer auprès de ces dames de la Côte d'Azur. On le vit à Cannes, promenant alternativement une ravissante blonde et une piquante brunette.

Ce qui procura à l'un de nos meilleurs auteurs dramatiques l'occasion de faire un mot :

— Ce brave B..., il a fait son plein « des sens » !...

■ ■ ■

LA MAIN PASSE

Cet académicien notoire, qui s'est penché avec succès sur le cœur féminin, a dû récemment consulter un docteur.

Il avoua que c'était sa première maladie et la première fois qu'il recourait à la médecine.

Le praticien examina son illustre malade et lui conseilla simplement de se sacrifier... un peu moins à Vénus.

En plastronnant, l'Académicien conte d'ailleurs sa visite :

— Et, conclut-il, ce brave docteur ne m'autorise plus à l'égard du sexe faible... qu'un doigt de cour par semaine.

Puis tendant ses mains :

— L'ennuyeux, c'est qu'il faudra que j'y retourne, j'ai oublié de lui demander quel doigt !



DIFFICULTÉ

— En somme ce qu'il faudrait à votre grande fille c'est un bon petit mari.

— Je sais, Docteur, mais hélas elle ne peut arriver à se débarrasser de ses quatre amants.

(Dessin Inédit de Questiau.)



LE CHIRURGIEN. — Une appendicite, mon cher... 14 minutes... ouvrir, couper, recoudre... et voilà...
— Vous prenez un dé... ?

(Dessin inédit du Dr Audouze.)



RENTRÉE DES CLASSES

— Il est bien boutonneux depuis qu'il a vu sa nouvelle maîtresse...

(Dessin inédit de Van Rompaey.)



ACUPONCTURE...

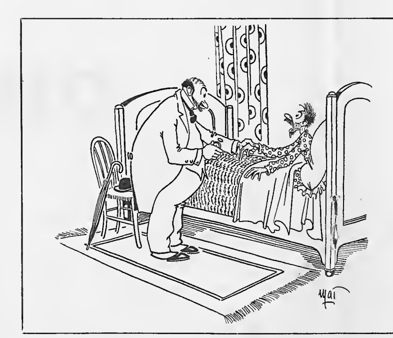
— Ça va peut-être me guérir de mon diabète...!!

(Dessin inédit du Dr Audouze.)



— Tiens, ça me fait penser qu'il faut que j'achète une boîte de pilules !

(Dessin inédit de Canivet.)



CONSEIL

— Ecoutez les conseils de votre vieux docteur, vous avez tort d'habiter un quartier aussi peu sûr ; pensez, en huit jours de temps, vous avez un poumon attaqué et une hernie étranglée.

(Dessin inédit de Mat.)



— Docteur, vous ne pourriez pas m'ausculter en gardant les mains dans vos poches.

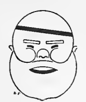
(Dessin inédit de Chaperon Jean.)

LE BON DOCTEUR



— ...Et, naturellement, vous voulez que votre femme ne s'aperçoive de rien !

(Dessin inédit de Schem.)



Quand Esculape sourit...

Vers 1850, il y avait encore des charlatans habillés en charlatans, et non pas incognito, comme de nos jours.

Un médecin rencontra ainsi, sur la place publique, un ancien ami, docteur en médecine comme lui, qu'il avait perdu de vue depuis longtemps. Après la séance, boniment, vente d'orviétan et grosse caisse, le médecin se fait reconnaître du charlatan et l'emmène dîner. A table, il lui reprocha avec bienveillance de déshonorer son titre et son diplôme, ajoutant que le métier qu'il fait ne peut le mener à rien de bon. L'autre, pour toute réponse, ouvre la fenêtre et, montrant la foule sur la place :

— Voilà cent personnes environ; combien croyez-vous qu'il y ait de sages et combien de sots ou de fous?

— Mais, dit l'autre, qui ne voyait pas le but de la question, en mettant deux sages et quatre-vingt-dix-huit fous, je crois que j'aurai fait largement la part de la sagesse.

— Eh bien, mon ami, repartit le charlatan, les deux sages sont pour vous, et les quatre-vingt-dix-huit fous s'empressent de me donner leur argent !



Le docteur Véron raconte qu'un médecin, fatigué de ne jamais toucher un sou chez l'un de ses clients, se décida à l'aller voir en personne. Il entra chez lui de vive force et le trouva à table, occupé à découper une dinde rôtie.

— A la fin, Monsieur, s'écria-t-il, vous déciderez-vous à me payer?

— Je le voudrais, mon cher docteur, fit l'autre, mais, je vous le répète, cela m'est impossible, je n'ai pas le sou.

— Eh ! Monsieur, quand on ne peut pas payer ses dettes, on ne mange pas des dindes superbes comme celle-ci !

Le débiteur prit un visage pathétique et répliqua en portant sa serviette à ses yeux :

— Que voulez-vous, je ne pouvais plus la nourrir !

Guy Patin, piètre médecin, mais homme de beaucoup d'esprit, se trouvait à la comédie quand il fut incommodé par l'odeur infecte que répandait un spectateur placé devant lui. Courtoisement, il lui dit :

— Ne voudriez-vous pas, Monsieur, avoir la bonté d'aller vous placer ailleurs?

— Ailleurs? Et pourquoi cela, je vous prie? interrogea l'interpellé non sans arrogance.

— Parce que vous puez, Monsieur, dit Guy Patin.

Le quidam, irrité, porta la main à son épée.

— Vous m'insultez, s'écria-t-il, vous m'en rendrez raison ;

— A votre aise, Monsieur, déclara le médecin, mais c'est chose bien inutile : si vous me tuez, vous ne puerez pas moins ; et si je vous tue, vous puerez davantage !



Le professeur Brouardel se plaisait à conter que, désigné pour interroger les candidats à un examen de médecine, il posa cette question à l'un d'eux, dont les précédentes réponses témoignaient déjà d'une certaine indépendance et d'une certaine fantaisie :

— Selon vous, qu'est-ce qui fait gonfler la rate?

Le jeune homme parut réfléchir quelques secondes, puis, avec assurance :

— C'est généralement le rat, répondit-il.



Madame de Tencin, si l'on en croit Chamfort, avec des manières douces, était une femme pleine de malice. Un jour, qu'on louait sa douceur.

— Oui, dit son médecin, si elle eût eu intérêt de vous empoisonner, elle eût choisi le poison le plus suave.

A la fin du dix-septième siècle, des querelles continuelles entre les médecins et les chirurgiens ayant été portées devant le Parlement, un médecin demandait que l'on mît une barrière entre ces deux corps. A quoi le président répondit :

— De quel côté du mur placerez-vous le malade?



A un médecin qui demandait au père Bourdaloue quel régime il observait, le religieux répondit :

— Je ne fais qu'un repas par jour.

— Gardez-vous, mon père, de rendre votre secret public; vous nous oteriez toutes nos pratiques!



« Nous ressemblons tout à fait aux cochers de fiacre, disait un autre : nous connaissons bien les rues, mais nous ignorons ce qui se passe dans les maisons. »



Extrait des « Petites Annales de la Bonne Médecine » (1837).

Un chirurgien ayant été demandé pour un particulier qui s'était fait une très légère blessure, ordonna à son domestique de courir chercher chez lui un baume qu'il lui indiqua.

— Quoi! monsieur, lui dit le malade en changeant de couleur, est-ce qu'il y aurait du danger?

— Non, monsieur, mais s'il ne se dépêche pas, j'ai peur que la blessure ne soit guérie avant son retour.



Le Dr. Vincquet, médecin de Louis XVIII, était un joueur effréné. Un jour, on l'enlève à une partie de bezigue pour l'entraîner au chevet d'un malade.

Il arrive, trouve le sujet à toute extrémité, et commence à lui tâter le pouls d'une main, tandis que de l'autre il tire sa montre.

Il compte à mi-voix les pulsations, les yeux fixés sur l'aiguille :

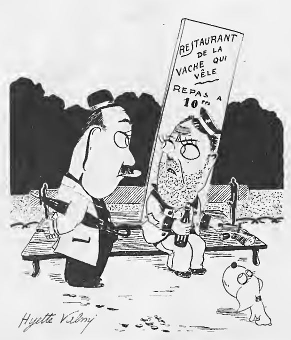
— Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit...

Après quoi il continue ainsi, avec un profond recueillement :

— Neuf... dix... Valet, dame, roi!

Le malade a été pris d'un fou rire... qui l'a sauvé!

Le médecin imaginaire.



— Vous ne connaitriez pas un restaurant dans le quartier ?
— Si vous croyez que je m'occupe de ces questions-là, moi.

(Dessin inédit de H. Valmy.)



— Allez vous cacher dans votre alvéole... vous êtes encore ivre !
— Pas ma faute bobonne .. j'ai butiné des anis !!!

(Dessin inédit de Sauvant.)

DÉFORMATION PROFESSIONNELLE

Chaperon Jean

LE MEDECIN. — Quel dos splendide !... de la place, au moins, pour vingt ventouses !

(Dessin inédit de Chaperon Jean.)



HISTOIRE PLAISANTE

rapportée par FURETIÈRE

●

Une dame très vaporeuse se croyait toujours malade, et son médecin lui avait prescrit un régime bien facile. Il s'agissait de boire tous les matins un verre d'eau fraîche, de prendre, une demi-heure plus tard, une tasse de chocolat, et, immédiatement après, un autre verre d'eau.

Un jour elle ne pensa pas à la dernière partie de l'ordonnance, et sa distraction dura jusqu'à ce qu'elle eut pris son chocolat et le verre d'eau qui devait le suivre.

Tout à coup elle s'aperçut de son oubli, et fut terrifiée. Son médecin est appelé; il la trouve avec la fièvre. Il la questionne : elle lui fait part de son inquiétude, du motif qui la causait, et il s'aperçoit qu'en effet c'est le premier et l'unique motif de sa situation. « Vous avez eu raison de m'appeler, lui dit-il, le cas est grave; mais heureusement il est encore temps d'y remédier. J'ai voulu que, pour ne pas vous incommoder, votre chocolat se trouvât *entre deux eaux*; prenez un lavement, le but sera atteint. »

La dame sentit la force de ce raisonnement, exécuta l'ordonnance, et fut guérie.

P. c. c.: G. DELAMARE.



— Tiens, tiens, vous avez un poste à 8 lampes ?

(Dessin inédit de Mat.)



DIAGNOSTIC

— C'est une affection sérieuse et qui pourrait vous jouer un vilain tour...

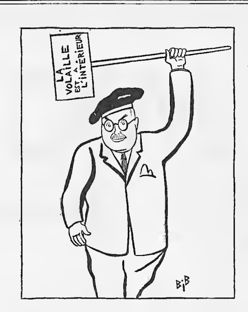
— C'est déjà fait, docteur, il m'a plaquée pour suivre ma sœur.

(Dessin inédit de Armengol.)

Le coin des fines g......

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

UN COLLECTIONNEUR



Mon ami Bernard prépare sa médecine. C'est un garçon qui a gardé les traditions de gaîté et de fantaisie chères à certains carabins.

Il cultive l'innocente manie de collectionner les enseignes et écriteaux qui lui tombent sous la main. Il les accroche chez lui, ce qui donne à son appartement de la rue Monge un aspect tout à fait imprévu.

On est prévenu dès la porte d'entrée, sigillée de la pancarte « Chasse gardée ».

En dessous du cordon de sonnette, on peut lire cette recommandation soustraite à une fiole pharmaceutique : « Agiter avant de s'en servir. »

A côté du verrou de sûreté, vous trouverez une plaque métallique provenant d'un wagon de l'Etat : « Ne laissez pas les enfants jouer avec la serrure. »

Sur la porte de la chambre à coucher, on lit : *Côté des dames*, et la tête du lit s'adorne de ces multiples indications : *Défense de se pencher au dehors, Travail à la machine, Entrée libre, Soyez bons avec les animaux, La volaille est à l'intérieur, Langues vivantes, Casse-croûte à volonté*, etc.

La petite amie de Bernard. Mitou, ne possède pas le sens de l'humour. Tous ces écussons l'agacent. Elle les considère un peu comme des injures personnelles.

Le *casse-croûte à volonté* a particulièrement le don de l'irriter. Cette inscription ne répond guère à la réalité : Mitou est très amoureuse, et Bernard, qui se dépense à droite et à gauche, est loin de lui offrir un casse-croûte inépuisable. Alors, elle a gratté les deux derniers mots qu'elle a remplacés par *momentané*. Vexé, Bernard l'a grondée, mais Mitou, qui a débuté comme bonne à tout faire chez un monsieur seul, l'a calmé en lui composant un de ces « magistères restaurants » préconisés par Brillat-Savarin et dont usait son patron pour retrouver une jeunesse.

POTAGE REVIGOTANT

Prenez un jarret de veau de deux livres, fendez-le en quatre sur sa longueur, os et chair, faites-le roussir avec 4 oignons coupés en tranches et une poignée de cresson de fontaine, et quand il s'approche d'être cuit, mouillez-le avec 3 bouteilles d'eau que vous ferez bouillir pendant deux heures avec la précaution de remplacer ce qui s'évapore. Poivrez et salez.

Pilez séparément 3 vieux pigeons et 25 écrevisses bien vivantes. Réunissez le tout pour faire roussir avec du beurre frais, et quand vous voyez que la chaleur a pénétré le mélange et qu'il commence à gratiner, mouillez avec le bouillon de veau et poussez le feu pendant une heure. On passe ce bouillon ainsi enrichi et on en prend une grande tasse le matin deux heures avant déjeuner.



CALOMNIE

— Voui m'âme Pluche, paraît que l'locataire du sixième est perdu !!
— Ça ne m'étonne pas... sa femme ne sait jamais ce qu'elle fait de ses affaires.

(Dessin inédit de Leroy.)



CHEZ LES NUDISTES

— Voudriez-vous me donner deux cache-sexe. Je suis hermaphrodite.

(Dessin inédit de Salar.)

L'HYGIÈNE EN BALLADE

— Chouette ! papa a oublié son mouchoir... maman pourra pas cracher dessus pour nous débarbouiller la figure...

(Dessin inédit de Varé.)



— Mon mari a encore, de temps à autre, un matin triomphal.
— Le mien n'obtient plus guère, maintenant, que des petits succès d'estime.

(Dessin inédit de Picq.)



L'Art d'être Malade

par Maryse CHOISY

Illustrations de Maurice LEROY

Qu'est-ce qu'un bon malade?

C'est un monsieur qui d'un vulgaire rhume de cerveau fait une cachexie strumiprive. Tout le monde n'y arrive pas. Il faut avoir des dispositions marquées pour le repos complet dans le décubitus dorsal, une connaissance approfondie de toutes les préparations en ol, beaucoup d'imagination et des rentes (surtout). Aujourd'hui, il n'est pas défendu aux malades d'être gastronomes. On fabrique à leur usage des pilules et des suppositoires. Quant à la diète... Mon Dieu ; Si vous vous en éloignez, votre médecin n'en saura rien... Et ce n'est pas vous qui le lui direz, n'est-ce pas?

Il y a à ce propos une charmante histoire juive qui illustre admirablement l'art d'être un bon malade.

Isaac a des douleurs dans l'abdomen. Il appelle son médecin qui l'ausculte. Il le paie.

— Dame ! il faut bien que le médecin vive, dit Isaac.

Le médecin fait une ordonnance. Isaac va chercher la potion chez le pharmacien. Il paie le pharmacien.

— Il faut bien qu'il vive également, raisonne Isaac.

Puis, Isaac jette la potion par la fenêtre.

— Ah ! mais, vous comprenez, explique-t-il, c'est qu'il faut que moi aussi je vive !...

Isaac est le type même du parfait malade.



... Pour les femmes, le diagnostic est beaucoup plus facile. Une élégante 1934 n'a que deux malheurs possibles : l'obésité ou les troubles sexuels. Et un seul remède pour toutes les maladies : la psychanalyse. Freud est le directeur d'inconscience le plus à la page. Quand une femme 1934 veut rejoindre un aimable monsieur qui n'est point approuvé par son mari, elle ne dit pas comme ses aïeules peu subtiles :

— Docteur, envoyez-moi faire une cure à Vichy. J'y ai des amis très chers.

Mais une femme 1934, au moment de dîner au bourgogne, tend son verre dans la direction d'une bouteille de « Nuits-Saint-Georges » et fait un lapsus habile en s'écriant comme par hasard :

— Je veux de l'eau.

Le médecin moderne sait que ce lapsus a été commis par le subconscient de la jeune femme qui a diagnostiqué une maladie de foie et ordonne d'avance un remède : Vichy.

... Il y a aussi les faux bons malades, les malades par vénalité, comme Onésime Durand, par exemple. Onésime Durand est ce débrouillard qui émarge à tous les budgets. Il est sinistré de guerre. Il a une retraite d'ancien combattant, une pension d'invalidité, une prime de famille nombreuse. Sa femme et lui touchent encore chacun au chômage et aux assurances sociales. Il a une petite cabane

dans la banlieue où il a semé trois haricots. La grêle les ayant empêché de pousser, il a obtenu un dédommagement des crédits des Calamités atmosphériques. Dernièrement, Onésime me demanda :

— Vous qui avez tant de relations, vous devez bien connaître un médecin qui puisse me donner des tuyaux sur une matière spécialement délicate.

— Vous êtes malade mon pauvre Onésime?

— Non, vous n'y êtes pas. Voilà, expliqua Onésime. J'ai lu sur l'« Officiel » qu'on avait voté dans le budget de la Santé publique des crédits pour la tuberculose, la syphilis et le cancer. Pour la syphilis ça a marché tout seul. Je me suis inoculé ça au grand 13 de la rue Apollone. La tuberculose, je l'ai eue en embrassant sur la bouche l'amie du bagnard qui habite à côté de chez nous... Mais pour le cancer... je suis à court de moyens. Vous qui savez tout, ne pourriez-vous pas me dire comment on attrape le cancer?

Maryse CHOISY.

— Docteur, ma furonculose me fait horriblement souffrir! j'ai des picotements, des élancements..!

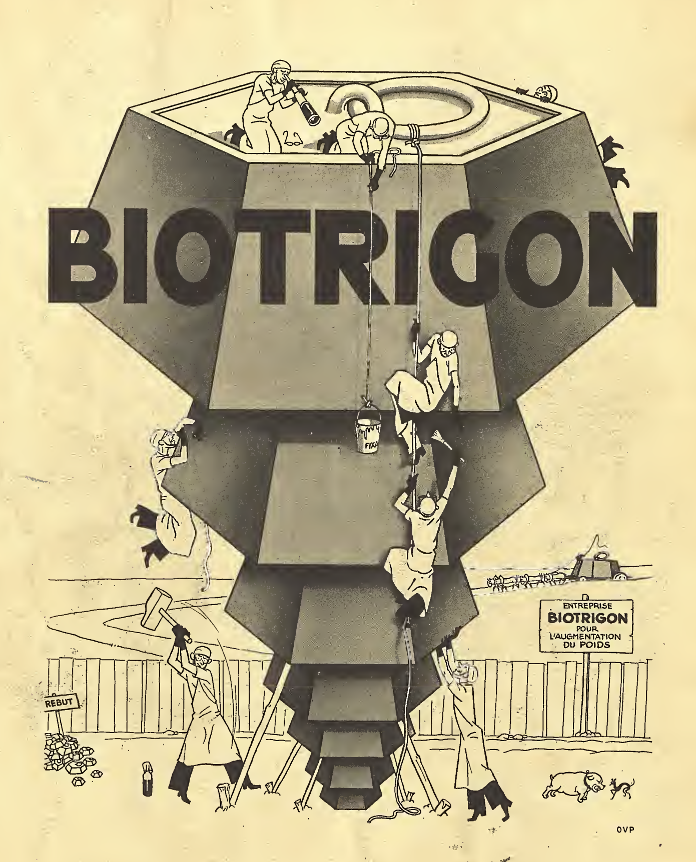
— Je vois... c'est une mauvaise circulation aux abords des passages cloutés.

(Dessin inédit de Maurice Sauvant.


Le Gérant : Dr. J. MEYNIARD.


Imp. E. Desfossés-Néogravure, — Paris.


La
médication
citratée
sous une forme
active
agréable
g. Bourdier

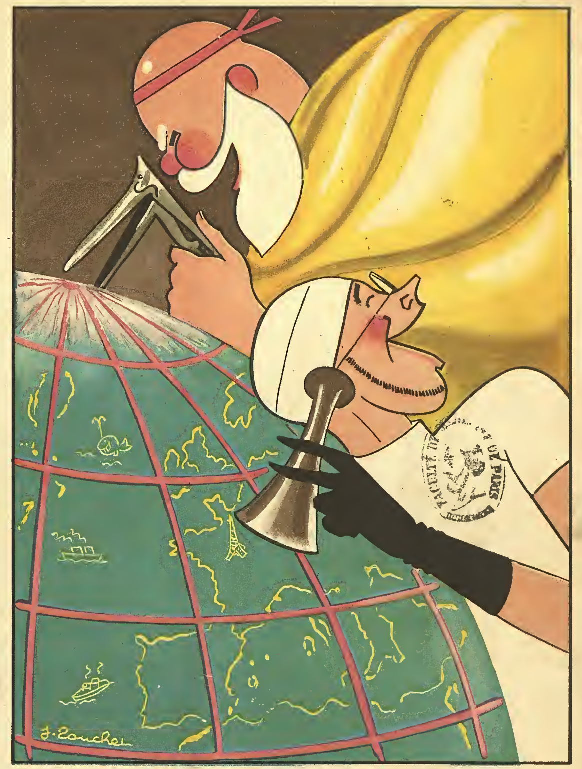


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT
OVP

1re ANNEE N° 18
20 Novembre 1934

ABONNEMENTS
Un An (20 Numéros) : Frs 75.

Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin



PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL**

Secrétaire Général : PIERRE DUCROCQ

Secrétaire de Rédaction : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Marcel ASTRUC, Georges BARBARIN, Maurice BEDEL, Tristan BERNARD, Maryse CHOISY, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Hugues DELORME, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Jean DRAULT, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, Jacques des GACHONS, Hervé LAUWICK, Georges-Armand MASSON, Pierre MAC ORLAN, Odette PANNETIER, Maurice PRAX, André RANSAN, Max REGNIER, André THERIVE Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc... etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BECAN, BENIC, BERNAD, BIB, BILS, G. BOURDIER, Marcel CAPY, CARRIZEY, Roger CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, ELSEN, Abel FAIVRE, FALKE, André FOY, GENTY, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HEMARD, KERN, Robert LE NOIR, Maurice LEROY, PAVIS, PEDRO, Marcel PRANGEY, Georges REDON, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M. W. SAUVAN, SOCRATE, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MEDICAL

PRÉSENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

S. A. R. L. au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50 % sur les tarifs postaux. La série B tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



LES JEUX ET LES RIS DE Ridendo

(Illustrations de J. Touchet.)



par Robert DIEUDONNÉ



J'habite pendant un bon bout de l'année un petit village à l'orée d'une forêt, qui retentit, pour l'instant, deux fois par semaine de l'éclat des trompes.

Car il y a encore des équipages de chasse à courre, dont beaucoup ne sont que des sociétés anonymes



à capital extrêmement limité ; le titre de maître d'équipage est donné à un administrateur-délégué qui prend ses responsabilités et supporte tous les embêtements.

Il ne faut pas croire que la chasse à courre est seulement un spectacle sportif et cruel. C'est probablement le point de vue du cerf, mais pour ce qui est des veneurs, sauf le maître et ses valets, ils se moquent de la chasse comme de leur première culotte de cheval et ne suivent les laisser-courre que pour retrouver une bonne amie avec qui, toute une saison, ils chevauchent dans les sentiers perdus, qui ne sont pas perdus pour tout le monde. Car, je vous affirme que rien n'est plus amusant que de suivre d'un peu loin deux amoureux qui cherchent à s'isoler et sur lesquels on arrive bien innocemment à bicyclette, au moment où le cavalier vient de descendre de son cheval pour tendre la main à l'amazone.

La chasse à courre crée certaines aisances de relations et rien ne vous empêche de vous arrêter pour dire :

— La chasse est dans les fonds, elle ne va pas tarder à remonter par ici...

Avec un rien d'entêtement, on peut empoisonner la journée d'un monsieur et d'une dame qui n'étaient venus que pour échanger des aveux, des confidences, des baisers et peut-être des caresses.

Je ne vous dis pas que ce soit très généreux, mais il faut bien se distraire un peu.

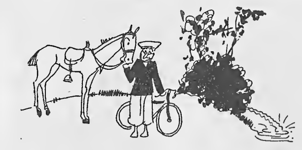
J'ajoute, que si, par hasard, vous ne pouvez pas trouver dans le lot des invités un couple qui se déharde, si l'on peut dire, pour satisfaire à un goût de sentimentalité, vous pouvez suivre l'amazone qui quitte le gros du peloton pour aller faire pipi. Avec un bon vélo et une connaissance suffisante de la forêt, vous pouvez vous amuser sans arrière-pensée.

Je dois dire que toutes les cavalières n'ont pas de la pudeur une idée toute faite. L'année dernière, une petite comtesse que je n'avais jamais tant vue, s'est écriée en m'apercevant ?

— Je suis rudement heureuse que vous soyez là monsieur. Vous allez tenir mon cheval pendant que je vais satisfaire un petit besoin !

C'était moi qui avais l'air d'un idiot, en tenant le cheval d'une main et mon vélo de l'autre, tandis que la petite femme, ayant déroulé sa jupe, était accroupie, le plus naturellement du monde, derrière un tas de bourrée. Elle est revenue en souriant, elle m'a dit avec une grâce exquise ?

— Ça fait bigrement du bien quand on en a



envie ! et, après être remontée sur son cheval avec mon aide, elle me cria en pouffant de rire : « Merci encore ! A la prochaine fois ! »

Comme le monde est très petit, je l'ai rencontrée quelques semaines plus tard chez des amis. C'est elle qui m'a reconnu d'abord et qui m'a dit de loin :

— Non! pas aujourd'hui! Je vous remercie...

Si j'étais encore un hardi godelureau, je me mettrais cette amazone « dans le gilet », comme



on dit à Bordeaux, mais j'ai passé l'âge des folies et j'ai la sagesse de ne pas poursuivre des désillusions, en cherchant à épater les jeunes personnes.

■ ■ ■



Mais puisque j'en suis à la chasse à courre, je peux bien vous raconter une histoire vraie qui est arrivée à la femme d'un maître d'équipage, il y a quelques années, à Avon, près de Fontainebleau.

Un jour, par une pluie battante, le cerf traversa le village avec les chiens à ses trousses. Mais la maîtresse d'équipage, trempée jusqu'aux os, attacha son cheval au crochet d'un volet clos et entra dans une maison en s'excusant : elle fut accueillie avec faveur, à trois heures de l'après-midi, par des jeunes femmes en peignoir, une dame de bonne compagnie et un grand fort bel homme qui poussa un fauteuil devant le poêle et déboucha une bouteille de punch.



La vieille dame se réchauffait en bénissant le ciel d'être si bien tombée ; aucune gêne ne pesait sur la conversation, et comme la pluie tombait à verse, elle n'éprouvait aucune hâte à quitter un abri si tiède.

Cependant on avait pris le cerf et le premier piqueur s'avisa soudain que la patronne avait disparu ; il en annonça la nouvelle à son mari et à son fils qui lancèrent aussitôt des valets dans toutes les directions. Mais tout à coup l'un d'eux revint en criant :

— Je ne sais pas si madame y est, mais son cheval est attaché à la porte du bobinard d'Avon !

Ce fut le fils qui alla la réclamer, si je puis dire et qui paya les consommations. Mais sa vie durant, — et elle vécut vieille — Mme X... répéta à chaque occasion :

— On a bien tort de raconter des histoires sur ces maisons ! Les propriétaires sont parfaitement élevés et leurs demoiselles se tiennent fort bien !

■ ■ ■



Nous en sommes à la terrible période où les candidats au prix Goncourt passent des nuits peuplées de cauchemars.

Ils ont bien tort !

Evidemment cinq mille francs, c'est toujours cinq mille francs. Mais pour ce qui est de la suite



et de la gloire, ce n'est plus le beau temps où l'heureux gagnant croyait disputer l'épreuve de sa vie.

La plupart d'entre vous ont probablement beaucoup trop à faire pour consacrer un temps considérable à la lecture. Or, figurez-vous ce bon M. Hennique ou ce tout rond M. Pochon obligés, leur quatre-vingts ans largement passés, de lire en dehors de la centaine de bouquins qu'un monsieur qui fait le métier de littérateur est contraint de lire chaque année, plus de trois cents bouquins supplémentaires qui leur tombent sur le poil à l'occasion du prix Goncourt, entre le 1er septembre et le 1er octobre. Trois cents romans, dis-je, et dont certains ont cinq cents pages. Je sais qu'entre autres, ces deux vieillards florissants sont solides, mais une telle obligation ne manquerait pas de les accabler, aussi laissent-ils le soin de lire à deux ou trois confrères spécialisés. Ceux-ci, d'ailleurs,

— Le chœur tombe en ruine, docteur, et il n'y a plus de fidèles pour le faire réparer.
— Je vois ce que c'est : faiblesse du chœur et insuffisance de foi !

(Dessin inédit de Bécan.)

attendent avant de couper les pages d'entendre dire : « Vous avez lu le livre du petit Machin ? »

— Parfaitement ! répondent-ils, mais c'est alors seulement qu'ils le lisent. Et quand ils en ont lu ainsi une dizaine, ils jugent que c'est suffisant,



et indiquent à leurs confrères le lauréat qu'ils ont choisi. Plutôt que de se donner l'horrible peine de se plonger dans l'amer travail que représente en somme la correction des compositions, tous tombent d'accord sur un bouquin, après quoi ils déjeunent joyeusement, en pensant à ces frères Goncourt, à qui ils doivent ce qu'ils sont.

Au fond, par le temps qui court, tout ceci n'a pas une importance considérable.

Quant aux dames de lettres qui savent au bon moment faire valoir leurs droits, elles ont renoncé au Prix Goncourt, tant elles savent que ceux d'entre eux qui pourraient prêter ce que j'appelle pudiquement l'oreille à leurs initiatives, ne constitueraient pas une majorité.

■ ■ ■



Les jeunes filles sont de plus en plus sportives ; elles nagent, elles font du tennis, elles patinent, elles parcourent les links en brandissant une canne de golf, elles font du ping-pong autour de la moindre table, il n'y a pas une réunion de chasse où l'on ne voie une gamine de dix-huit ans rouler son perdreau ou démolir un faisan beaucoup mieux que père et mère ; elles font l'été du planking et l'hiver du ski ; elles vont barrer les hors bords. Naturellement, il n'en est pas une qui n'ait son roadster. Il y en a plus autour de la Sorbonne aujourd'hui qu'autour du Grand Palais, un jour de vernissage, il y a vingt ans.

Elles sont charmantes, elles parlent de tout, et j'en ai entendu même une qui donnait à sa mère des conseils sur la façon de ne pas avoir d'enfants. Elles trouvent en plus le moyen de passer leur bac, de jouer au bridge, d'aller aux présentations de collections, et de rejoindre un flirt aux rendez-vous qu'elles lui donnent.

Et, tout de même, elles veulent se marier.

C'est assez singulier, parce qu'en somme elles ne se demandent même pas ce qu'elles peuvent ne pas connaître.



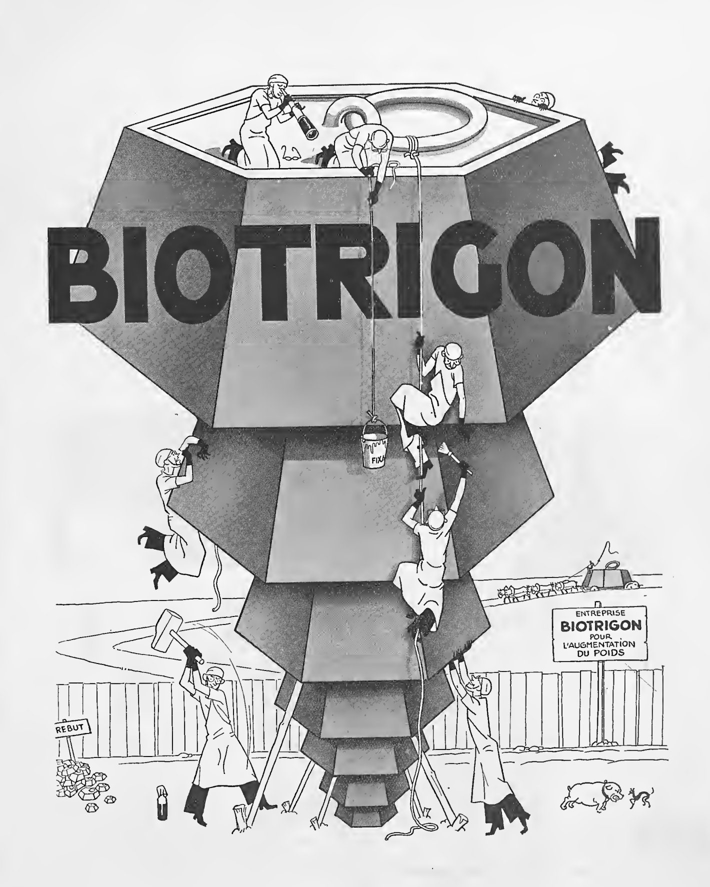
Un jeune homme qui a déjà une gentille situation m'a dit :

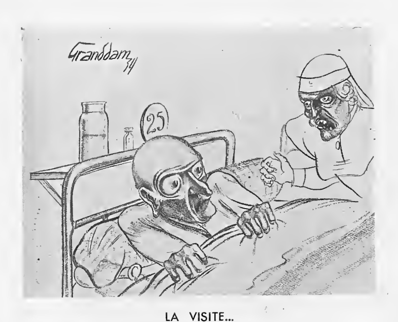
— Non, je n'ose pas... de quoi aurais-je l'air !

Elles sont si hardies qu'elles font peur.

Et pourtant, derrière tout ce chiqué, il y a peut-être un petit cœur charmant !

Robert DIEUDONNÉ.


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT



LA VISITE...

L'infirmière. — Oh, Monsieur le Professeur... le 25 a encore glissé son pistolet sous son traversin... il dit qu'il a peur la nuit. (Dessin inédit de Grand'dam.)



— Il a fait sa fortune dans les autos.
— C'est un grand constructeur ?
— Non, un chirurgien...
(Dessin inédit de Jo Pal.)

— On m'y reprendra à embaucher sans certificat... mais quel métier faisiez-vous avant d'entrer ici ?
— J'étais équilibriste chez Barnum. (Dessin inédit de Hyette Valmy.)

Il y a fausse-couche et fausse-couche

COMÉDIE BOUFFE EN TROIS TABLEAUX

par le Docteur M. PERIOT



PREMIER TABLEAU

(Devant l'Eglise)

Sur le parvis d'une véritable église marseillaise, la foule des badauds s'entasse et forme haie, pour admirer en ses candides atours, une délicieuse mariée.

Tandis qu'avec solennité, le nouveau couple s'installe dans une limousine, pavoisée d'oranger, fusent les rituels lazzis et brocards, d'où il appert que le rôle du marié est digne d'envie.

Du haut de la plate-forme de son tramway, un conducteur ébloui frénétique, engage sa voiture, dans la cohue grandissante, avec une telle ardeur, qu'il projette une auto..., sur le char nuptial.

Sonorité des chocs, grincements des tôles, bris stridents des glaces, hurlements prolongés de la foule, point d'orgue dans le sanctuaire.

Après l'émoi populaire, deux blessés sont recueillis : la mariée, plus blanche que ses voiles, se plaignant de contusions internes et, dans l'auto, qui a fait office de bélier, un jeune monsieur, vêtu d'une jaquette sévère, qui a donné de la tête contre le pare-brise.

Les deux victimes, la blanche et la noire, sont prestement transportées en clinique.



DEUXIÈME TABLEAU

(La Clinique)

CHAMBRE 1

Dialogue entre l'épousée et le chirurgien, en position auguste du toucher.

— (*A voix basse et* in petto.) Utérus gros, comme une orange, hémorragie, caillots, fongosités dans le col. (*Brusquement, à voix haute.*) Vous étiez enceinte, madame, à quand les dernières règles?

— Depuis trois mois, je voyais mal, mais que constatez-vous, docteur?

— Vous expulsez, madame, le petit acompte.

CHAMBRE 2

Depuis le grand choc, le jeune homme, qui est professeur de latin, délire... délicieusement. Il faut croire que la vision de la mariée a déclenché, en son cerveau, les plus doux rêves masculins, car il se croit transporté en Paradis de Mahomet, parmi les houris aux charmes irrésistibles. Sept fois par nuit, il doit succomber, mal gré (dit-il), bon gré (je crois) à la plus basse volupté.

Epuisé par une telle débauche phosphatique, il se réveille désormais brisé, jambes molles, cerveau vide, incapable de retrouver son latin perdu, cruelle aventure pour un pédagogue.

TROISIÈME TABLEAU

(Le Tribunal)

...Attendu que le professeur X..., par suite d'un choc sur la tête est assailli par des rêves érotiques, suivis de multiples pollutions, état particulièrement préjudiciable à l'équilibre moral d'un éducateur;

...Attendu qu'il est au surplus, atteint d'amnésie, portant spécialement sur le latin, qu'il professait avant l'accident;

...Attendu que le choc traumatique a déterminé l'avortement de MmeY..., le jour de ses noces et a, de ce fait, porté aux époux un double préjudice, physique et moral, en provoquant un scandale et en exposant MmeY..., à un grand danger,

...Condamne la Compagnie des Tramways, rendue civilement responsable, à payer la somme de...

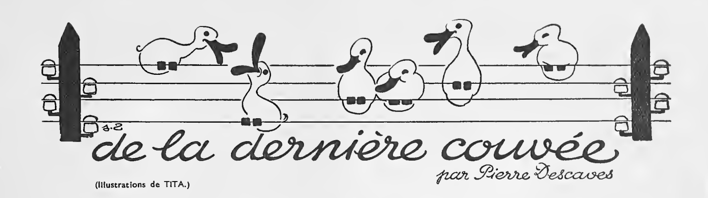
●

Le plus fort, c'est que cette histoire est une vraie de vraie, mais je suis de Marseille, qui me croira ?

Dr Maurice PERIOT.

(Illustrations de Farinole.)



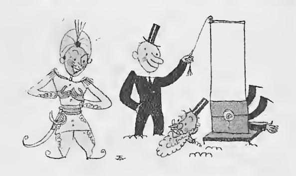


(Illustrations de TITA.)

EXÉCUTION CAPITALE

A propos des visites royales qui ont eu lieu cet automne à Paris, on rappelle beaucoup d'anciennes anecdotes de visites d'illustres étrangers dans notre capitale...

Quelque temps avant la guerre, un célèbre prince oriental, de passage à Paris, manifesta le désir d'assister



à une exécution capitale ; on put satisfaire sa curiosité...

Après une tournée des grands-ducs, on conduisit le Prince boulevard Arago où l'on venait de monter les bois de justice. Il se tint à deux pas de la sinistremachine et assista avec un intérêt qu'il ne chercha pas à dissimuler à l'exécution.

Ses yeux brillèrent quand tomba le couperet. C'est alors qu'il frappa sur l'épaule de M. Deibler et, d'un ton très calme, désignant le chef du Protocole qui avait une magnifique barbe blanche :

— Celui-là, maintenant, insista-t-il.

■ ■ ■

TOUT DE SON CRU

On demandait récemment à M. Raoul Ponchon une pensée pour illustrer un des catalogues des grands vins de France.

Le poète de la *Muse au Cabaret* écrivit :

« Le bon vin fait suer, le mauvais, pisser... »

Et il signa.

...Mais on n'a pas publié sa réponse.

LA FAÇON DE DONNAY...

Il a écrit sur les « Amants » des choses charmantes. Il aura sûrement, ainsi que le voulait un autre poète, un nom dans l'histoire du cœur.

Mais il a dû, depuis qu'il a dépassé les soixante et quinze ans, dételer quelque peu.

L'autre soir, dans un couloir de « générale » une petite actrice — qui passe pour avoir eu jadis ses faveurs — l'interpelle :

— Eh ! bien ! mon cher maître, faites-vous encore l'amour ; êtes-vous encore brillant?

— Mon petit, fit avec son sourire « nègre » le célèbre auteur dramatique, mon petit, il m'arrive encore de faire l'amour et d'être brillant ; mais je dois l'avouer, c'est rarement en même temps !

■ ■ ■

PROGRÈS

C'est un de nos plus fins lettrés, immortel de surcroît. Il disait l'autre soir à une soirée chez le Dr Rons...

— Savez-vous, cher ami, qu'Austrigilde, femme de Gontran, étant à son lit de mort, obtint de son mari,



roi de Bourgogne, qu'il ferait enterrer avec elle ses deux médecins?

— Aujourd'hui, répondit sans sourciller le Dr Rons... votre Austrigilde en demanderait trois !... Pour être sûre en arrivant au Paradis de pouvoir faire un bridge !

ANATOMIE

On fait espérer à notre grande vedette qu'une grâce (ou une remise de peine) interviendra en faveur de son époux qui connaît encore la paille humide des cachots pour (comme dit Rip) « délit de cuite ».

Libéré, le comte-acteur a d'ailleurs promis de s'amender, d'abandonner la scène, ses pompes et ses œuvres, et de renoncer à l'usage répété de la dive bouteille.

— En somme, constatait Marguerite Mor., Cécile va l'avoir sur les « bras » !

— Oh ! rétorqua Jacques Div..., l'auteur dramatique, elle a les « reins » solides.

— Il ne sera pas fâché, renchérit Michel-Georges Mich..., de rentrer au « sein » de la famille !

— Les bras ! Les reins ! Le sein ! Décidément notre grande vedette a toujours le sex-appel !

■ ■ ■

FÉMINISME INTÉGRAL

Au moment où déferle une nouvelle vague de féminisme, on peut rappeler cette histoire dont Mme Dieulafoy et Tristan Bernard furent les héros.

C'était au cours d'une soirée mondaine ; Mme Dieulafoy (qui circulait habillée en homme) se promenait dans le jardin de ses hôtes avec l'auteur de « Triplepatte » — conversation très libre — vraiment d'homme à homme.

Alors, soudain, le bon Tristan, au détour d'une allée :

— Si nous allions pisser !

OH! PARLE-M'EN!

On a revu dans les couloirs de la Chambre cet ancien Président du Conseil, encore en délicatesse avec l'opinion publique qui lui reproche son rôle dans certaines retentissantes « affaires en cours ».

Rencontrant le Dr Péc..., député de Paris, l'ancien chef du Gouvernement lui dit :

— Je viens prendre la température du Parlement...

Puis M. Cam. Ch... se mêla à un groupe de députés :

— Température anale, fit à mi-voix le Dr Péchin.

■ ■ ■

ALBUMINE

C'est un de nos ministres qui fait partie du Ministère d'union de trêve.

Il occupe même un poste où il devrait pousser le point d'honneur à se bien porter... puisqu'il s'agit du Ministre de la Santé publique.

Or, il a dû récemment consulter des sommités médicales qui lui ont, entre autres restrictions, interdit le sucre.

Et, M. Louis Mar... s'en trouve si bien qu'il fait du prosélytisme auprès de ses collègues. Il ne les aborde qu'avec ces mots :

— Vous savez, vous devriez supprimer le sucre !

M. Tard... qui a la répartie vive lui répliqua l'autre jour :

— En somme, cher collègue, vous êtes contre l'union sucrée !



GYNÉCOLOGIE

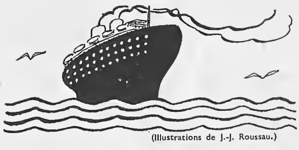
(Vieux dicton français). Un bon bailleur en fait bailler sept !

(Dessin inédit de Dharm.)

(Dessin inédit de Socrate.)

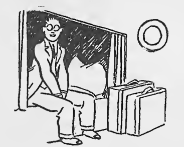
LES PLAISIRS CHAMPÊTRES

CROISIÈRE MÉDICALE



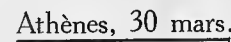
(Illustrations de J.-J. Roussau.)

Journal de bord du Docteur Parpalaid.



Marseille, 25 mars.

Me voici installé dans ma cabine. Depuis que j'ai assisté au succès remporté par mon illustre successeur, le docteur Knock, grâce à la diffusion des idées nouvelles, j'ai décidé de me mettre, moi aussi, à la page. Je vais visiter des pays inconnus et rencontrer, au cours de ce voyage, les figures les plus représentatives de la médecine française et étrangère. J'espère puiser, à ce contact, de précieux enseignements. Ma femme n'a pas voulu m'accompagner. Elle a peur du mal de mer! Quelle idée! Un paquebot de 23.000 tonnes n'est pas un canoë!



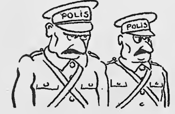
Athènes, 30 mars.



Je suis un peu déçu. On m'avait promis un clair de lune sur l'Acropole et le ciel est resté couvert de nuages... Je fondais également beaucoup d'espoirs sur ma visite à Delphes. On a confié à M. Simenon, aux détectives de Scotland Yard, à l'inspecteur Bony le soin de tirer au clair une énigme récente assez embrouillée et personne n'a songé à consulter la Pythie!... C'est inadmissible. J'y suis allé. Entre nous, je comptais, grâce à cette consultation, empocher la fameuse prime de 40.000 francs! Hélas! Je n'ai trouvé dans l'antre qu'un marchand de cartes postales et de collections de timbres.

Encore un coup de la Maffia! Et j'ai attrapé un rhume formidable... Pour me remettre, je me suis fait servir un verre de « mastic ». Horreur!... J'aurais dû le prévoir : le mastic sent le vernis et la térébenthine.

On m'avait dit qu'en Grèce les chaussures étaient bon marché. J'en ai profité pour rapporter à ma femme une superbe paire de pantoufles ornées de volumineux pompons. En sortant du magasin, j'ai croisé un détachement de soldats et je me suis aperçu avec stupéfaction que je venais d'acheter une paire de godillots réglementaires!



Constantinople, 2 avril.

Je viens encore de perdre des illusions! Tout d'abord, quoi qu'en dise la chanson, Constantinople se prononce Istanbul. Et les soldats turcs qui sont montés à bord dès notre entrée dans les Dardanelles avaient beau porter l'inscription « Polis » sur leur boucle de ceinturon, ils avaient l'air plutôt hargneux! Défense de se servir de briquets. Défense de faire des achats à bord. Défense d'emporter un sandwich... La république n'a pas supprimé l'autocratie!



Comme tous les Français, je voyais la Turquie avec les yeux de Loti. Ne vous fiez jamais aux littérateurs! Pas une femme voilée! Les petites désenchantées de 1934 arborent les casquettes des gymnases allemands. Elles portent des cirés noirs et des bottes de caoutchouc.

Quant au fez, il a disparu, remplacé par l'anonyme chapeau mou ou la casquette dont on fait pivoter la visière sur l'oreille pour permettre les prosternations rituelles à la mosquée.

Ah! ces mosquées! En ai-je visité! Des bleues, des vertes, celles d'Ahmed, d'Osman, d'Omar, de Mourad, de Soliman, une vraie salade! J'ai d'ailleurs manqué me casser la figure avec les savates qu'on vous oblige à mettre en entrant.

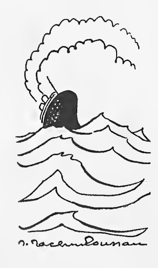
Bien entendu, il n'y a pas eu plus de coucher de soleil sur le Bosphore que de clair de lune sur l'Acropole. Je me suis plaint aux organisateurs. Quand on prend des engagements, on doit les tenir...



Malte, 6 avril.

Il m'est arrivé une drôle d'histoire! Le soir de notre départ de Rhodes, la houle s'est levée et j'ai dû quitter en hâte la salle à manger pour aller m'étendre sur ma couchette.

Au fond, ma femme n'avait pas tort! Vers minuit, j'ai été réveillé par un tintamarre assourdissant où se mêlaient musique, cris et chants. J'ai tout de suite pensé au « Titanic ». J'ai enfilé ma robe de chambre, mis ma ceinture de sauvetage, et je me suis précipité vers l'arrière... A vrai dire, l'orchestre ne semblait pas jouer « Plus près de Toi, mon Dieu! » Finalement, je suis tombé en plein bal travesti. Comprenant mon erreur, j'ai voulu faire demi-tour. On ne m'en a pas laissé le temps. Un type qui hurlait dans un porte-voix a annoncé « S. M. Poseïdon! » et j'ai dû défiler, hirsute, le bonnet de coton sur les yeux, devant le jury, aux accents des « Gars de la Marine »! J'étais complètement ahuri! Le plus beau, c'est qu'on m'a décerné un premier prix d'originalité...



Marseille, 10 avril.

J'ai effectué le trajet de retour couché dans ma cabine, j'ai le cœur solide, mais je n'aime pas le roulis. Ah! ces montées et ces descentes de la ligne d'horizon à travers l'œil rond du hublot!

C'est bien en mer que se vérifie le mieux l'exactitude de cet axiome désormais classique : « Tout être bien portant est un malade qui s'ignore! » Prenez le gaillard le plus solide, soumettez-le pendant quelques heures à ce balancement de panier à salade dans l'atmosphère surchauffée d'une cabine hermétiquement close, et le voici à votre merci, prêt à subir les plus extravagantes thérapeutiques.

Mon plan est arrêté; j'en parlerai à Knock : pour venir à bout des derniers réfractaires à l'action médicale, je vais monter une clinique flottante!...

Pour copie conforme :

Armand Mercier. Docteur Parpalaid.





BEAUTÉS DU MÉTIER

— Nous venions justement de téléphoner de ne pas vous déranger... docteur.

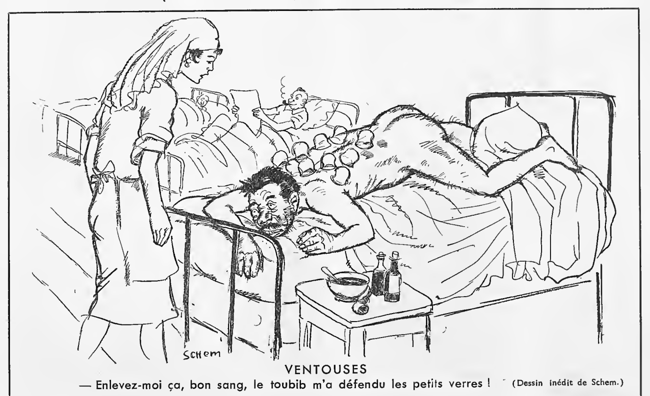
(Dessin inédit du Dr Audouze.)



LA FORCE DE L'HABITUDE

Le receveur d'autobus. — Complet !...

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)



VENTOUSES

— Enlevez-moi ça, bon sang, le toubib m'a défendu les petits verres ! (Dessin inédit de Schem.)

Le coin des fines g......

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

LE BROCHET ENCHANTÉ



Mme Excidoche est une femme exquise, mais elle me résistait. Il ne s'était encore rien passé entre nous, à part quelques menues privautés, de ces bagatelles de la porte qui vous laissent à celle du paradis.

Rose Excidoche manifestait une résistance d'autant plus inexplicable que j'étais le meilleur ami de son mari. Elle méprisait ainsi les traditions les plus sacrées. Maintenant, elle craignait de perdre une situation avantageuse, qu'elle appréciait particulièrement, car, avant son mariage, elle avait connu la mouise aux lèvres verdâtres.

Or nous étions à la campagne. Rose, son mari Prosper Excidoche et moi. Nous achevions de déjeuner dans une gentille guinguette, renommée pour sa matelote, au bord de la Seine.

Soudain, Rose poussa un cri perçant, en désignant une table voisine, sur laquelle étaient posés une valise, des lignes et un assez long paquet ficelé comme un saucisson, dcnt les propriétaires, prêts au départ, étaient allés régler leur note. Or, par un phénomène étrange, ce paquet s'était mis soudain à bondir et à sautiller.

C'est alors que l'Inspiration, avec un grand I, descendit en moi.

— N'ayez pas peur, criai-je à Rose ! dont les dents s'entre-choquaient. Je ne vous l'ai jamais dit : je suis médium... En regardant ce paquet, je l'ai chargé de fluide, malgré moi... Alors, il ne tient plus en place...

— Mais c'est effrayant ! gémit Rose. Arrêtez-le !

— C'est tout de même pas des blagues à faire après déjeuner : ça peut couper la digestion ! dit Prosper Excidoche.

Je m'approchai du paquet, l'air inspiré. Je lui lançais du fluide par poignées. Après quelques soubresauts ultimes, il s'immobilisa. Et ses propriétaires eurent le bon espiit de venir le chercher presque aussitôt.

Eh bien ! dès ce jour-là, Rose m'a regardé comme un personnage extraordinaire, auquel aucune puissance ne pouvait résister. Et elle n'a plus osé me refuser les marques les plus vives de sa tendresse, et tout cela parce qu'un pêcheur rentrait à Paris avec un brochet sorti de la Seine une heure auparavant, et dont l'agonie s'agrémentait d'une fantaisie chorégraphique.

Aussi, comme Excidoche, quelques jours plus tard, m'invitait à dîner, je demandai à me charger du poisson, et je lui fis envoyer, de chez un traiteur honnête, un superbe brochet à la Chambord, dont voici la recette centenaire :

BROCHET A LA CHAMBORD

Après avoir vidé votre brochet, remplissez-lui le corps avec des laitances de carpes; piquez-le de lard fin, d'un côté seulement, depuis l'ouïe jusqu'à la queue, et faites-le cuire dans une poissonnière avec du champagne sec, poivre, sel, thym, laurier, girofle, tranches d'oignon. Votre brochet cuit, faites-le égoutter. Dressez-le sur un plat, entourez-le de quenelles de poisson, escalopes de foie gras, queues d'écrevisses, ris de veau, truffes, crêtes et rognons de coqs. Passez une partie du fond de cuisson, mettez-le dans une casserole avec une sauce madère, faites réduire le tout de moitié, versez sur les garnitures, glacez le brochet et servez.



— Mon bon docteur, vous qui êtes un psychologue, expliquez-moi donc ce qu'est au juste l'amour platonique ?

— Ma chère enfant, c'est comme tous les " toniques " un excitant.

(Dessin inédit de Jack Abeillé.)



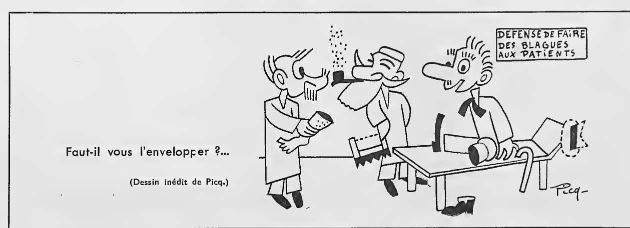
FLEURS DES NUITS

□

Quando lavabo, esta nuevo.

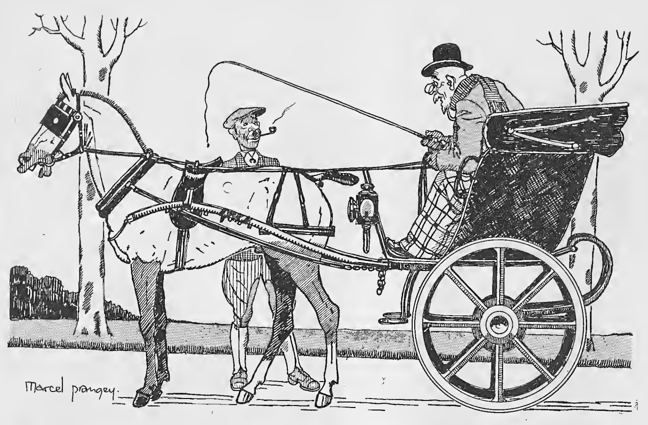
Sur le lac enchanté, lorsque la pleine lune
De rose velouté étale sa blancheur,
On voit, se détachant tout au fond, dans la brume,
Le bouton purpurin qui précède la fleur.
La douce fleur des nuits entr'ouvre sa corolle;
Elle boit à longs traits l'eau du lac enchanté
Qui la rend vierge encor, et ne redevient folle
Qu'en s'ouvrant pour une nouvelle volupté.

XXX.



Faut-il vous l'envelopper ?...

(Dessin inédit de Picq.)



LE LANGAGE DU MÉTIER

LE MAQUIGNON. — Vous avez un gentil petit cheval, docteur, va-t-il bien à la selle ?
LE MÉDECIN. — Ma foi, je n'en sais rien. Demandez donc à mon palefrenier ; c'est lui qui nettoie la litière.

(Dessin inédit de M. Prangey.)

UN CERTIFICAT

par le Dr E. WEBER

•

Une petite bourgeoise à mine très digne entre dans mon cabinet de consultation avec sa fille de pas tout à fait 15 ans — d'après ce qu'on me dit — à qui d'ailleurs on en donnerait facilement 17. Elle désire « un certificat ». — ?? — « Un certificat que ma fille a été violée ». En demandant des détails, j'apprends que la victime depuis plusieurs mois est en service chez un Monsieur X... qui avait commis sur elle l'acte en question.

M'apprêtant à l'examiner, je pose encore la question : « Quand est-ce que c'est arrivé? » Alors la petite, le plus naturellement du monde : « La dernière fois c'était jeudi ».

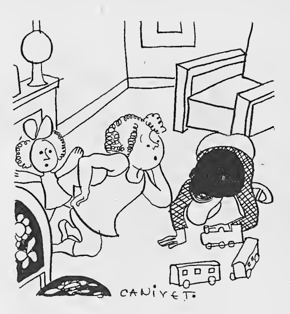
Dr. E. WEBER.


Ridendo



— Chacun profite de ce que je suis malade pour me dépouiller ! Le voisin me chipe ma femme, ma bonne me vole mes liqueurs ! Jusqu'au docteur qui m'a pris ma température !

(Dessin inédit de Picq.)



ENFANTS A LA PAGE

— Je veux bien jouer au mariage, mais on ne prendra pas la poupée... je me serai fait enlever les ovaires.

(Dessin inédit de Canivet.)



REGRETS...

— Et votre mari ? Toujours fatigué ?... Toujours " plus rien " ?

— Mon dieu, docteur, je ne peux pas dire " plus rien ", mais enfin c'est un fonctionnaire qui vient rarement à son bureau.

(Dessin inédit de Armengol.)

L'AMOUR CYNIQUE

par André RANSAN



(Illustrations de Hautot.)

Diogène de Sinope, le fameux philosophe cynique qui vivait à Athènes du temps de Platon, est fort connu par son tonneau et ses originalités. On sait peut-être moins la façon toute personnelle dont il traitait les choses de l'amour.

Se sentait-il pour Vénus un « sentiment » soudain? Il arrêtait dans la rue la première femme venue.

— Je trouve étrange, disait-il, que ceux qui ont soif ne boivent pas à la première fontaine qu'ils rencontrent.

Peu importe, d'ailleurs, où cette fontaine pouvait se trouver. Fut-ce en plein Céramique, Diogène s'y « désaltérait », sans souci des curieux et des indignés. Avec conviction, Diogène affirmait :

— Il ne faut rougir que de ce qui est vicieux et pratiquer publiquement tout ce qui est honnête en soi.

Et il donnait un exemple :

— Ce n'est point un péché que de dîner; donc, ce n'est point un péché que de dîner dans les rues.

Ce qui, par extension, lui faisait ajouter :

— Il est juste de rendre le devoir conjugal, donc il est juste de le rendre dans la rue.

C'était bien l'avis d'Hipparchia de Maronée, femme de Cratès, qui, par admiration pour Diogène, rendait le devoir conjugal sur la place publique en déclarant :

— Il ne faut avoir honte d'aucun exercice corporel que la nature exige de nous.

De telles pratiques ne manquaient pas de soulever de passionnantes discussions entre Diogène et ses adversaires. Mais le Cynique allait encore plus loin dans ses « licences amoureuses ». Il commettait publiquement ce que les casuistes appellent le « péché de mollesse ».

— Je serais bien aise, disait-il, de pouvoir apaiser par une semblable voie les désirs de mon estomac.

Il prétendait trouver en lui-même ce qui porte les autres hommes à faire mille dépenses et mille ravages.

— Si tout le monde me ressemblait, disait-il, Troie n'eût pas été prise, ni Priam tué sur l'autel de Jupiter.

Il cherchait dans la nature et dans la mythologie de quoi se justifier ; il alléguait l'exemple de Pan. En effet, le malheureux Pan courait, nuit et jour, à la poursuite d'une maîtresse, Echo, qu'il ne pouvait atteindre. Mercure, son père, lui enseigna cette voie de soulagement et Pan l'enseigna ensuite aux bergers.

Mais comme Diogène professait le « mépris du plaisir », des esprits captieux ne manquaient pas d'insinuer :

— Pourtant, si vous goûtez l'amour, c'est bien par attrait de la volupté.

— Non, répliquait Diogène, c'est afin d'éviter les maux que peut produire la rétention.

Une fille de joie lui avait promis de se rendre chez lui ; mais comme elle tardait trop, il perdit patience et se contenta d'une satisfaction égoïste.

Puis, quand elle vint, il la renvoya.

— Je n'ai plus besoin de toi, dit-il, j'y ai déjà pourvu.

Une autre fois, comme il sacrifiait, en plein champ, à Aphrodite, Stilpon de Mégare, un de ses disciples, s'approcha et demanda :

— Que faîtes-vous là, maître?

Diogène releva la tête et, sans se départir de son flegme :

— Je plante un homme.

***

Lorsqu'il commença à vieillir, Diogène prit l'habitude de passer l'hiver à Athènes et l'été à Corinthe.

Corinthe était alors dans toute sa splendeur. Célèbre par son luxe, l'éclat de ses arts et ses Jeux Isthmiques, la rivale d'Athènes revendiquait l'invention de la sculpture, la création d'un ordre d'architecture et comptait des monuments admirés, notamment l'Acro-Corinthe et le Temple d'Hélios. Mais Corinthe s'enorgueillissait surtout d'être la ville la plus voluptueuse de la Grèce. Vénus y possédait de nombreux autels entretenus par les plus belles courtisanes de l'époque, entre autres la fameuse Laïs...



Il va de soi que les plaisirs que l'on trouvait à Corinthe étaient fort coûteux. Aussi, de l'Attique au Péloponèse, en passant par la Macédoine et les îles, la Grèce entière soupirait : « Tout le monde ne peut aller à Corinthe ».

— Moi j'y vais ! triomphait Diogène.

En effet, comme d'autres avaient maison à la ville et villa à la campagne, Diogène avait son tonneau à Athènes et son tonneau à Corinthe.

— Je suis aussi heureux, disait-il, que le roi des Perses qui partage son temps entre Suse et Echatane.

Il se trouvait à Corinthe lorsque Philippe de Macédoine songeait à attaquer la place. Tous les habitants travaillaient à fortifier la ville.

— Je ne veux pas être le seul à ne rien faire, dit Diogène.

Et il s'amusa à faire rouler son tonneau...

Mais ce tonneau roulait aussi quelquefois du côté de Laïs... Car cette déesse de beauté qui attirait à elle tout ce que l'Hellade comptait de fortunes et de gloires, qui avait pour amants Appelle, le plus illustre peintre de l'Antiquité ; Aristippe de Cyrène, l'homme le plus raffiné de son temps ; cette femme enviée, adorée, magnifiée, qui mettait ses faveurs à un si haut prix, s'offrait à Diogène, sale et repoussant, pour rien, pour l'amour de l'amour...

Le valet d'Aristippe, indigné, dit un jour à son maître :

— Vous lui donnez tant d'argent, et elle se vautre avec un chien de Diogène sans en tirer une maille.

Aristippe répondit :

— Je la paie bien, non pas afin que d'autres n'en jouissent point, mais afin d'en jouir moi-même.

Diogène, devant les grandes manières du fondateur de la secte cyrénaïque, disait :

— Diogène est un chien et Aristippe un chien royal.

Un beau jour, les deux philosophes se rencontrèrent dans l'antichambre de Laïs. Tout de suite, Diogène railla :

— Vous couchez avec une femme publique : ou quittez-la, ou soyez cynique comme moi.

Aristippe qui était un esprit très brillant ne se laissa pas démonter. Il dit :

— Trouvez-vous absurde d'habiter dans une maison qui a servi de logis à plusieurs autres ou de s'embarquer sur un vaisseau qui a porté plusieurs passagers?

— Non, reconnut Diogène.

— Tout de même, reprit Aristippe, il n'est nullement absurde d'avoir à faire avec une femme que plusieurs autres ont déjà connue.

C'était, au fond, l'avis du philosophe de Sinope, et, dès cet instant, les deux hommes sympathisèrent. On les revit souvent ensemble devant la porte de Laïs et, en attendant leur tour, discutant avec gravité de l'existence du mouvement et de l'immortalité de l'âme...

André RANSAN.



LA CICATRICE

— De quoi vous plaignez-vous, mon enfont ? Vous êtes mannequin... Je vous oi foit un modèle « houte-couture ».

(Dessin inédit de M. Prangey.)



DANS LA CAVALERIE MOTORISÉE

— Ah ! Ah ! mon goillard... on a voulu goûter de l'attraction-avont... et nous voilò avec les roues indépendontes et le moteur flottant !

(Dessin inédit de Frick.)

— Il o l'oir précoce !!!?

— Je pense bien, on est en automne et il commence déjà à bourgeonner !!!

(Dessin inédit de R. Black.)

INSTITUT DE BEAUTÉ

Jam.

AVANT

Jam.

PENDANT

Jam.

APRÈS

(Dessins inédits de Jam.)



AU PAVILLON DE FLORE

— Ciel ! Encore des méridionaux.

(Dessin inédit de Bellus.)



— Je vous croyais paysagiste ?

— ...De temps en temps, je fais des intérieurs.

(Dessin inédit de Ch. Genty.)



L'ALTERNATIVE DÉLICATE

par Gaston DERYS.

■ ■ ■

(Illustrations de LEROY.)

Une dinde magnifique fit son entrée, couchée majestueusement sur son lit de cresson comme un roi fainéant sur les fourrures de son char, marbrée de larges rondelles de ces divins tubercules dont Brillat-Savarin a dit qu'ils étaient les diamants de la cuisine.

— C'est un cadeau, dit notre amphytrion, le docteur L..., en s'apprêtant à découper le succulent volatile. Deux fois par an, depuis la démobilisation, je reçois une bestiole comme celle-ci d'un client reconnaissant...

— Vous lui avez au moins sauvé la vie? demanda une des invitées.

— J'ai peut-être fait mieux que ça... Mais l'histoire est assez gauloise, et je ne sais si devant ces dames...

Naturellement, ces dames insistèrent pour qu'on la leur rapportât:

— C'était en 1918, au printemps, commença le docteur. Après mes trois ans de front, j'avais été mis à la tête d'un petit hôpital auxiliaire des environs de Toulon... J'avais parmi mes poilus un brave garçon qui dirige à Paris un magasin d'alimentation...

« Il avait reçu une blessure assez grave en Lorraine et se trouvait presque guéri, quand il en reçut une autre, que je n'appellerai pas un coup de pied, mais une simple pichenette de Vénus... N'insistons pas... Un beau matin, il vint me trouver avec une figure bouleversée et me dit : « Je suis perdu ! Ma femme arrive ! »

« Je m'empressai de le rassurer : je jurerais mes grands dieux à sa femme qu'on ne pouvait pas le laisser sortir, qu'il avait pris froid, qu'il était menacé d'une congestion pulmonaire...

« L'épouse s'amène, pimpante, toute jeunette, avec des yeux, une taille, un petit air à la fois naïf et fripon... Ah ! je l'aurais bien consolée, moi !... Je lui explique qu'il était impossible que son mari sortît ; elle me regarde d'un air désolé, soupire : « Mais j'adore mon mari, moi, docteur !... J'ai fait neuf cents kilomètres pour venir le voir... Ayez pitié de moi !... Et puis, il fait un temps superbe... » C'était la vérité : l'air était embaumé de tous les parfums d'un printemps méridional qui éclatait avec une vigueur arrogante et lascive... Je répondis, assez penaud : « Madame, je vous assure qu'il m'est impossible de faire sortir votre époux... » Elle posa sur moi un regard lourd de volonté, d'angoisse, de supplication.

« — Docteur, *il faut* que mon mari sorte... Je... je suis enceinte... Vous comprenez... Il y a au moins six semaines... Je ne peux plus attendre... »

« Vous voyez d'ici ma situation : d'un côté, la pichenette... De l'autre, une bombe à retardement qui allait démolir un ménage... Evidemment, sans la pichenette, tout s'arrangeait...

« — Ainsi, m'écriai-je pour dire quelque chose, tandis que je cherchais une solution pratique, vous avez trompé un homme qui se battait pour défendre votre foyer !

« — Je sais bien que j'ai eu tort... J'ai un filleul : lui aussi, il m'a dit qu'il défendait mon foyer... Je vous jure que ce n'est pas de ma faute... Ça ne m'empêche pas de l'aimer, mon pauvre Albert ! »

« Et elle se mit à sangloter. Je lui promis que son Albert sortirait. Et je dis au pauvre Albert : « Mon vieux, votre femme se fait toutes sortes d'idées... Elle va comprendre que vous l'avez trompée... Votre pichenette est très atténuée... Et grâce à certaines précautions que... » Mais il s'agit là de détails techniques qui n'intéressent pas les dames...

« Enfin les choses se passèrent très bien. L'épouse accoucha d'un superbe bébé qui fut considéré comme un enfant de sept mois, et l'heureux Albert, qui n'avait jamais pu avoir d'enfant, me marque de temps à autre sa gratitude de mon intervention par un savoureux présent... »

G. DERYS.



LES AFFAIRES... SONT LES AFFAIRES

Le docteur F... aime volontiers raconter ses souvenirs de médecin de campagne et notamment ce mot involontaire d'un nouveau riche.

La femme de celui-ci souffrait de dysménorrhée et ses règles despotiques étaient celles de la maison. Le docteur étant intervenu avec succès dès sa première ordonnance, notre homme voulut le payer, assez fastueusement d'ailleurs, à la visite d'après. Et comme le médecin s'en défendait pour la forme :

— Docteur, prononça le nouveau riche, les affaires sont les affaires.

G. B.

AU SALON DES ÉCHANGES

On sait que les médecins en ont été les hôtes assidus. On a troqué de la toile peinte contre des soins généraux, des navets contre de la chirurgie et des croûtes contre de la diathermie.

Un de nos confrères y marchandait un tableau représentant des fruits et le peintre sollicitait en retour l'ablation de son appendice.

— En somme, dit le rapin, vous faites doublement la bonne affaire.

Et comme l'interlocuteur hésitait.

— Dame, vous prenez des deux mains.

G. B.

— Ce n'était pas la peine de se donner tant de mal ! la pièce qu'il avait avalée est démonétisée !

(Dessin inédit de Van Rompaey.)

Le Gérant : Dr. J. MEYNIARD.

Imp. E. Desfossés-Néogravure, — Paris.

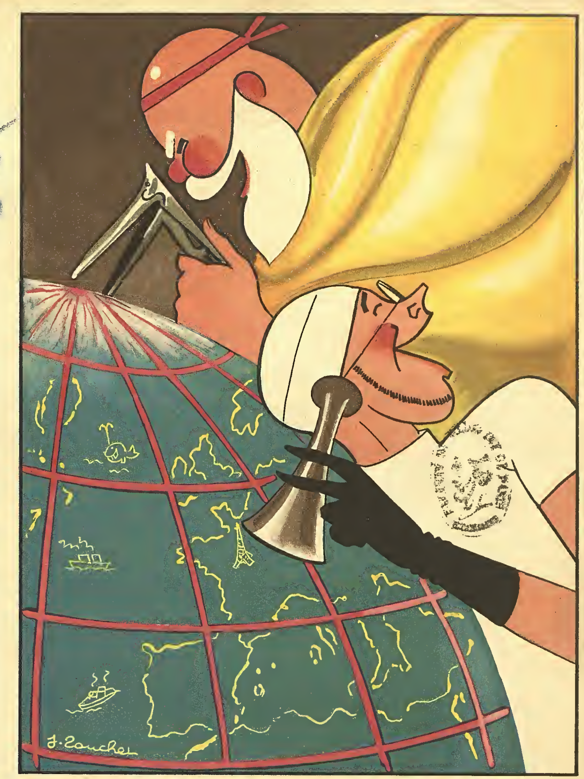


NOUVELLE
CITRATÉE INTENSIVE
Bi-CiTROL
MARINIER
STABLE & HOMOGÈNE
A BASE DE
CITRATE MONOSODIQUE
& CITRATE TRISODIQUE
PRINCIPALES
DYSPEPSIES DE TOUT ORDRE
INSUFFISANCE HÉPATIQUE
HYPERVISCOSITÉ SANGUINE
ARTHRITISME
MODE D'EMPLOI
DU FLACON (EN FRANCE) : 16 fr.
TOUTES PHARMACIES
VENTE EN GROS
LABORATOIRE MARINIER
MARINIER Pharmacien
rue de Flandre PARIS
Bi-CiTROL MARINIER
Bi-CiTROL
MARINIER
O.V.P.

1re ANNEE N° 19
5 Décembre 1934

ABONNEMENTS
Un An (20 Numéros) : Frs 75.

Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS



Rideno

Revue gaie pour le Médecin





DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL**

Secrétaire Général : **PIERRE DUCROCQ** — Secrétaire de Rédaction : **Dr J. MEYNIARD**

Avec la collaboration de :

Marcel ASTRUC, Georges BARBARIN, Maurice BEDEL, Tristan BERNARD, Maryse CHOISY, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Hugues DELORME, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Jean DRAULT, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, Jacques des GACHONS, Hervé LAUWICK, Georges-Armand MASSON, Pierre MAC ORLAN, Odette PANNETIER, Maurice PRAX, André RANSAN, Max REGNIER, André THERIVE Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc... etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BECAN, BENIC, BERNAD, BIB, BILS, G. BOURDIER, Marcel CAPY, CARRIZEY, Roger CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, ELSEN, Abel FAIVRE, FALKE, André FOY, GENTY, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HEMARD, KERN, Robert LE NOIR, Maurice LEROY, PAVIS, PEDRO, Marcel PRANGEY, Georges REDON, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M. W. SAUVAN, SOCRATE, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG-BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MEDICAL

PRÉSENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

S. A. R. L. au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

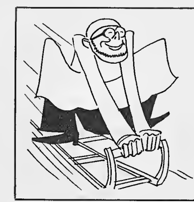
TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chéq. Post. : Paris 232-21 — R. C. Seine : 229-595 B

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50 % sur les tarifs postaux. La série B tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



LES JEUX ET LES RIS DE *Ridendo*

(Illustrations de J. Touchet.)

par Robert DIEUDONNÉ



Et dire que nous voilà arrivés déjà au mois de décembre !

On a l'impression soudaine que l'année a passé sans que l'on s'en soit aperçu, comme le sable fin qui file entre les doigts serrés.

J'ai encore sur les bras les marques d'un coup de soleil attrapé au mois d'août, et, dans les maisons de couture, on prépare déjà les modèles impondérables de l'été prochain. On a beau ne pas trouver la vie très rigolo, elle passe tout de même !

Il y a pourtant d'heureuses gens qui, à peine rentrées, vont repartir. Il n'est question que de sports d'hiver et l'on se fait toiser lorsque l'on avoue humblement que l'on n'ira pas « skier » parce que l'on n'en a ni le temps ni les moyens.

Car je pense que beaucoup d'entre vous sont comme moi à qui la conquête du bifteck aux pommes ne permet aucune évasion.

Mais, même en ce temps de crise, il faut croire que beaucoup de gens peuvent ne rien changer à leur existence, ce dont je ne peux que les féliciter.

Mais cela ne les empêche pas de geindre. C'est la seule concession qu'ils veulent bien faire aux temps difficiles. Peut-être même est-ce de la discrétion de la part de gens qui n'ont à se priver de rien, mais qui veulent nous donner la consolante illusion qu'ils ont aussi leurs embêtements. Car l'homme est ainsi fait qu'il souffre moins pour peu qu'il sache que les autres souffrent aussi.

Ce n'est pas le témoignage d'une très bonne nature, mais nous sommes comme nous sommes avec l'excuse que ce n'est pas nous qui nous sommes faits.



L'on voit aussi que l'année tire à sa fin à ce que des réconciliations s'amorcent.

Je pense que vous êtes en excellents rapports avec votre femme ou avec votre bonne amie, mais, si vos relations étaient tendues à cause de vieilles incompatibilités, vous verriez nos compagnes opérer des tentatives de rapprochement, non pas tant parce qu'elles font un inventaire de fin d'année qui pourrait ressembler à un examen de conscience, mais parce que les étrennes approchent et qu'un petit cadeau, c'est tout de même autant de pris.

Profitez-en donc, puisque de toutes façons, vous seriez obligés de marcher, ayez l'air de marcher d'un pas léger, avec le sourire.

On voit aussi ressusciter les parents à qui vous avez pris la stupide habitude d'offrir des étrennes. Pendant toute l'année, ils n'éprouvent pas plus le besoin de vous voir que vous celui de les voir, mais à peine venue la Saint-Eloi, les cousins et les



cousines, les nièces et les neveux se souviennent soudain de votre existence et vous les voyez poindre avec une bonne petite gueule fendue d'un sourire jusqu'aux oreilles.

Un de mes amis a accroché à sa porte un petit écriteau préventif, un mois d'avance :

« En raison de la situation de ma trésorerie, les étrennes sont supprimées cette année. »

Les parents n'ont même pas tiré la sonnette,



ils sont partis en jugeant un rapprochement inutile, sauf un, qui vêtu de noir, est entré chez mon cousin.

— Ne t'en fais pas pour moi, lui a-t-il dit, j'ai fait une assez bonne année.

— Un héritage ?

— Dans un sens, puisque c'est aux morts que je dois ma prospérité.

Et, joyeusement, il tapa sur l'épaule de mon ami :

— Je suis dans les pompes funèbres, ma bonne vieille, et quatre obsèques nationales, au point de vue des bénéfices, ça vaut une petite épidémie !

■ ■ ■

Je ne sais pas, en parlant d'épidémie, si vous vous êtes aperçu qu'il en court une ces temps-ci.

C'est une épidémie assez singulière, elle frappe tous les Français et ils n'en souffrent pas. Le Français est atteint d'un trouble mental qui l'oblige à chaque instant, à dire qu'il a trouvé un remède à ces maux politiques qui nous désolent depuis trop longtemps déjà. L'accès commence par cette phrase :

— C'est pourtant bien simple...

Après quoi suit un plan de redressement garanti, autant dire, sur facture.

Chaque citoyen a son plan qui ne ressemble pas à celui du voisin ; mais chacun, à la place de ceux qui mènent la barque n'éprouverait aucun mal à la conduire à bon port.

Vous n'êtes peut-être pas nerveux, mais moi je suis secoué de rage, quand quelqu'un m'explique ce qu'il ferait, s'il était à ma place.

— Moi, à votre place...

Alors vous pensez, si les ministres entendaient tout ce que l'on peut raconter dans les salons, dans les salles à manger, dans les cafés, n'importe où, qu'ils n'auraient qu'à laisser gouverner d'aussi ingénieux amateurs, et n'auraient plus qu'à faire une petite belote en attendant les résultats de l'expérience.

Et cette compétence étendue ne se révèle pas seulement dans le domaine politique. Il n'y a pas un cocu au monde qui n'ait la prétention de savoir mener les femmes et si leurs épouses ne leur rient pas au nez, c'est qu'elles préfèrent leur liberté à une satisfaction d'amour-propre.

J'ai connu une jeune femme dont la vie était assez libre, il faut bien le dire, qui m'avoua un jour



qu'elle finirait par tout dire à son mari, tellement ses crâneries et ses prétentions pouvaient la mettre hors de soi. Ce qui arriva malheureusement devant le monde ; ainsi vexa-t-elle du coup trois amants qui supposaient chacun être seul à jouir des faveurs, hélas ! distribuées.

■ ■ ■



L'indice le plus sûr qu'il y a quelque chose de pourri dans le royaume, ce ne sont pas les scandales qui éclatent, mais le nombre chaque jour croissant des maîtres chanteurs.

Quelqu'un qui les fréquente en raison de sa situation dans une grande banque m'a avoué qu'il



— Voyons, docteur, puisque c'est une maladie secrète, il est inutile que je vous paie : personne n'en saura rien.

(Dessin inédit de Elsen.)

avait dû, depuis quelques mois, demander une augmentation de budget assez considérable.

— Mais pourquoi ne les sortez-vous pas de votre bureau à grands coups de pied dans le derrière?



— Non, mon cher ami. Parce qu'il y a tout de même des choses vraies qu'il ne faut pas dire, et des choses fausses qu'il vaut mieux que l'on ne dise pas non plus.

Une ancienne femme de chambre a fait chanter le mari et la femme chacun de son côté ; ils avaient versé une dizaine de mille francs, quand excédés ils prirent le parti de se confesser l'un à l'autre. Le mari garda sa maîtresse et la femme garda son amant. Ils furent très heureux, et, par bonheur, n'eurent pas d'enfants qui auraient pu compliquer une situation si bien équilibrée.

Pendant la guerre, j'ai fait la connaissance dans un hôpital, d'un des plus magnifiques maîtres chanteurs de Paris ; il est en prison à l'heure qu'il est pour avoir fait quelques prélèvements sur les bénéfices de Marthe Hanau. L'embêtement, c'est que la familiarité militaire fait qu'il me tutoie du plus loin qu'il m'aperçoit et que j'ai l'air d'être son meilleur ami, mais j'ai recueilli de lui un renseignement qui a son prix :

— Mon vieux, m'a-t-il dit, d'un lit à l'autre, on peut tirer une somme X... de n'importe qui,



selon ses ressources et ses erreurs. Il y a dans la vie de tous les hommes, au moins un petit secret. Il s'agit de le connaître ; à partir de ce moment, le client est bon.

— Il y a pourtant des gens qui ne doivent pas marcher.

— Je n'en ai jamais rencontré, me répondit-il avec une certaine fierté.

Et il ajouta :

— Faire chanter les gens, c'est un art. On nous blâme alors que nous jouons le rôle d'une justice immanente...

Evidemment, il a reçu quelques corrections de personnes violentes, mais ce sont là des risques professionnels.

■ ■ ■

« Si c'était vrai ? » s'écrie Dorgelès en annonçant la découverte du microbe du mal dont peut triompher un sérum. Mais ce cri « Si c'était vrai » le pousse malheureusement un assez grand nombre de malades, de parents, d'amis anxieux, quand tout à coup paraît, sans ménagements dans les journaux, la nouvelle qu'un savant allemand, russe ou américain, vient de découvrir le remède infaillible de la tuberculose et du cancer, car ce sont deux maladies fréquentes qui ne se vainquent pas aisément.

Au moment même où cette nouvelle paraît, vous imaginez mieux que moi le souffle d'espoir qui rafraîchit tant de fronts fiévreux. Hélas !



quelques jours plus tard, ceux qui espéraient, n'espèrent plus, car une autre information les a désespérés.

C'est pourquoi on pourrait souhaiter — et vous êtes bien de mon avis, n'est-ce pas ? — que de pareilles informations ne soient publiées qu'avec beaucoup de précautions.

Mais si je vous dis cela, c'est pour en venir à une petite histoire qui s'est passée la semaine dernière dans un salon où l'on rencontre ce qu'il y a de mieux, à Paris, comme jeunes femmes charmantes et de la meilleure société. Un professeur de la Faculté, qui aime se faire écouter, mettait au courant un cercle de jeunes femmes des recherches qu'il poursuit pour guérir très rapidement la syphilis, sans l'obligation d'un long traitement. Il expliquait :

— Si le remède tient ce qu'il promet, il suffira d'avaler une pilule avant et après les relations, pour éviter toute contagion.

Et ce fut à ce moment-là, que, dans un grand silence, on entendit la jeune femme d'un diplomate s'écrier avec une conviction magnifique.

— Mais c'est très intéressant !

Robert DIEUDONNÉ.

LE GYNÉCOLOGUE DISTRAIT

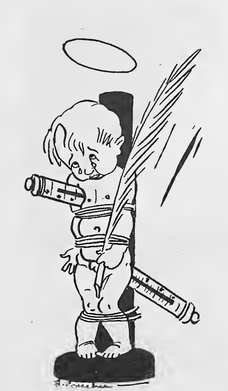
— ...A votre bonne santé, Madame !

(Dessin inédit de Schem.)

SIMPLE HISTOIRE

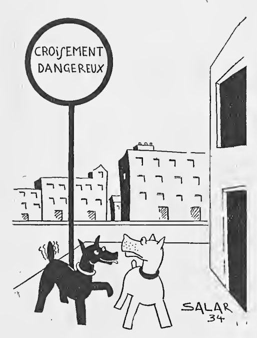
Par le Docteur M. EYLAUD

●



Cet enfant de sept ans à l'âge de raison
Voyait venir tout doucement sa guérison.
Cependant, pour ne pas courir à l'aventure
Et pouvoir chaque jour augmenter sa ration,
Si l'on ne donnait plus lavement et potion,
On prendrait matin et soir sa température.
Certes ! ce n'était pas un fol amusement
Cette heure où l'on mettait le fatal instrument
Dans le rectum et, malgré toute vaseline,
L'enfant se révoltait, criait : « on m'assassine ! »
« Je préfère mourir ! » Il fallait chaque fois
Presque le ligoter, même étouffer sa voix.
Inquiet puis aussi prié par sa grand'mère
Je décidai ce qu'on allait désormais faire :
On placerait le thermomètre sous le bras !
Mais ce fut aussitôt des cris, un branle-bas !
L'enfant pleurant mordait ses draps, sa couverture :
— « Non, on ne prendrait plus cette température» !
« Je m'en irai d'ici ! Ça me fait trop de mal. »
J'essayai de parler sur un ton amical :
— « Mais tu verras que non ; il faut que tu guérisses ;
Tu n'as plus maintenant à faire de caprices.
Allons, dis-moi bien gentiment que tu voudras ;
Ce n'est plus à l'anus puisque c'est sous ton bras. »
— « Non, non, je ne veux pas, ce sera plus terrible. »
Alors, levant la main sur l'enfant irascible
Je lui dis : « Tu deviens ainsi tout à fait fou? »
. . . .
— « Docteur, vous voulez donc qu'on fasse un [autre trou ? »

Docteur M. EYLAUD.



— Non, ma chérie, pas ici, veux-tu ?

(Dessin inédit de Salar.)

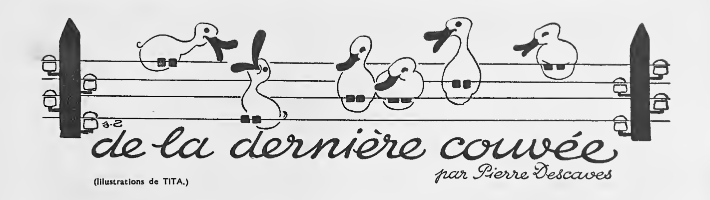


— Accident d'automobile ?...
— Non... scène de ménage

(Dessin inédit de J. J. Roussau.)

La cuisinière. — Ben, voilà !... j'ai voulu goûter à vos bouillons de culture.

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)



(illustrations de TITA.)

FIGURE D'ENTERREMENT

Cette jeune et fine artiste d'origine étrangère et qui fut l'héroïne d'un drame mondain, est présentement « protégée » par le riche propriétaire d'une entreprise de pompes funèbres.

Elle se pavane, comme on dit, dans le « milieu » avec des « diams » plein les doigts et ses toilettes sont « exclusives », c'est-à-dire faites uniquement pour elle.



Mais la jeune enfant gâtée n'a pas le triomphe modeste.

L'autre jour, la fantaisiste Arlet... la moucha proprement.

— Avez-vous vu ma robe? lui demandait la première.

— Oui, répondit Arlet..., ce n'est pas de la petite bière !...

Et c'est le cas de dire, Alice Coc... fit une véritable figure d'enterrement !

■ ■ ■

LE FRANÇAIS TEL QU'ON LE PARLE

C'est une de nos vedettes les plus photogéniques. Mais la jolie enfant n'a pas été très longtemps à l'école, ce qui fait que pour les pataquès, elle n'en craint pas. Son riche protecteur — un parvenu — lui rend au surplus des points.

Et l'on conte ce dernier trait entre cent autres. On parlait récemment d'un film :

— Tu viens de faire une gaffe, confia l'ami à la jolie vedette, tu as parlé de Fragonard comme si c'était un vin...

— Oui ! et alors?

— Eh bien ! mon petit, c'est un fromage !

ROMAN EN L'AIR

Cette romancière qui tire couramment à cent mille (il s'agit naturellement de ses bouquins — publicité « dixit ») ne craint pas de truffer son texte de détails médicaux précis.

Son « conseiller » en la matière — si l'on peut dire — est un ancien médecin des hôpitaux qui, très riche, a abandonné la médecine pour jouir de ses rentes.

Il collabore présentement à un ouvrage de la romancière qui traitera... de l'amour en avion. On assistera, en effet, à une scène « osée » qui se déroulera, en l'air, dans le dos du pilote, lequel sera de surcroît aussi le mari de la femme violée. Vous vous rendez compte.

Or, il paraît que plus on monte — en avion — plus il est difficile d'être... — voyons — mettons : valeureux.

Voir si la romancière aura personnellement vérifié les assertions de son conseiller médical !...

■ ■ ■

EN SELLE

Sait-on qu'à soixante ans passés, le grand écrivain Pierre Mi... fait encore allégrement de la bicyclette.

Et l'on peut parfois rencontrer dans Paris ce commandeur de la Légion d'honneur poussant la pédale.

— C'est là, déclare-t-il, lui-même, le secret de ma forme.

Car l'écrivain est demeuré des plus alertes : bon pied, bon œil.

Et comme il cultive le paradoxe, il déclare parfois :

— Ah ! si j'étais dictateur ! Eh bien ! la première chose que je ferais c'est de rendre la bicyclette obligatoire pour tous les Membres de l'Académie Française !

CARTES DE VISITE

Feu le Président Barthou avait réuni une bien amusante collection de cartes de visite, où se lisaient la bêtise et la prétention humaines. Les plus célèbres étaient :

X..., abonné au gaz

Z..., candidat aux palmes académiques

Mais celles-là sont pour ainsi dire classiques.

Quelque temps avant sa mort, M. Barthou avait enrichi sa collection d'une carte qu'il montrait volontiers à ses amies, en assurant que « ça c'était le bouquet ». On lisait en effet sur un bristol :

Stéphane M...
Nudiste

Vous verrez, ajoutait le ministre, que je finirai par avoir une carte avec : « Un tel..., pédéraste »...

S. O. S.

On sait qu'il existe une mode, charmante d'ailleurs, qui consiste à porter des barrettes représentant des « pavillons » multicolores.

Récemment une jeune femme de la meilleure société parisienne accepta ainsi un pavillon-barrette que lui offrit en souriant un officier de marine britannique :

Quelques jours plus tard, la jeune femme, arborant le cadeau sur son corsage assistait à un gala, quand un officier de marine britannique vint s'asseoir sans vergogne à sa table. Comme elle allait protester, le marin lui expliqua en excellent français :

— Je réponds au code maritime : votre insigne veut dire : « Suis en panne, attends remorqueur ». Alors, me voilà ! Et l'on assure que tous deux rentrèrent au port !



TRÉPANATION

— Il n'y a pas moyen de l'opérer, tous les outils se cassent !...
— Cela ne m'étonne pas, c'est une forte tête !

(Dessin inédit de Socrate.)

chez carmen

(Dessin inédit du Dubout.)

RETOUR DE LA GUERRE DE 100 ANS



PRÉVENANCE

— Maman, le Docteur demande une serviette propre pour ausculter grand-père.
— Bien, donne-lui celle des pieds, c'est la plus propre. (Dessin inédit de Varé.)

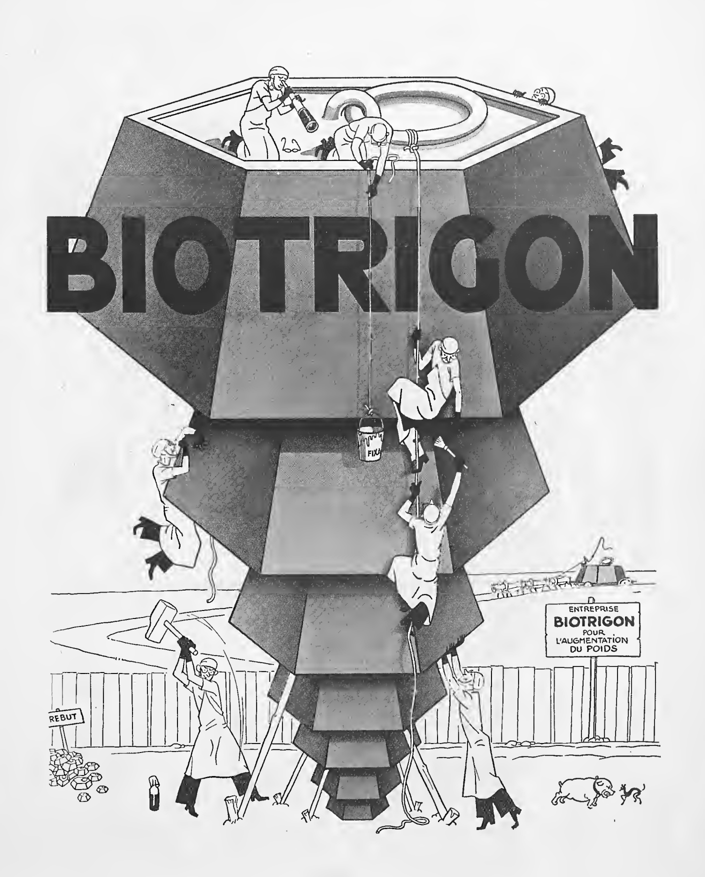
DIAGNOSTIC MIRACULEUX

par le Docteur Georges WEILL

Parmi les nombreux consultants de ma clinique un très grand contingent est porteur d'opacités du cristallin; or, très souvent ces opacités sont un signe précoce de diabète, de sorte que je fais faire régulièrement un examen des urines. Un simple coup d'œil jeté dans la pupille du malade me permet de déceler ces opacités, et je me contente alors de dire à la sœur de service et sans autre explication : Emmenez ce malade, ce qui signifie que la sœur doit conduire le malade aux water-closet pour le faire uriner dans un récipient. Un jour, il y a déjà quelques années, j'examinais une brave paysanne alsacienne, chez laquelle je trouvais un début de cataracte; comme toujours dans ces cas je me contentais de dire à la sœur : Emmenez la malade! Après quelques minutes la sœur revint, en riant aux éclats, avec la malade et, sur ma demande de la cause de son hilarité, la sœur me répondit :

— La malade vient de me dire toute son admiration pour vous, puisqu'un simple coup d'œil jeté sur ses yeux m'avait montré qu'elle avait besoin de faire pipi!

Dr Georges WEILL.


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT
Ridendo

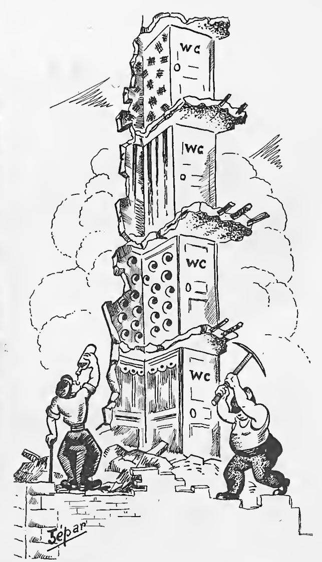


RÉFLEXES

— Mais qu'a-t-elle donc à crier si fort ?

— Paraît qu'elle a des douleurs sourdes.

(Dessin inédit de Varé.)



Les démolisseurs sont gens de précautions...

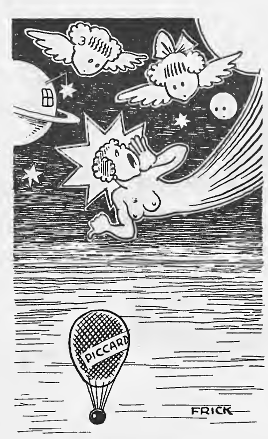
(Dessin inédit de Jépar.)



LE CHIRURGIEN DISTRAIT

— Je vous en prie, restez couvert !

(Dessin inédit de Picq.)



VERS LE SEPTIÈME CIEL...

— Un monsieur monte !...

(Dessin inédit de Frick



— Malheureusement, ça n'est pas à la portée de toutes les bourses !...

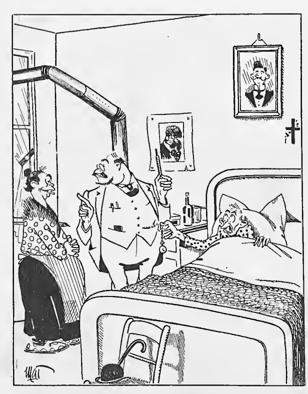
(Dessin inédit de Picq.)

LA VIEILLESSE DE PYGMALION

— Alors, cher Maître, ça a l'air de s'avancer... à quand l'érection ?

— Oh ! ça Docteur, ça dépendra uniquement de votre ordonnance !

(Dessin inédit de Bénic.)



MIEUX SENSIBLE

— Et alors, notre malade est-il guéri de sa kleptomanie ?

— Pas encore, docteur, mais ça va beaucoup mieux, il commence à ne rapporter que des objets qui ont de la valeur.

(Dessin inédit de Mat.)



PEINE LÉGÈRE

— Croyez-vous, docteur, que ce soit grave ?

— Non, mais il faut tenir votre mari à l'écart pendant quelque temps.

— Oh vous savez c'est possible... j'ai un ami !

(Dessin inédit de Bénic.)



PRÉDISPOSITION

Le docteur. — Et à quoi le destinez-vous, chère amie ?

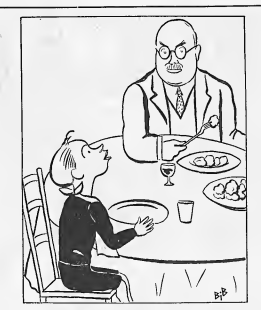
— Oh, il sera professeur de maintien... N'a-t-il pas laissé passer sa sœur la première.

(Dessin inédit de Granddam.)

Le coin des fines g......

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

LE JOLI DESSERT



La Maman. — Toto, mange ta soupe...

Toto. — Y a trop de pain !

La Maman. — Toto, mange ta soupe, ou tu ne grandiras pas...

Toto. — Y a trop de bouillon !

La Maman. — Tu seras privé de dessert !

Toto. — M'en fiche, du dessert ! Mangerai pas ma soupe, na !

La Maman. — Ton père rentre demain ! Il te fera manger ta soupe, lui !

Le lendemain, M. Bec, qui est voyageur de commerce, arrive dans l'après-midi. Il était absent depuis quinze jours. Pour fêter son retour, Mme Bec, qui est bonne cuisinière, lui a fait les plats qu'il aime : une matelote d'anguilles, un canard aux petits pois et des beignets à la dauphine.

Toto s'est imaginé que l'arrivée de son père répandrait une atmosphère d'indulgence dans la maison. Il a obstinément refusé de toucher à l'excellente soupe à l'oignon que Mme Bec avait confectionnée, comptant se rattraper sur les beignets à la dauphine. Mais, mis au courant des caprices de Toto, M. Bec a été inflexible, Toto a été privé de dessert

Dix heures du soir. Toto est couché dans son petit lit-cage qu'on déplie chaque soir dans la salle à manger. Ses parents viennent de se glisser dans le leur.

M. Bec. — Quel bonheur de se retrouver auprès de sa petite fafemme !

Mme Bec. — Oh ! mon chéri !

M. Bec. — Avec quelle impatience j'attendais cette minute !

Mme Bec. — Oh ! mon chéri !

M. Bec. — Tu m'as fait faire un dîner délicieux... Maintenant, qui c'est qui va avoir son petit dessert?

Mme Bec. — Oh ! voui, mon chéri !

Toto, *qui a entendu par la porte laissée entr'ouverte.* — Encore du dessert ! Ils exagèrent ! Je veux du dessert aussi, na ! Je veux des beignets à la dauphine !

M. Bec, *furieux, car Toto l'a dérangé fort importunément, et allant giffler son rejeton.* — Ah ! tu veux des beignets à la dauphine !... Voilà toujours une beigne au dauphin !

BEIGNETS A LA DAUPHINE

Recette du célèbre cuisinier Carême (1784-1833).

Prenez une livre de pâte à brioche et l'abaissez aussi mince que possible en carré long. Placez sur le bord le quart d'une cuillerée de marmelade d'abricots, à deux pouces de distance encore autant et ainsi de suite, pour garnir la longueur de l'abaisse.

Après cela, vous mouillez légèrement la pâte à l'entour de la confiture, sur laquelle vous ployez le bord de l'abaisse, que vous appuyez sur elle-même, afin de contenir parfaitement la marmelade pour qu'elle ne fuie pas à la cuisson.

Vous coupez vos beignets demi-circulaires avec un coupe-pâte de deux bons pouces de diamètre et les placez à mesure sur un couvercle de casserole saupoudré de farine. Vous terminez de cette manière 24 beignets et les versez dans la friture un peu chaude; alors, vous voyez la pâte à brioche s'enfler et former autant de petits ballons. Les beignets étant colorés de belle couleur, vous les égouttez sur une serviette. Vous les saupoudrez de sucre fin et les dressez. Servez vivement.



LE MÉDECIN PRESSÉ MAIS SOUCIEUX DE SA SÉCURITÉ PREND UN TAXI

(Dessin inédit de Marcel Prangey.)



BONNES BOUTEILLES

— Que diriez-vous d'un petit fœtus 1895 ou d'un tœnia solium de la bonne année ?

(Dessin inédit de Salar.)



— Qu'est-ce qu'il y a ? Il est tout blanc !

— Il a avalé la culture de trépomène pâle.

(Dessin inédit de Salar.)

LA GUERRE AUX MICROBES

— Qu'est-ce que je vois là ! De vieux journaux de l'année 1918 !... Enlevez-moi ça, je n'ai pas envie d'attraper la grippe espagnole.

(Dessin inédit de Genty.)



L'ATHLÈTE COMPLET

par Raoul CHEVRY

Le docteur Le Bistourier avait à son service une fille des mieux tournées et des plus sémillantes, mais d'une maladresse insigne. Fanny cassait beaucoup, et c'était d'autant plus dommage que son maître recherchait les objets d'art et en possédait déjà une fort jolie collection.

Un jour, il fit l'acquisition d'un moulage : un jeune athlète dont la totale nudité révélait une plastique sans défaut. La statue fut placée sur la tablette d'une vaste bibliothèque d'ébène où logeaient de savants ouvrages, entre les bustes d'Hippocrate et de Galien. Fanny se plaisait à la regarder, s'attardait à l'épousseter. Mais voilà que, victime de sa native gaucherie, un triste matin, avec le manche de son plumeau, elle mutila la statue : un morceau en tomba sur le tapis, et quel morceau ! Elle le ramassa, l'examina et se rendit compte qu'il ne s'agissait ni du nez ni d'une oreille. Elle pensa : « Qu'est-ce que vont me passer Monsieur et Madame, quand ils s'apercevront !... Mais si, au lieu de pleurnicher, j'essayais de réparer le dégât ! »

Elle se munit de la colle la plus collante qu'elle se put procurer, et, tant bien que mal rajusta le fragment retranché. Comme elle était, au demeurant, naïve, elle se figura avoir opéré une invisible réparation.

Les cris de Mme Le Bistourier la tirèrent bientôt de son illusion et de sa quiétude :

— Fanny ! Fanny ! Qu'avez-vous encore fait, petite sotte, triple buse !

Fanny, qui cousait dans la lingerie, abandonna son travail et trouva sa patronne dans le cabinet du docteur. Celle-ci était partagée entre la colère et une singulière hilarité qu'elle s'efforçait de maîtriser.

— Quand on casse une statue, dit-elle, et qu'on se mêle de la réparer, on le fait convenablement !

— Mais comment, répliqua Fanny, Madame a-t-elle pu s'apercevoir ?... C'est si bien recollé !

La femme du médecin éclata d'un rire ironique :

— Sauf que tu as recollé le morceau juste à l'envers ! Tu as fait pointer en haut ce qui regardait en bas !

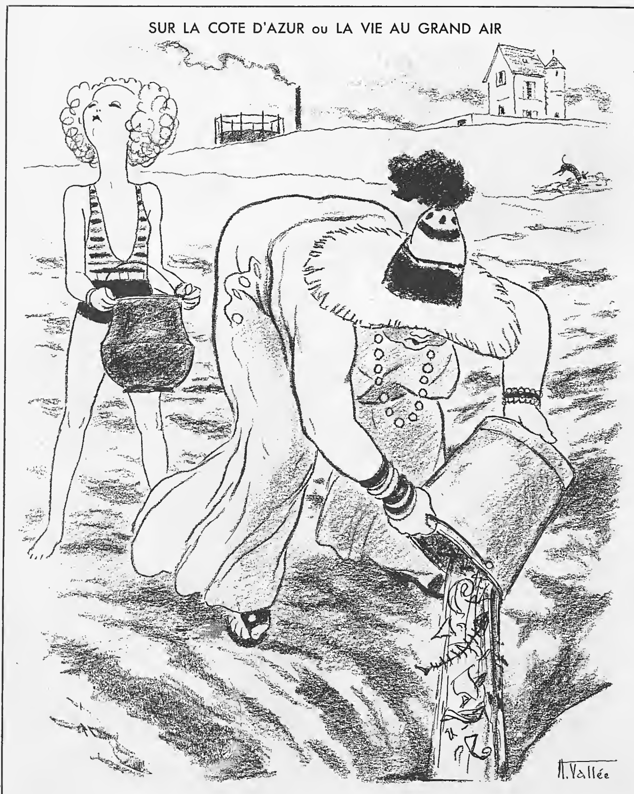
— Eh ! Madame, déclara Fanny, je n'entends rien à ces finesses ! Tout ce que je peux dire, c'est que les pareils que j'ai vus étaient toujours pointés comme ça !

Mme Le Bistourier, pensive et mélancolique, poussa un soupir, évoqua des joies disparues et répondit :

— Tant mieux ! mon enfant, tant mieux ! Hélas ! Si tout ce qui tombe pouvait être ainsi consolidé !...

Raoul CHEVRY.

SUR LA COTE D'AZUR ou LA VIE AU GRAND AIR



LA FILLE. — Je vais encore rater ma leçon de culture physique !
LA MÈRE. — Tu auras quand même pris un bon bol d'air.

(Dessin inédit de A. Vallée.)



Comment le bon docteur retrouva l'instrument qu'il avait perdu

Par le Docteur Amieux

Au temps pas très éloigné où le docteur B...était encore de ce monde, il portait allègrement ses soixante ans, comme un colonel en retraite, dont il avait d'ailleurs la moustache blanche retroussée et le port altier.

Grand et fort, l'abdomen en presqu'île et le visage couperosé, comme il convient à tout médecin qui sait apprécier le bouquet des vins entre deux diagnostics, il vivait heureux, ne faisant plus rien.

Elu sénateur par des clients qui ne l'avaient jamais payé, il savourait doucement sa vengeance en ne paraissant jamais au Sénat (où d'ailleurs il s'enrhumait à cause des courants d'air), sauf le jour où l'on votait le budget.

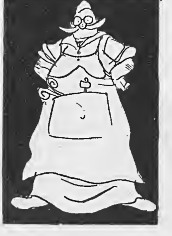
Ce jour-là, il prenait ses précautions : chaudement vêtu, son tricot de laine bien boutonné, le foulard de soie noué comme il faut autour du cou, il allait siéger.

Ne connaissant ni droite, ni gauche, il n'avait d'yeux que pour le fauteuil bien placé à l'abri des vents, et s'il lui arrivait d'être assis à l'extrême-gauche, il était sans inquiétude, car on ne jouait pas la comédie ; tout le monde votait de même.

En somme, il terminait plus heureusement sa vie que la foule des médecins.

Dans la journée, il promenait à petits pas Son Importance.

Et, le soir venu, son plus grand plaisir était de réunir parfois un cercle d'intimes auxquels il aimait narrer quelques-unes des aventures de sa vie médicale dans les montagnes des Alpes. Ses récits, très vivants, ne manquaient ni de sel, ni d'à-propos, et sa rude voix de montagnard malicieux y ajoutait même un charme de plus. On avait vraiment plaisir à l'entendre.



Un matin donc, il partait en course avec cheval et voiture pour une commune éloignée, à O..., village du Champsaur, situé au confluent de deux ruisseaux qui se réunissent pour former le Drac.

C'était en été. La journée était belle, le soleil brillait dans le ciel tout bleu, les prés étaient en fleurs, les oiseaux chantaient et le bon docteur aussi, en caressant doucement du fouet son cheval, car il avait eu soin, avant le départ, de prendre un petit coup de vin blanc, suivant la coutume du pays, quand on part en voyage.

Arrivée à O..., visite aux gens du pays, malades et non malades, coup de vin blanc chez le maire, les semences sont-elles bonnes ? les veaux poussent-ils ? les filles se marient-elles ? tapes sur les joues aux enfants, joyeusetés aux bonnes femmes, nouveau coup de vin blanc chez le curé.

Enfin, la journée médicale finie, il fallut se décider au départ.

Au moment de grimper sur le siège, le bon docteur s'aperçut qu'un de ses instruments, un spéculum à miroir, curieux cylindre, arrondi et

poli à l'intérieur, actuellement démodé, avait disparu de la poche de son vêtement où il se trouvait plié dans du papier journal lui servant de trousse.

Après de courtes et vaines recherches sur les chemins et dans les prés en fleurs, il fut convenu avec le maire que celui-ci s'occuperait plus activement des recherches.

Le tambour battit le rappel, les habitants furent prévenus qu'un instrument de forme spéciale avait été perdu par le bon docteur.

Le curé lui-même s'occupa de la chose le dimanche à la messe. Il prit comme sujet de son sermon : « Rendons à César ce qui est à César », de façon à pouvoir glisser dans son texte un passage ayant trait à l'instrument perdu.

Mais les gens du pays crurent de bonne foi que César était le prénom du bon docteur, et que le curé avait l'habitude de l'appeler ainsi par amitié, comme cela se fait toujours dans les campagnes.

Bref, tout fut inutile, l'instrument était bel et bien perdu, et personne n'y pensait plus, depuis longtemps, quand un événement imprévu, quelques mois après, fit miraculeusement découvrir le coupable.

Il est d'usage, dans les campagnes, pour les médecins, d'assister, dans l'année, à trois sortes de banquets : celui du Comice agricole, celui des pompiers et enfin celui du Conseil de Révision.

Le menu est toujours le même. Il commence par le gigot.

Or, ce jour-là précisément, notre docteur assistait dans le pays de O... au banquet annuel du Comice agricole. Le repas touchait à sa fin et on venait de servir un magnifique gigot.

Au moment où, suivant son habitude, il allait prendre la parole et faire admirer aux nigauds à l'état de veille ses connaissances sur Ovide, poète qui savait recueillir le jus de la vigne et apprécier le miel de l'Hymette (le jeune sous-préfet tout ému et qui avait lu Alphonse Daudet, ayant déjà entretenu son auditoire des feleurs, des oiseaux et des joies champêtres que chantait Virgile à son ami Tityre pour l'engager à coucher à l'Hôtel de la Belle-Etoile) ; au moment donc où le bon docteur allait parler sur Ovide, ses yeux se fixèrent d'un coup, plein d'ahurissement, sur le gigot, dont l'extrémité était entourée d'un objet tout noir et arrondi, qu'il reconnut, comme dans un éclair, pour être son spéculum !...

Nous pourrions évidemment ergoter encore un moment sur les impressions de notre bonhomme, mais abrégeons, si vous le voulez bien, car les suites furent simples.

Le soir de ce jour, notre bon docteur rentra en possession de son cher instrument, lequel avait été trouvé par le fils de l'hôtelier revenant de l'école. Le père, jugeant cet objet commode pour servir ses gigots, avait transformé l'instrument de chirurgie en accessoire de cuisine, sans se douter d'ailleurs de son origine première.

Quand il sut la vérité, il n'éprouva aucun remords, mais, au contraire, il exprima de tels regrets que le bon docteur lui promit de lui en procurer un semblable tout neuf, qui ne serait désormais utilisé que pour le seul usage de la cuisine.

Le plus curieux est qu'il tint parole.

Et depuis lors, quand il y a fête au village et qu'une fille se marie, l'hôtelier n'oublie jamais de présenter le gigot revêtu de son ornement que tout le monde trouve pratique, même la mariée...

Si vous ne croyez pas à mon récit, prenez l'auto, allez à O..., cet été, la route est bonne, la promenade charmante. Il n'y a qu'un hôtel, et n'oubliez pas de demander un gigot.

Que les mânes du bon docteur me pardonnent d'écrire ici l'histoire qu'il nous conta un soir d'hiver de l'année 1912, pendant que dehors la neige tombait à gros flocons.

Et depuis lors, hélas, la neige aussi est tombée sur nos tempes.

Mais où sont les neiges d'antan?

Dr AMIEUX.

Le Gérant : Dr. J. MEYNIARD. Imp. E Desfossés-Néogravure, — Paris.